


83. f. 20.
10449

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE.

TOME I.

IMPRIMERIE DE P. J. DE MAT,
A BRUXELLES.

HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE
JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME;

PAR

M. LE COMTE DE LACÉPÈDE,

PAIR DE FRANCE,

GRAND'CROIX DE L'ORDRE ROYAL DE LA LÉGION-D'HONNEUR,
L'UN DES PROFESSEURS-ADMINISTRATEURS DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE LONDRES,
ET DE TOUTES LES SOCIÉTÉS SAVANTES DE L'EUROPE.

TOME PREMIER.





BRUXELLES,

P. J. DE MAT, A LA LIBRAIRIE FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE,
GRANDE PLACE, N° 1188.

1826.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. LE COMTE

DE LACÉPÈDE,

PAR M. G. T. VILLENAVE,

SECRÉTAIRE-GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

« Dans les Sciences, comme dans l'Administration,
» M. de Lacépède s'est toujours trouvé à sa place. »
M. le Cte Chaptal.

AVERTISSEMENT.

Cet éloge devait être prononcé, au nom de la Société Philotechnique : le temps n'a permis d'en faire entendre qu'une partie à la séance publique tenue, le 20 novembre dernier, dans une des Salles de l'Hôtel-de-Ville.

Mais si l'hommage rendu à la mémoire d'un écrivain célèbre, d'un illustre collègue et d'un grand citoyen, n'a pu être entier, du moins les cœurs ont été émus, des larmes ont coulé : il suffisait de raconter.

La famille de M. de Lacépède et ses amis en grand nombre, étaient présents à cette séance : ils ont vu le public s'associer à leur deuil, et partager leurs regrets.

En faisant imprimer l'*Éloge historique de M. le Comte de Lacépède*, j'ai ajouté plusieurs détails qui n'auraient pu trouver place dans l'ouvrage tel qu'il devait être lu.

Tout l'intérêt se trouvera dans le sujet : je ne puis me le dissimuler, je ne veux point m'en taire. Livré à mes impressions, dans les premiers temps de la douleur publique, j'ai senti, j'ai écrit, et je n'ai rien cherché dans l'art de la composition. Ce n'est donc point un discours oratoire ; c'est un exposé historique ; ce sont les faits d'une noble vie, écrits fidèlement, avec simplicité.

Ces faits, je les ai puisés, en partie, dans une *Notice* que M. de Lacépède avait rédigée, il y a dix ans, sur sa vie, et qu'il envoya en Allemagne, à une de ses cousines * qui la lui avait demandée. M. le comte Charles de Lacépède, digne héritier d'un si beau nom, a bien voulu me communiquer cette *Notice*. Les autres renseignements ont été recueillis aux sources les plus pures.

* S. A. S. Mme la comtesse Ferdinand de La Ville-sur-Illon, née princesse de Hesse Philipsthal.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE M. LE COMTE

DE LACÉPÈDE.

Lorsque la France et l'Europe perdirent, il y a douze ans, le célèbre Lagrange, le président du Sénat, qui suivait ses funérailles, fit entendre ces mots :

« Depuis plus d'un demi-siècle, l'Europe savante prononçait » avec respect le nom de Lagrange.... Cette grande renommée, » les honneurs et les hommages qui la suivirent, n'altérèrent » jamais la bonté de son caractère, la simplicité de ses mœurs, » la candeur de son esprit, sa modestie avec ses contemporains, » sa justice envers ses prédécesseurs, son affection pour ses » amis. »

Et quel était ce président du premier corps de l'état, cet orateur qui décernait ce magnifique éloge? On l'a déjà reconnu; car en parlant ainsi, M. de Lacépède, sans y songer, s'était peint tout entier! Et ce fut un des nobles traits de son caractère de voir, sans se les reconnaître à lui-même, toutes ses vertus dans ses amis.

L'histoire trouvera dans M. le comte de Lacépède trois vies honorables, sa vie littéraire, sa vie publique, et sa vie privée, moins éclatante, mais peut-être plus belle encore que les deux autres. Chacune d'elles pourrait fournir le sujet d'un long récit, et je dois en abréger ici le tableau dans un seul discours.

Mais le temps m'a manqué plus encore que l'espace, et le sujet est trop élevé pour ma faible voix. J'ose croire cependant qu'il me suffira, pour fixer votre attention, dans un éloge simplement historique, de vous montrer un illustre écrivain,

un savant recommandable, un homme de bien, revêtu de hautes dignités, toujours grand par ses vertus et par ses talents, toujours simple dans sa grandeur, toujours affable dans ses manières, et le plus modeste, le plus sensible, le plus bienveillant des mortels sur la scène du monde et dans ses foyers domestiques.

Bernard-Germain-Étienne, de La Ville-sur-Illon, comte de Lacépède, naquit à Agen, le 26 décembre 1756. Le comte de La Ville, son père, lui donna le nom de Lacépède, que portait un grand oncle maternel, qui l'avait fait son héritier. Cet oncle avait exprimé le vœu si naturel que son nom ne mourût pas avec lui; et l'enfant qui le reçut a su le rendre immortel.

L'origine de la famille de La Ville se rattachait à celle de la maison de Lorraine; et cette même famille s'était alliée à la première maison de Bourgogne dont elle portait aussi les armes. Enfin elle avait eu l'honneur d'appartenir au chef des Bourbons, par le mariage de Joseph de La Ville avec Claudine de Beauveau, parente d'Isabelle, trisaïeule du grand Henri.

Mais un autre genre d'illustration semblait plaire davantage à M. de Lacépède. Ce même Joseph de La Ville, qui avait eu part aux bontés du plus aimé de nos rois, devint plus tard l'ami de François de Sales, qui lui donna son portrait; et cette image d'un saint vénéré pour ses vertus austères sans rudesse, fut toujours conservée dans le cabinet du fils adoptif de Buffon.

L'amitié que Vincent de Paul eut pour Léonard, fils de Joseph de La Ville, suffirait pour faire connaître que les plus belles vertus, celles qui cherchent l'infortune, celles qui soulagent et qui consolent, étaient, comme héréditaires dans sa famille. Un des principaux collaborateurs du saint qui a fait le plus de bien sur la terre, M. Soufflier aima plus particulièrement Léonard, et l'institua son héritier.

La branche des La Ville, établie dans l'Agénois, s'était alliée aux plus anciennes maisons du midi de la France. Les armes de Lorraine étaient sculptées dans la maison de Fongrave. Mais loin de tirer vanité des hasards d'une illustre origine, M. de Lacépède négligea même d'y chercher les avantages qu'il pouvait y trouver. Celui qui appartenait, par sa naissance, à plu-

sieurs maisons souveraines, fut un des hommes de son siècle qui montra, dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions, le plus de modestie et de simplicité. Il voulut devoir tout à lui-même, et il eut le bonheur de trouver une illustration personnelle dans la culture des lettres. Et cependant cette illustration même, la seule qui puisse inspirer le noble orgueil d'une supériorité acquise, M. de Lacépède sembla ignorer, toute sa vie, qu'il l'avait obtenue, qu'il l'avait méritée. Jamais il ne reçut un éloge comme un juste tribut : il y vit toujours comme un bienfait accordé, comme l'unique expression de cette bienveillance qui lui était naturelle, et qui passait incessamment de son cœur dans son regard et dans ses discours.

Tel se montra, tel ne cessa de se montrer, dans les plus hautes dignités, soit qu'il présidât le premier corps politique, soit qu'il présidât le premier corps littéraire de l'état, M. de Lacépède, grand-chancelier de la Légion d'Honneur. Ceux qui ont eu le bonheur de le connaître dans sa vie publique et dans sa vie privée, trouveront encore, au-dessous de la vérité, ce trop rare témoignage qu'on puisse rendre des hommes célèbres par leurs ouvrages, ou grands par leurs dignités. Ceux qui ne l'ont pas connu, s'étonneront et pourront seuls douter : mais s'ils savent que, par ses talents et par ses vertus, M. de Lacépède honora son siècle, ils ignorent peut-être qu'il semblait ne pas appartenir à son siècle par l'humble sentiment d'un mérite élevé, par la candeur naïve de son âme, par l'exercice habituel, et sans faste, de toutes les vertus. Ils ignorent que toutes les vertus, en restant pour lui des devoirs, devenaient des sentiments, et que ces sentiments composaient ses habitudes et sa vie.

Dès son enfance, il avait vu, dans sa famille, les mœurs patriarcales. Ses grands parents vivaient encore ; mais avant qu'il eût fait le premier pas dans la vie, il perdit la plus tendre des mères. Le comte de La Ville son père, lieutenant-général de la sénéchaussée d'Agénois ; charge honorifique, qui lui donnait, en l'absence du sénéchal, la présidence des assemblées de la noblesse, embellissait, par un esprit orné, de solides vertus. Il voulut s'associer aux soins et aux travaux d'un sage précepteur qu'il avait choisi, et qu'il ne chargea que pour une

part, se réservant l'autre, de l'instruction et de l'éducation de son fils unique.

Élevé dans le château de Lacépède, et presque sans communication avec d'autres enfants, celui qui devait être le continuateur de Buffon, sembla ignorer les dissipations innocentes et les frivoles jeux de l'enfance.

« Je connus, » dit-il dans une *notice* de sa vie, qu'il écrivit, il y a dix ans, et qui n'a pas encore été publiée, « je connus » de bonne heure le besoin de lire et de réfléchir. Cette habitude de penser long-temps me conduisit à celle d'examiner, avec attention, tous les objets dont je m'occupais. J'y » acquis de la facilité, et j'y trouvai du plaisir. »

Une autre jouissance commença pour lui, dès ses premiers ans, et charma depuis toute sa vie. Son père, son grand-père et son précepteur s'exerçaient souvent ensemble sur la basse, sur le violon; et un enfant préférait le plaisir de les entendre à tout autre amusement. « Je ne sais, écrivait-il cinquante ans après, » quelle peine je ne me serais pas donnée pour entendre de la » musique. » Ce goût si vif devint une passion durable. A peine adolescent, il composait des airs qu'on chantait dans sa patrie.

Un ami de son père, M. de Chabannes, évêque d'Agen, qui, dans le cours d'une longue vie, avait honoré l'épiscopat par de vives lumières et fait aimer la religion par de douces vertus, se plaisait à diriger lui-même les études du jeune Lacépède. C'est, dans la bibliothéque du prélat, que la lecture des premiers auteurs classiques de notre langue, fit concevoir, par un enfant, le projet de former, dans Agen, une espèce d'académie. Une des salles du palais fut mise à sa disposition. D'autres enfants, dont le plus âgé n'avait pas douze ans, s'y réunirent en séance, et jetèrent ainsi comme les premiers fondements de l'Académie d'Agen qui leur dut un peu plus tard sa création et ses membres les plus distingués.

A cette époque, tous les colléges de France achevaient de passer des mains des Jésuites supprimés, dans celles des laïques ou des prêtres séculiers. Le précepteur de M. de Lacépède, l'abbé de Carrière, fut nommé professeur d'éloquence au collége d'Agen. Son élève continua, dans cet établissement, ses études qu'il ter-

mina par le cours de philosophie et par des thèses publiques : il n'avait pas encore quatorze ans.

Bientôt il lut Buffon, et sa vocation fut décidée. « Je me » consacrai, avec enthousiasme, dit-il, à la lecture de l'Histoire » naturelle, comme à celle d'une science dont les objets ont le » plus de grandeur, d'importance et de charme. J'allais souvent, » lorsque je voulais lire Buffon, m'asseoir à l'ombre de grands » arbres, au sommet de rochers escarpés, du haut desquels je » dominais sur cette vaste et admirable plaine de la Garonne, » sur les collines qui la bordent en s'élevant en amphithéâtre » les unes au-dessus des autres, sur les montagnes que l'on » découvre au-delà des collines, et sur l'antique chaîne des Py- » rénées, dont les cimes couvertes de neige resplendissante, » terminent l'horizon le plus étendu. Ma vocation devenait » plus forte au milieu de ces grandes images; et, du haut de » ces rochers, il me semblait entendre la voix de la Nature qui » m'appelait à elle, me montrait les immenses monuments de » sa puissance, et les magnifiques tableaux qui retracent, de » tant de manières, tous les traits de son immortelle beauté. » Un tel sentiment des beautés de la Nature ne pouvait rester stérile; il annonçait un grand écrivain, un grand peintre, en un mot, le digne successeur de Buffon.

Étranger à l'esprit, aux mœurs et aux plaisirs de son âge, M. de Lacépède partageait son temps entre les sciences, les lettres et la musique. Ce fut un dominicain espagnol qui, séjournant à Agen, lui donna des leçons de piano et d'orgue. Il s'exerça sur le violoncelle qui devint son instrument favori. Un habile symphoniste, Beck, qui dirigeait alors le premier orchestre de Bordeaux, lui envoya des leçons de composition, et lui transmit plusieurs fois d'utiles conseils. M. de Lacépède organisa des concerts où l'on exécutait des scènes détachées, des symphonies et d'autres pièces qu'il composait avec une rare facilité. Les amateurs, les virtuoses d'Agen l'appelaient leur maître de musique; et souvent il tint le bâton ou l'archet directeur aux représentations théâtrales et dans les solennités de l'Église.

En même temps il organisait, sur un plan plus régulier et plus vaste, l'Académie d'Agen. M. de Bonac, qui avait succédé, sur le siége épiscopal de cette ville, à M. de Chalabre; le comte

de Fumel, commandant de la province; le chevalier de Cessac, le baron de Férussac, M. Paganel, et tous ceux qui aimaient et cultivaient les sciences et les lettres, s'empressèrent d'entrer dans cette académie à une époque où presque toutes les villes de France cherchaient à organiser dans leur sein, et c'était alors comme le besoin du siècle, ces associations de savants et de littérateurs, dont l'établissement vint donner encore plus d'activité aux progrès déjà si rapides des lumières, de l'industrie et de la civilisation.

Déjà M. de Lacépède s'était habitué à poursuivre ses travaux dans des veilles prolongées. Son tempérament se prêta, sans altération, à cette habitude : bientôt il commença à n'avoir besoin que de très-peu de sommeil, et depuis il a comme doublé son existence, en ne donnant au repos que deux heures de la nuit.

La physique fut le premier objet de ses études. Il fit construire des machines; il se livrait à des suites d'expériences sur l'électricité; et, en même temps, il exécutait, il achevait le hardi dessein de remettre en musique l'*Armide* de Quinault. Il ignorait que Gluck l'avait devancé, et que son ouvrage devait bientôt enrichir la scène lyrique, où Lully, qui fonda son premier éclat en France, se trouvait par suite des révolutions et des progrès de son art, complétement oublié. M. de Lacépède rédigeait des Mémoires sur l'électricité, sur l'histoire naturelle, sur la théorie de la musique; il adressait les uns à d'Alembert, les autres à Buffon, qui voulut bientôt entretenir avec lui une correspondance suivie; il envoyait les derniers à Jean-Jacques Rousseau, qui lui donna des encouragements. Il écrivit aussi au chevalier Gluck, qui le pressa de lui communiquer sa partition d'*Armide*.

Cependant la passion de M. de Lacépède pour les expériences l'entraîna dans quelques dangers. « J'élevai, dit-il, des cerfs-» volants électriques. Je fis faire un électrophore de cinq pieds » de diamètre, et dont l'effet fulminant était si grand, qu'une » étincelle foudroyante que, par mégarde, j'en tirai sans exci-» tateur, me renversa, et me priva, pendant long-temps, de » toute connaissance. »

Quelques années plus tard, il fut près d'être écrasé, dans sa

ville natale, par la chute d'un grand mât dressé pour « élever » une de ces machines aérostatiques que Montgolfier venait » d'inventer. »

Il n'avait que vingt ans quand il se rendit à Paris.

Il arrive dans la capitale à une heure du matin. Six ou sept heures se sont à peine écoulées, il est chez Buffon. Frappé de sa jeunesse, l'illustre écrivain le prend d'abord pour le fils de celui qui, depuis quelques années, est en correspondance avec lui, et le reçoit comme son propre fils. En quittant Buffon, il vole chez Gluck, qui lui propose de voir le lendemain sa partition d'*Armide*. Le même jour, il dîne chez son parent, M. de Montazet, archevêque de Lyon. Il voit, à table, plusieurs collègues du prélat à l'Académie française. Il entend l'abbé Maury réciter un de ses sermons, et court de suite à l'Opéra où l'on donnait *Alceste*.

Le lendemain, il porte sa partition d'*Armide* au chevalier Gluck, qui l'examine, embrasse l'auteur et lui dit : « Votre » ouvrage ressemble entièrement au mien pour le plan, le mou- » vement, le ton des airs, des duos, des chœurs ou des mor- » ceaux d'ensemble. Vous savez très-bien faire de la musique, » et vous avez mieux réussi que moi dans le récitatif :

« Il est enfin en ma puissance
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur. »

Ceux qui ont connu M. de Lacépède pourront seuls juger quel dut être son étonnement, et dans quelle confusion cet étonnement dut se montrer. Le célèbre compositeur ajouta : « Mais vous ne connaissez pas encore le théâtre, et vous devez » étudier avec soin tout ce qui tient à la partie dramatique pro- » prement dite. » Il lui conseilla de faire choix d'un autre poème, de remettre en musique l'opéra d'*Omphale*, et il termina cette entrevue, en pressant le jeune compositeur de venir le voir souvent.

Dès ce jour commencèrent, entre Gluck et M. de Lacépède, des relations intimes. Il ne se passait guère de semaine, quand le compositeur allemand était à Paris, qu'il ne reçut le jeune virtuose, ou qu'il n'allât dîner chez lui. C'est à cette époque que M. de Lacépède prit des leçons de M. Gossec, et qu'il

demanda et obtint sans peine la permission de se regarder comme son élève.

Enthousiaste d'un art auquel il dut tant de jouissances, il ne négligeait point les sciences physiques. Il suivait les cours de chimie de Sage, de Bucquet, de Darcet. Il passait une grande partie de sa vie au Jardin du Roi, travaillant chez Buffon, chez les deux Daubenton, ou dans le cabinet d'histoire naturelle, qui, à toute heure, était ouvert pour lui. Il se liait avec Macquer et Leroy, avec MM. de Jussieu, Portal et Thouin. Il visitait à Passy le célèbre Francklin ; et lorsque Voltaire vint achever à Paris le cours d'une vie si brillante et si extraordinaire, il s'entretint long-temps avec le jeune Lacépède, et lui accorda une des heures qu'il lui restait à passer en si petit nombre sur la terre.

A cette époque parurent des *Symphonies concertantes* de M. de Lacépède : car il faut remarquer que les livres ne furent pas sa première publication ; et tandis qu'il remettait l'opéra d'*Omphale* en musique, il suivait toutes les représentations de la scène tragique, regrettant de ne pouvoir plus entendre Lekain. Il faisait part de ses observations au chevalier Gluck, qui souvent ne voulait juger la musique de son jeune ami que par sa manière de lire et de réciter le poème.

Son père avait désiré qu'il fût présenté au roi et à la famille royale. La reine lui dit quelques mots avec cette grâce qu'elle savait allier à la majesté du trône. Marie-Thérèse avait déjà pris soin de recommander à sa fille M. de Lacépède, avec ce zèle qu'elle mettait à protéger toutes les personnes alliées à la maison de Lorraine.

Alors la fortune des cours sembla sourire à M. de Lacépède. Les comtes de Vergennes et de Maurepas voulurent lui donner une ambassade. La vicomtesse de Broglie, sa parente, la comtesse de Brionne, qui était en correspondance avec son père, et que sa naissance rapprochait de la reine, ses grands parents, ses amis, le pressaient d'entrer dans la carrière des honneurs : mais il ne put se résoudre à abandonner celle des sciences et des lettres. Il leur avait voué sa vie, et c'est là seulement qu'il voyait la gloire, et surtout le bonheur.

Cependant sa famille obtint pour lui un brevet de colonel

dans les cercles de l'Empire, et à cette époque (1778), il se décida à faire un voyage en Allemagne. Il en fit un second l'année suivante. Le margrave, depuis grand duc de Bade, le prince héréditaire, le landgrave de Hesse-Hombourg, et les princesses de ces deux cours souveraines, le reçurent comme parent, et lui témoignèrent beaucoup d'affection. Il servit quelque temps dans l'armée de Bavière. Les Académies de Munich et de Hesse-Hombourg s'empressèrent de l'admettre dans leur sein. Les orchestres de plusieurs cours allemandes exécutèrent plusieurs de ses ouvrages; mais avec quelque distinction qu'il fût partout accueilli, il eût pu dire :

Plus je vis d'étrangers, plus j'aimai ma patrie.

Et il revint dans la sienne, pour ne plus la quitter.

Bientôt commencèrent, à l'Opéra, les répétitions d'*Omphale*. A la même époque (1781), parut le premier ouvrage de M. de Lacépède, son *Essai sur l'électricité naturelle et artificielle*; et l'année suivante (1782), il publia sa *Physique générale et particulière*. Ces deux ouvrages étaient alors à la hauteur de la science; mais ils plurent dans le monde par la brillante élégance du style, et furent presque lus comme livres d'agrément. Ce fut un grand service rendu aux sciences, de leur ôter cet appareil rebutant qui, avant Fontenelle et Buffon, avant Bailly et Vicq-d'Azyr, avant Bernardin de Saint-Pierre et M. de Lacépède, faisait si bien respecter les savants, que peu de gens d'esprit osaient les aborder, et qu'on les voyait seuls et isolés dans le sanctuaire de leur divinité. C'est par les savants qui ont su sentir et peindre, que les sciences sont devenues d'un intérêt général. Mais comment est-il arrivé que d'autres savans, à la vérité moins habiles dans l'art d'écrire, mais plus experts sans doute dans l'art de compter les pistils d'une plante, et de mesurer les maxillaires d'un quadrupède, aient affecté de décrier ceux qui, les premiers, avaient fait aimer les sciences naturelles, en leur ôtant leurs aspérités, en leur donnant les vives couleurs, la richesse et l'éclat dont brille la nature? On a refait Buffon et son continuateur. Les ouvrages nouveaux peuvent être plus méthodiques, plus exacts ou plus complets; mais, en général, une seule édition leur a suffi, tandis qu'on ne cesse de

réimprimer l'Histoire Naturelle de Buffon, continuée par M. de Lacépède ; et malgré le mépris solitaire de quelques savants pour cette grande composition, on peut dire que, plus juste et plus reconnaissant,

Le public révolté s'obstine à l'admirer.

La réputation de M. de Lacépède s'étendait. Les Académies de France et de l'étranger s'empressaient de se l'associer. Le grand Frédéric entrait avec lui en correspondance. Mais au milieu de ces jouissances d'un amour-propre qui porte aux grandes choses quand il a son foyer dans un cœur généreux, M. de Lacépède fut atteint d'une de ces peines de la vie dont aucune gloire ne peut consoler. Son père, ne pouvant plus vivre loin de lui, se disposait à venir se fixer à Paris ; il tombe malade, M. de Lacépède accourt ; il veut seul le servir : ses soins seuls deviennent agréables ; il veille, il soutient, il panse l'auteur de ses jours, et sa piété filiale calme les dernières souffrances d'un père qui le bénit encore en expirant dans ses bras...... Le deuil du fils fut une longue maladie nerveuse. Alors venait de commencer pour lui ce qu'il appelle *les grandes pertes et les grandes douleurs*.

Les traits du comte de La Ville, qui n'avait jamais voulu se faire peindre, étaient restés si vivement empreints dans le cœur de son fils et dans sa mémoire, que, sur ses indications, un habile peintre en fit un portrait très-ressemblant.

Ce ne fut guère qu'un an après la mort de son père, que M. de Lacépède revint, en 1784, à Paris. Il avait besoin d'aimer, de vivre dans une famille qui remplaçât celle qu'il avait perdue. Il eut le bonheur de retrouver cette seconde famille dans M. et dans Madame Gauthier de Saint-Claude, qu'il regarda bientôt comme un frère, comme une sœur, et dans un fils unique âgé de cinq ans, qu'il n'appela pas en vain son fils : c'est aujourd'hui le digne enfant de son adoption, M. le comte Charles de Lacépède.

Tous ces amis se réunirent ; ils habitèrent sous le même toit, et la mort seule devait les séparer.

Buffon vieillissait ; il ne pouvait, dans les rêves de sa gloire, placer celui de terminer le grand édifice qu'il élevait depuis près

de quarante ans. Il cherchait l'homme qui pût continuer dignement ses travaux. Il revient de Montbard où cette pensée d'un successeur l'a fortement occupé dans ses veilles solitaires. Il invite à dîner M. de Lacépède : ils sont seuls. Le Pline français propose à son jeune ami de continuer son ouvrage, et de remplacer, en même temps, Daubenton le jeune, adjoint à son illustre frère, comme garde démonstrateur du cabinet, et qui, depuis long-temps, demandait sa retraite. Surpris et confus, M. de Lacépède exprime une reconnaissance aussi profonde que son étonnement. Mais il hésite; et si, dans sa modestie, il se défie de ses forces, dans l'intérêt de ses affections, il a besoin aussi de s'assurer si sa nouvelle famille consentira à ne pas se séparer de lui. Il a demandé et obtenu quelques jours pour réfléchir..... M. et Mme Gauthier le suivront au Jardin du Roi; ses amis l'encouragent; il revoit Buffon : il accepte avec timidité ce qui lui fut offert avec confiance. Le roi le nomme à la place que quitte Daubenton; et, en 1785, il occupe avec ses amis, au-dessus du cabinet du roi, le logement de son prédécesseur.

C'est à cette époque que parut sa *Poétique de la Musique*. L'auteur l'avait achevée vers la fin de l'année précédente, comme pour apporter à ses longs regrets de la mort d'un père une distraction utile plutôt qu'une consolation. Il rappelle, à la fin du dernier volume, qu'il a éprouvé, en composant cet ouvrage, *le plus grand des malheurs*, et qu'il est *condamné à des regrets éternels par la perte d'un père chéri, le modèle de toutes les vertus*. C'est ainsi que, dans tout ce qu'il a publié, nous le verrons désormais mêler à ses travaux les impressions de son âme et les sentiments de sa vie.

Ce qu'il veut démontrer dans sa *Poétique de la Musique* et l'esprit de tout son livre sont dans ce vers de la *Métromanie*, choisi pour épigraphe :

La sensibilité fait tout notre génie.

M. de Lacépède veut que les artistes sentent vivement, qu'ils soient inspirés comme les grands poètes, qu'ils peignent les caractères et les passions; il demande partout de la vérité, du naturel; partout du chant, de la mélodie, de l'expression.

Après avoir embrassé son sujet dans son ensemble et dans

toutes ses parties ; après avoir traité de l'origine, de la nature et des effets de la musique, de tous ses genres depuis la tragédie lyrique jusqu'à la chanson, il termine tout l'ouvrage par cette belle exhortation qu'il adresse aux artistes, mais que les poëtes, les auteurs dramatiques et d'autres écrivains feraient bien de méditer : « O artistes, ô vous tous qui vous consacrez à l'art en-» chanteur de la musique, rendez-lui toute sa dignité, tout » son véritable éclat ; rapprochez-le de sa vraie destination, de » celle de soulager les misères humaines, de répandre mille » charmes autour de nous, de faire oublier les malheurs privés » et les calamités publiques par des jouissances pures, rendues » plus vives par le partage, ou senties plus profondément dans » le calme de la solitude ; et, soit que vous travailliez pour » nos théâtres, ou pour nos demeures ; ou que vous réserviez » votre musique pour nos temples sacrés, méritez de nouveaux » hommages, en ne faisant jamais naître, dans nos âmes, » que les passions utiles, la vertu, le courage généreux, le » dévouement héroïque, la vive sensibilité, l'amitié constante, » la tendresse pure et fidèle ; la tendre pitié, et l'humanité » bienfaisante. »

J'ignore s'il est des théories plus savantes ; mais peut-il être des conseils plus utiles ? Ce n'est pas d'ailleurs la théorie, c'est la *Poétique de la Musique* que l'auteur a exposée dans un style brillant, toujours animé par le désir de voir diriger vers un noble but l'art puissant qui, en remuant les passions, charme ou entraîne les mortels.

La *Poétique de la Musique* reçut d'honorables suffrages, parmi lesquels celui de Sacchini ne fut ni le plus tard reçu, ni le moins vivement exprimé. Ainsi Rousseau avait composé un *Dictionnaire*, et d'Alembert des *Éléments de musique ;* mais le grand mathématicien ne connut que la théorie de cet art, tandis que l'auteur du *Contrat social*, et le continuateur de Buffon, trouvèrent dans la composition le charme des jouissances, et la consolation des peines de la vie.

Le prince qui règne aujourd'hui sur la France avait fait les fonds d'un prix extraordinaire pour le poëte qui, au jugement de l'Académie française, aurait le plus dignement célébré le dévouement héroïque qui venait de faire périr Léopold de Bruns-

wick dans l'Oder. M. de Lacépède, qui ne s'essaya jamais dans l'art des vers, ne voulut point renoncer à payer un tribut désintéressé à celui que l'Europe admirait, et qu'il avait pleuré lui-même. Il écrivit son *Éloge* en prose; il le publia, et la duchesse de Brunswick, mère de Léopold, lui témoigna sa gratitude, et la ville de Francfort lui envoya le portrait de son héros.

Cependant le public attendait la première représentation d'*Omphale*. Une répétition générale avait été faite; les premiers sujets, Mme Saint-Huberti, Mlle Maillard, Larrivée, Lainé, y figuraient; les acteurs, l'orchestre et tous ceux qui étaient présents, pleinement satisfaits, auguraient le succès, lorsque des motifs indépendants de la nature de l'ouvrage engagèrent M. de Lacépède à retirer sa partition. Et dès-lors il abandonna l'opéra d'*Alcine* et celui de *Scanderberg*; et plus tard les flammes qui avaient détruit sa partition d'*Armide* n'ont pas épargné ses autres tragédies lyriques: une seule, *Alcine*, a été conservée.

Le premier volume de l'*Histoire naturelle des Quadrupèdes ovipares et des Serpents parut en* 1788. L'auteur en avait médité le plan, en avait composé une grande partie dans les rians paysages de Leuville, près de Montlhéry. Buffon sembla n'avoir prolongé jusque-là sa carrière que pour emporter au tombeau la satisfaction de voir ses espérances réalisées. La voix publique vint lui apprendre que son fils adoptif était jugé digne de recueillir sa succession. Le second volume des Ovipares, publié au commencement de 1789, contient un hommage noble et touchant à la mémoire du grand homme qui ouvrit à M. de Lacépède la carrière qui se fermait pour lui.

De grands événements allaient agiter et la France et l'Europe. La révolution venait de commencer. Tous les Français avaient pris les armes à la fois et presque le même jour, par une combinaison étrange, mais savamment calculée, qui demandait de nombreux agents dans toutes les provinces, et des moyens secrets dont, après trente-cinq ans, on connaît mieux encore les résultats que les ressorts.

Le hasard voulut que le jour où, après la prise de la Bastille, Louis XVI se rendit à l'Hôtel-de-Ville de Paris, M. de Lacépède se trouvât commander les citoyens armés et les gardes françaises

qui garnissaient la place de Grève et ses environs; et il se rend ce témoignage, que *les précautions qu'il eut le bonheur de prendre furent suivies du plus heureux succès.*

Il fut élu chef de la garde nationale du district où se trouvait compris le Jardin du Roi. Le sage Malesherbes commandait celle du village dont il avait pris le nom; et un jour qu'André Thouin, qui était venu le voir dans sa terre, le quittait pour retourner au Jardin du Roi : *Portez*, lui dit le sage magistrat, riant d'une double métamorphose, *portez les compliments du général Malesherbes au général Lacépède.*

L'Assemblée constituante, ayant beaucoup détruit, avait beaucoup à reconstruire. Le temps lui manqua du moins pour achever de grands travaux qui ont été trop calomniés. Tandis qu'elle s'occupait de réorganiser l'instruction publique, première base des institutions sociales, M. de Lacépède publia ses *Vues sur l'enseignement public.* On distingua cet ouvrage parmi le très-grand nombre de plans qui furent proposés; car alors toute la France semblait être devenue publiciste, et les penseurs et les sages, comme ceux qui n'étaient ni l'un ni l'autre, croyaient également devoir aux législateurs assemblés le tribut de leurs lumières.

Plusieurs fois M. de Lacépède, député extraordinaire de la ville d'Agen, avait été appelé dans les comités de l'Assemblée constituante, et consulté sur les grands objets dont elle s'occupait. On peut, on doit être certain que les avis qu'il donna le furent, comme il le dit lui-même, *avec toute sincérité et toute impartialité*, et, que, s'ils avaient pu être suivis, des temps plus heureux auraient lui pour la France.

Les deux premières assemblées constitutionnelles du corps électoral de Paris furent présidées par M. de Lacépède. Il fut nommé, par l'une, membre du conseil général du département; il fut nommé, par l'autre, second député du département à la première Législature.

Vers cette époque, dans les derniers mois de 1791, on s'occupa de nommer un gouverneur du Dauphin. On annonçait que le duc de la Rochefoucault serait appelé à ce difficile honneur; et les trois sous-gouverneurs qu'on voulait donner au prince étaient MM. de Lacépède, Pastoret et Cérutti. Ce projet venait d'échouer, lorsque M. Duvergier, l'un des commandants de la Garde nationale, qui

était souvent de service aux Tuileries, et qui avait la confiance du Roi et de la Reine, vint trouver M. de Lacépède de la part de leurs majestés, et lui faire connaître leur désir qu'il acceptât les fonctions de gouverneur du Dauphin. M. de Lacépède, vivement ému, mais trop défiant de ses forces, crut remplir un devoir, et servir le Roi et la France, en refusant d'accepter une mission si haute et si difficile. Le roi jugea ce refus ce qu'il était, le sentiment trop humble d'un mérite qui s'ignorait ; et ce refus devenait un hommage, sans cesser d'être un dévouement.

Peu de jours s'étaient écoulés lorsque la Reine, ayant avec elle le jeune prince, et Madame, aujourd'hui Dauphine, vint visiter le Cabinet d'histoire naturelle. L'illustre Daubenton était malade. M. de Lacépède, son adjoint comme garde démonstrateur, eut l'honneur de recevoir Sa Majesté. Mais je dois ici le laisser parler lui-même. « Cette princesse eut la bonté de s'entretenir avec moi » pendant près d'une heure. Elle me fit l'honneur de m'appeler » dans une embrasure de fenêtre, de m'y parler des affaires » publiques, et de me demander ce que je pensais des mesures » que pouvaient exiger les conjonctures dans lesquelles on se » trouvait placé. Je lui répondis avec tout le respect, toute la » sincérité et tout le dévouement que je lui devais. Je l'engageai » à consulter des personnes plus habiles et plus éclairées que moi. » Je pris cependant la liberté de lui faire part de toutes les idées » qui me parurent pouvoir lui être utiles. Je ne lui cachai rien de » ce que j'avais appris, et que je crus important, pour Sa Majesté » et pour la chose publique, de lui faire connaître... Les diffé- » rentes réponses de la Reine m'enchantèrent. Elles montraient » les meilleures intentions, les dispositions les plus favorables » aux droits et aux désirs de la nation, la plus grande envie de » seconder les vues paternelles et libérales du Roi, une connais- » sance étendue de l'histoire, et l'habitude d'une sérieuse atten- » tion aux circonstances si graves dans lesquelles se trouvait le » royaume. Si aucun obstacle n'avait arrêté les desseins qu'elle » paraissait avoir, ainsi que le Roi, la France aurait été sauvée. » Elle eut la bonté, en sortant du cabinet, de me dire un mot du » refus que j'avais fait de la place de gouverneur de M. le Dauphin. » J'eus l'honneur de lui répondre que j'avais cru, dans ce moment, » lui donner, ainsi qu'au Roi, la plus grande preuve de ma fidé-

» lité. Elle daigna me sourire avec cet air d'affabilité auquel elle » attachait tant de charmes; et quelque temps après, le Roi » nomma gouverneur de son fils le respectable Fleurieu, que je » me suis tant félicité depuis d'avoir pour collègue et pour ami : » ce choix me convainquit encore davantage de la bonté de la » résolution que j'avais prise. »

Membre de la première Assemblée législative, dont il fut un des secrétaires, un des présidents, M. de Lacépède n'appartint à aucun parti, et fut estimé de tous : rare et difficile bonheur, qui ne pouvait tout entier être le partage des hommes obscurs, et qui paraît se rattacher à si peu de noms célèbres dans les longs orages de notre révolution! Placé au milieu des partis, dont les exigences ne permettaient ni neutralité, ni modération, M. de Lacépède voulait rester indépendant; son âme et ses sentiments le furent du moins : car dès-lors il comprenait la liberté comme les esprits sages la comprennent aujourd'hui.

Pendant sa présidence, il répondit à l'adresse de la société des Wighs; député, il fit décréter la naturalisation de l'illustre Priestley; il parla sur la fixation de l'âge où il serait permis de se marier. Il osa attaquer les dénonciations de Chabot; il combattit la proposition de La Source tendante à déléguer aux citoyens le choix des gardes nationales qui devaient partir pour les frontières. Il fit enfin adopter un projet d'adresse à ces gardes nationales qui se rendaient au camp de Soissons, et allaient commencer cette guerre de l'indépendance qui devait si long-temps étonner le Monde, relever, par l'immortel éclat d'une gloire toute nouvelle, la France en proie aux luttes sanglantes des factions, et couvrir tant de malheurs de tant de lauriers.

Une des plus terribles époques s'ouvrait dans nos annales : la Convention venait de remplacer l'Assemblée législative. Trompé dans ses vœux pour le bonheur de sa patrie, convaincu que la voix des sages ne pouvait plus se faire entendre dans les cris de la tempête, M. de Lacépède demanda et réussit, par ses instances, à obtenir la démission de sa place au Jardin des plantes. Il avait besoin de quitter Paris, de chercher le calme et les doux aspects de la nature loin du volcan des passions humaines. Il se retira, avec M. et madame Gauthier, avec leur jeune fils, dans la commune de Leuville. Il y loua une chaumière, il y fit

apporter ses livres, et trouva, dans le travail, des distractions alors si utiles, et, dans l'amitié, des consolations devenues alors si nécessaires.

Le pasteur de Leuville était le digne frère de M. Gauthier. Ses paroissiens le vénéraient et l'aimaient comme un père. Aucun asile, dans ces temps déplorables, n'aurait pu être mieux choisi: le repos de M. de Lacépède y fut respecté.

L'abbé Raynal s'était retiré à Montlhéry. Il avait besoin de beaucoup d'exercice: le philosophe rechercha la société du naturaliste, et vint souvent, à pied, converser avec lui.

C'est dans cette solitude que M. de Lacépède eut le malheur de perdre un ami qu'il aimait comme un frère. Il associa les plus vifs regrets à la profonde douleur de madame Gauthier, dont, depuis dix ans, il admirait les vertus. Leurs âmes étaient dignes de s'entendre. Une perte commune, un malheur partagé rendit insensiblement l'estime qui les unissait et plus vive et plus tendre. Enfin la sympathie du malheur vint resserrer, par l'amour, les liens de l'amitié; et quinze mois s'étaient écoulés lorsque M. de Lacépède offrit sa main et devint l'heureux époux de madame Gauthier, née Jubé, dont les deux frères, l'un et l'autre maréchaux de camp, ont eu le bonheur de servir honorablement leur pays. La mère de la nouvelle épouse, arrière-petite nièce du maréchal de Villars, vint bénir cette union qui devait redonner un père à un fils alors âgé de quatorze ans.

Déjà M. de Lacépède avait repris le grand travail de son *Histoire naturelle des Poissons;* il raconte en ces termes, comment il écrivit ce bel ouvrage: « Assis sur les ruines qui environnent » la haute tour de Montlhéry, dominant sur un pays immense, » découvrant de loin le faîte des superbes monuments de la capi- » tale, ou, couché sur un gazon fleuri, à l'ombre des peupliers » inspirateurs, et sur les bords du grand étang de Marcoussi; » ou, me promenant sous les voûtes de verdure, formées par » les vastes et solitaires forêts qui couronnaient les montagnes » autour de cet étang, j'aimais à méditer sur les admirables » effets de la puissance de la nature, sur la sublimité de ses lois, » sur la variété de ses phénomènes, sur la richesse de ses innom- » brables productions. Livré à ces conceptions élevées, entraîné » par ces grandes pensées, séduit par ces tableaux magiques,

» j'oubliais le monde, je ne voyais plus que l'univers. Et, avec » quel charme, cependant, je me retrouvais ensuite dans ma » chaumière, auprès de ma femme et de mon fils ! »

La terreur régnait encore sur la France, et, par un juste retour, atteignait tous ceux qui l'avaient établie. La sagesse des administrateurs de Corbeil, qui furent assez heureux pour ne pas se perdre en laissant sans exécution des ordres funestes ; et un savant Hollandais, M. Vanthol, qui avait accepté la place de bibliothécaire de Corbeil, moins encore pour se faire oublier lui-même que pour protéger l'oubli nécessaire aux hommes de bien, veillèrent, avec des soins qui furent heureux, sur la chaumière de Leuville. M. de Lacépède avait brûlé ses papiers de famille, une grande partie de sa correspondance, et la plupart des lettres que Frédéric II lui avait écrites. Sa fortune et les biens de sa femme se trouvaient considérablement réduits par l'avilissement rapide du papier-monnaie, par des remboursements en valeurs décriées, par les contributions extraordinaires, les emprunts forcés, et par toutes les exigences des malheurs du temps.

Une conscience sans reproche, de douces affections, les travaux suivis de l'*Histoire naturelle*, des distractions trouvées en composant des *trios*, en mettant en musique l'opéra d'*Alcine*, mêlèrent, pour M. de Lacépède, des charmes puissants aux peines de sa vie, jusqu'à ce que des jours plus heureux parussent vouloir, le 9 thermidor, se lever pour la France.

L'École normale venait d'être établie. Les administrateurs de Corbeil s'empressèrent de nommer élève M. de Lacépède, qui accepta et trouva, parmi ses condisciples, Bourgainville et M. de la Place.

Le Jardin des Plantes avait reçu, en 1793, une nouvelle organisation, avec le titre de *Muséum d'histoire naturelle*. C'est la seule institution savante et nationale qui ait conservé son nouveau régime, en reprenant son ancien nom. La place d'intendant que Bernardin de Saint-Pierre avait occupée en 1792, après le comte de la Billarderie, successeur de Buffon, était supprimée par un décret qui portait à douze le nombre des cinq professeurs établis jusqu'alors. En 1795, la partie des reptiles et des poissons fut détachée du cours de zoologie confié

à M. Geoffroy de Saint-Hilaire; et forma une treizième chaire qui fut donnée à M. de Lacépède.

L'Institut national avait été créé par la constitution de l'an 3, qui fondait le gouvernement directorial; M. de Lacépède fut nommé, avec Daubenton, pour la section de zoologie et d'anatomie. Alors, ses travaux reçurent, avec une nouvelle extension, plus d'activité. Secrétaire, en 1801 et 1802, de la classe des sciences physiques, il fit publiquement trois rapports des travaux trimestriels de cette classe. Sa *Notice sur la vie et sur les ouvrages de Vandermonde*, fut lue, par lui, dans la première séance publique de l'Institut. On trouve dans les Mémoires de ce premier corps savant et littéraire de l'Europe, un grand nombre d'autres rapports et de Mémoires sur diverses parties de la zoologie, principalement sur de nouvelles classifications méthodiques des ordres et des genres des mammifères et des oiseaux.

M. de Lacépède sut donner à son cours d'histoire naturelle un éclat qui parut toujours augmenter avec sa durée. Tous les ans, ce cours était ouvert et fermé par des discours où la science recevait d'une éloquence brillante, ou douce et persuasive, des attraits plus puissants.

Tantôt, il entretenait un auditoire nombreux de *l'histoire ou des principales variétés de l'espèce humaine*; tantôt *de l'homme*; *des quadrupèdes*, *des oiseaux*, *des reptiles et des poissons*; tantôt *des animaux vertébrés et à sang rouge*; tantôt *de la vie et des ouvrages de Daubenton*. Il prenait pour texte de trois autres discours, *la manière d'étudier et de traiter l'histoire naturelle*; *les avantages que peuvent rapporter au corps social les naturalistes dans l'état actuel de la civilisation et des connaissances humaines*; *le but auquel doit tendre le naturaliste, et surtout le rapport des sciences naturelles avec le bonheur de ceux qui les cultivent*. Ces discours, contiennent des vues élevées et nouvelles, avec un grand intérêt dans le fond des sujets, indépendant du mérite du style. La Société philotechnique fit imprimer, à ses frais, en 1798, une belle analyse d'un de ces discours faite par son secrétaire général; mais publiés séparément au nombre de dix-huit, en brochures dispersées, difficiles à retrouver, et dont il n'existe

peut-être que deux collections complètes dans les cabinets de M. Cuvier et de M. Valenciennes, ces discours vont être, par les soins de ce dernier, aide naturaliste de M. de Lacépède, réimprimés et réunis en un volume, qui sera bientôt considéré comme un des monuments les plus remarquables, dans les sciences naturelles, à la fin du dix-huitième siècle.

Le premier tome in-4° de *l'Histoire naturelle des Poissons*, avait paru en 1798; le second fut publié 1800; le troisième en 1801; le quatrième et dernier, qui forme deux volumes, en 1803. *L'Histoire naturelle des Cétacées*, qui fut imprimée en 1804, complète, avec les deux volumes antérieurs des quadrupèdes ovipares, les travaux de M. de Lacépède dans la continuation de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Cette continuation compose les huit derniers volumes dans l'édition originale in-4° de ce grand ouvrage, et dix-sept volumes dans l'édition in-12 que Buffon fit commencer, en 1752, à l'Imprimerie royale.

M. de Lacépède, sans adopter en entier les idées linnéennes, avait rapproché ses méthodes de celle du célèbre naturaliste suédois. Dans son *Rapport historique sur les progrès des sciences naturelles depuis* 1789, présenté au chef du gouvernement français, en 1810, M. Cuvier disait : « Les ouvrages de M. de » Lacépède, si digne complément du magnifique édifice com- » mencé par Buffon. » Ce jugement était sommaire; mais l'éloge n'en est pas moins complet; il fut l'expression de l'opinion générale : les nombreuses éditions qui ont été faites depuis quinze ans, et celles qui se font encore de l'*Histoire naturelle* de Buffon et de M. de Lacépède, prouvent que cette opinion se maintient, et que, malgré de tristes efforts pour la faire changer, elle reste invariable.

Pour ne point interrompre la série des travaux de M. de Lacépède, et pour que l'ensemble en soit mieux saisi, voyons-le au milieu des grandes dignités qui vinrent le chercher dans sa retraite, et qui semblaient devoir l'enlever au monde savant; publier avec MM. Cuvier et Geoffroy de Saint-Hilaire, sous le titre de *Ménagerie du Muséum national*, la *description* et l'*Histoire* des animaux qui vivaient ou qui avaient vécu dans cette ménagerie; concourir à la rédaction du grand *Dictionnaire des Sciences*

naturelles, commencé en 1804, et qui n'est pas encore terminé; donner plusieurs éditions complètes de Buffon, mises en ordre, précédées, sous le titre modeste de *Notice*, d'un éloge éloquent de ce grand écrivain ; et terminées par une *Vue générale des progrès de plusieurs branches des sciences naturelles depuis le milieu du dernier siècle ;* travailler avec une activité étonnante, aux *Annales du Muséum d'histoire naturelle;* coopérer à la rédaction de la *Décade philosophique et litteraire*, du *Journal de physique*, et, dans ces derniers temps, de la *Revue encyclopédique ;* écrire les éloges de Daubenton et de Dolomieu ; enrichir de ses veilles savantes les Mémoires de l'Institut ; être nommé membre de la Société royale de Londres, de la Société des Curieux de la nature de Berlin, des Académies de Stockholm et de Gottingue, de l'Institut de Bologne, de la Société d'Aragon, de neuf Académies de France, et de presque toutes les Sociétés savantes et littéraires de Paris; présider ensemble et plus d'une fois le Sénat et l'Institut; présider les séances particulières et deux séances publiques de la Société philotechnique ; y lire des ouvrages, y faire exécuter des symphonies, comme il fit exécuter, dans une des séances de l'Institut, l'ouverture de son opéra d'*Alcine ;* publier des romans; faire imprimer des sonates ; composer cinquante-quatre sextuors pour les célèbres concerts de son ami M. Davaux, mettre en musique tout le *Télémaque* de Fénélon, non les paroles du texte, mais l'action générale et les épisodes, qu'il voulut exprimer par des sons, comme la pantomime cherche à les rendre par le geste, et composer un nombre de pièces égal à celui des livres du poëme; prononcer des discours éloquents aux funérailles de Daubenton, de Bougainville, de Lagrange ; lire, dans la chambre des Pairs, l'éloge de M. le comte de Valence ; poursuivre deux grands ouvrages qui l'occupèrent constamment dans la dernière moitié de sa vie, et qu'il a toujours destinés à n'être publiés qu'après sa mort ; l'un intitulé : *les Ages de la Nature et l'histoire de l'espèce humaine ;* l'autre ayant pour titre : *Histoire civile et politique de l'Europe.*

Mais s'il est peu de vies remplies de plus de travaux, il n'en est aucune peut-être qui ait été semée à la fois de tant de vertus et de tant de dignités, de tant d'afflictions connues et de tant de bienfaits ignorés.

Lorsque, dans les premiers temps du Directoire, M. de Lacépède vint, au nom de l'Institut, accompagné de ses collègues Lagrange, Laplace et Borda, présenter au conseil des Cinq Cents le premier règlement de cette société savante, l'adresse qu'il lut parut le lendemain imprimée avec l'addition d'un paragraphe que ni lui ni ses collègues n'auraient pu approuver. Par cette altération coupable, un gouvernement mal affermi dans l'opinion publique avait cru se donner plus de consistance. Ennemi de toute imposture, M. de Lacépède voulut réclamer; mais les temps étaient encore si difficiles! Ses collègues intervinrent pour qu'il ne s'élevât aucune plainte sur cette falsification; qu'on vit dans la suite trop souvent employée comme moyen de gouvernement sous le Consulat et sous l'Empire.

Depuis cette époque, les discours de M. de Lacépède ont été plus d'une fois dénaturés par des citations tronquées, et qui changeaient le sens en isolant des parties du texte de leurs antécédens ou de leurs conséquens. Il a gémi de ces odieuses manœuvres d'un esprit malfaisant; mais persuadé, disait-il, *que la vérité finit toujours par se faire connaître*, il n'opposait à la mauvaise foi que ses ouvrages et sa vie.

Le Directoire de la République venait de finir avec le dix-huitième siècle. M. de Lacépède, nommé, par les Consuls provisoires, ministre de l'intérieur, fit agréer son refus d'accepter le portefeuille, qu'il vit avec joie confirmer à M. de Laplace. Bientôt le Sénat fut organisé. Daubenton et M. de Lacépède se trouvèrent compris dans les premières nominations avec les membres les plus célèbres de l'Institut; et ce choix d'hommes connus par leurs principes modérés, décida bientôt à rentrer en leur patrie un grand nombre de Français fugitifs, errants sur des terres étrangères.

Le jour même où le Sénat ouvrit sa première séance, Daubenton s'y sentit mortellement atteint. Buffon était mort, Gueneau de Montbeillard n'existait plus; la cendre de Daubenton allait reposer, auprès du cèdre du Liban, dans ce jardin qui avait reçu, pendant sa vie, comme une création nouvelle; et les pleurs de M. de Lacépède, resté seul de tous les auteurs de l'*Histoire naturelle*, lui permirent à peine d'achever les derniers adieux, faits au nom de ses collègues, au plus ancien collaborateur de Buffon.

A cette époque, la santé de madame de Lacépède commençait à donner des alarmes. Les médecins conseillèrent les eaux d'Aix-la-Chapelle. Les prairies et les bois romantiques qui avoisinent cette ville célèbre, apportèrent quelque charme à des douleurs qui, après le retour à Paris, prirent bientôt un caractère plus grave. Dès le premier mois de 1801, s'était déclarée une maladie qui ne devait avoir d'autre terme que celui des jours d'une femme que M. de Lacépède appelait *l'Ange de sa vie*.

Qui pourrait peindre ce qu'il souffrit, et les soins qu'il prenait pour cacher ses souffrances, pour tromper les douleurs de cet *Ange*, qui semblait ignorer sa destinée, trop près de s'accomplir, et qui, lorsque l'espérance achevait de s'éteindre autour d'elle, souriait encore aux projets de l'avenir ? Une année devait s'écouler, longue et terrible, dans cette situation déchirante. M. de Lacépède ne quittait plus sa femme que pour assister à quelques séances de l'Institut ou du Sénat. Établi nuit et jour auprès du lit de sa compagne, c'est là qu'était concentrée son existence, et sa vie n'était plus qu'une douleur. Quand le mal cédait au sommeil, M. de Lacépède cherchait dans le travail des distractions à ses peines. C'est dans ces temps, pour lui si pénibles, qu'il termina son *Histoire des Poissons*, qu'il écrivit l'éloge de Dolomieu, son ami : et il se peignit encore lui-même en disant de ce savant naturaliste que le tableau de sa vie offrait « des vertus modestes, mais capables de s'élever jusqu'à l'hé- » roïsme, des mœurs simples, une loyauté antique, une » tendre bienfaisance, de vastes connaissances, un esprit » supérieur, de grands travaux, etc. »

Vers les premiers jours de novembre, le mal empira ; et tout entier aux soins qu'il voulait donner, M. de Lacépède ne se déshabilla plus. Deux mois s'écoulèrent. Ces mieux trompeurs qui souvent apparaissent, chez les mourants, dans le dernier travail de la vie, comme pour ajouter une amertume plus vive, un aiguillon de plus à la douleur de ceux qui vont bientôt survivre à ce qu'ils ont aimé ; ces mieux trompeurs vinrent donner une espérance fugitive, et le 31 décembre, madame de Lacépède expira dans les bras de son mari. « Je ne conçois pas, écrivait-il seize » ans après ce triste événement, comment ma vie ne s'éteignit » pas au moment où je perdis l'ange qui en faisait le bonheur. »

Alors tout sembla s'effacer pour lui dans le monde. Gloire littéraire, honneurs, dignités, tout avait disparu, tout n'était rien ; et sans le fils de sa femme, devenu le sien par amour et par adoption, quel lien aurait pu le rattacher encore à la vie ?

Mais sa santé s'altéra ; sa raison parut troublée. La nouvelle de ce qu'il souffrait porta l'effroi dans la ville qui l'avait vu naître. La Société philotechnique délibéra si elle irait en corps, non lui offrir des consolations impossibles, mais lui porter un tribut de pleurs et de regrets. Une lettre fut jugée plus convenable dans cette circonstance ; et M. de Lavallée, alors secrétaire général, fut chargé de l'écrire. Tout le sentiment de cette lettre était dans ce passage : « Si jamais l'homme éprouve le » besoin d'être aimé, c'est dans les grandes infortunes. » Mais les mots ne pouvaient exprimer la douleur profonde que tous les membres de la Société mêlèrent alors à la douleur de leur illustre collègue.

Le gouvernement craignit de le perdre. Il voulut le faire voyager, et lui proposa d'aller remplir une mission diplomatique sous le beau ciel de l'Italie. Mais il ne pouvait s'éloigner du tombeau de son amie ; elle reposait dans le cimetière de Leuville ; de ce village où elle était née, où il lui avait engagé son cœur et sa main. C'est là seulement qu'il pouvait vivre encore. Bientôt il traça, comme volonté dernière, un écrit qu'il renferma dans une boîte qui avait appartenu à sa femme, et que, depuis il a portée sur lui jusqu'au dernier jour de sa vie. M. le baron de Bock, son parent et son ami, leva le plan du cimetière et de la tombe obscure que M. de Lacépède voulait partager. Voici cet écrit, précédé du plan de la tombe, monument mémorable de ce que l'homme le plus sensible peut faire entrer dans une grande douleur :

« Ce papier sera toujours sur moi.

« Dans quelque endroit que je meure, je supplie tous ceux » qui pourront concourir à faire exécuter ma dernière volonté, » de faire transporter mon corps dans le cimetière de la commune » de Leuville, département de Seine-et-Oise. C'est dans ce » cimetière que mon amie, mon amante, ma femme, si vertueuse, » si spirituelle, si aimable, si recommandable par son extrême » bonté, son humanité éclairée, sa bienfaisance active, ses

» grâces, sa modestie, ses talents, ses connaissances et ses charmes;
» si adorable par la douceur inaltérable, la résignation édifiante
» et la patience héroïque avec lesquelles elle a supporté, pendant
» un an, les souffrances les plus cruelles; c'est dans ce cimetière,
» dis-je, qu'elle a voulu être enterrée auprès de son père, de sa
» grand'mère, de son premier mari, des respectables cultivateurs
» qui l'avaient vue naître. Là repose cette femme si vénérée, si
» aimée du pauvre, si chérie de tous, si adorée par son malheu-
» reux époux! Là elle a été conduite par son parent, son ami et
» le mien, le jeune de Bock le fils, qui, après lui avoir rendu
» les derniers devoirs au milieu de tous les habitants en larmes,
» a déterminé et marqué la place de sa tombe. La détermina-
» tion du tombeau qui renferme les restes de cette compagne
» si bonne, de cette mère de famille si tendre, de cette
» femme si accomplie, restera dans l'église ou dans la mai-
» son commune de Leuville, ainsi que sur ce papier. Je de-
» mande, comme la plus grande des grâces, que mon corps
» soit placé absolument et précisément dans la même tombe, dans
» la même bière que celle que la mort m'a enlevée si jeune, qui
» daigna tant m'aimer, m'a rendu si heureux, et ne faisait qu'un
» avec moi. Condamné par la perte de ma femme au désespoir le
» plus affreux; je ne trouverai le repos que lorsque le même
» tombeau nous contiendra. J'attends l'accomplissement de mes
» désirs de l'obéissance de mon fils, de l'affection de mes amis,
» de l'attachement de mes parents, du respect de tous les gens
» de bien pour la sainteté du mariage, la fidélité de l'amour,
» la volonté du mourant; de la bonté de tous mes collègues,
» de la sensibilité de tous ceux qui cultivent les sciences et les
» arts, de la condescendance du gouvernement, de la bienveil-
» lance du public. Bénis soient à jamais ceux qui concourront
» à me faire accorder l'asile que je réclame! Que la divinité les
» rende aussi fortunés que je l'ai été avec ma compagne, et que
» ma douleur est horrible. »

« A Paris, le 9 pluviose an 11.

« *Signé*, B. G. E. L. LACÉPÈDE. »

« Du Sénat et de l'Institut de France. »

Depuis six mois M. de Lacépède était comme étranger aux choses de la terre, lorsqu'il fut nommé grand-chancelier de la Légion-d'Honneur. Mais quel prix pouvait attacher aux dignités celui dont l'existence était brisée, et qui semblait n'appartenir à la vie que par la douleur? Il refusa d'abord, et ne se rendit que quand on vint lui présenter la seule considération qui pût le toucher encore, *le bien immense que cette institution pouvait faire dans les circonstances où se trouvait la France.*

Je passerai rapidement sur cette époque de sa vie, mieux connue, qui rendit bientôt son nom cher à la nation, à l'armée. Il appella pour le seconder, il réunit auprès de lui trois de ses anciens amis, trois membres de la Société philotechnique, qu'il mit à la tête de la Chancellerie, l'un en qualité de secrétaire-général, M. Joseph de Lavallée, les autres avec le titre de chefs de division, MM. Paganel et Davaux (1).

M. de Lacépède considéra la nouvelle institution sous un point de vue très-élevé, comme embrassant, disait-il, *dans son influence toutes les classes de la société*; comme devant *les attacher les unes aux autres par tous les sentiments généreux*; comme pouvant *servir à lier de plus près, la France avec les autres contrées de l'Europe*; comme destinée *à ne laisser aucun grand service, aucune belle action, aucune vertu, aucun talent, sans récompense*; comme n'ayant enfin *de modèle dans aucun temps, ni dans aucun pays.* « Je désirai, ajoute-t-il, que » cette belle institution servît à donner des bases inébranlables à » la morale publique, rétablît le culte du véritable honneur, et » fît revivre sous de nouveaux emblêmes, l'ancienne chevalerie » française, épurée de ce que lui avaient donné de trop les siècles » d'ignorance, et embellie de ce qu'elle pouvait tenir des siècles » de lumière. » Et on peut, on doit croire à ce beau témoignage que se rend M. de Lacépède : « Pendant les onze ou douze ans » où j'ai rempli les fonctions de Grand-Chancelier, je n'ai pas » eu une vue, je n'ai pas adopté un plan, composé un discours, » donné une décision, préparé un travail, et en quelque sorte » écrit une lettre, que chacune de mes actions, de mes paroles

(1) Il appela dans ses bureaux un autre membre de la Société, M. Barouiller.

» et de mes pensées n'ait tendu vers l'objet si important dont je » ne voulais jamais détourner mes regards. »

Il ne les détourna jamais de tout ce qui était grand, de tout ce qui était bien. Il avait pensé que les fonctions de Grand-Chancelier ne devaient pas avoir de traitement, et il avait refusé un traitement. Mais, dans les longues guerres d'un conquérant, l'immortelle gloire de nos armées laissait tant de malheurs à consoler! La décoration de la Légion-d'Honneur était la première ambition des braves : c'est dire combien dut rapidement s'étendre le nombre des légionnaires. Des fonds avaient été faits pour les veuves des soldats et pour leurs enfants en bas âge. Mais ces fonds devinrent bientôt insuffisants; et les veuves, les enfants et les soldats mutilés affluaient à la chancellerie. M. de Lacépède voulait tous les recevoir, tous les entendre, et tous sortaient heureux, bénissant le gouvernement qui venait à leur secours....., quand c'étaient, il faut le dire, les deniers du patrimoine de M. de Lacépède qu'ils venaient de recevoir!

Si son cabinet, asile et secret dépositaire de tant de bien, qui sera toujours ignoré, ne s'ouvrait pas quelquefois aux solliciteurs qui avaient un nom, c'est qu'alors le Grand-Chancelier exerçait des actes cachés de bienfaisance. Un jour, un de ses amis (1) se présente : on lui dit qu'il ne peut entrer; il insiste, il s'introduit lui-même, et trouve M. de Lacépède, au milieu de six ou sept invalides, qui, n'ayant rien à réclamer pour eux-mêmes, n'exposaient pas, en vain, la position nécessiteuse de leurs femmes et de leurs enfants.

Bientôt la fortune de M. de Lacépède commença, dans ce rare exercice du pouvoir, à s'altérer; il crut devoir au fils qu'il avait adopté, d'envoyer sa démission; elle fut refusée; il la renouvela souvent, mais en vain...; et il vendit encore une partie des champs de ses pères. Enfin, ayant contracté des dettes considérables, il n'écrivit plus pour recevoir un successeur; il alla le demander lui-même : il fallut exposer ce qu'il avait fait, et les motifs de sa demande.... Le chef de l'Empire, étonné d'un dévouement si nouveau, sentant quel éclat de bienfaisance pouvait répandre sur son règne, et surtout sur

(1) M. Bouilly.

son armée, un grand fonctionnaire si désintéressé, voulut qu'il restât dans sa place. Il lui assigna un traitement de 40,000 francs, celui des maréchaux de France non employés, et fit remonter ce traitement à l'époque de la nomination du Grand-Chancelier.

M. de Lacépède paya ses dettes. Mais les dépenses secrètes de son département croissant sans cesse; n'ayant voulu d'ailleurs rien demander pour les réparations et pour le mobilier et l'appartement qu'après une longue résistance, il fut forcé d'aller occuper dans le palais de la Légion-d'Honneur, il contracta des dettes nouvelles, et ne tarda pas à solliciter encore sa démission : elle fut pendant onze ans onze fois demandée! Et les amis et les collègues de M. de Lacépède lui disaient « que l'homme le plus ambitieux n'avait jamais fait pour arri- » ver à une place autant de démarches qu'il en faisait pour » quitter la sienne. »

De tous les fonctionnaires ayant un département, il était celui qui usait le plus rarement du droit de travailler avec Napoléon. Le plus souvent, il lui envoyait son travail avec une lettre. Mais on le vit, le 12 janvier 1814, paraître devant le chef du Gouvernement, à la tête du Sénat, et oser lui demander la paix lorsque la guerre semblait seule pouvoir rétablir son empire ébranlé : « Nous combattons, dit-il, » entre les tombeaux de nos pères et les berceaux de nos en- » fants. Obtenez la paix, Sire, par un effort digne de vous » et des Français; et que votre main, tant de fois victorieuse, » laisse échapper les armes après avoir signé le repos du » Monde. »

Quatre ans avant cette époque, ne pouvant oublier sa femme au sein des dignités; toujours livré, dans ses nuits solitaires, à la douleur et aux regrets; craignant que la solennité des tombes du Panthéon ne lui ravît, après sa mort, la place désirée sous le gazon d'un cimetière de village, M. de Lacépède ajouta, comme supplément à sa dernière volonté, sur le papier qui ne le quittait jamais, ce qui suit :

« 1er juillet 1810. »

« Si, malgré mon ardent désir, contre mon espérance, mes » enfants et mes autres amis ne pouvaient pas obtenir du

» gouvernement la grâce qu'ils le suppliront de m'accorder, je
» les conjure de faire transporter mon cœur, ma cervelle et
» mes entrailles dans le cimetière de Leuville, et de les ren-
» fermer dans la même bière que les restes sacrés de l'épouse
» si admirable et si bonne, loin de laquelle je suis depuis
» si long-temps exilé, et qu'il me tarde si vivement de re-
» joindre pour n'en plus être séparé.

« *Signé* B. G. E. L. Cte DE LACÉPÈDE. »

Un grand malheur qui vint l'accabler, plus tard, pouvait seul changer sa résolution.

Dès qu'il eut atteint l'âge de cinquante ans, exigé par la loi, M. de Lacépède s'était empressé de remplir les formalités nécessaires pour faire établir, par arrêt, les droits civils et politiques de son fils adoptif, et par lettres-patentes, sa succession aux titres nobiliaires.

Il avait marié ce fils, si tendrement aimé, si digne de l'être, à Mlle Alphonsine-Victoire de Jouy; et, par les plus tendres soins de l'amour filial, les deux jeunes époux l'avaient rattaché à la vie. Élèves de MM. Regnault et Valenciennes, l'un et l'autre peignaient fort bien le paysage; et soit à Paris, soit dans sa campagne d'Épinay, M. de Lacépède ne devait plus qu'à ses enfants la somme de bonheur qui pouvait rester encore pour lui sur la terre.

Il avait été loin de se plaindre, il s'était à peine aperçu que, dans la distribution des dotations de l'empire, il avait obtenu les moins considérables, quoique l'héritage de ses pères eût été beaucoup diminué au service de l'État.

Il avait pleuré son célèbre ami Lagrange, qui lui remit, en mourant, ses démonstrations mathématiques, relatives à la formation des corps célestes, en le priant de placer l'histoire des résultats de sa théorie à la tête des *Âges de la Nature*.

Il avait été nommé Pair de France à la restauration de 1814; mais on lui avait retiré la Chancellerie de la Légion-d'Honneur; et s'il eut un regret à former, ce fut celui que sa démission, si souvent offerte, n'eût pas été plus tôt acceptée.

La révolution du 20 mars l'avait trouvé dans les îles d'Hyè-

res, où il avait accompagné sa belle-fille, dont la santé faible avait paru s'altérer. Il avait beaucoup travaillé, sous ce climat fortuné, à son grand ouvrage; il avait composé de nouveaux *sextuors*, lorsqu'il reçut la nouvelle que la Chambre des Pairs était extraordinairement convoquée par le Roi. Il partit d'Hyères le 17 mars; mais les événements qui se passaient le retinrent dans les provinces méridionales. Il fit sa cour, dans la ville de Nîmes, à S. A. R. le Duc d'Angoulême. Bientôt informé de sa réintégration dans la place de Grand-Chancelier, et de sa nomination à celle de Grand-Maître de l'Université, il continua de rester dans le midi tant que les couleurs blanches s'y montrèrent arborées, et il n'arriva dans la capitale qu'un mois après le départ du Roi. Il n'avait pris dans son passe-port, ni le titre de Grand-Maître, ni celui de Grand-Chancelier. Il refusa la première place, mais il se décida, par des motifs que, plus tard, le Roi sut apprécier, à reprendre la Chancellerie.

Alors il se rendait ce témoignage dont ses contemporains connaissent la sincérité, et que l'histoire consacrera : « Voilà » vingt-six ans écoulés depuis le commencement de la ré» volution : pendant ces temps si orageux, Dieu m'a fait la » grâce de ne jamais manquer à la loyauté, à l'honneur, à » l'obéissance due aux lois et au gouvernement établi; et je » n'ai rien négligé pour bien connaître la route que le de» voir me prescrivait, et pour ne m'en écarter dans aucune » circonstance, quels que fussent les intérêts ou les sentiments » qui tendissent à m'en détourner. »

Libre des soins d'une grande administration, qui lui dut tant d'éclat, M. de Lacépède avait repris, avec ardeur, ses utiles travaux à l'Institut, ses cours célèbres au Muséum d'histoire naturelle, sa coopération à divers ouvrages périodiques, ses *Ages de la nature*, son *Histoire de la civilisation*. Il avait publié deux romans, *Ellival et Caroline*, *Charles d'Ellival et Alphonsine*. On remarquera qu'*Ellival*, est l'anagramme du nom de *Laville*, qui était celui de l'auteur; que *Caroline* était le prénom de sa femme, *Alphonsine* celui de sa belle-fille, et que *Charles* est celui de son fils. Mais il ne faut point chercher, dans ces deux ouvrages, les événements qui ont pu

composer quelques époques de la vie de M. de Lacépède, de sa femme et de ses enfants. Les faits sont imaginés ; il y a seulement des portraits véritables, des souvenirs de lieux, des sentiments qui ont été éprouvés et partagés. Et peut-être les deux romans remarquables par le style plus que par la fable, et où le talent descriptif se révèle souvent, seraient-ils plus attachants, s'ils n'avaient été écrits dans le désordre de la douleur, sous un empire d'idées sombres et d'affections mélancoliques ; si enfin M. de Lacépède n'avait été trop près et trop souffrant de ses malheurs.

Il était rentré, en 1819, à la Chambre des Pairs.

Il déplorait toujours la perte de sa femme ; le temps n'avait point usé sa douleur ; mais cette douleur était plus calme : ses deux enfants l'entouraient de tant d'amour ! Il pouvait aimer, il aimait beaucoup encore, lorsqu'il y a trois ans sa belle-fille lui fut soudain ravie. Dès-lors tout ce qui lui restait de forces fut abattu ; sa peine devint effrayante, et plus d'un an après ce coup terrible, il répondait à un ami qui ne lui offrait d'autre motif de consolation que son fils, il répondait avec un sourire mélancolique : « Oui, » je sais que je dois vivre pour lui : mais je crains, si je tarde » trop à la rejoindre, qu'elle ne me reconnaisse plus ! »

Elle reposait dans le cimetière d'Epinay. Là, deux fois chaque semaine, le mardi et le samedi, sans y manquer jamais, M. de Lacépède venait gémir et pleurer. Il avait ajouté sur ce papier qui l'accompagnait toujours, ces nouvelles dispositions qui le terminent.

« Je viens d'éprouver un malheur affreux. Une apoplexie foudroyante a enlevé à mon cher fils et à moi l'ange qui faisait notre bonheur. Les restes de mon enfant, de l'épouse et de la fille la plus chère et la plus accomplie, sont déposés dans le cimetière d'Épinay-sur-Seine (département de la Seine) ; je désire ardemment, et je prescris, autant qu'il est en moi, que, lorsque j'aurai terminé ma malheureuse vie, en quelque endroit du monde que je trouve la fin de mes jours, mes restes soient réunis à ceux de mon enfant. Je désire aussi vivement, et je prescris de même, autant qu'il est en moi, que la bière dans laquelle ont été renfermées les cendres de ma compagne, de mon épouse, si bonne, si bienfaisante, si admirable, de mon amante adorée, que cette bière sacrée

» soit portée, après ma mort, dans le cimetière d'Épinay à
» côté de celle de mon enfant si chérie, si regrettée et si digne
» de l'être; mes cendres seront déposées dans cette bière, et
» mêlées avec celles de ma femme. Lorsque mon fils cessera
» de vivre, ce qui n'arrivera, si mes vœux sont exaucés, que
» lorsqu'il aura joui d'une longue vieillesse, ses restes seront
» placés à côté de ceux de sa femme, de celle qui l'a tant aimé
» et qu'il aimait tant, et auprès des cendres de sa mère et
» de son père. Les braves habitants de Leuville, qui ont tant
» chéri ma femme, et qui ont toujours eu tant d'affection pour
» moi, nous donneront encore une grande marque d'attache-
» ment, en laissant réunir, dans la même tombe, le père,
» la mère, le fils et la fille.

» Dieu les bénira pour cet acte de bonté et de tendresse, dont
» me répondent mon estime et ma vive affection pour eux.
» Qu'il soit un lien à jamais durable entre ces bons habitants
» de Leuville et les bons habitants d'Épinay, qui regrettent
» si fortement une fille adorée, l'amie si constante des pauvres
» et des malheureux. »

« Signé B. G. E. L. Cte de Lacépède. »

« Le 21 octobre 1822. »

Le voilà connu tout entier cet écrit, qui, pendant vingt-trois ans, a reposé nuit et jour sur le noble sein de M. de Lacépède. Il devait être recueilli, il fallait qu'il fût entendu, il sera conservé comme un témoignage immortel de ce que peuvent être la douleur et les vertus privées de l'homme de bien, au milieu des honneurs et des célébrités de la terre.

L'homme de bien dont l'âme pure et si belle se montre dans l'illustre écrivain, termine en ces termes la vingt-unième époque de son *Histoire* inédite *de l'Europe* : « Ceux qui me
» liront et qui ne seront pas insensibles, plaindront le beau
» père ou plutôt le père infortuné de mon Alphonsine ; et en
» attendant que j'aille rejoindre mon père, ma femme et mon
» enfant, mon âme sera un peu soulagée, lorsque je penserai
» à la pitié que mes malheurs inspireront. »

Oh ! que la vie était devenue pénible pour celui qui avait vu comme renfermer son cœur dans deux tombeaux ! Pour

lui, toutes les joies de l'existence avaient disparu : il ne restait plus que des devoirs, et il sut tous les remplir avec un courage tranquille et mélancolique. On le vit assister aux séances de la Chambre des Pairs, à celles de l'Académie des Sciences; il voulut même honorer de sa présence les dernières séances publiques de notre Société.

Vers la fin de septembre il se rendit, à pied, à l'Institut. Il causa long-temps avec un de ses confrères (1), et, suivant son usage avec ses amis, il tenait, il pressait sa main dans les siennes. Cet ami venait de soigner des personnes atteintes de la variole, qui commençait à régner dans Paris. M. de Lacépède, qui avait vu, avec l'enthousiasme d'un ami de l'humanité, la grande découverte de Jenner, avait négligé d'en partager le bienfait, persuadé qu'il n'était pas susceptible d'être atteint, depuis que, dans son enfance, son père l'avait fait coucher avec des enfants fortement travaillés de cette maladie.

Le lendemain, de retour à Épinay, il alla, sous l'ardeur du soleil, pleurer sur la tombe de son Alphonsine. Rentré dans sa maison, il se sentit frappé; la variole se déclara, et son invasion fut terrible. Cette année, la variole n'avait point paru à Epinay; et il faut le dire, quoique tous les habitants désolés se soient empressés d'approcher de leur bienfaiteur, pendant sa maladie et après sa mort, aucun d'eux n'a senti l'effet contagieux du mal, et la vaccine, à laquelle ils s'étaient soumis, a pu seule les préserver.

Bientôt M. de Lacépède connut son état qu'il jugea sans espoir, et il ne s'attacha plus qu'à le cacher à son fils : « Mon cher » Charles, disait-il un jour, en lui montrant ses mains, moi » qui ai tant aimé la Nature, qui ai peut-être contribué à la faire » aimer, vous voyez comme elle me traite! » Et un doux sourire se montrait encore sur ses lèvres décolorées.

Il causait avec ses amis de ce qui les intéressait : il parlait des nouvelles du jour, des Mémoires d'une dame célèbre (2) qu'il lisait alors; il voulait effacer l'inquiétude empreinte sur tous les visages, et il ne cessait de donner une espérance qu'il n'avait plus.

(1) M. Duméril.

(2) Madame de Genlis.

Suivant l'habitude de toute sa vie, il se leva chaque jour à six heures; il se coucha chaque jour, même celui qui ne devait pas avoir de lendemain, il se coucha à l'heure accoutumée. Tous les jours, suivant la même habitude, en se levant il s'habilla comme il se montrait dans le monde ou dans son salon.

Cependant à la nouvelle de sa maladie, une impression de tristesse s'était répandue dans la capitale pour s'étendre bientôt plus loin.

M. de Lacépède jugeait l'art impuissant pour le sauver, il en refusait les secours; et tandis qu'il cherchait à rassurer ceux qui l'entouraient de soins tendres et inquiets, il disait en secret à son médecin : *Ce ne sera pas long; mon ami, laissez-moi mourir tranquille.*

Il travaillait à mettre en ordre les deux grands ouvrages qui avaient occupé la dernière moitié de son existence. Il venait d'en revoir trente pages la veille de sa mort : « Charles, dit-il, écris » en gros caractère le mot FIN, au bas de ces manuscrits. » Ainsi, dans ses longues veilles pour éclairer les hommes, le terme de ses travaux vint toucher au terme de sa vie.

Le 5 octobre, il se coucha le soir pour ne plus voir se lever le soleil. A quatre heures du matin, il était perdu pour sa famille, pour ses amis, pour la France, pour le monde savant.

Les vieillards, les hommes et les enfants, les mères et les jeunes filles d'Épinay pleuraient amèrement. Depuis bien des années, aucun procès n'avait troublé la paix de leurs demeures. M. de Lacépède était, dans leurs différents, l'arbitre toujours choisi, toujours heureux : « Ah! ce n'est pas tant, s'écriaient-ils, ce » n'est pas tant l'argent que nous perdons : *qui nous arrangera?* » mot simple et touchant, qui vaut plus qu'un éloge académique.

L'enceinte de l'église d'Epinay, disposée pour les obsèques, ne pouvait guère contenir que les parents, les amis, les députations de la Chambre des Pairs, de l'Institut, du Jardin du Roi, des Académies et des Sociétés savantes de la capitale; les villageois en pleurs se pressaient pour entrer. On leur disait que les places étaient réservées pour la famille; et ils criaient, en sanglotant : *Nous sommes tous de la famille!* Les larmes du pauvre devant le cercueil d'un des grands de la terre, sont la plus belle et la plus rare pompe de la mort.

Le pasteur d'Épinay, vieillard octogénaire, qui rendit les philosophes du dix-huitième siècle témoins de ses vertus évangéliques, qui avait vu passer tant de gloires, qui fut un des secrets ministres des bienfaits de M. de Lacépède, sentit sa voix s'éteindre dans le chant des funérailles, et ses larmes furent ses plus nobles prières.

Devant la tombe ouverte, qui allait se fermer pour toujours, M. le comte Chaptal, au nom de la Chambre des Pairs; MM. Duméril, Geoffroy de Saint-Hilaire, et Virey, organes de l'Académie des Sciences, du Muséum d'Histoire naturelle, et de l'Académie Royale de Médecine, louèrent un grand talent qui vit dans d'immortels ouvrages, et de plus hautes vertus dont la mémoire ne périra jamais. *Il obligeait pour se faire du bien*, disait M. Duméril; *la Nature l'avait formé pour être son historien*, disait M. Chaptal; et tout l'éloge du mort se trouvait compris en ce trait rapide et profond : *dans les sciences, comme dans l'administration, M. de Lacépède s'est toujours trouvé à sa place.*

Il a été peint aussi dans un mot de M. le marquis de Sémonville, Grand-Référendaire de la Chambre des Pairs : *c'est un homme*, disait-il à M. le duc de la Vauguyon, *qui ne sait pas trouver un tort à un autre.*

On a dû remarquer qu'écrivant pour lui seul, M. de Lacépède disait : *Ma femme qui daignait tant m'aimer!* qui *daignait!* expression qui seule révèle un caractère. Ainsi, ces formes d'une urbanité exquise, que le Grand-Chancelier de la Légion-d'Honneur employait toujours dans ses audiences et dans les lettres qu'il écrivait, toute cette politesse qui paraissait vague et systématique à des esprits légers, était la propre langue de M. de Lacépède; il n'aurait pu en parler une autre; et cette langue, si rarement à l'usage des dépositaires du pouvoir, devait étonner dans la bouche d'un homme en place, qui était toujours resté l'homme de la nature.

Je n'ajoute qu'un trait :

Le professeur du Jardin des Plantes, le membre de l'Institut, le président du Sénat, le Grand-Chancelier de la Légion-d'Honneur s'était constamment imposé des privations qui lui firent ignorer ou mépriser ce qui, dans l'homme, tient de plus

près aux aisances de la vie. *Tout aux autres, rien à lui-même*, semblait être sa devise. Je pourrais citer des faits qui, trop étranges dans nos mœurs, paraîtraient peu croyables. Les secrets d'une bienfaisance extrême expliqueraient seuls cette abnégation, cet oubli si grand de lui-même. Mais ces secrets qui restèrent dans son cœur, semblent encore se cacher dans sa tombe, et, pour eux, le linceul de la mort s'ajoute aux voiles de la vie.

Et vous, famille respectable, qui avez voulu donner, par votre présence, aux paroles que je viens de faire entendre, un intérêt plus puissant que l'éloge; qui, dans les liens sacrés du sang et de l'amitié, avez offert une association si touchante d'âmes élevées et de cœurs généreux; pardonnez si j'ai rouvert, en public, la source solitaire de vos larmes; et que ce soit pour vous une consolation d'avoir vu, dans l'hommage, qui sera le plus faible sans doute, mais qui est du moins le premier rendu, par une Société littéraire, à la mémoire de l'homme célèbre, de l'homme de bien que vous pleurez, d'avoir vu le public ne rester étranger ni à vos regrets, ni à votre douleur; et tant de citoyens décorés du ruban de la Légion, sembler dire ici, comme les habitants d'Epinay : *Nous sommes tous de la famille !*

FIN.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES.

N° I.

EXTRAIT *du rapport sur les travaux de la Société Philotechnique, lu, par le secrétaire-général, à la séance publique du 20 novembre 1825.*

« APRÈS avoir exposé, le plus brièvement qu'il m'a été possible, les travaux des trois classes de la Société, pourquoi ai-je à vous faire connaître les pertes douloureuses qu'elle a faites ?

» Il en est une que la France a ressentie, que tous les amis des sciences ont déplorée. Notre illustre collègue, M. le comte de Lacépède, a été enlevé à son pays, et au Monde savant qui était aussi sa patrie.

» Il appartenait à notre Société depuis les premiers temps de sa fondation. Trois fois il y a rempli les fonctions de secrétaire, deux fois celles de vice-président; deux fois celles de président. Il lut, à notre quatrième séance publique qu'il présidait en 1798, un *Mémoire sur les parties du Globe encore inconnues*; et, dans la sixième séance qu'il présidait encore, Ducis, qui fut aussi notre collègue, récita son *Hymne des époux*, et le poète Le Brun présenta la nièce de Corneille.

» M. de Lacépède fit exécuter, dans plusieurs de nos séances publiques, des Symphonies de sa composition. Il prenait, dans tous ses ouvrages, le titre de *Membre de la Société Philotechnique*. Il a aimé, jusqu'à la fin de sa vie, à partager nos travaux, sans se douter qu'il les encourageât, et que sa présence dût les honorer. L'an dernier, dans cette enceinte, il était encore assis au milieu de nous : il n'y reste aujourd'hui que sa mémoire; mais sa mémoire y vivra toujours : elle mérite un tribut séparé de nos éloges, de nos regrets; et ce tribut, ma faible voix doit essayer aujourd'hui de l'acquitter publiquement, au nom de mes collègues. »

N° II.

EXTRAIT *de ce que dit* M. DE LACÉPÈDE, *dans sa Notice sur sa vie, de son administration de la Légion-d'Honneur.*

« L'établissement de la Légion éprouva de grands obstacles de plus d'un genre. L'influence immense de celui de qui dépendaient alors tant de destinées, l'esprit français et la persévérance, firent bientôt

regarder la décoration de la Légion comme une palme aussi noble que brillante. Elle fut l'objet de tous les vœux ; on n'en parla plus qu'avec enthousiasme : les militaires voulaient l'obtenir ou mourir.

» Des ressources particulières furent créées avec les fonds de la Légion, en faveur des soldats que leurs blessures forçaient à quitter leurs drapeaux, qui se retiraient décorés et sans fortune, et dont le bien-être montrait, dans leurs asiles, le prix attaché aux belles actions. Un des soins les plus assidus de l'administration de la Légion, était de connaître sans cesse leur situation, de tâcher de l'améliorer, de veiller sur le bonheur de leurs familles, de les encourager à continuer d'être dignes, par leur conduite privée, de ce que leur valeur, au milieu des batailles, avait si bien mérité.

» Les revenus des domaines de la Légion, administrés d'après des règles particulières, et sous la surveillance si éclairée et si exacte de MM. les chanceliers des cohortes, et de MM. les visiteurs principaux, s'étaient accrus à un très-haut degré. Plusieurs membres de l'Institut et de la Société d'Agriculture, allaient, par le secours de leurs lumières, rendre la culture de ces domaines un modèle de tout ce que nos connaissances actuelles peuvent faire pour le progrès de l'art le plus utile. Des motifs, que l'on crut fondés sur l'avantage général, et que je combattis cependant avec autant de force que de constance, parce qu'il me semble qu'on se laissait entraîner par des apparences trompeuses, déterminèrent le Gouvernement à céder à la Caisse d'Amortissement, ces domaines améliorés, et à les remplacer par des rentes sur l'État.

» Une entreprise immense dut, à cette époque, dédommager la Légion des avantages que lui avait fait perdre la vente de ses domaines, et lui donner une nouvelle dotation qui aurait multiplié, dans tous les genres, le bien qu'elle avait commencé de faire naître. Cette belle opération devait être surtout d'une très-grande utilité pour la France. Tous les terrains non cultivés, susceptibles de l'être, appartenant au Gouvernement, dans toute l'étendue de la France d'alors, furent cédés à la Légion qui devait employer, tous les ans, une somme très-forte à les faire défricher, dessécher, assainir, planter et rendre aussi productifs qu'ils pouvaient le devenir, suivant leur nature, leur position, leur climat, leur éloignement des grandes routes, des canaux, des côtes et des villes populeuses. La valeur de plus d'un département devait être ainsi acquise, pour notre patrie, par des travaux pacifiques. Plusieurs décrets avaient déjà été rendus ou préparés à ce sujet. Les plans généraux étaient concertés : les illustres membres du Comité de Consultation de la Légion, et les amis les plus éclairés de l'agriculture, devaient concourir, par leurs efforts les plus assidus, au succès de ce grand projet. Des communes et des compagnies particulières avaient été invitées à hâter et accroître les avantages de la Légion et de l'État, en les partageant. Quel-

ques-unes de ces compagnies s'étaient déjà présentées : le Comité de Consultation avait commencé d'examiner leurs propositions : ... de grands événements politiques forcèrent d'ajourner ces importantes mesures.

» Différentes maisons d'éducation furent successivement élevées pour les filles ou les parentes des chevaliers de la Légion-d'Honneur, à Écouen, à Saint-Denis, à Paris, à Saint-Germain, auprès de Fontainebleau. Quatorze cents places furent fondées ou projetées. Écouen a réuni plus de trois cents élèves, et Saint-Denis plus de cinq cents. De grands monuments d'architecture ont été, pour l'établissement de ces diverses écoles, restaurés, augmentés ou embellis. Les Français et les étrangers ont particulièrement admiré le parc, la vue magnifique et la cour intérieure d'Écouen, les superbes façades, les longues galeries, les bains, la chapelle, l'infirmerie, le réfectoire de Saint-Denis; et son immense dortoir, beaucoup plus long que la métropole de Notre-Dame; est aussi remarquable par sa salubrité et la facilité avec laquelle on l'échauffe pendant l'hiver, que par sa beauté et les points de vue dont on y jouit.

» Les règlements de ces différentes maisons ont été rendus publics; ils ont pu faire aisément juger de l'utilité de ces établissements, de leur direction vers le grand but moral de la Légion-d'Honneur; et combien la Légion a été heureuse d'avoir pu réunir, dans ces enceintes, tant de dames si dignes de leurs touchantes fonctions, et d'avoir eu, à la tête de ces maisons, deux sur-intendantes et une Supérieure-Générale d'un mérite si rare, madame la baronne Campan, madame la comtesse du Bonzet, et madame De Lézeau!

» Depuis que j'ai cessé de remplir la place de Grand-Chancelier, j'ai reçu de toutes ces dames, des élèves que je nommais mes filles, et pour lesquelles j'avais la tendresse d'un père, et de tous les membres de la Légion, avec lesquels j'ai eu quelques rapports, des témoignages de bienveillance et d'attachement, qui m'ont donné des jouissances bien douces et bien profondes, et qui m'ont persuadé qu'on avait toujours daigné rendre justice à ma bonne volonté. »

N° III.

Traits détachés.

Il est des hommes qui comprennent leur siècle, et n'en sont pas compris : recueillis en eux-mêmes, ils vivent peu dans le monde, et sont comme solitaires dans la société. Ils concentrent dans leur intérieur les courtes jouissances d'un bonheur fugitif, et les longues afflictions des cœurs sensibles. Tel avait été J.-J. Rousseau, tel fut aussi M. de Lacépède.

— Les dignités vinrent le chercher ou plutôt le surprendre : nous les avons fait connaître ; il faut ajouter qu'il fut nommé Grand-Aigle de la Légion-d'Honneur, et titulaire de la Sénatorerie de Paris. On a vu qu'il avait refusé l'emploi de gouverneur du Dauphin, le Ministère de l'Intérieur et la charge de Grand-Maître de l'Université.

— C'est par erreur que M. Julia Fontenelle, professeur de chimie médicale, dit, dans sa *Notice sur M. de Lacépède* : « Il cultiva la » poésie, et c'est probablement à ce goût qu'il dut ce style *pur, élé-* » *gant*, et *facile* qu'on distingue dans tous ses ouvrages. » Sans examiner si ce sont ces trois qualités du style que donne plus particulièrement la culture de la poésie, il suffit de remarquer que M. de Lacépède n'a jamais fait de vers, et que les paroles de quelques-uns des opéras qu'il mit en musique, furent composées par un de ses amis, M. Paganel.

— C'est encore par erreur que M. de Lacépède est dit avoir composé, dans sa première jeunesse, les deux romans intitulés : *Ellival et Caroline ; Charles d'Ellival et Alphonsine de Florentino*. M. Julia Fontenelle en fait la publication antérieure à celle de la *Poétique de la Musique*, qui parut en 1785. M. de Lacépède ne composa ces romans que vers la fin de sa vie ; et ils ont été publiés, pour la première fois, en 1816 et 1817 (5 vol. in-12). D'ailleurs ces inexactitudes, que la vérité historique oblige de relever, sont de légères taches dans une *Notice* que je viens de lire avec intérêt.

— M. de Lacépède rédigea les *instructions* qui furent remises au capitaine Baudin, quand il partit pour son voyage si célèbre dans l'histoire des sciences naturelles, et qui a été si utile à leurs progrès.

— Lorsque Sonnini donna son édition de Buffon, commencée en 1797, et qui forme, avec les compléments, 127 vol. in-8°, il refit lui-même l'*Histoire naturelle des Poissons*, en 14 vol. ; mais depuis cette époque, on n'a point réimprimé Sonnini, et dix à douze éditions ont été données des *Poissons* de M. de Lacépède.

— Le gomary avait été naturalisé à l'Ile-de-France par le savant et philanthrope M. Céré, intendant du jardin botanique de cette colonie. M. de Lacépède pensa que cet excellent poisson pourrait facilement se reproduire et se multiplier dans les étangs et dans les rivières de nos colonies d'occident. M. Moreau de Jonnès s'occupa de l'exécution de ce projet, et maintenant le gomary abonde à la Guyane et dans les Antilles.

— M. de Lacépède ne s'habillait jamais qu'une fois ; tous les jours, à six heures du matin, sa toilette était achevée ; Buffon attachait plus d'importance à la sienne, et la renouvelait ordinairement plusieurs fois dans la même journée.

— J'avais pensé à donner la liste complète des ouvrages et des travaux imprimés de M. de Lacépède ; mais cette longue nomenclature

contenant plus de *cent* articles, tiendrait ici trop d'espace, et ne serait convenablement placée qu'à la tête de ses *OEuvres posthumes;* elles se composent des *Ages de la Nature*, et d'une *Histoire de l'Europe.* Il suffit, pour en faire désirer la publication, de remarquer que ces grands travaux furent l'objet des méditations de M. de Lacépède, pendant plus de trente années, et qu'il ne les destinait à être imprimés qu'après sa mort.

Il laisse aussi inédite une Messe de *Requiem.*

— M. le comte Chaptal a proposé de ne mettre pour épitaphe, sur la tombe de son illustre collègue, que ces mots : CI-GÎT LACÉPÈDE.

FIN DES NOTES.



HISTOIRE

GÉNÉRALE, PHYSIQUE ET CIVILE

DE L'EUROPE,

DEPUIS LES DERNIÈRES ANNÉES DU CINQUIÈME SIÈCLE JUSQUE VERS LE MILIEU DU DIX-HUITIÈME.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Je travaille depuis bien des années à l'histoire des âges de la nature, à l'histoire naturelle de l'espèce humaine, et par conséquent au tableau des progrès de la civilisation. Ce sujet est immense : il s'étend depuis l'origine des corps célestes, et particulièrement depuis la formation de la terre, jusqu'à l'état actuel de notre globe. Il comprend tous les temps, et pour l'embrasser dans tout son ensemble, la pensée doit se placer à une telle hauteur, que les grandes masses peuvent seules la frapper. Les détails disparaissent, et alors cependant ils pourraient souvent inspirer un grand intérêt, et devenir l'objet d'importantes observations. J'ai dû choisir dans la suite des siècles un espace de temps assez long pour renfermer une série de mémorables événements enchaînés les uns aux autres par des causes physiques ou morales des plus

dignes de la méditation des hommes, et néanmoins circonscrit par des limites assez rapprochées pour qu'on pût en saisir tout le cours sans trop s'éloigner des différents objets remarquables, et par conséquent sans cesser de les distinguer.

Il fallait encore, pour parvenir plus facilement au but que je me proposais, que ces événements se fussent passés sur une portion du globe qui n'eût pas trop d'étendue. J'ai choisi pour théâtre l'Europe, cette partie du monde si favorisée par la nature, si illustrée par le génie de l'homme; et pour époque, celle qui embrasse l'affaiblissement des lumières, les progrès de la barbarie, la destruction presque totale de la civilisation, et son renouvellement successif, son perfectionnement, et le plus grand accroissement de son éclat.

Ce sujet n'est qu'une portion du vaste ensemble que présentent les *âges de la nature*; mais, considéré de plus près, lorsqu'il en est ainsi détaché, combien il paraît s'agrandir.

A mesure que l'on descend, pour ainsi dire, vers cette portion du grand tout, elle devient immense elle-même; les détails qui échappaient aux regards, à cause de leur éloignement, se montrent; les sommités ne sont plus seules éclairées; l'obscurité des intervalles qui les séparent se dissipe, et la lumière colore tous les objets.

L'histoire de cette période commence au moment où le cinquième siècle allait finir, et où les Francs se répandirent dans les Gaules; elle ne s'arrête qu'aux événements qui ont rempli la seconde moitié du dernier siècle: elle comprend treize cents ans. Elle

montre la chute de l'empire romain, les barbares arrivant des contrées septentrionales, envahissant l'Europe, la parcourant le fer et la flamme à la main; se disputant les lambeaux de l'Empire, se battant au milieu des ruines de la puissance de ceux qui avaient commandé au monde, alternativement vainqueurs et vaincus, se heurtant, se renversant, se dispersant mutuellement, portés d'une extrémité de l'Europe à l'autre par les hasards de la guerre, agités par les tempêtes politiques, épaississant et répandant partout les ténèbres de l'ignorance, mêlant, confondant, bouleversant les institutions, repoussant la lumière qui revenait de l'Orient, et obligés enfin de céder au pouvoir irrésistible, mais long-temps balancé, de la science, des lettres, des arts, de la sagesse, de tous les dons de l'esprit humain.

Cette lutte si durable et si étendue est comme une grande et admirable épopée où de grandes alternatives accroissent à chaque instant l'intérêt; et quels tableaux, en effet, que ceux qui présentent les combats si souvent renouvelés de tout ce qui peut agiter l'espèce humaine, toute la véhémence des passions primitives, de celles dont la nature seule a allumé les feux, toute la violence des caractères bruts, toute la noblesse des penchants les plus louables, toute l'audace, tout le dévouement de l'héroïsme; l'instinct sauvage et le courage féroce; la valeur sublime et la vertu céleste; tous les contrastes des sentiments humains; tous les effets des mouvements les plus terribles, des attaques les plus vives, des défenses les plus constantes, de l'ambition la plus entreprenante, des sacrifices les plus généreux; toute

la puissance des grandes masses ; le genre humain en scène, tous les degrés de son asservissement, toutes les nuances de sa restauration, toute la splendeur de son perfectionnement !

Et qu'était cependant ce théâtre sur lequel tant de changements se sont succédé pendant treize cents ans ? Qu'était-il au moment où ont commencé les premières scènes de ce grand drame ?

L'Europe était dès lors, comme à présent, partagée en deux bassins d'une vaste étendue : celui du midi, et celui du nord.

Le premier, dans lequel la civilisation, arrivant de l'occident de l'Asie et de l'Afrique septentrionale, s'était d'abord répandue, n'appartient qu'en partie à l'Europe : mais, avant d'aller plus loin, nous devons le reconnaître dans son entier. La Méditerranée en est en quelque sorte le centre. A l'époque dont nous parlons, elle était depuis long-temps réunie à la Mer Noire ; et si les terres basses qui séparent le Pont-Euxin de la Caspienne étaient déjà élevées au-dessus des eaux, elles pouvaient encore moins qu'aujourd'hui être considérées comme les limites du bassin que nous examinons. Nous devons donc regarder comme appartenant à ce bassin méridional tous les pays arrosés par les rivières et les fleuves qui se jettent dans la Méditerranée, dans l'Archipel, dans la Mer Noire, dans la Caspienne ; et dès lors il comprend le nord de l'Afrique, l'Égypte, la Syrie, l'Asie-Mineure, une grande portion de la Russie européenne, l'Ukraine, la Bessarabie, la Moldavie, la Valachie, la Bulgarie, la Romélie, la Macédoine, la Grèce, l'Épire, la Dalmatie, la Hongrie, l'Autriche,

la Bavière, le Tyrol, toute l'Italie, l'Espagne orientale, et particulièrement la partie de l'ancienne Ibérie qui est arrosée par l'Èbre.

Posons les limites de cet espace immense dont toutes les eaux, excepté celles qui se rendent dans la Caspienne, communiquent avec l'Océan par la Méditerranée et par le détroit de Gibraltar.

Si nous commençons par ce détroit, et que nous entrions en Afrique, nous trouvons auprès de Vélez la continuation de la chaîne de montagnes sur laquelle Gibraltar est établi, et qu'une grande catastrophe a brisée à l'endroit où l'Océan et la Méditerranée réunissent maintenant leurs eaux. Cette chaîne, qui comprend l'Atlas, s'étend avec des abaissements ou des interruptions plus ou moins prolongés jusques aux montagnes ou collines qui retiennent vers l'occident les eaux du Nil, et qui, après être remontées au-dessus des sources de ce fleuve, descendent jusques près des rivages de la Méditerranée, et se prolongent dans la Syrie, en passant à l'orient de l'Oronte.

De là on continue de poser les bornes du grand bassin dont nous indiquons la circonférence, en suivant les montagnes situées au nord de Palmyre, et qui, séparant d'abord la Syrie et la Caramanie du bassin secondaire de l'Euphrate, s'étendent ensuite vers le nord-ouest, passent entre Trébizonde et Erzerum, dont elles se rapprochent, embrassent les bassins particuliers des rivières qui se jettent dans la Caspienne, courent au-delà de cette mer intérieure et de la mer d'Aral, et ceignent les bassins remarquables de l'ancien Oxus, de l'ancien Iaxarte, du

Jaïck, du Wolga, du Don, du Borysthène, se lient avec les monts Krapacks de la Hongrie, et vont se rattacher aux montagnes méridionales de la Bohême.

On continue de parcourir la limite du grand bassin du midi, en ne s'écartant pas des hauteurs où les eaux se partagent entre le Mein et le Danube, et qui, parvenues à la Montagne Noire, se replient, tendent vers le Tyrol, y forment, pour ainsi dire, une partie de la rive occidentale de l'Adige, dont l'embouchure est dans l'Adriatique, et se lient aux Alpes des Grisons.

Ces hautes Alpes forment ensuite la continuation des limites que nous déterminons, en suivant dans le Valais la rive droite du Rhône, en passant au nord du lac de Genève, en remontant, sous le nom de Jura, jusqu'à la chaîne qui sépare les bassins du Rhin, de la Meuse et de la Seine, de ceux du Doubs et de la Saône.

Ces limites descendent ensuite et se réunissent aux montagnes du Vivarais et des Cévennes, qui se confondent avec les Pyrénées vers les sources de l'Ariége et de la Garonne, qu'elles empêchent de couler dans le bassin du midi; et elles comprennent tout le cours du Rhône, de l'Hérault, de l'Aude, et toutes les contrées voisines dont les eaux parviennent à la Méditerranée.

Une branche de ces Pyrénées part des environs de leur extrémité occidentale, ou plutôt, vers cette extrémité, les Pyrénées se recourbent vers le midi, se fléchissent ensuite vers l'orient ou le sud-est, et après plusieurs grandes sinuosités, après avoir porté différents noms, et reçu particulièrement celui de *Sierra*

entre la Manche et le royaume de Murcie, parviennent à Gibraltar, en séparant les eaux du Mincio, du Tage, de la Guadiana et du Guadalquivir, qui appartiennent au grand bassin septentrional de l'Europe, de celles de l'Èbre, et de toutes les rivières d'Espagne dont la Méditerranée reçoit les eaux.

Pour nous conformer à la division civile du monde, nous séparerons le nord de l'Afrique et l'occident de l'Asie du grand bassin méridional que nous venons de considérer; mais nous verrons dans le cours de cette histoire les affaires de cette Afrique du nord et de cet occident de l'Asie si souvent mêlées avec celles de l'Europe, qu'il ne nous sera pas peu utile d'avoir embrassé d'un seul coup d'œil ce bassin du midi tel que la nature l'a formé dans la succession des siècles, et tel qu'il était circonscrit à l'époque où commence l'histoire que nous écrivons. L'empire romain le comprenait en entier, excepté quelques contrées vers l'orient; il en avait même dépassé de beaucoup les limites : mais n'anticipons pas sur ce que nous avons à dire de cet empire fameux.

L'étendue du grand bassin septentrional est maintenant facile à exposer. Il renferme toutes les contrées de l'Espagne, de la France, de la Hollande, de la Germanie, de la Prusse, de la Pologne, de la Lithuanie, de la Russie, de la Suède, de la Norwége, du Danemarck, dont les eaux coulent dans l'Océan Atlantique, soit directement, soit par l'intermédiaire de la Baltique ou par celui de la Mer Blanche.

C'est dans ce bassin qu'il faut comprendre aussi les Iles Britanniques, qui sont en quelque sorte les rivages de cette mer d'Allemagne qu'on peut regarder

comme une troisième et vaste mer intérieure du grand bassin boréal, laquelle s'ouvre dans l'Océan atlantique, d'un côté par le détroit de la Manche, et de l'autre par l'intervalle compris entre la Norwége et les îles Schetland, ainsi que par les petits détroits qui séparent les unes des autres ces dernières îles, et celles qui composent le groupe des Orcades.

Il est aisé de montrer la circonférence de ce grand bassin européen. Il est limité par l'Océan atlantique, depuis le détroit de Gibraltar, où nous avons placé la première borne du grand bassin du midi, jusques aux bords de la mer Glaciale, où aboutit auprès de l'île d'Orange l'extrémité d'une chaîne de montagnesqui s'étend en serpentant jusques à celles de la Hongrie.

Depuis cette jonction jusques à Gibraltar, la limite du grand bassin du nord est confondue avec celle du grand bassin du midi.

Mais pour bien entendre ce que nous pourrons avoir à dire de l'état physique de ces deux grandes parties de l'Europe, aux différentes époques où se sont passés les divers événements dont nous nous proposons de présenter la succession, il faut les examiner de plus près, et jeter un coup d'œil sur les bassins particuliers qui les forment, et dont les bords sont presque toujours les limites naturelles des peuples.

Le premier bassin que nous remarquons, en commençant toujours par Gibraltar, et en ne faisant, dans ce moment, aucune attention à ceux qui appartiennent au nord de l'Afrique, ou à l'occident de l'Asie, est celui de l'*Èbre*, auquel nous attacherons

comme bassins secondaires ceux de Xucar ou de Valence, et de la Ségura ou du royaume de Murcie. La seule considération des rameaux plus ou moins exhaussés des Pyrénées qui circonscrivent ces bassins suffirait pour expliquer plusieurs des mouvements extraordinaires qui ont agité pendant si longtemps cette belle partie de l'Espagne, et ces fluctuations si dignes d'attention, par lesquelles les Goths et les Sarrasins ont successivement, et à plusieurs reprises, envahi ces contrées orientales de la grande Hespérie : tant nous verrons partout des preuves multipliées de cette grande vérité, si souvent négligée dans les conseils des chefs des nations, qu'on ne viole jamais impunément les lois de la nature, ces décrets immuables de la toute-puissance créatrice !

Le second bassin portera le nom du *Rhône*, et comprend toutes les terres qu'arrosent non-seulement ce grand fleuve et le lac Léman, qu'il forme en s'élargissant, mais encore les rivières qui se réunissent au Rhône et celles que reçoit le golfe de Lyon.

C'est dans ce bassin que nous trouverons l'antique colonie grecque connue sous le nom de Marseille, la Gaule Narbonnaise, la Province romaine, Lyon, la plus grande partie de l'ancien royaume de Bourgogne, le royaume d'Arles, et que nous verrons, au milieu de tant de vicissitudes, des marques si évidentes de la grande influence des barrières naturelles.

Nous ne consultons que les résultats des lois de la nature, nous négligeons dans ce moment ceux des armes et de la politique, et nous donnons le nom

du *Tibre* au troisième bassin. Les Apennins le terminent au nord, au nord-est et à l'est, depuis les Alpes, dont ils sont un appendice, jusqu'à l'extrémité de la Sicile. Les montagnes de Sardaigne et de Corse composent sa limite occidentale, et, avec la Sicile et une grande partie de la Calabre, elles forment une sorte de mer intérieure, dans laquelle se jettent presque toutes les eaux de ce bassin du Tibre, et que, pour ainsi dire, l'on pourrait considérer comme un fleuve très-large dont les sources seraient dans les Apennins, et dont on verrait l'embouchure vers l'Afrique, dans la Méditerranée proprement dite, entre les deux extrémités méridionales de la Sicile et de la Sardaigne.

Presque toute la surface de ce troisième bassin, couverte d'antiques laves, et de débris de volcans dont les feux sont éteints ou amortis, présente encore des monuments colossaux de leur ancienne puissance. Le Vésuve et l'Etna brûlent encore dans l'enceinte de ce bassin dont ils ébranlent souvent les fondements. Et sur cette terre, sur laquelle on reconnaît encore tant de vestiges des terribles bouleversements qu'elle a éprouvés, nous trouvons Rome, Florence, Gênes, Naples, Messine, Palerme, dont les noms rappellent tant de gloire, tant de vicissitudes, tant de malheurs, comme si les catastrophes sociales avaient quelques rapports secrets avec les redoutables effets du pouvoir de la nature !

Nous désignons le quatrième bassin par le nom de l'*Adriatique*. Ce grand golfe reçoit toutes les eaux qui arrosent la surface de ce quatrième bassin. Toutes les sommités d'où descendent ces eaux composent

une chaîne dont les deux bouts, peu éloignés l'un de l'autre, forment, en quelque sorte, les deux côtés de la grande embouchure du golfe Adriatique, que l'on pourrait considérer comme la prolongation du beau fleuve du Pô.

Ces limites comprennent toutes les parties de l'Italie que ne renferme pas le troisième bassin, la Dalmatie, l'Albanie, et le Péloponèse; contrées fameuses, dont le sein recèle tant de débris, sur lesquels, comme sur autant de médailles antiques, est gravée l'histoire des âges de la nature; terres privilégiées, rendues à jamais célèbres par les génies de la philosophie, de la poésie, de l'éloquence, du commerce et des arts: berceaux sacrés de la liberté des peuples, et des vertus politiques qui la conquièrent ou la défendent; contrées historiques, au milieu desquelles, plus d'une fois, la force des armes a décidé de la destinée du monde!

Le cinquième bassin est celui de l'*Archipel*. Nous n'en examinons que la partie occidentale; l'orientale appartient à l'Asie, dont nous n'écrivons pas l'histoire.

Une partie de la Grèce, la Thessalie, la Macédoine, la Thrace, le mont Ossa, l'Olympe, la vallée de Tempé, toutes les îles européennes de l'Archipel, sont renfermés dans son enceinte, et voient les eaux du Pont-Euxin s'échappant par le Bosphore de Thrace. La Mer de Marmara et les Dardanelles forment en quelque sorte le grand fleuve de l'Archipel, qui coule dans le sens de l'axe du cinquième bassin, et qui, divisé par l'île de Candie, dans laquelle il rencontre un puissant obstacle, pénètre dans la Méditerranée par deux vastes embouchures, l'une du

côté de la Morée, et l'autre vers l'île de Rhodes et les ruines de Guide.

Avant d'aller plus avant, remarquons le rapport imposant qui lie le second, le troisième, le quatrième, et le cinquième bassin. Leurs axes sont formés ou prolongés par des golfes qui s'ouvrent au midi dans la Méditerranée : le second, par celui de Lyon; le troisième, par le golfe que renferment la Calabre, la Sicile, la Sardaigne et la Corse; le quatrième, par l'Adriatique; et le cinquième, par l'Archipel.

Mais avant de pénétrer par la Mer Noire au sixième bassin, qui aboutit au Pont-Euxin, observons, dans le cinquième, et sur les bords de la Propontide, qui communique avec la Mer Noire, cette rivale de Rome, cette Constantinople, pour laquelle la nature avait préparé tant d'avantages, et autour de laquelle l'Europe et l'Asie ont si souvent combattu pour l'empire!

Le *Danube* donne son nom au sixième bassin. Le cours de ce fleuve en détermine la longueur, et celui des rivières qui portent leurs eaux au Danube en règle la largeur. Il s'étend depuis la Montagne Noire, qui offre les sources du Danube, jusqu'à la Mer Noire, qui le reçoit. Sa circonférence comprend une grande partie de la Souabe, la Bavière, l'Autriche, la Hongrie, l'Esclavonie, la Bosnie, la Transylvanie, la Servie, la Bulgarie, la Valachie et la Moldavie : pays fameux par les combats livrés pour attaquer, défendre ou propager les progrès de la civilisation.

Le septième bassin portera le nom de *Tanaïs*. Il s'appuie, pour ainsi dire, sur la Mer Noire et sur la Caspienne, qui, dans les temps antérieurs, ne for-

maient qu'une seule mer, dont le niveau a baissé, de manière à laisser paraître les terres qui les séparent, lorsqu'une grande catastrophe a renversé la barrière qui leur fermait le Bosphore de Thrace, et qu'elles ont pu couler à grands flots vers la Propontide, l'Hellespont et la Méditerranée proprement dite.

De très-grands fleuves, le Jaïck, le Wolga, le Don ou Tanaïs, le Borysthène et le Dniester, arrosent ce bassin, dans lequel sont compris Oczaiow, Bender, Kiow, l'Ukraine, Smolensko, Moscou, Astracan, et la presqu'île de Crimée, célèbre dans l'histoire du commerce de l'Europe.

Une partie de ce bassin appartient à l'Asie; mais les arrangements civils sont bien loin d'être toujours d'accord avec les divisions physiques; et, dans ce moment où nous exposons la manière dont la nature a distribué sur le globe les montagnes, les rivières et les mers, nous n'avons pas dû morceler un de ses ouvrages et n'en présenter qu'une partie, en fixant à cette portion tronquée des bornes arbitraires.

Les sept bassins particuliers que nous venons de considérer font partie du grand bassin méridional de l'Europe. Nous allons examiner maintenant ceux que comprend le bassin boréal de cette partie du monde.

Nous désignons le huitième par le nom de la *Néva*. Il commence à l'orient et vers la mer Glaciale, dont il atteint les bords, à la chaîne de montagnes qui suivent, en remontant, la rive droite de la Petzora. Plusieurs lacs, et particulièrement ceux

d'Onéga, de Ladoga, de Peipus, la Mer Blanche, le golfe de Finlande, une partie de la Courlande, la Livonie, la Samogitie, l'Ingrie, Pétersbourg, appartiennent à ce bassin, sur lequel, ainsi que sur ceux du Tanaïs et de l'Archipel, nous aurons souvent à chercher les traces du passage des peuples qui ont envahi l'Europe.

Le neuvième bassin doit porter le nom de la *Vistule.* On y voit le Niémen, la Vistule, l'Oder, arroser la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Poméranie et la Prusse.

Le bassin de *Bothnie*, ou le dixième bassin, montre dans son plus grand axe le golfe dont nous lui donnons le nom, et qui, continuant, pour ainsi dire, la rivière de Tornéa, est prolongé par la Mer Baltique proprement dite. Les limites de ce bassin sont faciles à indiquer. Nous les trouvons le long des rivages du golfe dont il portera le nom, de ceux de la Baltique, de l'Océan Atlantique et de la Mer Glaciale, jusqu'au-delà de Kola, où elles se confondront avec une suite de hauteurs plus ou moins considérables, qui s'avancent vers le midi et finissent non loin de Wiborg, près des bords du golfe de Finlande.

La Suède, la Norwége, la Finlande, sont comprises dans ce bassin, que le cap Nord termine vers le septentrion, et où nous pourrons remarquer plus d'une fois, comme dans celui de la Néva, le beau spectacle des victoires remportées par le génie de la civilisation sur la puissance d'un climat rigoureux.

Le onzième bassin devra porter le nom de l'*Elbe.* Les limites occidentales du bassin de la Vistule le

terminent à l'orient ; ses bornes sont ensuite posées sur les bords de la Baltique, du Sund, du Catégat, de l'Océan Atlantique, et enfin sur une ligne de partage qui va se confondre avec les montagnes méridionales de la Bohême.

Il comprend ce dernier royaume, celui de Saxe, la Misnie, le Brandebourg, le Hanovre, le Holstein, le Mecklenbourg, le Danemarck. Combien de peuples sont partis de ces contrées pour aller en conquérir de nouvelles! De combien d'événements ces pays ont été le théâtre! Combien les armes romaines, celles des Francs, celles de Charlemagne, ont rendu fameux les bords de cet Elbe, célèbres d'ailleurs par tant de victoires, tant de défenses glorieuses, tant de constance dans les revers, tant de dévouement à la patrie, tant de progrès vers la civilisation!

Le nom de *Rhin* distinguera le douzième bassin.

Pour voir ses limites, il faut parcourir le bord méridional du bassin de l'Elbe jusqu'à l'Océan Atlantique, suivre ensuite les rivages de la mer, les quitter auprès de Calais, remonter dans les terres, s'avancer jusqu'aux Vosges, et, laissant sur la gauche les sources de la Moselle, traverser ces montagnes, s'élever sur le Jura, ne pas abandonner les sommités tortueuses qui envoient leurs eaux, d'un côté, dans le Rhin, et de l'autre, dans le Rhône; parvenir à la chaîne alpine, dont le *Schreick-Horn* et le Wetter-Horn font partie; franchir le Saint-Gothard; faire le tour des sources du Rhin, et arriver enfin à la Montagne Noire.

Il n'y a rien d'arbitraire dans cette détermina-

tion ; c'est ainsi que la nature a tracé ce bassin. C'est cet espace qui formait un seul bassin maritime, dont les bords étaient plus ou moins élevés, lorsque l'Océan couvrait encore cette partie de l'Europe. La mer, en se retirant, a laissé, comme monuments de son séjour et comme vestiges des derniers endroits qu'elle a abandonnés, l'Ems, l'Oder, l'Yssel, le Wahal, la Meuse, la Lys, l'Escaut, les Deux-Nèthes, la Dyle, la Sambre, la Moselle, l'Aar, la Reuss, la Limath, le Necker, le Mein, la Nidda, la Roër, la Lippe, qui se jettent dans le Rhin à des distances plus ou moins grandes de l'Océan, ou dont les embouchures ne sont séparées, à les bien considérer, que par des îles plus ou moins nombreuses, et dont quelques-unes, exhaussées dans leur centre par des montagnes, ont été réunies à la terre ferme par des atterrissements.

Comme tous les fleuves d'une longue étendue, le Rhin arrose des pays d'une composition, d'une construction, d'une configuration bien différentes. Parti des plus hautes montagnes de l'Europe, il se rend à la mer au milieu des pays les plus plats et dont la surface, en beaucoup d'endroits, est même au-dessous du niveau de l'Océan, à la puissance duquel l'esprit de liberté, d'industrie et de constance a su les soustraire. C'est sur ces bords, ainsi que sur ceux du Danube, que se sont donnés tant de combats, lorsque le défaut d'institutions convenables a ôté à l'empire romain toute sa force, et que la barbarie a osé attaquer la civilisation. C'est sur les rivages de ce fleuve qu'a commencé cette grande lutte dont nous écrivons l'histoire. C'est sur ces mêmes rivages que,

pendant tant de siècles, tant d'événements ont prouvé combien les plus grands fleuves sont souvent de faibles barrières. Tout se ressemble de chaque côté du fleuve le plus difficile à franchir : les combinaisons humaines ne peuvent pas séparer pour long-temps ce que la nature a réuni. Tout peut différer, au contraire, des deux côtés des véritables limites d'un bassin, et les conventions des hommes ne peuvent pas réunir pour un temps très-long ce que la nature a divisé.

De grandes chaînes de montagnes partent néanmoins de l'origine de ce douzième bassin, et s'étendent comme autant de rayons irréguliers, de manière à poser d'assez fortes barrières entre plusieurs bassins secondaires compris dans ce bassin principal. Mais ces portions isolées, pour ainsi dire, au milieu du tout auquel elles appartiennent, ces espèces de bandes, plus ou moins allongées, se prolongent assez pour dépasser ces barrières longitudinales, se réunir au-delà des points où ces séparations s'effacent, s'y joindre intimement; et, par cette réunion, l'unité du douzième bassin se trouve rétablie.

Ces obstacles intérieurs ont été cependant assez étendus, à cause des grandes dimensions du bassin du Rhin, pour expliquer une grande partie des phénomènes historiques que nous aurons à exposer, pour confirmer les principes généraux que nous croirons devoir établir.

Passons maintenant au treizième bassin, à celui de la *Seine*.

La Manche et une chaîne de montagnes en forment la circonférence. Cette Manche est comme la corde du grand arc que forme cette chaîne.

On serait même tenté de voir dans cette mer une vaste prolongation du fleuve de la Seine, qui aurait sa grande embouchure dans l'Océan Atlantique, entre les îles Sorlingues et celle d'Ouessant, et pour lequel la nature aurait ouvert une seconde embouchure beaucoup plus resserrée, entre les dunes anglaises et le rivage de Calais, lors de la catastrophe qui a détruit l'isthme par lequel la Grande-Bretagne était réunie au continent européen.

Ce bassin, où tout rappelle les origines si remarquables de la nation française et de ses anciennes institutions, qui sont devenues celles de l'Europe entière; cette contrée, où les lumières les plus brillantes de la civilisation ont succédé aux ténèbres les plus épaisses de la barbarie, comprend les départements qui ont remplacé la Normandie, la Picardie, l'Ile-de-France, la Champagne, et une partie de la Bourgogne.

Nous venons de voir les îles Sorlingues former, pour ainsi dire, l'extrémité septentrionale de la grande embouchure de cette espèce de fleuve immense que nous avons considéré dans la mer de la Manche. Pour bien entendre ce que nous avons à dire du bassin que forme la Grande-Bretagne, considérons ces mêmes Sorlingues comme situées à l'extrémité orientale d'un autre large fleuve maritime que nous supposerons à la place du canal de Saint-George, dans lequel se rendent un si grand nombre de rivières de l'Angleterre, de l'Écosse et de l'Irlande. Cette supposition peut être admise d'autant plus facilement, pour exposer avec plus de clarté la nature du quatorzième bassin, que si le niveau de l'Océan baissait de manière à laisser à

découvert le fond des parages qui séparent l'Écosse de l'extrémité septentrionale de l'Irlande, on verrait, à la place du détroit voisin de la côte d'Antrim, un isthme s'élever au-dessus des flots, joindre ensemble les trois royaumes, et le canal ne serait plus qu'un fleuve auquel il resterait plus ou moins de largeur, suivant le degré d'abaissement de l'Océan, et que grossiraient les eaux de toutes les rivières d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande, qui se jettent maintenant dans ce canal.

Ce bassin britannique, auquel les considérations précédentes nous ont engagé à donner le nom de *Saint-George*, comprend toutes les terres des trois royaumes que l'on peut voir distribuées en grandes et petites îles des deux côtés de ce canal, depuis son ouverture dans la mer d'Écosse jusques à son espèce d'embouchure auprès de celle de la Manche. Mais nous avons ici un premier exemple de la manière dont nous devons considérer les îles relativement aux bassins auxquels elles appartiennent. Lorsque la nature les a placées à un certain éloignement des continents, surtout si elles présentent une assez grande étendue, elle leur a donné dans la mer une barrière naturelle dont l'influence peut être aussi forte que celle des autres limites que nous verrons posées par cette même nature, autour des bassins qu'elle a établis. Si, par exemple, la Grande-Bretagne n'était pas séparée du continent européen par la Manche et par une partie de l'Océan Atlantique, voici comment nous devrions établir ses limites : nous les verrions placées sur la chaîne des montagnes qui, après avoir parcouru

l'Irlande dans presque toute sa longueur, en s'approchant de sa rive occidentale plus que de celle de l'orient, reparaît en Écosse, y va d'un côté jusqu'à l'extrémité des Orcades, et, si l'on veut même, jusqu'à celle des îles Schetland, et de l'autre suit toute la longueur de l'Angleterre, presque dans le sens des méridiens, jusque vers l'île de Portland, où elle se détourne pour aller former l'extrémité du *Cornwall.* Nous attacherions à des bassins voisins les larges bandes situées au-delà de cette chaîne, relativement au canal de Saint-George, tant dans la partie orientale de l'Angleterre et de l'Écosse, que dans l'occident de l'Irlande; et le bassin particulier de la Tamise se trouverait hors du bassin britannique.

Mais les résultats des forces de la nature ne sont pas ici aussi éloignés des effets de l'art et des produits des combinaisons humaines. La Grande-Bretagne est un groupe de grandes et de petites îles dont la réunion est comme isolée au milieu de l'Océan; elles ne doivent composer qu'un seul bassin, qui comprend toute la Grande-Bretagne, et dont la mer qui les environne forme la seule limite.

Plusieurs lacs y sont restés comme des monuments de l'ancien état physique de ces contrées; de gigantesques colonnades basaltiques y attestent les ravages des derniers volcans qui y ont ébranlé la terre. Quelles grandes et terribles scènes nous présentera d'ailleurs l'histoire civile de ce pays, qui a produit Newton, et étendu le commerce maritime jusques aux extrémités du monde!

Après avoir fait succéder à l'examen du bassin de

la Seine la détermination de celui de Saint-George, qui, sur sa base, s'appuie en quelque sorte sur le premier, nous devons revenir sur le continent, et jeter les yeux sur le bassin de la Loire.

Cette belle rivière parcourt toute l'étendue de ce vaste espace, en recevant successivement les eaux de l'Allier, du Cher, de la Creuse, de la Vienne, de la Sarthe, de la Mayenne, du Clain, et même en quelque sorte de la Vilaine, au moins si, d'après les principes généraux de la géographie physique, on prolonge, pour ainsi dire, le cours de la Loire jusques à la ligne qui va de Belle-Ile à Noirmoutier.

Le *bassin de la Loire* nous offrira particulièrement dans le cours de cette histoire plusieurs exemples de l'utilité d'une détermination claire des limites données par la nature aux différents bassins des fleuves et des rivières, pour entendre, exposer, développer, et, en quelque sorte, expliquer convenablement la chaîne souvent compliquée des événements historiques, et par conséquent pour en retirer les leçons importantes que peuvent donner ces événements relativement à la direction des affaires publiques, au bonheur des nations et à celui des particuliers.

Nous verrons les contrées renfermées dans le bassin de la Loire, après avoir été comprises, sous la domination des Romains, dans la première et la troisième province Lyonnaise, dans la première et dans la seconde Aquitaine, porter d'une manière particulière le nom de France ou de pays des Francs, lorsque le pouvoir des Romains fut détruit sur les bords de cette même Loire.

Avant de franchir, par la pensée, les Pyrénées, et de terminer dans la péninsule espagnole la revue des bassins de l'Europe, nous devons encore examiner celui de la *Garonne*.

Ce seizième bassin est circonscrit par les Pyrénées, l'Océan, les limites méridionales du bassin de la Loire, et les bornes occidentales de celui du Rhône. On voit dans cette ancienne Aquitaine un grand nombre de torrents, de gaves, de rivières, descendre des Pyrénées, des Cévennes, des montagnes d'Auvergne, de celles du Limosin, et courir avec rapidité vers ce fleuve de la Garonne, qui, après avoir reçu leur tribut, s'élargit au point de ressembler à un bras de mer, se réunit à la Dordogne, change de nom, et sous celui de la Gironde se jette dans l'Océan.

Ce seizième bassin est un des mieux arrosés de l'Europe, et, par ses montagnes élevées, ses pics sourcilleux, ses glaciers, ses vallées profondes, ses rochers pittoresques, ses cascades, ses vastes plaines, ses collines riantes et ses landes sablonneuses, que l'industrie a commencé d'arracher à la stérilité, présente la variété la plus remarquable, et les contrastes les plus frappants. Plusieurs des noms qu'y portent des villes, des villages, des châteaux, des rivières, des montagnes, rappellent le séjour qu'ont fait, sur les bords de l'Adour et de la Garonne, ces Sarrasins venus d'Afrique par l'Espagne, qui ont falli changer la face de l'Europe, et qui, après tant d'alternatives de victoires et de défaites, ont vu leurs enseignes repoussées pour toujours de ces mêmes bords.

Nous n'avons plus à considérer que trois bassins, qui, avec celui de l'Èbre, composent la péninsule espagnole.

Le plus rapproché du bassin de la Garonne, du côté de l'ouest, est celui du *Douro*. Les contrées qu'il renferme sont la Biscaye, les Asturies, la Galice, deux provinces portugaises, le royaume de Léon et la vieille Castille.

C'est dans ces contrées que la monarchie espagnole des Goths trouva un asile au milieu des montagnes, reprit de nouvelles forces, et parvint insensiblement à une puissance qui lui permit de recouvrer l'empire de toute la péninsule.

Le dix-huitième bassin doit porter le nom du *Tage*, qui en parcourt toute la longueur.

Il est digne de remarque que les chaînes de hautes montagnes qui l'enveloppent, et toutes celles qui parcourent en différents sens la surface de l'Espagne, et qui semblent, au premier coup d'œil, y avoir été soulevées sans ordre, ne sont que des ramifications plus ou moins élevées des Pyrénées, qui se partagent et se sous-divisent ensuite en rameaux secondaires, tous disposés avec la même régularité, ou plutôt avec les mêmes connexions que toutes les autres grandes montagnes de l'Europe. Ils montrent tous par leur nature, par leur conformation, par leur hauteur, l'identité de leur origine, leur dépendance mutuelle, et leur liaison avec ces Pyrénées, dont on n'avait pas assez remarqué les prolongations, et dont les appendices, malgré les directions contraires des fleuves auxquels ils donnent naissance, s'enchaînent les uns aux au-

tres jusques au détroit de Gibraltar, sans présenter, au moins aux yeux d'un véritable géologue, aucune interruption, aucune séparation, aucun intervalle.

Il est encore important d'observer qu'il est peu de bassins en Europe dont les bornes soient placées sur des montagnes plus propres à former des barrières difficiles à franchir, que les quatre bassins dans lesquels est divisée la péninsule que nous examinons. Diverses portions de l'intérieur de ces bassins sont même séparées les unes des autres par des sommités très-rehaussées; et n'avons-nous pas déjà entrevu combien ces divers obstacles aux communications faciles des peuples, en diminuant leurs rapports habituels, et en augmentant les moyens de défense contre les invasions, ont influé sur le caractère des habitants de ces différents bassins, ainsi que sur la nature, la durée et les résultats de la lutte si longue et si sanglante dont les scènes ont eu lieu dans ces contrées espagnoles, et dont les Goths et les Maures ont été les courageux acteurs?

Ce dix-huitième bassin renferme une grande partie du pays auquel les Romains donnaient le nom d'Espagne par excellence. Il comprend aujourd'hui les provinces du Portugal connues sous le nom d'Estramadure et d'Alentéjo, l'Estramadure espagnole, la Manche et la Castille nouvelle. Madrid, Tolède et Lisbonne sont ses principales villes. Le Mançanarès, le Tage, la Guadiana, sont ses rivières ou ses fleuves les plus dignes d'attention.

Au-delà de la Sierra-Morena, à laquelle touche le bassin du Tage, est le dix-neuvième et dernier bassin européen.

Nous le désignons par le nom de son principal fleuve, le *Guadalquivir*.

Nous remarquerons dans ce bassin, ce royaume de Grenade, dont la chevalerie, la valeur et la galanterie ont rendu le souvenir immortel. Nous y verrons la belle Andalousie, l'heureuse Bétique des anciens, et sur les rives fortunées du Guadalquivir, Cordoue et Séville, ces monuments d'une grande puissance, ces traces d'un peuple conquérant, ces mausolées d'une nation que la victoire abandonna à son tour, et dont, en quelque sorte, il ne reste plus que la gloire.

Mais avant de cesser de reconnaître les limites des bassins de l'Europe, jetons de nouveau les yeux sur quelques-uns de ces bassins que la nature a rapprochés, liés par les plus grands rapports, et enveloppés, pour ainsi dire, dans une circonférence reconnue la plus propre à multiplier leurs relations, et à resserrer leurs liens.

Ces bassins, considérés comme n'en formant qu'un seul, sont ceux de la Garonne, de la Loire, de la Seine, du Rhône, et du Rhin.

C'est dans ce bassin composé qu'habitaient ces Gaulois qu'aucun obstacle, qu'aucune distance n'ont arrêtés, et qui, traversant d'un côté les Alpes, et de l'autre la Germanie méridionale, la Pannonie, la Mœsie, la Thrace, la Chersonèse, ont soumis la Cisalpine, vaincu les Romains, et sont allés jusques au milieu de l'Asie Mineure donner leur nom à la Galatie.

Dans ce même bassin, à une distance à peu près égale de l'équateur et des pôles, coulent de beaux

fleuves où se trouvent toutes les variétés des terrains les plus fertiles, serpentent de nombreuses rivières au milieu de vastes plaines ou de larges vallées, règnent de longues séries de collines qui, distribuées dans différents sens, et offrant aux produits de la terre toutes les expositions et tous les abris, font naître les pentes les plus propres au cours des eaux, bien loin de les rendre funestes en les retenant.

Si l'on jette les yeux sur la mappemonde, on verra aisément que sur aucune partie de la surface du globe on ne peut rencontrer, vers les mêmes degrés de latitude, un espace aussi grand, aussi fertile, aussi bien entouré de barrières naturelles, aussi arrosé par de larges rivières, offrant, le long de l'Océan et d'une grande mer intérieure, tant de ports, d'embouchures de fleuves, de rivages hospitaliers, montrant partout tant d'éléments de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de la navigation, et si favorables à cette culture du sentiment et de l'esprit, que produisent nécessairement la pureté du ciel, la douceur de la température, la beauté du pays, la variété des images, la force des sensations, la vivacité des idées, les communications sans cesse renouvelées, et cette espèce d'électricité morale qui enfante des prodiges.

C'était dans ces contrées que les Gaulois et les Francs réunis devaient fonder la nouvelle Athènes.

Mais qu'on ne croie pas cependant que, même à l'époque où commence l'histoire que nous avons entrepris d'écrire, ces contrées si favorisées par la nature aient présenté les riants tableaux qu'elles offrent maintenant.

Pour avoir une idée juste des événements, pour en retrancher tout ce que les préjugés et l'ignorance y ont ajouté, et que de vieilles habitudes ont empêché qu'on n'en séparât, il faut se représenter ce qu'était la plus grande partie de l'Europe quelques siècles avant que Clovis commençât de régner.

L'Italie était partout ornée des monuments de la puissance romaine; les effets des lois et des institutions de Rome y avaient fait naître une population considérable. De grands aqueducs, des cirques, des amphithéâtres, des théâtres, des temples, des basiliques, avaient été consacrés aux besoins et aux plaisirs des habitants des villes. D'immenses palais y embellissaient les campagnes et les cités; l'agriculture était encouragée; les grandes routes et les ponts, construits avec une solidité qui paraissait défier le pouvoir du temps, favorisaient les progrès de cette agriculture, quoiqu'ils eussent été particulièrement destinés aux armées; et le luxe prodigieux auquel s'abandonnaient quelques Romains, donnait un assez grand mouvement au commerce, qui transportait en Europe, et particulièrement dans la ville des empereurs, les riches productions de l'Orient. Mais si l'Italie n'était pas couverte d'antiques forêts et de marais pestilentiels, comme du temps d'Évandre et des premiers rois d'Étrurie, d'Albe et de Laurente, il restait encore un grand nombre de ces marais délétères et de ces forêts sauvages. L'Apennin, ses divers rameaux, et les autres montagnes qui pénètrent en Italie, offraient particulièrement ces forêts si anciennes; et ces marais funestes se trouvaient principalement dans les bas-

fonds sans issue des terrains bouleversés par les éruptions de volcans éteints, et où des laves entassées avaient augmenté les difficultés des écoulements. Nous voyons encore les restes de quelques-uns de ces amas d'eau dans les Marais Pontins, ainsi que dans ceux des environs de Sienne. Les palais somptueux n'étaient, en beaucoup d'endroits, entourés que de misérables habitations de cultivateurs; et dans combien de champs les travaux de l'agriculture avaient été abandonnés à des mains esclaves!

Il en était de même dans la Grèce, dans la Macédoine, dans la Thrace, dans la Dalmatie, dans l'Illyrie, dans les deux provinces narbonnaises, et dans toutes les parties des Gaules et de l'Espagne où les Romains régnaient par leurs mœurs, leurs usages, leurs habitudes, leurs arts, et leurs idées religieuses, plus encore que par leurs armées et par leurs magistrats. Dans les autres contrées de l'Espagne, et surtout de la Gaule et de la Grande-Bretagne, où les Romains n'avaient, pour ainsi dire, que des colonies ou des places fortes, et des camps retranchés, il s'en fallait de beaucoup que le pays présentât un aspect très-différent de celui de l'antique Germanie.

Il montrait encore une grande partie de ces vieilles forêts que le temps et la superstition avaient consacrées. Des pluies bien plus abondantes qu'à des époques beaucoup plus rapprochées de nous tombaient sur ces bois élevés et immenses; le cours des eaux, que l'art n'avait encore ni réglé, ni débarrassé de ses obstacles, arrêté sans cesse par les rochers, par les éboulements et par les arbres entassés, formait sous ces forêts épaisses des marais inabordables, re-

paires fangeux des insectes et des reptiles, et retraite obscure des animaux dont l'humidité est le premier besoin, ainsi que de ceux qui y cherchaient un asile contre les peuples chasseurs, dont la principale occupation était de les poursuivre. Le soleil de l'été ne pouvant dessécher qu'à demi ces terrains inondés, des vapeurs pestilentielles s'en élevaient pendant la saison des chaleurs, et répandaient autour de ces cloaques les maladies et la mort. Les savanes noyées de l'Amérique méridionale, décrites par tant de voyageurs, et si bien peintes par l'illustre baron de Humboldt, sont une image de ces marais dangereux et boisés, dont nous pouvons encore voir les restes et les produits remarquables dans les tourbières, les troncs d'arbres plus ou moins altérés, et les débris de végétaux encore indigènes que l'on découvre en fouillant la terre dans plusieurs vallées de France ou d'autres portions de l'Europe, et qu'il faut cependant se garder de confondre avec des débris ou des empreintes de végétaux qui ne croissent plus sur le sol français ou britannique, et qui y ont été enfouis à des profondeurs plus ou moins considérables à l'époque des révolutions physiques bien antérieures aux premières ères de l'histoire.

Les terrains bas et aquatiques n'étaient pas les seuls où la hache n'avait pas encore abattu les forêts primitives, pour en employer le sol à des prairies ou à des cultures plus utiles; presque toutes les montagnes en étaient couvertes; les bois s'y élevaient presque partout jusques à leurs sommets, dont les terres, retenues par des racines entrelacées, n'avaient pas été entraînées par les eaux des pluies. Les aver-

ses, d'autant plus abondantes et d'autant plus nombreuses que presque toutes les contrées de l'Espagne, de la France et de la Grande-Bretagne sont peu éloignées de l'Océan ou de la Méditerranée, et exhaussées en beaucoup d'endroits par de longues chaînes de hautes montagnes; ces averses, si fréquemment renouvelées, versaient de grands volumes d'eau dans les rivières et les fleuves, et leur donnaient une largeur bien supérieure à celle qu'ils offrent maintenant. Tant d'eau, tant de bois, rendaient la température de ces contrées bien plus froide que de nos jours; les gelées y étaient bien plus fortes et bien plus longues; les fleuves y étaient bien plus souvent entièrement glacés : on en trouve les témoignages dans presque tous les historiens.

Avec des hivers plus rigoureux, des saisons très-pluvieuses, des étés beaucoup plus courts, un si grand nombre de marais, de lacs, de rivières et de forêts, que pouvait être l'agriculture? que pouvait être la principale source de la nourriture de l'homme? qu'étaient même, au milieu de ces terres si agrestes, les prairies nécessaires aux troupeaux? et par conséquent que pouvait-on dire de ces troupeaux eux-mêmes? Quels moyens servaient cependant à augmenter ou plutôt à produire en très-grande partie la subsistance de l'homme? les résultats de ses chasses, quelques bêtes fauves, et un grand nombre de ces oiseaux d'eau, dont les tribus devaient se plaire sur la surface des lacs et des grandes rivières. Réunissons à ces ressources celles d'une pêche qui pouvait avoir lieu, et sur les eaux de l'intérieur des terres, et sur les rivages des mers. Les habitants

de ces contrées si boisées, si froides et si noyées, étaient donc beaucoup plus chasseurs et pêcheurs qu'agricoles, et même que pasteurs. Ils devaient être forts, robustes, agiles, adroits, actifs, courageux, intrépides, avides de nouvelles recherches, ne redoutant ni la fatigue des routes, ni l'intempérie des saisons, sachant surmonter les obstacles et supporter la faim. Mais combien leur population devait être inférieure à ce qu'on a pensé à ce sujet!

En effet, malgré tous les heureux résultats des progrès de la civilisation dans les grands pays de l'Europe où la sagesse des lois, l'agriculture, le commerce et l'industrie favorisent le plus la multiplication de l'espèce humaine, on ne compte guère plus de cinq ou six mille individus par myriamètre carré.

Nous trouverons bien moins d'individus dans les contrées que l'on pourrait mieux comparer à l'ancienne Europe, soit à cause de leur état physique, soit à cause du degré de la civilisation. Le myriamètre carré ne présente pas plus de neuf cents individus dans la Turquie asiatique, de soixante dans l'Asie russe, de vingt-cinq ou trente au Brésil, de douze ou quinze dans les possessions anglaises de l'Amérique du nord, de soixante ou quatre-vingts dans l'Amérique espagnole; et malgré l'admirable état dont brille la civilisation dans les États-Unis de l'Amérique septentrionale, il y a encore tant de bois, de lacs, de fleuves, de terres incultes dans leur immense territoire, et ces pays, déjà rendus si célèbres par leurs citoyens, sont encore par leur constitution physique tellement semblables à la por-

tion de l'antique Europe qui n'était pas devenue romaine, que le nombre des individus compris dans chaque myriamètre carré de ces États-Unis, en supposant, comme dans tous les calculs de ce genre, la population uniformément répartie, n'excède guère deux cents ou tout au plus deux cent cinquante.

Mais faisons ici une remarque importante. Ce n'est pas d'après une distribution égale des habitants sur des espaces égaux que la population des États-Unis tend à s'accroître comme celle de l'ancienne Europe indépendante, ou presque indépendante, dont les différentes portions offraient à peu près les mêmes besoins, les mêmes habitudes, les mêmes obstacles à ce développement.

La population des États-Unis, au lieu d'être également disséminée, est ramassée sur plusieurs points principaux, réunie en plusieurs groupes, rassemblée dans des espèces de foyers, où toutes les lumières de l'Europe moderne ont été recueillies, et d'où, comme d'autant de centres d'action très-puissants, la population se répand avec force sur tous les espaces vides, y surmontant toutes les résistances, y multipliant toutes les ressources, y abrégeant toutes les durées, y maîtrisant, pour ainsi dire, le temps et la nature par tous les arts de la civilisation.

Nous croyons donc être encore bien au-dessus de la vérité, en admettant deux ou trois cents individus par myriamètre carré dans l'antique Europe, encore à demi-sauvage, et en supposant qu'à cette même époque les contrées romaines en offraient trois ou quatre mille par myriamètre.

Si les bornes de ce discours nous permettaient d'entrer dans le développement des preuves de cette opinion, on se croirait peut-être obligé de diminuer de beaucoup ces deux nombres. Conservons-les, cependant, pour éviter toutes les difficultés inutiles à combattre; et toutefois, en parlant de ces suppositions et d'autres calculs semblables, combien nous trouverons dans le cours de cette histoire d'erreurs à dissiper, de préjugés à détruire, d'événements à rectifier, soit parce que plusieurs auteurs contemporains étaient entraînés par leurs préventions, retenus par leurs intérêts, abusés par leurs opinions, peu soigneux de vérifier les faits, ou mal placés pour les bien voir, soit parce que les historiens qui ont écrit d'après eux n'ont pas pu, malgré leur érudition et leurs talents, éclairer les traditions au flambeau des sciences physiques et naturelles qui n'ont été créées ou perfectionnées que long-temps après eux!

Élevons-nous maintenant, par la pensée, au-dessus du vaste théâtre que nous venons d'examiner. Plaçons-nous au-dessus du point le plus exhaussé de la grande chaîne qui traverse l'Europe, s'étend du sud-ouest vers le nord-est, part du cap de Gibraltar, auprès duquel la mythologie avait placé les fameuses colonnes d'Hercule, arrive jusques aux rivages de la Mer Glaciale, et sépare l'Europe, ainsi que nous venons de le voir, en deux immenses bassins, celui du nord et celui du midi. Soutenons-nous à une grande hauteur au-dessus du Mont-Blanc, afin que nos regards embrassent l'Europe entière, et que nous contemplions, comme dans un seul tableau, toutes

ces contrées dont nous avons reconnu la nature et les bornes.

Nous voyons toutes les eaux se diviser, et couler à flots plus ou moins précipités, les unes vers la Méditerranée, la Mer Noire et la Caspienne, et les autres vers l'Océan, la Baltique et la Mer Glaciale. D'un côté nous apercevons, non loin des bords de la Méditerranée, les phares de la civilisation allumés le long du cours du Nil et des rivages de Phénicie; et, parcourant la série des siècles, nous voyons Athènes, Rome, Constantinople, répandre au loin les lumières de la science et des arts. Et de l'autre côté, de grandes capitales, et particulièrement Paris et Londres, nous paraissent dans l'avenir comme d'éclatants foyers de ces mêmes lumières.

C'est sur ce théâtre que va se jouer devant nous le grand drame où l'Europe entière figurera, où tant d'illustres personnages paraîtront sur la scène, et dont l'action, commençant au moment où a été formée, en-deçà du Rhin, cette nation des Francs ou des Français, appelée à jouer un si grand rôle dans le monde, se terminera vers le milieu du dix-huitième siècle, à l'époque où un nouvel ordre de choses se préparait pour l'ancien et le nouveau continent.

Mais, cependant, pour que les événements que nous avons à raconter paraissent sous leur véritable jour, pour que nous en distinguions la nature, les liaisons et l'influence, il faut que nous remontions jusques aux principales scènes qui ont précédé celles qui doivent former le sujet de cette histoire, et qu'une courte introduction en présente le tableau.

général avant l'ouverture du drame que nous allons tâcher d'exposer.

En effet, il n'arrive jamais de grand changement parmi les hommes qu'il n'ait eu sa source dans les temps écoulés. La science de l'histoire consiste à reconnaître ces causes physiques ou morales, apparentes ou cachées, ces variations graduées ou soudaines dans les habitudes, les arts, les besoins, les fortunes; ces modifications successives des esprits, produites par le développement des facultés et l'accroissement des lumières; ces dispositions secrètes d'autant plus puissantes qu'elles sont long-temps contenues, qui préparent, amènent et accélèrent les grands événements, et à les distinguer des circonstances particulières et souvent fortuites qui déterminent ces révolutions. Et voilà pourquoi l'histoire, bien étudiée, montre qu'à l'exception d'un très-petit nombre d'exemples, ceux qui ont vu de plus haut, qui ont le mieux saisi les ensembles, qui ont prévu de plus loin, qui ont combiné leurs plans avec le plus d'habileté, qui ont persisté avec le plus de constance dans les entreprises dictées par la raison, et qui enfin ont profité des circonstances avec le plus de sagesse, ont toujours fini par obtenir un heureux succès; et c'est ce que nous tâcherons de faire voir dans le cours de cette histoire, pour le bonheur des peuples et l'encouragement des hommes vertueux.

Lorsque nous nous sommes occupé des âges de la nature, nous avons tâché de réunir toutes les lumières que les sciences naturelles ont pu, jusques à ce jour, répandre sur les premières origines des

peuples, c'est-à-dire, et pour parler d'une manière plus convenable, sur les contrées du globe où nous pouvons supposer la population la plus ancienne, en ne remontant pas trop haut dans les temps, et en ne nous éloignant pas trop des premières époques historiques. Nous avons fait remarquer avec quel soin il faut distinguer ces contrées, que l'on peut regarder comme les premières peuplées, d'avec celles où la civilisation s'est développée avec le plus de rapidité. Il s'en faut de beaucoup que ce soit toujours dans les pays les premiers habités que les progrès de cette civilisation aient été accélérés par les différentes causes qui peuvent les favoriser. Nous croyons devoir insister beaucoup sur cette observation. Nous devons aussi tâcher de faire voir avec quelle réserve on doit admettre, sur l'origine des peuples, les conséquences que l'on pourrait être tenté de tirer des travaux importants de savants illustres, dont les recherches ont été consacrées à la découverte de l'analogie des diverses langues qui ont été parlées ou que l'on parle encore sur le globe : plus l'on doit admirer leur sagacité à trouver les rapports qui rapprochent ou éloignent ces divers idiomes, et plus ils verraient eux-mêmes, avec ceux qui cultivent particulièrement les sciences naturelles, combien la vigueur du tempérament, la vivacité du caractère, la douceur ou la rigueur du climat, la force des besoins, la nature des habitudes, l'abondance ou la disette des aliments peuvent influer sur l'organe de la voix, et faire employer par deux peuples, quelle que soit d'ailleurs leur parenté, des voyelles, des consonnes, des syl-

labes semblables ou différentes; et d'un autre côté, combien le développement de l'industrie, du commerce, des arts, de l'imagination, de la sensibilité, de l'esprit, des sciences, de la politique, de tous les rapports sociaux, peut introduire de différences dans les idiomes de deux peuples sortis de la même origine.

Quelques siècles avant l'arrivée des Francs dans les Gaules, et à l'époque où l'empire romain comprenait déjà l'Europe civilisée, les demi-sauvages qui habitaient l'Asie et l'Europe, entre le cercle polaire et les environs du quarante-cinquième ou cinquantième degré, avaient peu troublé, par leurs incursions, les nations plus ou moins civilisées établies dans des contrées plus méridionales et plus fortunées. Connus sous différents noms, qu'on leur avait donnés à diverses époques, et dans différents pays, suivant la région où on les avait supposés, mais devant être compris sous la dénomination générale de *Scythes* à l'orient, et de *Celtes* vers l'occident; retirés dans leurs forêts, ou dans les autres espaces immenses qu'ils pouvaient occuper; vivant de leurs chasses, de leurs pêches, des produits de leurs troupeaux, ils étaient encore trop peu populeux pour avoir besoin de franchir les limites de leurs agrestes territoires, trop peu instruits de la nature des pays plus favorisés pour être tentés de les envahir, et trop faibles pour oser l'entreprendre; environnant par une vaste zone, composée principalement de la Lusitanie, des Gaules, de la Germanie, de la Sarmatie, et de la Scythie proprement dite, les contrées bien plus civilisées, ils ont fait

bien peu de tentatives que les plus anciens historiens ou les premiers poètes aient cru devoir nous transmettre, contre les Indiens, les Perses, les Mèdes, les Assyriens et les Grecs. Et si quelques-unes de leurs invasions ont eu des résultats mémorables, c'est plutôt contre une portion d'eux-mêmes qu'ils ont agi, que contre des nations dont la civilisation fût déjà avancée.

On ne peut rappeler, en effet, que deux de ces grandes expéditions de barbares.

Premièrement, les anciens historiens chinois, dont on doit la connaissance aux travaux du savant et infatigable M. de Guignes, parlent d'une invasion de Tartares, voisins de la province de *Chen-si* au nord-ouest de la Chine, nommés *Yue-chi* (race de la lune), et vraisemblablement les mêmes que les *Indo-Scythes* des Grecs. Chassés vers l'ouest par d'autres Tartares septentrionaux, ils s'emparent de la Bactriane, vers l'an 162 avant l'ère chrétienne, et soumettent les environs de l'Indus, où, suivant les mêmes historiens, un chef, nommé *Parrichitou*, avait fondé un royaume dans le temps où régnait Sémiramis, et à l'époque où parut dans les Indes ce législateur, confondu avec la Divinité, dont il répandait les lois et le culte, ce *Ché-kia-méouri* des Samanéens, *Fo* à la Chine, *Budsa* au Japon, *Boudha* pour les Indiens, et le même que le *Wishnou* de la religion des brames.

Deuxièmement, Strabon nous apprend que les *Asii*, les *Pasiani*, les *Tacari*, et les *Saccaraudi*, Scythes nomades d'au-delà du Iaxarte, et dont quelques-uns se nommaient *Gètes*, chassèrent les Grecs

de la Bactriane, peu d'années après l'expédition des Indo-Scythes.

Mais on voit, dans les historiens de la Chine, que quelque temps après la conquête de ces Gètes, nommés *Gué-chi* en chinois, et sous la dynastie chinoise des *Han*, qui existait depuis 207 ans avant Jésus-Christ, les Chinois s'emparèrent de toute la Tartarie, depuis la province de Chen-si, non seulement jusques à Khasgar, mais encore jusques à la Mer Caspienne.

Lorsque Sigovèse, à la tête de jeunes Gaulois, connus sous le nom de *Bojens*, partit du fond du bassin de la Loire, s'avança vers le Rhin, le passa, parvint jusques aux bords du Danube et aux sources de l'Elbe, y fonda deux colonies distinctes, parce qu'elles s'arrêtèrent dans deux bassins différents, dans celui de l'Elbe et dans celui du Danube, et y établit celle de *Bojohemia* ou de Bohême, et celle de *Bajoaria* ou de Bavière, il remonta pour ainsi dire vers le courant de la barbarie, dont la direction naturelle était du nord vers le midi. Il n'attaqua que des nations au moins aussi éloignées de la civilisation que celle qu'il conduisait; il ne se répandit que sur des contrées que les lumières de cette civilisation n'avaient encore que bien faiblement éclairées. On peut même supposer que la population devait être alors, sur des espaces égaux, bien plus considérable dans le bassin de la Loire que dans celui du Danube ou dans celui de l'Elbe, puisque c'est de ce premier bassin qu'est parti l'essaim superflu des jeunes compagnons de Sigovèse.

Mais lorsque d'autres Gaulois sont entrés en Italie, y ont fait trembler Rome naissante et les co-

lonies de la Grèce ou de l'Asie réunies autour du Capitole; lorsqu'ils y ont jeté les fondements de la Gaule cisalpine; lorsque les descendants des Gaulois, conduits par Sigovèse en Bohême et en Bavière, ont franchi les limites de leurs territoires, se sont répandus au-delà de ces limites naturelles, ont inondé les bassins voisins, et sont allés d'un côté jusques au midi de la Bithynie, où le nom de Galatie atteste leurs victoires, et de l'autre jusques au temple de Delphes, et au centre du pays de l'Europe le plus civilisé; et enfin lorsque les Teutons, et ensuite les Cimbres, ont quitté les bords de la Mer Baltique, ont renversé tous les obstacles, et sont venus jusque dans le bassin du Rhône, et près des rives de la Méditerranée, tomber sous le fer exterminateur de Marius, les peuples à demi sauvages ont suivi la direction que la nature leur avait pour ainsi dire imprimée; ils ont exécuté des mouvements presque en sens contraire des progrès de la civilisation, qui a presque toujours marché de l'orient vers l'occident, ou du midi vers le septentrion. Ils ont réagi, pour ainsi dire, contre ces mêmes progrès dans le sens d'une tendance générale, dirigée du nord au sud, ou du couchant vers l'orient; et nous les verrons, dans le cours de cette histoire, présenter presque toujours ces deux grands mouvements vers les contrées plus heureuses qu'ils environneront, vers le septentrion et vers l'ouest de ces pays favorisés par la science et l'industrie, les presser, les envelopper et les comprimer de tout leur poids, jusques à ce qu'en les envahissant, ils les aient couverts de ténèbres et de débris.

Cependant ce poids des Barbares qui se sont jetés sur les peuples policés n'aurait pas suffi pour écraser ces derniers. Ces demi-sauvages n'étaient pas animés par l'amour d'une patrie qu'ils abandonnaient ; ils n'éprouvaient pas les sentiments généreux qu'inspire cette gloire immortelle que les grands écrivains peuvent seuls, non seulement distribuer, mais même faire naître ; ils ne combattaient que pour piller, ravager et détruire. Leurs armes, leur discipline, leur tactique, étaient inférieures à celles des peuples éclairés. Leur nombre d'ailleurs était bien moins considérable qu'on ne l'a cru. Il suffit, en effet, pour s'en convaincre, de compter les myriamètres carrés que pouvait présenter la surface des contrées dont ils sortaient, de ne multiplier ces myriamètres que par les individus qu'il est possible de supposer dans des pays non cultivés, et de retrancher des résultats de ces calculs tous ceux qui ne pouvaient pas porter des armes, ou qui ne voulaient quitter ni les rivières ni les forêts au milieu desquelles ils étaient nés.

Comment tant de nations sont-elles donc tombées devant ces habitants des bois et de contrées sauvages? Parce que le gouvernement qu'elles avaient chéri, et sous lequel elles avaient tant de fois triomphé, n'existait plus; parce que la liberté avait expiré sous le despotisme ; parce que tous les citoyens ne pouvaient plus parvenir aux mêmes places et aux mêmes honneurs ; parce qu'ils ne prenaient plus part à la conduite des affaires de leur pays; parce que les armées ne cherchaient plus la renommée ni l'estime des citoyens dont elles s'étaient isolées; parce qu'on ne prononçait plus le nom de patrie; parce que la succession

du pouvoir n'avait plus rien de certain; parce qu'on n'avait plus d'intérêt à défendre des institutions qui ne donnaient plus la sécurité; parce que les limites naturelles n'avaient pas été consultées dans les grandes divisions territoriales; et enfin parce que la désunion régnait entre toutes les classes, et le défaut d'ordre et de plan dans tous les conseils.

C'est à l'époque où les Francs ont paru que ce combat si remarquable et si instructif a pris une nouvelle force et un nouveau caractère. Ils attireront fortement l'attention dès qu'ils seront en scène; mais jusques au moment où, se mêlant avec les Gaulois et les Romains soumis, ils fonderont la nation française, c'est le peuple romain qui doit fixer tous les regards dans les tableaux placés avant le commencement de notre histoire.

Quel objet plus grand pourrait les remplir, que ce peuple, le plus fier, le plus hardi, le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus laborieux, le plus patient, ayant la meilleure milice, la politique la plus prévoyante, la plus ferme et la plus suivie, et par-dessus tout l'amour de la liberté et de la patrie? Tel il avait été lorsqu'il avait soumis une si grande partie de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique, tel on le croyait encore lorsque César et ensuite Auguste l'eurent conquis, que les lauriers des lettres vinrent embellir ceux des guerriers, et que la renommée faisait retentir d'un bout de l'empire à l'autre les noms de Catulle, de Lucrèce, de Cicéron, de Varron, de Virgile, d'Horace, de Trogue-Pompée, de Tibulle, de Properce, de Diodore, de Tite-Live et d'Ovide.

Mais sa destinée avait changé! Il vivait encore, il étonnait encore le monde; mais sa blessure secrète était mortelle. Il est curieux, il est nécessaire de présenter dans leur ensemble les principales causes qui ont insensiblement détruit cet énorme colosse : sans cette vue préliminaire, nos récits resteraient stériles.

Si nous examinons avec attention ces causes, nous trouverons que l'empire romain a subsisté par ses lois, et a péri par sa constitution. Ses institutions et ce sentiment intérieur qui en résultait, et qui influait sur toutes les opinions, l'ont soutenu au milieu des plus violentes tempêtes. Son organisation sociale l'a perdu. Les bases sur lesquelles cette organisation était élevée n'ont pu résister aux secousses profondes qui les ont successivement ébranlées; elles se sont écroulées, et l'empire qu'elles soutenaient est tombé.

Considérons ce grand spectacle; voyons l'enchaînement des changements successifs par lesquels devait être préparé l'établissement des nations européennes qui brillent maintenant sur la scène du monde. Tâchons de montrer quelques-uns des ressorts secrets qui ont produit ces mouvements si mémorables. Rappelons ce qu'ont écrit à ce sujet deux des plus grands hommes dont s'honore la France, Bossuet et Montesquieu; rapprochons de leurs pensées celles du célèbre Gibbon; comparons les idées fécondes dont ils ont enrichi l'espèce humaine; joignons-y toutes celles que l'expérience et la réflexion ont fait naître ou développées dans des temps très-modernes; combinons tous ces éléments, et montrons-en les résultats.

Pendant que les Romains voyaient leur puissance s'accroître, ils honoraient le travail, l'économie et une sorte de pauvreté. Ces vertus et cette médiocrité leur étaient chères. Bien loin de blesser l'amour-propre du plus grand nombre, elles le satisfaisaient; elles leur paraissaient la plus forte garantie contre les passions vaines et ambitieuses, contre ces penchants, si souvent irrésistibles, qui détruisent l'indépendance et par conséquent la liberté. Les armes les protégeaient contre les ennemis du dehors; la pauvreté les défendait contre les dangers du dedans.

Mais plus ils voulaient que le citoyen se glorifiât de savoir se contenter de peu, et plus ils désiraient que la fortune publique inspirât le respect aux étrangers, et un noble orgueil aux enfants de l'état. Les jeux, les spectacles, les triomphes, les cérémonies, les sacrifices, les temples, les places publiques, les tribunaux, les marchés, les fontaines, les bains, les aqueducs, les grandes routes, et même les cloaques, tous les monuments publics étaient grands, magnifiques, et construits de manière à braver le temps. Vingt siècles se sont écoulés; les Barbares ont plusieurs fois ravagé l'empire; et les ruines de ces monuments inspirent encore l'étonnement et l'admiration, pendant qu'aucune trace, aucune tradition écrite, aucun léger souvenir, ne rappellent les demeures simples et modestes des magistrats suprêmes, des plus grands citoyens, des plus illustres capitaines des premiers âges de la république romaine. Leur gloire seule est l'objet de l'entretien du monde civilisé.

Ces Romains si fiers de leur capitale, si simples dans leurs foyers, avaient tout sacrifié à la liberté, leur

idole. On a dit qu'ils en étaient jaloux jusques à la fureur ; et cependant, par un admirable effet de la sagesse des auteurs de leurs institutions, ils présentaient ce trait de caractère qui seul peut donner de la durée aux républiques, ils étaient les plus soumis des peuples à leurs lois et à leurs magistrats.

De cette noble et si remarquable soumission était née la discipline la plus sévère ; et cette discipline avait donné à Rome l'armée la plus obéissante, la plus valeureuse, la plus patiente. Le courage des soldats n'avait besoin que d'être réprimé. Vaincre ou mourir était leur cri de guerre : la victoire ne pouvait pas balancer.

Cette discipline militaire est la première institution qui ait jeté un grand éclat dans Rome ; elle a résisté à tous les bouleversements, à toutes les révolutions, à toutes les calamités, à tous les triomphes, jusques au moment où de terribles symptômes ont révélé les causes secrètes qui préparaient depuis long-temps la fin du grand empire. C'est cette même discipline, si garantie par tous les sentiments romains qu'il a fallu les approches de la dissolution de l'empire pour qu'elle fût anéantie, qui a permis aux hommes de génie, placés successivement à la tête des armées romaines, de recevoir et de perfectionner cet art de la guerre que la Grèce a transmis à l'Europe occidentale, et peut-être au monde. Et voulez-vous savoir quel est cet art créé ou renouvelé par la Grèce ? Il arrache la prééminence au nombre, pour la donner à l'habileté ; il partage une armée en éléments de toute grandeur, dispose à son gré de ces éléments, leur imprime la force relative nécessaire

à ses vues, les sépare, les réunit, les dispose, les éloigne, les rapproche de nouveau, les lance avec impétuosité contre l'ennemi, ou les retient dans des positions heureuses ; les forme en corps de réserve, destinés à décider du sort des batailles ; combine leurs divers mouvements de manière à présenter, partout où il attaque, une force supérieure ; calcule leurs différentes marches de manière à arriver le premier sur les points les plus avantageux ; sait attendre au milieu de retranchements redoutables l'instant marqué pour le succès ; ne laisse faire impunément aucune faute à son adversaire, menace de l'affamer ou de l'envelopper ; et lorsque enfin l'heure du combat est arrivée, en saisit l'occasion avec vivacité ; et, ne se contentant pas de vaincre, multiplie et prolonge sa victoire par la manière dont il sait en profiter.

Quels exemples n'avons-nous pas des effets de cet art chez les Romains, dans les dernières grandes guerres qu'ils ont eues pour reculer à d'énormes distances les frontières de leur empire, et pour soumettre à leur domination des peuples dont nous nous occuperons, dans cette histoire, d'une manière si particulière !

Sans la tactique romaine et le génie militaire de César, les Gaulois, au lieu de devenir sujets de Rome, auraient commandé à l'Europe ; ils auraient peut-être contenu les barbares de la Germanie ; et quelles différences dans les destinées du monde !

Si nous sortons des camps pour entrer dans les conseils de la république, nous voyons l'habileté, la prévoyance, le secret, la raison, la sagesse, le

courage, et cette force d'âme qu'on pourrait appeler vertu politique, présider aux délibérations du sénat, et lui dicter les résolutions les plus vigoureuses dans les plus grandes extrémités.

Les sénateurs avaient un code d'anciennes maximes qu'ils consultaient sans cesse. Ils y voyaient qu'un lâche conseil ne doit jamais être écouté; qu'il ne faut rien céder à un ennemi vainqueur; que la réputation est le plus ferme appui des états; que les grandes récompenses doivent être des marques d'honneur ou de gloire; que la louange ou le blâme du sénat ou du peuple romain devaient être tout, même pour le magistrat suprême qui revenait à la tête d'une armée victorieuse, après avoir soumis une nation puissante.

Ce recueil n'était pas écrit, mais l'éducation l'avait gravé dans tous les cœurs; cette éducation que l'on regardait comme un devoir si sacré, que l'on punissait les pères dont les enfants n'avaient pas été élevés dans ces grandes et antiques maximes. Elle se changeait, cette éducation, en habitude si naturelle, qu'il ne restait dans les âmes aucune place pour des sentiments peu généreux, et que ces salutaires maximes entraient de toutes parts dans l'opinion publique, la dominatrice absolue de tous les peuples et de tous les gouvernements, parce qu'elle s'empare de tous les éléments de la puissance.

Il résultait de cette fusion intime et perpétuelle que la patience dans les malheurs, la constance dans les travaux, la fermeté dans les dangers, la gloire, la grandeur de la nation, l'amour de la patrie, étaient sans cesse l'objet d'une sorte de culte.

Quelles dispositions plus propres à produire ces grands hommes, si nécessaires à la durée comme à la force des empires ! et quelles leçons pour les gouvernements modernes !

Voilà pourquoi Rome a porté dans le même espace de temps beaucoup plus de ces grands hommes qu'aucune autre contrée ; et voilà pourquoi les Romains ont vaincu le monde beaucoup plus encore par le pouvoir du génie, de la raison, de la constance et de l'opinion, que par la valeur et la discipline de leurs armées.

Élevant, en effet, leurs regards jusques aux plus grandes distances, observant tout ce qui se passait même dans les pays les plus éloignés, fomentant les divisions parmi leurs ennemis, pénétrant pour ainsi dire dans leurs palais, assistant invisibles à leurs conseils secrets, découvrant leurs liaisons cachées, prévenant leurs projets, s'avançant avec précaution, allant de proche en proche, se fortifiant avant de s'étendre, ne se déclarant qu'au moment le plus favorable, attendant qu'un ennemi fût vaincu pour en attaquer un autre, donnant à peine le temps de se reconnaître à ceux sur lesquels ils se précipitaient, et ne suspendant leurs coups que lorsqu'ils avaient tout terminé, ils répandaient la terreur parmi les *superbes* qui leur résistaient.

D'un autre côté, pacifiant leurs alliés ; rendant aux nations qui avaient adoré la liberté toutes les apparences et une grande partie de celle qu'elles avaient perdue ; ne laissant pas survivre à leurs victoires les cruautés dont ils eurent le malheur de souiller la guerre ; gouvernant avec équité les peu-

ples subjugués, les défendant contre leurs oppresseurs, faisant fleurir parmi eux l'agriculture, l'industrie, le commerce, les lettres et les arts; leur donnant une paix que plusieurs d'eux n'avaient jamais goûtée; ils les familiarisaient avec leurs idées et leurs mœurs par les camps sédentaires qu'ils distribuaient, par les colonies qu'ils établissaient; associaient leurs principales villes à la grande cité, leur faisaient partager le bienfait de leur éducation et de leurs lois, leur ouvraient les portes du sénat, les appelaient aux plus hautes dignités, leur persuadaient qu'ils étaient Romains, et les faisaient jouir de cette égalité de droits, sans laquelle des dissensions sourdes ne cessent d'annoncer des explosions violentes, et pour laquelle on est prêt à tout supporter.

C'est ainsi qu'ils s'enfoncèrent dans les Espagnes, dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, dans la Germanie jusqu'à l'Elbe, dans l'Illyrie jusqu'au Danube, dans la Thrace, dans la Macédoine, dans la Grèce, dans l'Asie jusques à la Caspienne, dans la Syrie, dans l'Égypte, dans l'Afrique jusques à ses déserts; qu'ils fondèrent le plus vaste des empires, et que depuis l'Euphrate et le Tanaïs, jusques aux colonnes d'Hercule et à la Mer Atlantique, ils firent oublier l'injustice de leurs conquêtes, chérir leur gouvernement, et vénérer leur nom.

Voilà les admirables effets de leurs institutions et de leurs lois; voilà les véritables causes de la prospérité, des progrès, de l'éclat, de la durée de leur empire. Parlons maintenant de leur constitution, et nous verrons ce qui a produit la décadence, la chute et l'anéantissement de leur puissance.

A peine Rome était-elle née, qu'elle portait dans son sein le germe de la décadence. La vigueur de ses institutions en empêcha long-temps le développement, mais elles ne purent l'anéantir.

Ce germe destructeur était la jalousie du peuple contre le sénat, ou des plébéiens contre les patriciens.

Le peuple-roi, accoutumé à regarder la liberté comme inséparable de son nom, ne voulait recevoir de loi que de lui-même; les guerres et les conquêtes modérèrent souvent, mais d'autres fois ranimèrent cette division intestine.

Bientôt on vit les plus grandes victoires suivies des discordes civiles les plus dangereuses.

Les Gracques sentirent la cause du mal; ils défendirent le peuple, mais ils l'accoutumèrent aux grandes agitations. Sylla voulut le contenir et même le réprimer. Marius le vengea : le sang coula de tous côtés; les proscriptions se multiplièrent; les brigues, la corruption s'introduisirent partout; le respect pour les lois s'affaiblit; l'amour de la patrie fut près de s'évanouir.

Les généraux corrompent par le pillage, par de l'argent et par des terres, les soldats, qui cessent de se regarder comme ceux de la république. Pompée et César accroissent les maux et les dangers. César devait l'emporter sur Pompée; il combattait ou paraissait combattre pour l'égalité des droits; il attaque cette égalité lorsqu'il se croit le maître : il est immolé.

Le triumvirat lui succède. Le sénat ne peut plus faire respecter les lois qu'il a violées; tout est sou-

mis à la force; tout se fait par des soldats qui ne sont plus Romains, et qui se livrent à celui qui les paie le plus. Les amis de l'indépendance s'éteignent ou sont immolés. Actium décide du maître de l'empire. La liberté est sacrifiée à un repos perfide, que devaient suivre toutes les horreurs de la tyrannie.

Les Césars s'attachent l'armée par leurs largesses; ils conservent la puissance absolue. L'armée empêche le sénat de rétablir la république à la mort de Caligula.

Rome ne peut plus étendre sa domination; elle ne tend plus qu'à la maintenir.

Tous les ressorts de sa puissance étaient brisés; ses institutions n'existaient plus que de nom; ses maximes étaient oubliées, et ses antiques vertus dans le mépris. Les armes seules ont un pouvoir qui bientôt devait leur échapper. Les soldats vendent l'empire: plus de discipline, plus d'obéissance militaire; les princes qui veulent la rétablir sont égorgés ou chassés. Dès lors tout est perdu; partout de sanglantes guerres civiles, partout d'effroyables massacres. L'empire romain s'épuise; il n'inspire ni respect, ni affection, ni crainte.

Les Perses et les Parthes attaquent l'Orient; les Barbares, forcés par le besoin d'abandonner leurs forêts et leurs marais, attaquent le nord. Le mal s'accroît au lieu de diminuer, par la division de l'empire, que l'on partage entre les enfants des princes, comme un domaine privé.

Le nombre des lieutenants s'accroît avec celui des princes. Bientôt, en quelque sorte, tout est empereur, excepté l'empereur lui-même, et par consé-

quent tout est asservi, opprimé, ravagé. La domination romaine devient en horreur.

Les Barbares saccagent Rome plusieurs fois; les Vandales occupent l'Afrique, les Visigoths l'Espagne, les Saxons la Grande-Bretagne, les Francs les Gaules, les Hérules et les Ostrogoths l'Italie; il n'y a plus de Romains, et les empereurs ne conservent que dans l'Orient de vains simulacres ou des restes de l'empire.

Sous Bélisaire et Narsès, Rome reconnaît un moment l'autorité de ces empereurs de Bysance; mais pendant que les Sarrasins leur enlèvent une grande partie de l'Asie, l'Italie leur échappe de nouveau; les Lombards l'envahissent. L'opinion abandonne pour toujours l'ancien empire. On oublie, pour ainsi dire, ce qui en subsiste encore dans l'Orient; Rome, qui ne s'occupe plus du trône encore élevé à Constantinople, appelle les Français. Pépin accourt contre les Lombards, dont son fils éteint la domination. Charlemagne fonde un nouvel empire; et l'ancien disparaît pour toujours, après avoir duré, sous divers noms et sous diverses formes, pendant prè de seize siècles.

Au milieu de tant de gloire et d'abaissement, que nous avons examiné de très-haut, afin de pouvoir en parcourir avec rapidité le long enchaînement, que devons-nous remarquer?

Rome a mis sous le joug toutes les parties du monde auxquelles elle a pu parvenir, parce qu'elle avait porté au plus haut degré la politique, l'art militaire, l'amour de la liberté, et le dévouement à la patrie. Elle a péri par ses discordes, sa corruption,

la perte de l'amour de la patrie et de la liberté. Cette division entre les ordres, et tout ce qu'elle enfante, augmentèrent et bouleversèrent tout, lorsque les Romains n'eurent plus rien à redouter de leurs ennemis. Sylla les prépara à l'esclavage, comme Servius Tullius les avait préparés à la liberté. Mais qui est-ce qui a produit ces discordes si funestes? Quelle a été cette grande cause de la chute de Rome, cette cause dont toutes les autres sont, pour ainsi dire, provenues?

Le défaut d'une constitution nouvelle, établie lors de l'expulsion des Tarquins, et qui n'aurait pas maintenu une distinction perpétuelle entre les patriciens et les plébéiens. Mais c'étaient les patriciens qui avaient fait la révolution; ils n'eurent ni la vertu ni la sagesse de ne pas la faire uniquement pour eux. Malheur aux peuples qui éprouvent des révolutions; mais malheur surtout à ceux chez qui les révolutions n'ont lieu que pour les classes élevées!

L'ouvrage de Servius Tullius avait été assez conservé à Rome pour que la liberté pût y être satisfaite. Mais d'après les constitutions de la république l'égalité de droits avait été trop profondément blessée; et c'est la violation de cette égalité, dont l'amour est si violent et si durable dans les cœurs de ceux même qui en ignorent le nom, qui conduit à la démagogie, à l'anarchie, à la force des armes, à l'autorité absolue d'un seul, et enfin au renversement du trône du despote, parce qu'une monarchie n'est solidement établie que sur des lois fondamentales, et sur l'affection d'un peuple armé tout entier pour la défense de celui qui protège ses droits.

Ajoutons d'autres causes pour achever d'expliquer cette série de si grands phénomènes.

Nous les trouvons d'abord dans les rigueurs exercées par les créanciers envers leurs débiteurs. Ces rigueurs, auxquelles on a peine à croire, ont porté long-temps l'empreinte du caractère féroce des demi-sauvages desquels descendirent les Romains. Les patriciens étaient ces créanciers si souvent impitoyables, et les débiteurs appartenaient à ces familles plébéiennes qui chaque jour versaient leur sang pour Rome. Qu'est-ce qui pouvait réveiller plus fortement le ressentiment secret de cette grande inégalité qui séparait les deux ordres de citoyens?

Nous devons indiquer ensuite ce nombre si grand de gladiateurs, d'esclaves, de pauvres, qui ne cessaient de révéler les vices d'une constitution sur laquelle s'étaient élevées, par un contraste bien remarquable, tant de sages et d'admirables institutions. Ils avaient une si grande influence, ces vices, qu'ils avaient arrêté les progrès de cette distribution moins inégale de commodités et de richesses, qu'amènent l'accroissement de la civilisation, le développement de l'industrie, et les découvertes successives de moyens plus faciles de répondre aux besoins et de satisfaire les goûts.

Il en résulta, à mesure que la victoire conduisit à Rome les trésors des nations soumises, un luxe sans mesure, mais restreint à certaines familles, ou du moins à certaines conditions. On vit, au mépris des anciennes institutions, des palais somptueux l'emporter sur les temples consacrés par la religion et la gloire, et s'élever au milieu des chaumières

qu'ils semblaient écraser de leur poids, et priver du dernier bien du pauvre, de la lumière du jour. Ce luxe si exclusif, et que les gouvernements modernes y prennent garde, ce luxe si exclusif multiplia sans mesure le nombre des prolétaires, en accroissant dans presque tous les rangs une sorte d'irritation, le découragement, la paresse, la débauche, l'avilissement, l'égoïsme, la soif de l'argent; il effaça des esprits l'idée de la grande famille romaine. L'or fut préféré à la couronne de chêne ou à celle de laurier; et dans aucune circonstance orageuse Rome ne manqua ni de quelques ambitieux éminemment puissants par une fortune démesurée, ni de malheureux sans nombre qui n'avaient rien à perdre.

N'oublions pas de dire qu'à mesure que la catastrophe approchait, le sénat se remplit de Barbares; le sang romain fut mêlé, l'ancienne éducation détruite, l'amour de la patrie oublié, l'opinion dégradée, la fierté nationale presque ridicule; et pour que tout concourût à entraîner le colosse dans l'abîme, pour qu'on vît le signe précurseur, suivant Bossuet, de la perte des états, des mains étrangères portèrent les aigles romaines.

Mais n'est-il pas évident pour tous ceux qui ont réfléchi aux affaires de ce monde, que ces maux auraient été prévenus, au moins en grande partie, si l'état de Rome avait été organisé par des lois constitutives analogues aux développements de la civilisation et conformes aux lumières qu'elle répand, à l'esprit qu'elle forme, aux désirs qu'elle fait naître, aux ressources qu'elle fournit, aux droits qu'elle constate, et à cette égalité civique pour laquelle il

n'est aucun peuple qui n'ait combattu lorsqu'aucune idée superstitieuse n'en a étouffé dans les cœurs le sentiment profond? C'est l'absence de cette constitution convenable qui, pour ainsi dire, a remué tout le genre humain.

Ce sont donc ces grandes et éternelles dissensions romaines, qu'il aurait été peut-être si facile de prévenir, si les patriciens avaient moins songé à remplacer les rois qu'ils avaient chassés qu'à la prospérité de leur patrie, qui ont livré l'empire romain, ou plutôt le monde civilisé de cette époque, au pouvoir des Barbares. Quels sont les grands traits du commencement de leurs combats?

Depuis long-temps les Gaulois qui habitaient le bassin du Rhône avaient été incorporés à l'empire. César avait achevé de soumettre une grande partie du reste de la Gaule, et Auguste avait ajouté au grand ouvrage de César. Les Gaulois commençaient à se faire Romains; leur grand caractère cédait aux attraits de la civilisation italique, à la politique du peuple-roi, ou à la nécessité. Ce n'étaient plus ces hommes encore rapprochés de l'état de nature, et qui avaient d'autant plus conservé, suivant César, leur force et leur audace, qu'ils étaient plus éloignés de la province romaine, aujourd'hui la Provence, que les marchands de ces temps reculés pouvaient plus difficilement parvenir jusques à eux, qu'on leur apportait moins de ces objets propres à leur donner des jouissances nouvelles, à les efféminer, à énerver leur courage, que, plus voisins du Rhin, ils soutenaient plus de guerres meurtrières contre les Germains qui vivaient au-delà de ce fleuve, et

qu'ils avaient été plus récemment séparés de ces intrépides habitants des forêts, pour venir s'établir sous un ciel plus doux, et dans des contrées moins sauvages.

Pendant que ces Gaulois étaient encore indépendants au milieu de leurs bois et de leurs rivières, souvent débordées, l'abus de la force, ou la nécessité d'échapper à une oppression terrible, en avaient réduit une grande partie presque au sort des esclaves; triste condition d'un état trop voisin de celui de nature, et où la faiblesse ne peut être compensée par l'intelligence, ni protégée par la justice. Mais les autres Gaulois, divisés en guerriers et en druides, prenaient part aux affaires publiques. C'était dans des assemblées générales que l'on décidait de la guerre, le grand et presque unique objet dont s'occupaient les hommes libres de ces temps reculés, au milieu de pays où les arts de la paix étaient encore si peu connus. Ils chantaient, dansaient, et frappaient sur leurs armes à la vue de l'ennemi; ils s'asseyaient ensuite sur des branches d'arbres qu'ils avaient apportées, comme pour témoigner plus d'intrépidité; ils portaient une large épée suspendue à une chaîne d'airain ou de fer. Plusieurs affectaient de craindre assez peu la mort, pour combattre tout nus; les autres avaient des boucliers peints, et de la hauteur de leur corps; leurs lances étaient fort longues; ils se servaient d'arcs et de frondes; leurs casques d'airain et ornés de figures d'animaux étaient surmontés de cornes ou de plumes; ils aimaient à combattre sur des chars attelés de deux chevaux.

Ils savaient, par de grands cris répétés de proche en proche, faire parvenir rapidement à de grandes distances des nouvelles importantes. Leurs cheveux étaient blonds, souvent ils les roussissaient. Quelques-uns étaient rasés ; d'autres laissaient croître un peu de barbe, ou préféraient de longues moustaches ; ils portaient des espèces de braies ou de hauts-de-chausses, de larges ceintures, une tunique, et une saie ou seconde tunique rayée ; des colliers et des bracelets distinguaient la richesse, la puissance ou le rang.

Ils couchaient à terre, mangeaient assis sur des peaux de loup ou de chien, habitaient dans des maisons de bois, de forme ronde, et couvertes de paille, se nourrissaient de laitage et de viande, et particulièrement de cochons, dont ils savaient saler la chair.

Ils ignoraient l'art de cultiver la vigne, mais ils recherchaient le vin, et donnaient même un esclave pour une petite mesure de cette liqueur, que leur apportaient des marchands d'Italie.

Leurs idiomes devaient varier suivant les diverses contrées que renfermaient les Gaules ; mais il paraît que, descendus des Germains ou des Celtes, anciens habitants de la Germanie, c'était la langue celtique qui faisait le fond de tous les idiomes ; et que l'on peut la considérer comme l'ancienne langue des Gaulois. Elle n'était encore parlée que par la partie de la nation destinée à porter les armes. Les druides seuls l'écrivaient ; et César dit, dans ses Commentaires, que les caractères dont ils se servaient étaient semblables aux caractères grecs.

Les Gaulois avaient connu et adopté ces caractères grecs, dans leurs différentes relations avec des peuples des colonies, ou des navigateurs de la Grèce et particulièrement avec les Phocéens, fondateurs de Marseille; et cette sorte d'adoption ne contribua pas peu à leur faire donner par Strabon le surnom de *Philhellènes*, *amis des Grecs*.

Les druides, chargés exclusivement du culte des autels, conservateurs des idées religieuses, et des cérémonies sacrées, maintenaient une sorte de polythéisme, et attiraient les hommages des Gaulois vers les divinités dont la nature de leur pays et de leurs habitudes rendait le secours plus nécessaire.

Les Gaulois, en effet, vénéraient particulièrement celle qui guidait les voyageurs au milieu de leurs marais si multipliés et de leurs immenses forêts; celle qui guérissait les maladies que leur manière de vivre, leurs bois froids et humides et leurs eaux stagnantes devaient rendre très-fréquentes; celle qui présidait aux batailles et disposait de la victoire; et enfin l'Hercule gaulois, l'Hercule *Ogmion*, l'Hercule des Égyptiens et des Phéniciens, dont les navigateurs avaient parcouru depuis long-temps les rivages des Gaules, ce dieu dont la parole puissante enchaînait les plus forts, et qui inspirait cette éloquence si nécessaire dans leurs nombreuses et fréquentes assemblées.

Ils adoraient aussi un emblème du soleil, ou de l'Osiris d'Égypte, et une Isis qu'ils représentaient tantôt comme un vaisseau, et tantôt couverte de mamelles.

Cette Isis, la même, suivant Plutarque, Diodore,

et d'autres auteurs anciens, que l'Isis d'Égypte, que la Minerve de Saïs, que celle qui dans une inscription se glorifia d'avoir été instruite par Mercure, que l'Astarté des Phéniciens, la Diane d'Éphèse, la Minerve d'Athènes, la Diane de la Grèce, qu'on adorait dans la citadelle de Marseille, l'Isis ou Minerve égyptienne, à laquelle Cadmus avait consacré un temple dans l'île de Rhodes, dont une colonie vint imposer au Rhône le nom de Rhodanos, et bâtir la ville de Rhoda ou de Rodanusia à son embouchure, et enfin la Cérès de Grèce et de Sicile, était encore la même que la lune, que la divinité qui préside aux mouvements de la mer, l'Isis dite *Pelagia*, à laquelle Corinthe, cette métropole du commerce maritime, avait élevé quatre temples, celle que le poète Callimaque a surnommée *Dimenoscopos, inspectrice des ports*, la protectrice des navigateurs, la déesse tutélaire des nautoniers de Lutèce.

Les druides consacraient des chênes, cueillaient d'une manière particulière des herbes qu'ils croyaient salutaires, et coupaient avec respect le gui du nouvel an, comme le signe du réveil et en quelque sorte de la résurrection de la nature.

Leurs bardes, faisant résonner leurs harpes ou leurs lyres, chantaient leurs dieux et leurs héros; des pierres énormes, rassemblées avec un certain ordre, retracent encore leurs asiles sacrés.

Ils entretenaient l'épouvantable coutume de sacrifier des hommes pour lire dans l'avenir, et de les brûler pendant les maladies graves ou lors des funérailles solennelles des Gaulois puissants; mais ils

avaient l'admirable dogme de l'immortalité de l'âme, quoique altéré par la métempsycose, à laquelle ils croyaient ; et dans leur doctrine secrète ils admettaient un esprit, un Dieu supérieur à tout.

Seuls instruits, ils étaient les juges des Gaulois ; on les appelait à tous les conseils ; on les consultait sur les grands événements ; on n'osait résister à aucun de leurs avis, que l'on regardait comme inspirés par le ciel ; on leur confiait l'éducation des fils des grands, pendant que celle des filles de ces mêmes chefs était entre les mains des druidesses, qui prédisaient l'avenir comme les druides, et partageaient avec eux les hommages de la nation.

Dans tous les pays, et dans tous les temps, ceux qui savent le plus finissent toujours par régir l'opinion, et par dominer leurs semblables : tel est le privilége indestructible du génie, du talent, de la science. Mais qu'il est funeste ce privilége lorsqu'il appartient exclusivement à une seule caste, ainsi que l'ont éprouvé les Gaules, l'Égypte, les Indes de l'Orient! Ce n'est que lorsque tous peuvent y prétendre qu'il est la principale cause et la plus grande preuve des progrès de la civilisation.

Combien cependant ces mœurs, ces habitudes, ces opinions, avaient changé! La population avait augmenté ; les forêts avaient été brûlées, coupées, ou élaguées ; la diminution des bois avait produit le dessèchement d'un grand nombre de marais ; on avait débarrassé les rivières des tas énormes de rochers entraînés par la main du temps, et d'arbres immenses renversés les uns au-dessus des autres : les eaux, coulant avec plus de facilité, avaient favorisé

les transports; l'agriculture avait été encouragée; le commerce et l'industrie étaient nés de la communication avec les étrangers; des villes avaient été bâties, fortifiées, ornées; des monuments élevés, des spectacles établis.

Il n'en était pas de même des Germains lorsque, sous Auguste, Drusus étendit la domination romaine jusques au centre de la Germanie, et envoya même des partis au-delà de l'Elbe; lorsque ensuite les exactions et les cruautés de Varus causèrent un soulèvement général dans cette même Germanie, qu'Arminius ou Hermann, à la tête des Chérusques, descendus des montagnes d'où l'Ocker tire sa source, prit en quelque sorte à revers Varus et ses trois légions entre l'Ems et la Lippe, les surprit dans un bois, et les tailla en pièces; que Germanicus, profitant d'une division habilement suscitée entre Arminius et un Marobodunus, chef ou roi des habitants de la Bohême, vengea l'honneur de Rome, et en rétablit les affaires, qu'Arminius fut tué par ceux même qu'il avait arrachés à la servitude, et que, voulant expier ce crime féroce de leur sauvage et irréfléchie impétuosité, les Germains élevèrent à la mémoire de leur immortel libérateur une grande colonne, qu'ils nommèrent *Irmensaul* ou colonne d'Arminius, auprès de laquelle ils venaient tous les ans chanter ses louanges, et lui rendre une espèce de culte religieux.

A cette époque, ou peu de temps avant ces grands événements qui préparaient la destruction de ce même empire de Rome, que la puissance des armes venait à peine d'établir, les bois et les marais étaient si fort

multipliés dans cette Germanie arrosée par tant de rivières et de fleuves bien plus larges, bien plus profonds, bien plus rapides que de nos jours, et couvrant bien plus souvent de leurs flots de longues vallées et de vastes plaines, que la température en était au moins aussi froide que celle du Canada et des environs de la baie d'Hudson, lors de la découverte de l'Amérique septentrionale.

Lorsque l'hiver commençait d'y établir son long empire, les fleuves, les rivières et les marais ne présentaient plus que des surfaces de glace; et c'était au milieu des neiges durcies que les Germains étaient obligés de chercher la proie dont ils se nourrissaient. L'agriculture leur était bien peu familière. Ils avaient des troupeaux, mais ils en recherchaient le nombre plutôt que la beauté. Ils vivaient de pommes sauvages, de lait, et d'une sorte de fromage; mais il leur fallait aussi une autre nourriture, et leur vie se partageait, pour ainsi dire, entre la chasse, qui leur procurait les bêtes fauves qu'ils préféraient, et la guerre, qui augmentait ou défendait leur territoire et leurs troupeaux.

Les champs où paissaient ces troupeaux, et ceux qu'ils pouvaient cultiver pour quelques productions particulières, n'étaient que des propriétés communes confiées pour des temps plus ou moins courts; et cette mobilité des propriétés, ainsi que la facilité avec laquelle, de leur plein gré ou d'après les ordres de leurs chefs, ils transportaient leurs frêles demeures d'un endroit à un autre, leur paraissaient nécessaires pour que des habitations trop commodes ne les rendissent pas trop sensibles aux injures du temps,

que le goût de l'agriculture ne l'emportât pas sur celui de la guerre, que la distribution des objets que l'on possédait en propre ne fût pas trop inégale, et qu'il ne se formât pas une classe de riches et de forts, opprimant trop aisément les faibles et les pauvres.

Leurs habits étaient de peaux d'élan, de cerf, de renne, d'ours, d'urus, et d'autres animaux qui vivaient dans leurs forêts, ou ne consistaient que dans un sayon attaché quelquefois avec une simple épine. Les femmes portaient des peaux d'hermine et d'autres fourrures, ou des tuniques de lin, sans manches, qu'elles aimaient à pouvoir orner d'une bande de pourpre.

Ne sachant ni reconnaître, ni extraire, ni préparer le fer et les autres métaux que recélait leur pays, ils avaient peu d'épées, de cuirasses et de casques. Ils combattaient nus ou vêtus légèrement; mais ils avaient des piques qu'ils lançaient avec beaucoup d'adresse, et des boucliers peints, dont l'abandon, regardé comme une infamie, les aurait fait mourir désespérés. Ils chantaient en s'avançant vers l'ennemi; ils montaient sans aucune selle, et dirigeaient avec habileté des chevaux de leur pays vigoureux, aguerris, et dressés à attendre immobiles leurs maîtres, lorsque ces derniers préféraient de combattre à pied pendant quelques moments.

Ils portaient au combat des figures de leurs divinités, qu'ils tiraient de leurs bois les plus sombres.

Ils menaient, d'ailleurs, au milieu de leurs guerres, leurs enfants et leurs femmes, dans lesquelles ils reconnaissaient une sorte de prévoyance et d'inspiration divine, et dont ils respectaient les avis et les prédictions.

Dans ces moments terribles qui devaient décider de leur sort, ils s'environnaient de tout ce qui pouvait enflammer et récompenser leur courage. Ils avaient à défendre tout ce qui leur était cher : il fallait vaincre, ou perdre bien plus que la vie.

Leurs maisons étaient isolées, souvent environnées d'une sorte de clôture, enduites de terres de différentes couleurs, et placées à côté d'un souterrain où ils serraient quelques provisions, et où ils se retiraient pendant les très-grands froids. Mais, accoutumés à être presque toujours nus, combien ils devaient être peu sensibles aux plus fortes gelées de leur âpre climat, et combien leur éducation les préparait à cette espèce de combat si souvent renouvelé contre les frimas ! Les enfants des chefs, comme les fils de ceux que le sort des armes avait réduits à une sorte de servage, étaient élevés nus, au milieu des troupeaux. Pendant leur jeunesse, on aimait à les voir, également nus, sauter, danser, jouer au milieu des piques et des épées.

Lorsqu'ils étaient forcés à être en paix, ils passaient leur temps à dormir, à boire une espèce de bière, ou du vin si le voisinage des fleuves ou de la mer leur permettait de s'en procurer, et à des jeux de hasard, pour lesquels ils étaient si passionnés, qu'on voyait des Germains, n'ayant plus rien à perdre, engager leur liberté.

Dans ces intervalles de paix, leurs chefs étaient leurs juges et leurs arbitres; pendant la guerre, celui qui commandait l'armée avait droit de vie et de mort sur ceux qu'il conduisait. Ils étaient peu difficiles sur les excursions que leurs jeunes gens

pouvaient faire dans les cantons voisins, même en temps de paix; mais les droits de l'hospitalité étaient inviolables pour eux. L'étranger trouvait dans toutes leurs cabanes un asile où il était nourri, défendu et respecté comme un objet sacré.

C'est au milieu de leurs banquets qu'ils tenaient leurs grandes assemblées, et délibéraient sur leurs affaires les plus importantes; mais ils ne prenaient un parti que le matin du lendemain. Ils voulaient, comme l'a dit Tacite, discuter dans le moment de la plus grande franchise, et décider dans celui où leur raison était le plus calme.

C'était le mari qui apportait une dot à la femme, et ce qui peint les mœurs de ces peuples qui ont changé la face de l'Europe, ce douaire ne consistait que dans des bœufs, dans un cheval bridé, dans une épée, dans une lance, dans un bouclier. La polygamie leur était interdite, et l'adultère sévèrement puni.

Leurs funérailles étaient simples. On brûlait seulement les corps des principaux Germains avec des bois qu'on regardait comme précieux. Les armes du mort, et quelquefois son cheval de bataille, étaient placés sur le bûcher; et les parents élevaient un tertre de gazon à la mémoire de celui qu'ils avaient perdu.

Ils reconnaissaient plusieurs divinités, qu'ils représentaient par différentes figures, et dans les fonctions, les attributs et les signes emblématiques desquels on a cru retrouver en partie les usages, les opinions, les hiéroglyphes, les divinités de l'Orient ou de l'Égypte : leur *Thaut* se rapportait, par exemple,

au *Thau* des Celtes, au *Teutot* ou Mercure gaulois, au *Teutot* de Carthage, ou *Teautès* des Phéniciens, au *Thoyt* ou au *Thaut*, ou Mercure de l'Égypte. On croit que le nom d'Isis se retrouve dans *Isia*, aujourd'hui *Isinisca*, rivière de la Vindélicie; dans *Isemberg*, *montagne d'Isis*, de la même province; dans *Isna*, de la Rethie; Isna, dont l'emblème, comme celui des Parisiens de Lutèce, a été un vaisseau, ancienne image d'Isis; dans Isis, première dénomination d'une rivière de la Norique, qui se jette dans le Danube; dans *Isenac*, de la Thuringe, etc.

Les Germains consacraient à leurs divinités des forêts dont le silence et l'obscurité les pénétraient de respect et d'une sorte de terreur religieuse.

Ils cherchaient à deviner l'avenir comme tous les peuples sauvages, et tâchaient de découvrir leur destinée future dans les marques de branches d'arbres jetées d'une certaine manière, dans le vol des oiseaux, dans leur chant, dans les mouvements et le hennissement de chevaux blancs conservés dans les bois sacrés, et qu'on attelait à un char dirigé par un des prêtres. Ils sacrifiaient des animaux à ces divinités; et leurs idées religieuses avaient assez conservé de barbarie et de férocité, pour que dans certaines circonstances ils crussent devoir immoler à leurs dieux des victimes humaines.

La trahison et la lâcheté étaient regardées comme les plus grands crimes; et c'était dans le fond de leurs marais que les lâches trouvaient la mort.

L'écriture leur était inconnue; mais leur mémoire avait conservé d'antiques poëmes qu'ils chantaient en l'honneur de leurs héros, et par lesquels ils cé-

lébraient particulièrement Tuiston, qu'ils disaient engendré de la terre et qu'ils reconnaissaient pour l'auteur de leurs races, son fils Man ou Mannus, et ses trois petits-fils.

Au reste, il est aisé de conclure, de tant de ressemblances avec les nations demi-sauvages découvertes depuis les grands progrès de la navigation, soit dans les îles de l'Orient, soit dans les contrées américaines, une grande analogie entre la force et les autres qualités physiques des Germains et celles de ces mêmes nations. Leur manière de vivre avait dû augmenter ou diminuer d'une manière remarquable l'intensité de leurs sensations, et la vivacité ou la délicatesse des sens qui les reçoivent, les produisent, et les transmettent. Leur ouïe devait être plus facile à ébranler par des sons plus faibles ou plus éloignés; elle devait reconnaître plus sûrement les différentes nuances des vibrations sonores. Leur vue plus perçante distinguait de plus loin les dimensions, les formes et les couleurs. Leur odorat était sensible à des émanations bien plus déliées des substances odorantes, même lorsque de plus grandes distances les séparaient de ces substances. Mais leur goût, moins exercé par des aliments variés et délicats, était moins développé; et le toucher, dont les organes étaient endurcis par de rudes travaux et des froids âpres et rigoureux, était bien éloigné de présenter la sensibilité qu'il offre chez les peuples civilisés.

Et comme cet accroissement et cette diminution dans la bonté des sens étaient communs à presque tous les individus de ces nations, parce qu'ils étaient

soumis aux mêmes habitudes, et exposés aux mêmes intempéries, et que d'un autre côté le sens du toucher, celui qui rectifie tous les autres, est, si l'on peut parler ainsi, le sens de l'intelligence, de la raison et du génie, il n'est pas surprenant que les Germains, comme toutes les nations à demi sauvages, ou pour mieux dire comme tous les peuples enfants, montrassent dans leur caractère et dans leurs attributs quelques rapports de plus avec l'instinct des mammifères, dont l'odorat est peut-être l'organe le plus influent, et avec cette vivacité de sensations, cette activité de recherche, cette légèreté de mouvements, cette promptitude dans les déterminations, ce passage subit d'une affection à une affection opposée, cette tendance au changement de séjour, cette aptitude aux migrations, qui distinguent en général les oiseaux, ces êtres dans lesquels on peut remarquer une ouïe si fine, cause et résultat de leur talent pour le chant, et dont j'ai, dans le temps, montré par le calcul l'admirable perfection de la vue.

Cette nature de pays, couverts de forêts inondées, et dans lesquels il était si difficile de pénétrer, serait d'ailleurs prouvée par les moyens que Germanicus employa lorsqu'il voulut arracher aux Germains les enseignes de Varus, et les rendre à l'honneur et à la gloire. Trois fois, pour arriver jusques à l'Elbe, ou pour en revenir, il se crut obligé de transporter ses troupes par mer. Il aima mieux les exposer à tous les dangers des tempêtes, à la violence desquelles il ne put en effet les soustraire, et à tous les embarras d'une navigation intérieure contre le cou-

rant de rivières ou de fleuves souvent débordés, remplis de rochers et de débris, et couverts en beaucoup d'endroits de branches et même de grandes tiges flottantes, que de compromettre la sûreté de son armée au milieu de plaines noyées, de forêts inhospitalières, de marais infects, et d'embûches sans cesse renaissantes.

Et comme il nous importe d'avoir une idée nette de l'état auquel était parvenue sous les empereurs de Rome la civilisation européenne, afin de pouvoir mieux juger des combats que lui a livrés la barbarie, de sa résistance et de sa défaite, jusques à l'époque où, se relevant du milieu des ruines sous lesquelles elle paraissait anéantie, elle s'est avancée plus brillante que jamais vers de nouvelles victoires, nous croyons devoir dire quelque chose de ces bâtiments employés par les Romains pour le transport de leurs troupes.

Du temps de Germanicus, les Romains devaient, comme du temps de César, tirer de l'Espagne, qui leur était soumise, non seulement les bois, les cordages, les voiles, et tout ce qui leur était nécessaire pour construire, gréer et équiper leurs flottes, mais encore les équipages destinés à les conduire et à les faire manœuvrer. Des galères escortaient ordinairement les vaisseaux de transport qui allaient à rames et à voiles, et que cependant on ne confiait guère à l'Océan que dans les temps où l'on croyait pouvoir compter sur des vents favorables.

Lorsque César voulut, pour la seconde fois, conduire ses troupes en Angleterre, il fit faire des vaisseaux de transport dont les bords, plus bas qu'à l'or-

dinaire, devaient donner plus de facilité pour le débarquement. Son armée était composée de vingt-cinq mille hommes d'infanterie, et de deux mille cavaliers. Il avait fait construire six cents bâtiments de transport; ainsi chaque bâtiment, en supposant tous ces petits vaisseaux d'une égale grandeur, et une distribution uniforme de cavaliers et de fantassins ne portait que de quarante-un à quarante-deux hommes de pied, de trois à quatre cavaliers, et de trois à quatre chevaux.

C'était cependant avec ces frêles bâtiments que les Romains passaient le détroit de Gibraltar, doublaient le cap Sacré, aujourd'hui Saint-Vincent, ceux de Finistère et d'Ortégal, s'exposaient aux orages du golfe d'Aquitaine ou de Gascogne, ou s'aventuraient dans la haute mer sans le secours de la boussole, bravaient les périls de la Manche et du détroit de Calais, et pénétraient dans la portion de l'Océan Atlantique nommée Mer d'Allemagne, pour parvenir jusques aux embouchures du Rhin, de l'Ems, du Wéser ou de l'Elbe.

Ces voyages, souvent répétés par les Romains, montrent quel était, après Auguste, l'état de la navigation, de quelle utilité elle pouvait être au commerce, et quelles routes elle pouvait, malgré l'imperfection de ses moyens et la construction défectueuse des vaisseaux, lui ouvrir par la Mer Rouge, pour arriver d'un côté aux côtes orientales de l'Afrique, et de l'autre au golfe Persique, aux rivages occidentaux de la grande péninsule de l'Inde, et même au-delà de Ceylan, et du grand golfe de Bengale. Que l'on compare les distances et les dangers,

que l'on compense les uns par les autres, et l'on verra que la route suivie au travers du grand Océan, autour de l'Espagne et des Gaules, présentait plus de difficultés que les routes qui procuraient à l'Europe, par la Mer Rouge et les mers voisines de cette dernière, les productions que l'Afrique et les Indes devaient à l'art ou à la nature.

Au reste, à cette navigation des bords de la Méditerranée vers le centre, et du moins vers les frontières de la Germanie, se liait un grand ouvrage, exécuté par les soins de Drusus, père de Germanicus, un large canal qui réunissait le Rhin à l'Yssel, et qui, semblable à un fleuve, subsiste comme un beau monument de ce que pouvait encore la puissance romaine pour rivaliser la nature.

Vers ce temps où le fils de Drusus faisait triompher au-delà du Rhin les armes de Rome, une petite contrée de l'Orient voyait naître celui dont la parole devait renouveler la face de la terre. Ceux même à qui la lumière de la foi ne révèlerait pas la nature divine de Jésus, verraient en lui l'admirable auteur du plus grand et du plus heureux changement que puissent raconter les annales du monde. L'esprit de l'Évangile a pénétré jusques au plus profond des cœurs; il y a gravé les principes d'une morale aussi douce que sublime, et, rendant à la nature humaine toute sa dignité, quels progrès n'a-t-il pas imprimés à la civilisation? Nous observerons plus d'une fois dans cette histoire les mémorables effets de cette puissance invincible, contre laquelle tous les efforts des passions humaines ont été et seront toujours vains; et le tableau de cette guerre se

liera avec ceux des combats de la civilisation contre la barbarie, pour compléter le récit des progrès des lumières et de la dispersion des ténèbres.

Ce fut sous Claude que se tint à Jérusalem la première assemblée des disciples de Jésus, et que l'on donna la première forme à cette Église destinée à répandre dans toutes les parties du monde les principes de la bonté, de la justice, du désintéressement, de la charité fraternelle, de l'oubli des offenses, de la bienveillance, étendue même jusques à ses ennemis, et de cette égalité touchante qui ne laisse voir sur la terre que des enfants d'une même famille, que des fils d'un Dieu unique, le père commun de tous les humains.

Ce même Claude, dont les troupes commandées par Plautius avaient pénétré dans la Grande-Bretagne jusques aux rives de la Tamise, alla se mettre à la tête de l'armée victorieuse. La présence du chef de l'empire augmenta l'ardeur des soldats. Ce ne fut pas leur confiance dans son habileté, mais l'espérance d'obtenir de plus grandes récompenses qui anima leur courage, et valut à Plautius de nouveaux succès, dont la flatterie se servit pour donner à Claude et à son fils le surnom de Britannicus. Ces succès furent d'autant plus grands, que l'or des Romains avait corrompu beaucoup de Bretons, ressource funeste qui retombe bientôt sur celui qui l'emploie, lorsqu'au lieu du peu d'or qu'il offre on peut espérer d'obtenir par la force ce qu'il aurait voulu se réserver.

Il est à remarquer que Claude mena des éléphants dans la Grande-Bretagne; ils n'auraient pas

pu y résister long-temps à la rigueur des hivers; mais leur première vue a pu effrayer les Bretons; et il était dans les anciens usages de Rome d'employer dans les nouvelles guerres tous les moyens d'attaque ou de défense dont s'étaient servis les ennemis qu'elle avait vaincus.

Il est à remarquer aussi que la Grande-Bretagne était encore remplie de bois et de marais, et que, dans des guerres postérieures à celle de Claude, un grand nombre de Bretons n'avaient encore en combattant ni la tête ni la poitrine couvertes.

Ce sont ces mêmes Bretons dont il paraît que les Phéniciens, ces hardis navigateurs, avaient découvert par mer l'île écartée, même avant le siége de Troie. Les Carthaginois, après les Phéniciens, avaient continué de commercer avec cette île, d'où ils tiraient l'étain, et dont ils cachaient avec le plus grand soin la situation aux autres nations, afin de conserver le commerce exclusif de ce métal, de tout temps recherché.

Vers l'époque de l'expédition de Claude, nous voyons les Romains faire travailler leurs soldats, pendant les trèves ou les intervalles de paix, à des ouvrages d'une grande importance, et qui montraient les vues étendues qu'ils avaient encore pour ajouter à la beauté des villes, aux commodités des habitants, à la salubrité des pays, à la facilité des communications, à la prospérité de l'agriculture, aux richesses du commerce. On construisit dans un grand nombre de provinces septentrionales des Gaules, comme on en avait construit plus anciennement dans la Gaule méridionale, des routes mili-

taires, des chaussées élevées au milieu des terrains fangeux ou fréquemment inondés, des aqueducs pour donner des eaux salutaires et des bains nombreux à des cités populeuses, des digues pour préserver des contrées basses des ravages des fleuves.

Drusus avait commencé une digue pour contenir les eaux du Rhin; elle fut achevée par Paulinus Pompeius. Corbulon fit communiquer par un canal le Rhin avec la Meuse; et Lucius Vétus, concevant un projet bien plus grand et bien plus utile, voulant remplacer par une navigation intérieure assurée, une navigation extérieure soumise à tous les hasards de l'inconstance des vents, et à tous les périls de violentes tempêtes, avait arrêté la communication de la Méditerranée avec l'Océan Atlantique, par le Rhône, la Saône, la Moselle et le Rhin. Près de dix-huit cents ans se sont écoulés avant que cette belle idée de Lucius Vétus ait été renouvelée. Tout nous fait espérer qu'enfin elle sera réalisée, et que les deux mers, que le génie français a déjà réunies par la Garonne, par la Loire, par la Seine, par la Somme, et par l'Escaut, le seront encore par le Rhône et le Rhin, quelles que soient les rivières qu'on préfère pour opérer cette jonction. Il paraît, au reste, que la proximité des sources du Madon et de celles de la Saône n'avait pas échappé à Lucius Vétus, non plus que la facilité de rendre très-navigable cette rivière de Madon, qui se jette dans la Moselle.

Pendant que les généraux de Rome s'occupaient ainsi de l'agriculture et du commerce, Columelle servait encore mieux l'agriculture, par l'ouvrage qui

a immortalisé son nom, et transmis ses importants avis à tous les siècles comme à toutes les contrées ; et telle est l'admirable prérogative du génie, c'est qu'il commande dans tous les temps et dans tous les lieux, pendant que les dépositaires de la force des peuples, même les plus puissants, ne peuvent se faire obéir que dans des espaces et des temps resserrés par d'étroites limites.

Le même siècle a vu fleurir Phèdre, qui déguisait la vérité sous le charme de l'apologue, pour qu'elle ne fût pas repoussée ; Celse, Quintilien, Sénèque, son neveu Lucain, Perse et Juvénal. Rome brillait encore de la gloire des lettres ; mais il faut observer que Phèdre était de Thrace, et que Columelle, Quintilien, Sénèque et Lucain étaient Espagnols.

Les sciences physiques et naturelles, excepté la médecine, étaient encore dans l'enfance ; le peu que Sénèque a laissé à ce sujet suffirait pour le prouver ; et d'un autre côté quelle horrible idée donneraient seuls de l'époque dont nous parlons, les tableaux laissés par Perse et par Juvénal, des vices, des désordres et des crimes qui souillaient la reine des cités ! Quels hideux présages de la chute dont elle était menacée, et de l'asservissement dans lequel elle allait tomber !

Un grand capitaine rappelait cependant les plus beaux jours de la milice romaine ; les Arméniens et les Parthes avaient été vaincus par Corbulon ; et c'était sous ces heureux auspices qu'avait commencé la guerre judaïque, bien plus importante pour le genre humain que ne le paraît d'abord la destinée d'une petite contrée, tant les résultats de cette guerre de-

vaient se lier par de nombreux rapports avec la manifestation et l'agrandissement de la morale de Jésus, du règne de cette égalité et de cette fraternité religieuses dans lesquelles les nations voyaient l'origine et l'image céleste de cette égalité des droits civils, vers laquelle elles tendent sans cesse à remonter comme vers leur source.

Mais quatre tyrans avaient succédé à Auguste. Tibère, Caligula, Claude et Néron avaient ravagé la terre; leur sang avait coulé sur leur trône funeste. Le monde, si paisible depuis les dernières victoires remportées par Auguste, commence à s'agiter; les Gaules, les Espagnes, tous les royaumes dont l'empire est composé, secouent tout-à-coup un joug qui les révolte. Quatre empereurs qui n'avaient pour eux ni l'adoption de leur prédécesseur, ni l'autorité du sénat, ni le choix du peuple, et qui ne tenaient leur pouvoir que des acclamations de leurs soldats, élèvent les aigles romaines les uns contre les autres. Les cohortes prétoriennes, les armées de Syrie, celles des bords du Rhin, et toutes les légions répandues dans l'Orient et dans l'Occident, depuis l'Arabie et la Perse jusques à la Grande-Bretagne, s'animent et se menacent. Conduites par leurs empereurs, elles traversent l'empire d'une extrémité du monde à l'autre, pour décider leurs querelles par de sanglantes batailles; et pour ne pas perdre de vue notre objet principal, voyons particulièrement Caius Julius Vindex, descendu des anciens rois d'Aquitaine, et gouverneur de la Gaule celtique, méconnaître la puissance romaine, de qui il tenait son pouvoir, attaquer l'empire qui chancelle, lever l'étendard con-

tre Néron, réunir à lui une grande partie des Gaules, et reconnaître Galba.

Les Frisons, qui avaient passé le Rhin, s'établissent dans les terres incultes de la Belgique, sans redouter les légions romaines occupées ailleurs, et qui, au lieu de vouloir défendre ou reculer une frontière, combattaient pour l'empire.

Les exactions et les atroces indignités commises par les Romains, suites déplorables de l'avilissement de l'autorité civile, qu'aucune véritable constitution n'avait défendue, et que les institutions avaient faiblement protégée, ces exactions et ces indignités avaient révolté les Bretons. Ils avaient repris les armes contre les Romains. Le général Pétilius en triomphe. En vain la courageuse reine Vaodicé, paraissant à cheval à la tête de son armée, laissant flotter sur sa cotte d'armes ses beaux et longs cheveux blonds, éclatante de beauté, intrépide comme un héros, embrasa-t-elle tous ses guerriers d'une ardeur qu'on aurait crue invincible; en vain ses chariots portèrent-ils le désordre dans les rangs de ses ennemis; en vain, suivant l'historien Lesley, combattit-elle en désespérée, à la tête de cinq mille Bretonnes : elle fut contrainte de céder à sa destinée. N'ayant plus que sa gloire et sa fierté, elle se tua après la bataille, pour se dérober aux outrages du vainqueur. Mais par combien de pertes les Romains achetèrent leur victoire! Et que l'on remarque ce fait si important dans l'histoire des Barbares, les Romains ne vainquirent que parce qu'ils comptaient des Pictes ou des Écossais dans leur armée, et parce que les Bataves, cédant, comme les nations imprévoyantes, à une frivole rivalité, avaient fait la

faute énorme de s'allier contre les Bretons à ces mêmes Romains.

Mais cette faute fut bientôt réparée. L'année 69 de l'ère vulgaire voit commencer la grande guerre des Gaules. Et quelles scènes vont se succéder sur cet ancien théâtre de la gloire de César!

L'armée de Cologne avait suffi pour faire empereur Vitellius, qui l'avait gagnée par ses largesses, et, ce qui avait été bien plus dangereux, par sa trop grande indulgence. Elle s'était avancée vers l'Italie sous la conduite de Valens. Pendant qu'elle traversait les Gaules, les Gaulois avaient tremblé devant elle, tant il restait encore du respect que le nom romain avait inspiré. La bataille de Bédria, donnée le 6 avril 69, avait détrôné Othon, qui s'était tué le lendemain.

Civilis, à la tête des Bataves, lève le signal de l'insurrection. Les Germains offrent des secours à ces restaurateurs de la liberté des Gaules. La cavalerie batave, qui était à l'aile gauche des Romains, et sur la fidélité de laquelle ils eurent le tort généreux de compter, les abandonne pendant la première bataille qu'ils livrent à Civilis, et passe de son côté. Des commandants romains sont soupçonnés de favoriser secrètement l'insurrection de Civilis, dans l'espérance de se saisir d'un trône qu'il paraissait alors si aisé de renverser et de relever.

Les Germains s'emparent d'un vaisseau chargé de blé et échoué dans le Rhin à cause des basses eaux, et ne donnent pas peu d'inquiétude à l'armée impériale, obligée de faire venir par mer une grande partie de ses subsistances. Ils battent les Romains, qui n'obéissent plus à leurs généraux.

Civilis, indépendamment de la force des armes, emploie avec succès les promesses, dont il est prodigue, et les fausses nouvelles, qu'il ne cesse de répandre. D'abord, il avait eu l'air de ne combattre que Vitellius; mais lorsque Vespasien est reconnu dans les Gaules, il fait dire aux généraux de ce nouvel empereur, qu'il est résolu à délivrer du joug des Romains, non seulement la Batavie, mais encore toutes les Gaules. Un grand combat s'engage à Geldube; des troupes gasconnes, envoyées du fond de l'Aquitaine, arrivent pendant la mêlée, et déterminent l'avantage en faveur des Romains. Mais Vocula, qui commandait ces derniers, ne profite pas d'une nouvelle victoire. Son armée se mutine; elle massacre son ancien général, Hordéonius; elle veut de même massacrer Vocula.

Cependant le bruit se répand que les Daces, dans la Mœsie, et les Sarmates, dans la Pannonie, tenaient assiégées les légions de ces contrées lointaines. Ces rumeurs, les succès de Civilis, la révolte de l'armée romaine, l'affaiblissement de l'empire déchiré par les guerres civiles, les mauvais traitements que faisaient subir aux Gaulois ceux qui levaient les tributs de Rome, déterminèrent l'insurrection des Tréviriens, les plus braves des Belges, que l'on regardait comme les plus redoutables des Gaulois, parce que, étant les derniers venus de la Germanie dans les Gaules, ils avaient plus conservé de l'âpre et sauvage audace des Germains, et qu'ils s'étaient établis par des victoires plus récentes dans les pays qu'ils occupaient.

Les druides, que les édits de Claude et des autres

empereurs n'avaient pas pu détruire, croient voir luire le jour de reprendre leur puissance. Ils sortent de leurs forêts mystérieuses ; ils proclament la volonté des dieux ; ils annoncent que le ciel s'est expliqué en faveur des Gaulois ; ils montrent dans le fameux incendie qui avait ravagé Rome et attaqué le Capitole, le signe du courroux des dieux et de la translation de l'empire. Classicus et Julius Tutor sont à la tête de ceux de Trèves, et Julius Sabinus commande ceux de Langres.

On voit auprès de Nuitz le premier exemple de ce que peut produire d'épouvantable la perte de la discipline, de l'amour de la patrie et de l'honneur. Les Gaulois enrôlent, à prix d'argent, les soldats et même les centurions romains, et leur demandent, pour gage de la parole qu'ils en exigent, la captivité et la vie des commandants que Rome leur avait donnés.

Et voyez quel affreux spectacle vont donner ces troupes romaines qui ont abjuré les vertus civiles et militaires de ceux qui avaient conquis le monde. Un Romain obéit à l'ordre de Classicus de Trèves, et va tuer son général Vocula.

Les autres chefs des légions qui s'étaient livrées aux Gaulois sont arrêtés. Classicus entre dans le camp des Romains, avec les marques de l'empire de Rome. Quelle honte pour la capitale du monde ! mais combien elle l'avait mérité ! Il reçoit le serment des soldats romains, au nom de l'empire des Gaules ; il les récompense en raison de leurs crimes et de leurs perfidies. Qui ne voit dès ce moment que l'empire de Rome et les Gaulois eux-mêmes seront la proie des Germains ?

Mais jetez les yeux sur les suites déplorables de ces horribles événements. Il restait des Romains assiégés dans le vieux camp; ils demandent la vie. On leur fait prêter serment à l'empire des Gaules, comme ceux qui s'étaient si bassement vendus. On les dépouille; ils partent, et une troupe de Germains les massacre en route.

Civilis, cependant, ni aucun de ses Bataves, ne jurent obéissance à l'empire des Gaules. Il paraît qu'il espérait pouvoir avec le secours des Germains, dont les Bataves s'étaient séparés plus récemment que les autres Belges, et avec lesquels ils devaient par conséquent avoir conservé des rapports plus intimes, vaincre non seulement les Romains, mais encore les Gaulois, et faire ce que fit Clovis quatre siècles plus tard.

Une fille du pays des Bractériens, des environs de la Frise, dans la Basse-Allemagne, et nommée Velléda, prophétise dans une vieille et haute tour. Civilis lui fait présent d'un prisonnier romain, chef de légion, que l'on assassine avant qu'il parvienne jusques à Velléda.

Toutes les légions du haut et du bas Rhin, qui n'avaient encore reçu ni la mort ni la servitude, sont enveloppées par Tutor; elles sont contraintes à jurer fidélité à l'empire des Gaules; on les fait aller de Nuitz à Trèves. Quelle marche, pour ainsi dire funèbre, que celle de ces légions désarmées, soumises aux Gaulois qu'elles avaient tant de fois asservis, insultées par un vainqueur farouche, captives sous les enseignes gauloises, voyant traîner celles de Rome renversées, s'avançant mornes, honteuses, le

désespoir dans le cœur, et craignant à chaque instant d'être massacrées comme les troupes du vieux camp!

La cavalerie de la marche d'Ancône ne peut se résoudre à partager tant d'ignominie; elle s'immortalise : elle a le courage de se séparer des légions; elle va à Mayence; elle rencontre le meurtrier de Vocula, que lui livre, pour ainsi dire, la justice divine, et voulant venger l'honneur de Rome, elle l'immole.

Plusieurs nations de la Germanie veulent qu'on rase la ville de Cologne, cette colonie romaine qu'Agrippine avait fondée, et qu'on en fasse une de leurs métropoles; et, ce qui peint les mœurs que les Germains avaient conservées, et celles que les Gaulois avaient à cette époque, les Tenctériens, habitants de la rive droite du Rhin, auprès de cette même colonie d'Agrippine, proposent aux Colonais de tuer les Romains qui habitaient parmi eux, de renoncer à l'alliance de Rome, de quitter leurs mœurs voluptueuses, et de raser leurs murailles, comme un obstacle à leur liberté et à leur indépendance.

Civilis, qui continue de dissimuler son véritable projet, gagne les habitants du pays de Tongres, en les assurant qu'il ne combat que pour la liberté générale.

Julius Sabinus, de Langres, se fait proclamer empereur. On peut croire que c'en est fait de la puissance de Rome dans les Gaules; mais les Gaulois étaient devenus trop différents de ceux qui avaient ravagé et la ville de Rome et le temple de

Delphes : leurs mœurs avaient suivi les progrès de la civilisation de l'Italie; leurs institutions n'avaient pas changé avec leurs mœurs; et leurs divisions intestines, qui les avaient livrés aux armes de César, devaient les perdre une seconde fois. Quelles leçons pour les peuples!

Sabinus attaque les Séquaniens, ses voisins, et qui s'étaient refusés à le reconnaître; il est entièrement défait par les habitants de ces montagnes, qui depuis ont fait partie de la Franche-Comté. Il se retire dans un de ces souterrains si connus dans la Germanie, et conservés encore, en si grand nombre, dans les Gaules; il se cache dans cet asile ignoré, où il avait l'habitude de renfermer ses trésors. Le bruit de sa mort sauve sa vie pendant neuf ans. Éponine, dont le nom seul rappellerait l'héroïsme, va le joindre dans sa retraite. Leur secret n'est point découvert, ou du moins trahi; et ce qui donne une idée remarquable du peu de police et de surveillance qu'il y avait alors dans la capitale même de l'empire romain, Éponine, dans ses projets hardis, parvient à mener Sabinus à Rome et à le reconduire dans son souterrain, sans que personne reconnaisse celui dont elle ne cessait de feindre de déplorer la perte. On ne soupçonna pas même le voyage du malheureux chef des Gaulois. Renfermée avec l'époux qui lui est si cher, dans son asile ténébreux, elle y met au monde deux jumeaux; elle les y allaite. Tant de tendresse, de dévouement, de courage et de constance méritait un meilleur sort. Le souterrain de Sabinus est découvert; on le conduit à Vespasien, avec son épouse, dont les re-

proches irritent l'empereur. Vespasien oublie l'admiration due à la tendresse héroïque et au courage indomptable d'Éponine, et la mort de Sabinus souille son règne. Telle est du moins le fond de l'histoire de ce Gaulois, racontée par Plutarque d'après ce qu'il a dit en avoir appris à Delphes d'un des fils de Sabinus.

Mais quoi qu'il en soit des circonstances du récit de Plutarque, la défaite de Sabinus et le bruit de sa mort avaient changé les dispositions des Gaules. Elles s'étaient divisées : le plus grand nombre des peuples qui les habitaient penchaient pour se soumettre de nouveau aux Romains; plusieurs de leurs chefs négligeaient et leurs avantages et même leur sûreté : il semblait que le génie de Vespasien, remplaçant celui de Rome, avait fléchi la fortune.

Sextilius Félix, envoyé par l'empereur, arrive dans le nord des Gaules. Les Romains qui servaient dans les troupes de Tutor l'abandonnent; plusieurs Gaulois sortent aussi des rangs de l'armée de Tutor; ils relèvent ensemble les enseignes de Vespasien. Pétilius Céréalis, général de Rome, s'avance vers les insurgés. Il renvoie dans leurs foyers ceux des auxiliaires gaulois qui faisaient partie de son armée. Il voyait ce qu'étaient devenus ces Gaulois, autrefois si redoutables aux Romains, et maintenant si façonnés à un joug dont aucune institution n'avait pu les préserver. Ce coup de politique lui réussit. Les Gaulois qu'il décharge du service militaire, qu'il renvoie, qu'il désarme, bien loin d'être blessés de ce traitement, qui aurait indigné leurs valeureux ancêtres, n'en sont que plus attachés aux Romains,

qu'ils remercient pour ainsi dire de leur enlever l'honneur avec la liberté. N'est-il pas évident que les Gaulois ne pouvaient plus résister ni à Rome ni à la Germanie ? Un ascendant funeste les avait subjugués ; leur destinée était d'obéir ; la lutte n'était plus qu'entre Rome et la Germanie ; le Français Clovis devait la décider à Tolbiac.

Céréalis est vainqueur : mais il fait plus que de vaincre ; il accueille, il rassure, il console les soldats romains qui avaient subi le joug honteux des Gaulois ; et quelle force nouvelle accroît par là son armée !

Civilis, cependant, Classicus et Tutor formaient un triumvirat redoutable. Une grande bataille va se livrer entre Cologne et la Moselle. L'armée alliée se compose de Germains, de Bataves et de Gaulois ; leurs chefs les haranguent, et ce qui est à remarquer, et montre les degrés de civilisation qui séparaient ces trois peuples, on exhorte les Gaulois à combattre pour la liberté, les Bataves pour la gloire, et les Germains, encore trop voisins de l'état sauvage, pour le riche butin qui appartiendrait au vainqueur.

La bataille était gagnée par les alliés, lorsque les Gaulois se souvenant trop des habitudes de la Germanie, qui avaient été les leurs, ne s'occupent que de ce butin précieux qu'on avait annoncé aux Germains ; les Romains les surprennent, les battent, et la victoire se tourne du côté des aigles de Rome.

Céréalis poursuit ses succès. Civilis avait, par le moyen d'une digue, changé en partie le cours du Rhin, et porté les eaux de ce fleuve sur les campagnes voisines. L'inondation devait sauver la Batavie,

comme elle l'a sauvée dix-huit siècles après, lorsqu'elle allait succomber sous la puissance victorieuse de Louis XIV ; les Romains ne s'avancent et ne combattent qu'avec peine, au milieu des marais et des champs inondés : la fortune de Céréalis l'emporte. . . . .

Civilis tente de nouveaux hasards : il détruit en partie la digue élevée par Drusus, et augmente l'inondation. Il va avec Classicus et Tutor solliciter de nouveaux secours de la Germanie : il attaque plusieurs quartiers romains ; les Germains de son armée sont près d'enlever le trop imprudent Céréalis. . . . .

Il réunit enfin auprès de l'embouchure du Rhin et de la Meuse tous les vaisseaux qu'il avait pris aux Romains dans plusieurs fleuves ou rivières, et particulièrement dans le Rhin ; il leur donne pour voiles ces étoffes si communes dans la Germanie, dans la Grande-Bretagne et dans l'antique Gaule, des *soies* bigarrées de plusieurs couleurs. Il combat la flotte romaine ; le succès est incertain, et peu disputé. Il aurait pu cependant ensuite profiter de la nature du pays et de la saison pour ruiner l'armée romaine, comme le voulaient les Germains ; mais il est gagné, ainsi que Velléda, par l'heureux Céréalis. Il fait la paix, il met fin à la guerre des Gaules, qui pouvait avancer de plusieurs siècles la destruction de Rome ; il sauve l'empire par sa défection, et ternit tous ses exploits. . . . .

Vespasien est trop habile pour ne pas profiter du bonheur de Céréalis, et de la faiblesse du chef des Bataves. Il maintient toutes les Gaules en paix, et

sous la domination romaine; et cependant, si nous écoutons ce que l'historien Josèphe fait dire à ce sujet par Aristobule, le dernier roi des Juifs, que ce prince veut engager à rester soumis à l'empire, les Gaules, sous le règne de Vespasien, comprenaient trois cent quinze peuples, renfermaient douze cents villes, et présentaient tout ce qui peut être nécessaire au bonheur des nations.

Mais c'était précisément ce nombre de trois cents quinze peuples qui faisait la faiblesse des Gaulois. S'ils n'avaient formé qu'une seule nation, ils auraient conquis le monde. Pendant plus d'un siècle, ils avaient combattu vaillamment pour leur liberté; et sous Vespasien, divisés, énervés, efféminés, soumis, ne pensant plus ni à leur liberté ni à leur indépendance, ils étaient maintenus par douze cents soldats de Rome.

Mais dans ce même temps, qu'étaient les Germains? Écoutons encore à ce sujet Aristobule, ou, si on l'aime mieux, Josèphe, ou plutôt ce que l'Europe, l'Asie et l'Afrique en disaient à cette époque.

Leur population devait être bien faible au milieu de leurs marais souvent glacés, et de leurs forêts si vastes et si froides, et néanmoins on les croyait très-nombreux, parce que souvent on apprenait qu'ils attaquaient de toutes parts. On ne parlait que de la grandeur de leur taille, de leur courage, de leur audace aussi téméraire, disait-on, que celle des animaux les plus féroces, de leur mépris de la vie, *de leur âme plus grande que leur corps*. Huit légions étaient occupées à garder les bords des fleuves qui leur servaient de frontières, et que les Romains

avaient hérissés de places fortes et de retranchements.

Vers le même temps, Tite, fils de Vespasien, acheva la guerre judaïque, que son père, obligé d'aller prendre les rênes de l'empire, n'avait pu terminer. Il s'empara de Jérusalem après un siége trop fameux par les horribles suites de la famine que subirent les assiégés. La nature se révolte au récit de ces lamentables effets. On s'afflige en voyant la politique romaine contraindre Tite à réduire sous le joug une nation que les disciples de Jésus devaient regarder comme coupable du plus grand des crimes, mais dont le fils de Vespasien dut admirer la constance, le courage, l'amour pour sa patrie, et l'attachement impérissable à ses lois civiles et religieuses.

C'est de ce siége que l'on peut dater l'exil de cette nation juive qui, avec si peu de forces et un si petit territoire, occupa si long-temps la puissance des vainqueurs du monde, résista avec tant d'énergie à Vespasien et à Tite, et, dispersée sur toute la surface de la terre, n'a succombé ni sous la violence, ni sous le mépris plus terrible encore; et toujours soutenue par cet amour d'une patrie que rien n'a pu lui faire oublier, et par l'espérance d'un libérateur qu'elle ne cesse d'attendre, conserve depuis dix-huit cents ans, sur tous les points du globe, sa langue, ses usages, ses mœurs, ses cérémonies, ses institutions, son code, son culte, tels qu'elle les avait reçus quinze siècles avant la perte du territoire qu'elle avait conquis.

Les résultats de cette constance si remarquable ont influé plus d'une fois sur les grands événements que nous aurons à raconter.

Sous ce même Vespasien vivait Pline, qui, au milieu des nombreux devoirs que lui imposèrent les grandes places auxquelles il fut appelé par un empereur digne de lui rendre toute la justice qui lui était due, trouva le temps d'élever un grand monument à sa propre gloire, et en quelque sorte à celle du genre humain; grava sur ce monument l'histoire du monde, de l'homme, de ses arts, des animaux, des plantes, des substances minérales, ou plutôt le tableau des connaissances humaines de son temps, et a laissé un nom qui est devenu pour ainsi dire le titre d'honneur de nos plus célèbres naturalistes modernes.

C'est d'après ce grand homme, mort victime de son zèle pour le progrès de la science, et dont le Vésuve est, si je puis m'exprimer ainsi, l'immense et durable mausolée, que je vais tracer quelques traits de l'état de ces connaissances humaines, ou plutôt de la civilisation à l'époque à laquelle nous sommes parvenus. Il est nécessaire d'établir ces bases afin d'avoir un juste et grand objet de comparaison, auquel nous rapporterons, dans le cours de notre histoire, les différents degrés de la décadence, et les diverses nuances des progrès de cette même civilisation, le véritable sujet de notre travail.

De quel éclat n'avaient pas brillé l'éloquence, la poésie, l'histoire! Les noms de Démosthènes, de Cicéron, d'Homère, de Virgile, de Pindare, d'Horace, d'Hérodote, de Thucydide, de Xénophon, de Tite-Live, de Salluste, de Suétone, de Tacite, reçurent à jamais une sorte de culte. Personne, même depuis la renaissance des lettres, ne s'est élevé au-

dessus d'eux. L'éloquence, la poésie, l'histoire, sont sorties pour ainsi dire toutes formées des mains de la nature.

A l'époque de Pline, les historiens, les poètes, les orateurs que nous venons de rappeler, avaient presque tous cessé de vivre depuis long-temps. Leurs successeurs ne les avaient pas égalés; mais leurs ouvrages existaient dans toutes les bibliothèques.

Les Romains avaient hérité de tous les arts de la Grèce. L'architecture grecque, cette fille du génie et du goût, avait acquis à Rome plus de grandeur, de richesse et de majesté : on croit avoir fait le plus grand éloge des édifices modernes, en les comparant à ceux des anciens. Les architectes de la capitale du monde savaient distinguer les substances les plus propres à donner à leurs ouvrages de l'éclat et de la solidité; ils avaient composé avec de la chaux, des terres, des laves et des sables, des mortiers d'une très-longue durée; ils taillaient des pierres énormes, aussi dures que belles; remuant de grandes masses, les élevant et les maintenant les unes au-dessus des autres, ils leur imprimaient le charme des proportions; ils revêtaient des marbres les plus remarquables par les nuances et le mélange des couleurs, les murs de leurs édifices; ils en soutenaient les portiques par des colonnes de ces mêmes marbres, dont ils formaient aussi les pavés de ces grands bâtiments, lorsqu'ils ne préféraient pas de composer ces pavés de ces superbes mosaïques qui, rivales des produits de la peinture, et en perpétuant les compositions, ont résisté à tous les bouleversements enfantés par vingt siècles. L'Europe, l'Asie

Mineure, l'Afrique, étaient couvertes des monuments de l'architecture, dont d'immenses et imposantes ruines attestent encore la perfection. Partout s'élevaient, vers le temps de Pline, des temples, des cirques, des théâtres, des basiliques, des palais, des ponts, des bains, des colonnes, des obélisques, des mausolées, qui rappelaient presque par leur grandeur les pyramides d'Égypte, et les surpassaient par leur beauté et la riche variété de leurs ornements.

Les musées les plus fameux de l'Europe resplendissent encore de ces chefs-d'œuvre de la sculpture ancienne, où l'art paraît s'être surpassé lui-même, de ces bas-reliefs, de ces statues, de ces admirables compléments des chants de la poésie et des récits de l'histoire, de ces images que les nations se disputent la gloire de posséder, et dans lesquelles semblent respirer, pour l'instruction de tous les âges, ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre.

Les statuaires anciens, que je ne puis nommer parce que je ne fais point l'histoire de l'art et que je n'offre qu'un aperçu de celle de la civilisation, avaient érigé des statues équestres; ils avaient exposé à la vénération des peuples des statues colossales des plus grandes dimensions. Une de ces statues, si supérieures à la grandeur naturelle, fut faite par Zénodore, loin de Rome, et au milieu des montagnes de l'Auvergne,

Les tableaux proprement dits des anciens ont péri. Les peintures et les dessins de ces mêmes anciens, conservés sur les murs de leurs édifices, sur leurs vases, sur leurs ustensiles, sur leurs mosaïques,

ne permettent pas de parler, de l'art qui entre leurs mains imitait la nature par des couleurs ou par de simples traits, avec la même précision que de leurs grands talents pour la sculpture et pour l'architecture; mais qui ignore l'illusion produite par leurs tableaux fameux, la grande renommée dont jouissent leurs peintres les plus célèbres, et le prix qu'attachaient aux beaux ouvrages de peinture ou de dessin ces Asiatiques, ces Grecs et ces Romains, que devaient rendre si difficiles leur bon goût, la direction générale de leurs idées vers le grand et le beau, leurs poëmes, leurs monuments, leurs bas-reliefs et leurs statues? Pline rapporte qu'Attale, roi de Pergame, acheta cent talents un tableau d'Aristide, de Thèbes, et que César en donna quatre-vingts d'un tableau de Timomachus.

Nous sommes conduits naturellement à parler ici de la musique des anciens.

L'histoire de cette musique devrait être faite d'après de nouvelles vues.

Pour bien entendre ce que les anciens auteurs ont écrit à ce sujet, pour concilier ce qui paraît contradictoire, il faudrait commencer par écarter de l'objet de son examen tout ce qui, sous le nom de musique, se rapporte, ou à la poésie, ou à la philosophie, ou à une branche des mathématiques, et ne constitue pas l'art de plaire et d'émouvoir par des combinaisons de sons. Il faudrait ensuite ne pas regarder la musique des anciens comme de même nature que la nôtre, et ne pas la juger d'après nos principes, nos conventions, nos habitudes, mais d'après les habitudes, les conventions, les principes

des anciens. Les bornes de ce discours nous permettent à peine d'indiquer à cet égard ce qui devrait former le fond d'un ouvrage particulier dont nous avons depuis long-temps le projet de nous occuper.

La musique des anciens, considérée indépendamment des paroles, avec lesquelles elle était presque toujours réunie, et dont elle ne se séparait presque jamais que pour former des airs de danse, avait des beautés admirables et très-touchantes, parce qu'elles étaient très-simples. Presque toujours identifiée avec le mètre et le rhythme de la poésie, elle recevait de cette perpétuité et de cette régularité de rhythme et de mètre une puissance à laquelle il était difficile de résister, et dont la musique moderne offre des exemples très-beaux, mais malheureusement très-rares. Les différentes gammes de cette musique antique n'étaient pas toutes conformes aux véritables rapports des sons donnés par la nature; mais un long usage y avait accoutumé l'oreille d'autant plus aisément, qu'il paraît que des accords simples et naturels tempéraient le mauvais effet de l'altération des sons, dans certaines gammes établies par des calculs beaucoup plus que par des expériences, et adoptées par l'esprit beaucoup plus que par le cœur. Nous entendons tous les jours dans les temples chrétiens des restes plus ou moins défigurés de cette musique grecque, conservés dans les anciens plain-chant, et particulièrement dans ceux des églises romaine, milanaise, etc.

Lorsque le pape saint Grégoire, qui était un très-grand musicien, arrangea les différents airs de

la liturgie et des offices ecclésiastiques, il employa la musique de son temps, c'est-à-dire la musique antique, la musique grecque, la musique romaine; il fut contraint de lui ôter la plus grande partie de sa force, en la privant de celle du mètre et du rhythme, pour la plier à des prières ou à des cantiques écrits en prose latine, c'est-à-dire à des paroles qui n'avaient jamais de rhythme, et qui ne présentaient que très-rarement un mètre. Son talent le dirigea cependant si bien, qu'il est, dans sa liturgie, des airs très-rapprochés du mètre et du rhythme, et dont la simplicité est d'ailleurs remplie d'expression; et il se pourrait qu'on dût compter parmi ces beaux airs de saint Grégoire, celui de la préface du canon de la messe, et celui de l'oraison dominicale.

La musique moderne, établie sur des gammes tout-à-fait différentes, et qui sont presque toujours d'accord avec la nature, ayant adopté une harmonie susceptible des plus nombreuses combinaisons, et ayant à sa disposition les instruments les plus variés, les plus étendus, les plus mélodieux, et les artistes les plus habiles, a fait des progrès rapides, auxquels elle en ajoutera de plus éclatants encore lorsqu'on rappellera souvent la simplicité de cette mélodie antique qui parvient si facilement à l'âme, et qu'on aura recours à la puissance d'un mètre et d'un rhythme habilement soutenus, heureusement variés et savamment combinés.

C'est cette musique antique, intimement liée avec leur poésie sublime, que les anciens employaient dans les chœurs et dans d'autres parties de leurs tragédies, de ces drames qui ont immortalisé Eschyle,

Sophocle et Euripide, et qui, par l'expression la plus naturelle et la plus vive des sentiments les plus profonds, les plans les plus simples et les tableaux les plus touchants, faisaient couler de si douces larmes.

Les comédies d'Aristophane, de Plaute et de Térence sont dans les mains de tous les amis des lettres; on les a élevées bien haut; on leur a comparé les pièces du plus grand auteur comique, de notre Molière; et comme toutes les bonnes comédies, elles complèteraient le tableau des mœurs et de la civilisation à l'époque où elles ont paru.

Avons-nous besoin d'ajouter que la déclamation et l'action dramatique devaient être portées à un degré bien remarquable sur les théâtres des anciens, puisque les Roscius, les Ésope, les Bathille, les Pylade, inspiraient tant d'enthousiasme aux maîtres du monde et aux plus grands des Romains?

Quels progrès n'avaient pas fait faire à la philosophie spéculative les maximes ou les ouvrages de Pythagore, de Socrate, de Platon, de Zénon, d'Épicure, de Cicéron, de Sénèque, et de leurs nombreux disciples! A mesure que le luxe, réparti sans proportion, et devenu sans bornes par la conquête du monde, corrompait les mœurs, énervait les caractères, et tendait à les livrer en proie à tous les vices, cette dégénération funeste était retardée dans son cours par les heureux effets des ouvrages et des maximes de ces philosophes. Les erreurs se dissipaient, les préjugés nuisibles perdaient de leur force, les principes du juste et de l'injuste s'établissaient, les règles de conduite s'épuraient, les jugements se rectifiaient, la douce persuasion s'insinuait dans les

cœurs ; la vertu avait son culte ; les deux grands dogmes conservateurs de toute société, ceux d'une vie future et de la justice de l'Être des êtres, encourageaient les bons, contenaient les méchants, consolaient le malheur ; et les esprits étaient, pour ainsi dire, insensiblement préparés à cette morale divine que Jésus venait de révéler.

Pour avoir une idée de l'état de la jurisprudence au temps de Pline, il suffit de rappeler que si les différentes lois grecques et romaines qui composent de nos jours la plus grande partie des codes des nations civilisées, n'avaient pas encore été réunies en un seul corps, elles existaient déjà presque toutes, invoquées à chaque instant par d'éloquents orateurs, et expliquées par de savants jurisconsultes.

Les mathématiques avaient eu leur Pythagore, leur Euclide, leur Archimède ; Strabon avait fait fleurir la géographie ; Hipparque, Bérose, Ptolémée, avaient multiplié, recueilli et coordonné un grand nombre d'observations astronomiques, distingué les groupes des étoiles, conçu différentes combinaisons des mouvements des corps célestes pour expliquer les apparences observées. Il ne leur manquait que des télescopes pour apercevoir les astres qui échappent à la vue simple, et les sublimes théories de Képler, de Newton et de leurs illustres successeurs, pour déterminer les lois qui régissent tous les corps disséminés dans l'espace.

La physique spéculative avait été cultivée par un grand nombre de savants depuis Thalès et Pythagore ; ils avaient transmis à la Grèce et aux autres contrées civilisées de l'Europe ce qu'enseignaient

à ce sujet les écoles de l'Orient et celles de l'Égypte. Presque toutes les opinions émises par ces divers philosophes ont été exposées en très-beaux vers par Lucrèce. Et qu'on ne s'étonne pas des erreurs que renferment leurs systèmes ; le temps n'était pas encore venu de n'admettre que ce qui est prouvé, d'observer long-temps et de comparer avec soin les phénomènes, de les soumettre à des épreuves répétées dans différentes circonstances, de se méfier des analogies, et de ne cesser de mesurer, de peser et de calculer.

La physique expérimentale n'avait pas été cependant entièrement négligée ; on avait même obtenu en la cultivant des succès remarquables. Archimède, indépendamment des machines puissantes qu'il avait inventées, avait trouvé les miroirs capables de brûler à de grandes distances, et qui de nos jours ont été retrouvés par Buffon. Plusieurs machines hydrauliques avaient été multipliées ; on avait perfectionné les horloges d'eau ; Ctésibius avait construit des instruments de musique pneumatiques et hydrauliques, et dont les développements successifs ont donné naissance aux grandes orgues de nos temples ; et on n'ignorait pas que lorsqu'on frottait le succin et le soufre, ces substances attiraient les corps légers dont elles étaient voisines.

On avait fait par conséquent les premières expériences de cette branche de la physique, si curieuse et si importante, à laquelle les modernes ont donné le nom d'électricité.

On était familiarisé aussi avec la vertu attractive que les pierres d'aimant exercent sur le fer. Que le

hasard eût fait suspendre à un fil délié une de ces pierres magnétiques, et l'on aurait découvert la direction de l'aimant vers le nord : ce seul hasard aurait pu donner la boussole à l'Europe.

Praxagoras de Cos, Dioclès, Hérophile, Érasistrate, Asclépiade, Thémison, Athénée de Cilicie, et surtout Hippocrate qui les avait précédés, avaient peut-être donné à la médecine toute la perfection dont elle était susceptible à une époque où la physique, la chimie, l'anatomie, l'histoire naturelle, existaient à peine, et où la véritable méthode de traiter les sciences, cette méthode féconde que les âges modernes ont due principalement à Bacon et à Descartes, était encore entièrement ou presque entièrement inconnue.

Mais l'art dans lequel les Romains avaient toujours excellé, et dans lequel ils excellaient encore du temps de Pline, était l'art de la guerre. On dirait qu'ils avaient toujours présents ces vers de Virgile, qu'on a répétés si souvent, et qu'une voix irrésistible leur faisait toujours entendre ces prophéties magiques qui leur assuraient la conquête du monde.

Cet art, auquel tout se rapportait dans Rome, et auquel les opinions religieuses des Romains sur leur origine les avaient pour ainsi dire consacrés, était parvenu, par la constance de leurs efforts, à un degré bien supérieur à celui où les autres nations l'avaient porté. Nous avons vu que dans cet art tout ce qui était relatif à la discipline, au courage, au mépris de la mort, à la gloire du nom romain, aux manœuvres, aux marches, à la précision dans les mou-

vements, à la persévérance dans les travaux, à la sûreté des camps, avait été admirable.

Il n'avait manqué à l'art militaire, chez ces mêmes Romains, que cette tactique particulière, à laquelle on ne pouvait penser qu'après l'invention des armes à feu, de l'artillerie, de l'artillerie volante; et cette stratégie transcendante, née si récemment et si perfectionnée dans les dernières années du siècle qui vient de s'écouler, ainsi que dans les premières de celui qui commence. Qui ne sait que cette stratégie est la science hardie de disposer, d'après un plan calculé, de plusieurs grandes armées distribuées sur une ligne de plus de cent myriamètres, séparées par de grandes distances, et paraissant étrangères les unes aux autres, de les lier par des opérations concertées, de leur imprimer des mouvements combinés, de les soutenir les unes par les autres, de les diriger vers le même but, de les soumettre, dans les résultats de leurs manœuvres, à une volonté unique, et de leur donner les mêmes relations et les mêmes correspondances mutuelles de marche ou de position qu'aux différents corps, ou aux ailes d'une même armée?

Lorsque les Romains étaient attaqués en même temps sur plusieurs points de leurs immenses frontières, ils suppléaient à cette stratégie par le nombre de leurs légions, ou par la rapidité avec laquelle ils les transportaient de l'Asie ou de l'Afrique à l'extrémité septentrionale ou occidentale de l'Europe; mais c'étaient des corps isolés, et entièrement indépendants, et non pas des parties d'un seul tout, réunies par un système d'opérations subordonnées les unes aux autres.

Il s'en fallait de beaucoup que l'art naval fût aussi avancé chez les Romains que l'art militaire proprement dit. En vain avaient-ils recueilli et même perfectionné tout ce que l'expérience et le génie du commerce avaient pu apprendre aux Égyptiens, aux Phéniciens et aux Carthaginois; en vain avaient-ils construit des vaisseaux, sur lesquels ils avaient placé plus de douze rangs de rames : ils ne connaissaient pas la boussole; ils ne pouvaient pas braver l'obscurité des brumes, les ténèbres de la nuit, et la violence des tempêtes au milieu des plus vastes mers; ils ne pouvaient que naviguer de rivage en rivage, s'écarter très-peu des côtes maritimes, et chercher un asile dans les ports ou dans les anses, lorsque les vents commençaient à soulever les flots avec impétuosité. Ils avaient dû ne donner à leurs constructions navales que les dimensions qui exigeaient peu de profondeur dans les eaux, et leur permettaient de trouver des abris, même sur les rivages les plus inhospitaliers. Qu'elles étaient loin, ces frêles et petites embarcations, de ces vaisseaux à trois ponts que le génie des sciences et des arts est parvenu à construire, lancer et conduire sur les deux Océans! et combien l'imperfection et la petitesse des bâtiments des anciens, et la seule manière de naviguer qui leur était connue, nuisaient à la grandeur et à la célérité de leurs entreprises maritimes, militaires ou commerciales!

Mais si l'art de la guerre était le premier art des Romains, celui qu'ils honoraient le plus ensuite était celui de l'agriculture. Ils avaient recherché, encouragé, protégé tout ce qui se rapportait à cet

art de la paix, la source la plus abondante du bonheur, de la force et de la stabilité des empires. Ils rappelaient toujours avec un noble orgueil que les plus illustres de leurs plus anciens généraux cultivaient la terre de leurs mains victorieuses; et c'était de lauriers qu'ils étaient fiers de voir les charrues couronnées.

Ils avaient réuni toutes les lumières de l'expérience, pour donner aux maisons des colons, aux granges, et à tous les autres bâtiments qui leur étaient nécessaires, l'exposition la plus salubre et la plus convenable; distinguer les qualités des terres, les vertus des divers engrais, l'utilité des différentes charrues; reconnaître les labours et les semences les mieux adaptés aux terrains et aux saisons; employer à propos les arrosements et les transplantations; prévenir ou guérir les maladies des objets de leur culture attentive; nettoyer, vanner, conserver les produits des récoltes, en retirer les plus belles farines, en former des pâtes, les rendre plus agréables et plus légères par la prompte fermentation des levains, et les convertir enfin en pain plus savoureux.

Ils cultivaient presque toutes les espèces de froment et d'autres plantes céréales qui croissent maintenant dans les contrées où l'agriculture est le plus favorisée.

Ils ne donnaient pas de moindres soins à la culture de la vigne et à la fabrication du vin; et cette culture devait être bien ancienne dans leur patrie, ainsi que celle des figues, et l'art d'extraire, à l'imitation de la Grèce et des contrées orientales ou africaines, une huile douce du fruit amer de l'oli-

vier, puisqu'on a écrit que c'étaient le vin, l'huile et les fruits des figuiers qui avaient attiré les Gaulois en Italie.

Les Romains connaissaient différentes espèces de vignes qui croissaient en Italie ou dans des contrées étrangères; ils n'ignoraient, ni les divers genres de culture qu'elles exigeaient, ni les différentes manières de faire le vin, ni les précautions que demandait sa longue conservation, ni les moyens d'y ajouter par des mélanges et des procédés particuliers des qualités qui en augmentaient le prix. Ils comptaient jusqu'à vingt-une espèces de vins naturels ou modifiés par l'art; et la Gaule narbonnaise fournissait déjà à leur commerce des vins recherchés.

Nous donnerions une liste trop longue, si nous voulions nommer toutes les plantes légumineuses et potagères qu'employaient les Romains, soit qu'elles vinssent naturellement dans leurs champs, ou qu'elles fussent les produits d'une culture plus ou moins soignée.

Ils distinguaient particulièrement dans leurs jardins ou dans leurs campagnes, plusieurs espèces ou variétés de melons, de concombres, de citrouilles, de raves, de raiforts, de panais, de navets, de choux, d'aulx, d'ognons, de poreaux, de ciboules, de scuilles, de laitues, de chicorées, de bettes, d'asperges, d'ache, de persil, de mélisse, de basilic, de roquette, de cerfeuil, de chervis, d'aunée, d'aneth, de rue, de cresson, de menthe, de pouliot, de cumin, de câpriers, de livèche, de sarriette, d'origan, de romarin, de poivrette, de férule, de pavots, de pourpier, de coriandre, d'aroche, d'o-

seille, de parelle, de moutarde, de marrube, de serpolet, de poirée, de fenouil.

Leurs médecins se servaient de plusieurs de ces plantes, et y ajoutaient diverses espèces ou variétés de mauves, d'althée, de pavots sauvages, de tithymale, de réglisse, d'ortie, de pariétaire, de chardonnette, de camomille, d'héliotrope, de tournesol, de liserons, de laiteron, de fougères, de berle, de bolets, et d'autres champignons, dont plusieurs, réunis à la truffe, et particulièrement à celle de la Cyrénaïque, étaient d'ailleurs servis sur leurs tables somptueuses.

Mais nous devons faire remarquer quelques-uns des fruits dont ils avaient enrichi leurs vergers.

Le prunier particulier, venu de Damas, était déjà connu en Italie; les Romains comptaient d'ailleurs dix espèces ou variétés de pruniers.

La caprification, cet art de hâter la maturité et d'augmenter la beauté des figues, en introduisant dans leur intérieur un insecte particulier, était employée avec succès. Vingt-neuf espèces ou variétés de figuiers, le mûrier, l'arbousier, le cormier, le noyer, le citronnier, l'oranger, le poncire, le pistachier, le grenadier, le pêcher, l'abricotier; huit espèces de cerisiers, parmi lesquelles on distinguait surtout celle que Lucullus avait apportée du royaume de Pont, et qui avait déjà réussi sur les bords du Rhin, et jusque dans la Grande-Bretagne; quatre espèces de sorbiers; huit variétés ou espèces de châtaigniers; trois nèfliers; plus de quatorze espèces de pommiers, et plus de vingt de poiriers, prouvaient leurs recherches et leur soins assidus.

Leurs forêts ou leurs jardins offraient un grand nombre d'arbres et d'arbustes qu'ils savaient, suivant la nature de ces arbustes et de ces arbres, semer, planter, greffer, soigner dans des pépinières, élever sur les hauteurs, ou placer dans des terrains fréquemment inondés, et qu'ils avaient distingués à cause de l'utilité ou de l'agrément qu'ils en retiraient.

Tels étaient le platane, apporté de l'Orient dans une île de la Méditerranée, pour y orner, disait-on, le tombeau de Diomède, venu ensuite en Sicile, et de Sicile en Italie, où l'ombre de ses larges feuilles et de ses nombreux rameaux était très-recherchée, et parvenu, dès le temps de Pline, jusques aux Belges, voisins de l'Océan et de la Grande-Bretagne; l'arbre dit d'ébène, qui avait décoré le triomphe de Pompée vainqueur de Mithridate; l'épine de Babylone, les térébinthes, le cèdre du Liban, le sapin, l'épicéa; différentes espèces de pins, celui qui leur donnait la poix et la résine; l'if, le chêne toujours vert, le houx, le tamaris; le cyprès, qu'ils avaient consacré aux funérailles; le genévrier; trois espèces de buis, le liége, huit espèces ou variétés de myrtes, treize variétés ou espèces de lauriers, l'arbousier; treize sortes de chênes, quatre de frênes, dont une produit la manne; deux de tilleuls, dix d'érables; le cytise; quatre espèces ou variétés d'ormes, trois de peupliers, le blanc, le noir, et celui que l'on nommait le libyque; huit sortes de saules; divers palmiers; plusieurs autres arbres ou arbustes de la Grèce, de l'Asie, de l'Arabie, de l'Égypte, de l'Afrique septentrionale; et enfin, dans toutes les con-

trées favorisées par le soleil et par le voisinage de la mer, l'olivier, qui leur fournissait cette huile dont la fabrication leur était familière, et dont ils employaient une si grande quantité.

Pendant ce temps, la forêt Hercynienne, que l'on avait à peine traversée après cinquante ou soixante jours de marche, et plusieurs autres forêts aussi sauvages, hérissaient une immense portion de la froide Germanie, et empêchaient, par leur ombre épaisse, les rayons du soleil de parvenir jusques à la terre qu'elles recouvraient. Les chênes, qui les composaient en très-grande partie, croissaient, dit Pline, avec une grande facilité jusque sur le bord de l'Océan. Succombant à la violence des vents et des flots, ces arbres majestueux entraînant avec leurs racines des terrains comparés à des îles, flottaient au gré des vagues, et imitant de loin, par leurs immenses rameaux, des mâts, des vergues, des cordages, paraissaient au milieu de la faible clarté des nuits, comme une flotte redoutable qui, plus d'une fois, avait effrayé des escadres romaines, en leur faisant craindre et même commencer un combat inégal.

Les Romains ne s'étaient pas peu occupés non plus de multiplier autour d'eux les fleurs, dont ils aimaient tant à parer leur tête, leurs banquets, leurs demeures, leurs temples et les statues de leurs dieux; et voici celles qu'ils préféraient : plusieurs espèces ou variétés de roses, de lis, de violettes, de soucis, de gantelée, de safran, d'amarante, de cyclame, de mélilot, d'aurone, de leucanthème, de rhododendron, de passe-fleur, d'asphodèle, de glaïeul, de jonc odorant, de narcisse, d'iris, d'anémone, d'hya-

cinthe, de pervenche, de thym, de serpolet, de marjolaine, de lavande.

Ils ne se contentaient pas des parfums naturels qu'exhalaient plusieurs de ces fleurs; ils recherchaient des odeurs plus fortes et moins fugitives. Ils formaient avec l'encens, la myrrhe, plusieurs autres substances, et particulièrement, des résines d'Arabie et d'Orient, des compositions odorantes de différentes consistances; et le luxe avait rendu l'usage de ces onguents odoriférants si cher aux descendants des premiers et agrestes habitants de Rome, qu'ils ne s'en servaient pas seulement dans leurs palais, dans leurs bains, dans leurs fêtes, dans leurs festins; mais que, par une dépravation de mœurs et une altération d'idées bien extraordinaires, et contre lesquelles Pline n'a pu s'empêcher d'exprimer une sorte d'indignation philosophique, ils en parfumaient leurs tentes, et en répandaient sur leurs aigles guerrières.

Le poivre, quelques autres épiceries, et même le sucre de l'Inde, ne leur étaient pas inconnus.

Le lin, le chanvre, le coton, leur fournissaient leurs toiles, et particulièrement ces grandes voiles qu'ils étendaient sur leurs amphithéâtres, pour se garantir de l'ardeur du soleil. Ils se servaient du sparte pour former de grossiers tapis.

Si nous passons des plantes aux animaux, nous trouverons qu'ils avaient des notions très-exactes sur les bœufs sauvages, les bisons, les élans de la Germanie. Les lions et plusieurs autres animaux féroces de l'Afrique avaient paru dans leurs arènes. Sous César, ils avaient vu une girafe dans les jeux

du cirque. Ils avaient quelquefois conduit des éléphants armés en guerre, au milieu de leurs légions, et c'étaient des éléphants qu'on avait attelés au char de Pompée, lorsqu'il triompha de l'Afrique.

Ils élevaient des oies, des poules, et des paons qui s'étaient très-multipliés en Italie, et qu'on compta pendant long-temps parmi les aliments les plus recherchés, depuis que le célèbre orateur Hortensius en eut fait servir sur sa table; et en parlant de la domesticité de plusieurs autres oiseaux, Pline remarque que M. Lælius Strabo renferma le premier dans des volières ces animaux à qui la nature avait assigné le ciel pour domaine.

Des viviers, construits avec beaucoup d'art, servaient à engraisser les murénophis ou murènes, et les autres poissons auxquels les anciens attachaient tant de prix.

Des parcs renfermaient les huîtres les meilleures au goût. D'autres huîtres produisaient pour eux des perles d'une grande beauté; pendant que les animaux à coquille auxquels on a donné le nom de pourpre, leur fournissaient cette couleur consacrée aux premiers magistrats et aux chefs des nations, et qui, suivant la manière dont on la préparait, et les substances avec lesquelles on la mêlait, donnait la pourpre violette, la pourpre plus rouge, qu'on avait préférée à la violette, et la pourpre deux fois teinte, qui l'avait emporté sur la rouge.

Les abeilles, très-multipliées dans presque toutes les contrées, produisaient une grande abondance de miel et de cire. Le commerce leur apportait la

soie de l'Orient; et indépendamment de la garance, de l'orchanette, et de plusieurs autres plantes indigènes, ils avaient recours à la cochenille dans leurs teintures.

Ils savaient reconnaître, exploiter, purifier ou employer différentes mines de fer, de cuivre, de plomb, d'étain, d'argent, d'or, de mercure, d'antimoine, de zinc; allier et cémenter plusieurs de ces substances métalliques; former les différents airains de Corinthe, de Délos, d'Ægine; se servir des oxides et des sulfures de ces mêmes métaux; du cinnabre, du minium, de la céruse; étudier les diverses propriétés des sels, des fossiles, des gemmes, des terres, des pierres, des rochers, des granites, des jaspes, des jades, des marbres, de l'albâtre, du gypse, de l'alun, de l'amiante, des agates, des prases, des émeraudes, des opales, des grenats, du cristal, des aigues-marines, des topazes, des diamants, du souffre, de la houille, de l'asphalte, du jaïet, des laves pesantes ou légères, des verres ou des cendres volcaniques, de l'obsidienne, des ponces et des pouzzolanes.

L'ivoire et les ossements des animaux vertébrés, les coquilles, les restes ou les empreintes de végétaux, enfouis dans la terre à des profondeurs plus ou moins considérables, n'avaient pas échappé à leurs regards ni à leur méditation; et la comparaison de ces fossiles avec les êtres organisés que leur avaient fait connaître Aristote, Pline, Théophraste, ainsi que toutes les réflexions qu'avaient fait naître les grandes conceptions de ces illustres fondateurs des sciences naturelles, avaient élevé les considéra-

tions des philosophes jusques à plusieurs des opinions les plus remarquables des géologues modernes, et particulièrement jusques à celles qui concernent le séjour de la mer sur les continents actuels de la terre. Quelques-unes de ces considérations étaient même depuis long-temps vulgaires, puisque Ovide avait cru pouvoir les revêtir de tout le charme de sa poésie.

Quel parti cependant l'industrie des Romains avait-elle tiré de tant de substances qu'ils connaissaient? Écoutons encore Pline.

Ils avaient fabriqué, soit pour des tapis, soit pour d'autres meubles, soit pour des robes et des habits, des tissus formés de poils de plusieurs animaux très-multipliés autour d'eux, tels que les chèvres, les lapins, les lièvres, et des étoffes de laine d'une grande finesse, très-souples, peintes de diverses nuances, brodées en différentes couleurs, et souvent ornées de fils et de lames d'or ou d'argent.

Ils travaillaient l'ivoire, non seulement pour de petits ouvrages agréables ou utiles, mais pour décorer leurs tables, leurs lits, leurs siéges, leurs tribunaux, et pour former avec des métaux, auxquels on le réunissait après avoir donné différentes dimensions aux plaques dans lesquelles on l'avait divisé, les statues les plus grandes et les plus renommées.

La cire leur servait, et pour les tablettes sur lesquelles ils écrivaient, et pour éclairer leurs demeures, et pour composer ces statues de leurs aïeux, ces objets d'une vénération si religieuse, ces modèles des vertus militaires et civiles, conservés avec

tant de soins, honorés avec tant de respect, et dont la présence inspirait un si noble enthousiasme, en rappelant de glorieux souvenirs.

Ils employaient cette cire dans beaucoup d'arts, de procédés et d'usages, soit en la laissant dans toute sa pureté, soit en la mêlant avec d'autres substances, et, par exemple, avec la poix, qui alors prenait le nom de *zopissa*.

Les oliviers ne pouvant pas leur donner l'immense quantité d'huile qui leur était nécessaire pour leur industrie, pour leur régime, pour leurs exercices, pour différents autres objets, ils en exprimaient des fruits oléagineux de plusieurs autres arbres; et les poissons qui abondaient dans leurs mers, dans leurs lacs et dans leurs rivières, étaient pour eux la source précieuse d'une autre huile qui, pour plusieurs usages, remplaçait sans inconvénient celle de l'olivier.

Les Romains n'ignoraient pas que le feu des fourneaux pouvait rivaliser avec celui des volcans pour vitrifier diverses substances; que par le choix de ces substances, et particulièrement du sable et des sels qu'on soumettait à son action, on produisait des verres de différentes qualités, et que dans les Indes on faisait avec du cristal, que l'on parvenait à fondre, de très-belles masses de ces mêmes verres.

Ils imprimaient les formes les plus élégantes aux vases, qui étaient si multipliés dans les maisons les plus simples, comme dans les palais les plus magnifiques; à ceux que l'on façonnait avec la terre de Samos, comme à ceux auxquels ils attachaient une si grande valeur, que l'on nommait *murrhins*, et sur

la nature desquels nous ne pouvons mieux faire que de renvoyer au beau travail de mon savant confrère et ami M. Mongez, administrateur des monnaies de France.

Ils faisaient aussi de ces vases dont les formes étaient si gracieuses, avec du gypse blanc et transparent ou faux albâtre, et avec de l'albâtre véritable, dont la couleur *de miel*, pour employer l'expression de Pline, était si douce à la vue; lorsqu'on voyait au travers de la substance du vase, ou la lumière du jour, ou celle d'une lampe.

Ils avaient en métaux précieux, en argent et même en or, d'autres vases de différentes grandeurs, des monnaies, des médailles, des anneaux, des couronnes, des lits destinés pour les festins, et relevés par de belles ciselures, des ustensiles de diverses formes, des trépieds, d'énormes candélabres, des bas-reliefs, des bustes, des statues. Vers la soixante-dixième olympiade, la Grèce éleva une statue d'or à l'orateur Gorgias (Léontinus), dans le temple de Delphes; et Pompée étant dans la Judée, et y donnant un repas solennel à mille convives, les fit tous servir en vaisselle d'or, dont les assiettes ou les plats furent souvent renouvelés.

Ils chargeaient d'ornements également d'or ou d'argent, ou d'autres métaux dorés, les chars sur lesquels ils étaient montés lors de leurs entrées triomphales, ceux même qui leur servaient dans leurs voyages, et les litières, qu'ils préféraient dans plusieurs circonstances; et si l'on veut juger du goût qui présidait à tous ces ouvrages, de la pureté des formes, de la convenance des proportions, du fini de

l'exécution, du caractère de noblesse et de grandeur que les artistes grecs ou romains parvenaient à donner à toutes leurs productions, que l'on entre dans les précieux muséums où l'on conserve tout ce qui a été trouvé au milieu des ruines d'Herculanum et de Pompéia, et l'on verra avec admiration combien l'art des anciens a mérité de diriger l'art des modernes.

Ces arts de toute espèce, cultivés du temps de Pline avec tant de succès, étendaient leur influence et répandaient leurs chefs-d'œuvre dans les différentes colonies des Espagnes et des Gaules; mais à mesure que l'on s'éloignait de l'Asie Mineure, de la Grèce et de l'Italie, la lumière de ces arts s'affaiblissait insensiblement, et finissait par s'évanouir au milieu de la nuit de la barbarie.

Mais combien les produits de ces arts étaient inégalement répartis dans l'empire! Combien les richesses y étaient inégalement distribuées! Ne craignons pas de le répéter : Combien de chétives cabanes à côté des *maisons dorées!* Combien de pauvres livrés à toutes les horreurs de la misère, à côté des possesseurs d'immenses richesses! Ces misères, ces chaumières ne sont que trop attestées par la fortune prodigieuse de quelques particuliers. Le commerce avec l'Inde, l'Asie Mineure, l'Égypte, d'autres grandes parties de l'Afrique, l'Espagne, la Lusitanie, les Gaules, la Bretagne, faisait couler en Italie des sources d'or et d'argent dans lesquelles trop peu de personnes pouvaient puiser. C'était une malheureuse suite d'une organisation sociale trop vicieuse, et dont les changements successifs qu'éprouvait l'Europe rendaient chaque

jour les conséquences plus funestes. Il suffit, pour donner une idée de cette accumulation de richesses entre les mains d'un seul homme, de citer l'exemple rapporté par Pline. Cæcilius Claudius Isidorus avait laissé en mourant, malgré les grandes pertes qu'il avait faites pendant les guerres civiles, quatre mille cent seize esclaves, trois mille six cents paires de bœufs, deux cent cinquante-sept mille beliers, moutons ou brebis, et trois cent soixante millions de sesterces.

Quelles réflexions importantes fait naître cet exemple !

Premièrement, quelle influence prodigieuse devait exercer un homme qui avait droit de vie et de mort sur quatre mille cent seize esclaves, et qui, à une époque où l'amour de la patrie était éteint, où les devoirs les plus sacrés étaient obscurcis, où la terreur inspirée par des révolutions sanglantes et par les tyrans qu'elles plaçaient sur le trône au milieu des proscriptions, donnait tant de force à l'intérêt personnel, pouvait corrompre, attacher à son sort, et soumettre à sa volonté un si grand nombre de prolétaires ! Et cette influence était d'autant plus redoutable, qu'aucune loi fondamentale ne l'avait prévue.

Deuxièmement, nous voyons dans la nature des richesses de Cæcilius Claudius Isidorus un reste respectable de cette grande importance qu'attachaient les anciens Romains à la propriété territoriale, à la culture des champs, à la possession des troupeaux. Ce sentiment avait survécu à toutes leurs vertus.

Troisièmement, on ne peut expliquer l'existence

de ces monceaux de métaux réunis dans la possession d'un seul individu, qu'en rappelant que les Romains, vainqueurs de l'Europe et d'une grande partie de l'Afrique et de l'Asie, avaient apporté et accumulé dans leur capitale, l'or, l'argent et tous les objets précieux de ces contrées. Et voilà pourquoi, en prenant Rome, les Barbares prirent ou détruisirent toutes les richesses de l'empire.

Et lorsqu'on rapproche cette fortune d'Isidorus de la destinée de tant d'esclaves, de la misère de tant de prolétaires, de la pauvreté de tant de braves soldats retirés dans les hameaux qui les avaient vus naître, de la pénurie d'un si grand nombre de Romains, de Grecs, d'Espagnols, de Gaulois, quelle inégalité monstrueuse on a sous les yeux! inégalité d'autant plus terrible, qu'aucune institution ne pouvait en arrêter les effets destructeurs! Dans combien d'âmes résidait un ressentiment secret! et quel feu caché était près d'éclater avec violence sur tous les points de la surface de l'empire!

Ah! si le corps social avait pu résister à tant de causes de mort, quels progrès rapides n'aurait pas faits la civilisation! Le degré auquel elle s'était déjà élevée n'était pas aussi inférieur qu'on aurait pu le croire, à celui auquel elle est parvenue de nos jours. On était assez près, à cette époque, de trois grandes découvertes qui en ont enfanté tant d'autres, et que les invasions des Barbares ont retardées pendant tant de siècles, de celles du télescope, de la boussole et de l'imprimerie. Avec le télescope, les anciens auraient trouvé le système de l'univers; avec la boussole ils auraient reconnu l'Amérique, et fait le tour

du monde; avec l'imprimerie, ils auraient peut-être sauvé l'empire.

Mais tous ces produits du génie, ces résultats des arts, ces vraies richesses de l'homme, que nous venons de compter rapidement, devaient être perdus, détruits, ou enveloppés dans les ténèbres. Heureusement, des manuscrits dépositaires de tous les dons de la pensée, ont été préservés des flammes, conservés dans des asiles, retrouvés sous des ruines; la civilisation n'a pas péri; et la nature, qui, par ses catastrophes et ses bouleversements, semblait conspirer avec la fureur des Barbares pour détruire les plus beaux ouvrages de ses enfants, a contribué à les dérober au fer et au feu dévastateurs. Le Vésuve en engloutissant tant de chefs-d'œuvre dans Herculanum et dans Pompéia, sous des couches épaisses de laves, les a préservés de l'anéantissement, jusques au moment où la civilisation brillant d'un nouvel éclat, et n'ayant plus rien à craindre de l'ignorance et de la barbarie, a retrouvé, pour ainsi dire, sous ces laves amoncelées, les archives des arts des anciens, des preuves irrécusables du degré auquel ils s'étaient élevés, et des modèles ou des copies de ces objets si bien représentés par le peintre naturaliste dont le nom a immortalisé l'éruption de 79, qui lui donna la mort.

Vers le temps où ce grand homme a composé de si beaux tableaux de l'état de la civilisation, Vespasien cessait de vivre. Il n'avait régné que dix ans, et cependant il laissa dans l'abondance et la paix l'empire, qu'il avait trouvé dans l'épuisement et dans le trouble. Il légua Titus aux Romains; mais Titus ne

devait vivre que bien peu d'années. S'il leur avait légué des institutions sages et conformes aux principes conservateurs de toutes les sociétés, peut-être aurait-il changé le destin de l'empire : mais quand il n'y a plus de patrie, les meilleurs souverains eux-mêmes ne pensent guère à l'avenir.

Sous Vespasien et sous Titus, la connaissance du christianisme continua de se répandre au loin; elle pénétra jusques au fond de la Germanie.

Titus cependant cessa de vivre; on le nommait les délices du genre humain. Domitien, son frère, fut soupçonné de l'avoir empoisonné. Quelle punition que ce soupçon! quel châtiment des cruautés dont il se rendit coupable!

Titus ne régna que deux ans; Domitien fut quinze ans sur le trône, et la puissance de l'empereur était absolue. Sans les vertus et la gloire d'Agricola, quel spectacle auraient présenté ces quinze années! Ce grand homme, le digne beau-père de Tacite, après avoir soumis les Bretons, voulut partager avec eux tous les bienfaits de la civilisation. Il fit élever dans la Grande-Bretagne des édifices particuliers, des monuments publics, des bains, des théâtres, des colléges où l'on enseignait les lois, les sciences et les lettres romaines. Il voulut la délivrer ensuite des incursions des Écossais, bien plus rapprochés de l'état sauvage que les Bretons. Il marcha contre les Pictes, qui occupaient l'Écosse méridionale en-deçà du fleuve du Tay, et contre les Écossais proprement dits, qui habitaient au nord de ce même fleuve. Les Écossais et les Pictes, oubliant leurs querelles particulières, s'étaient réunis contre l'ennemi commun.

Ils étaient sortis des forêts, leurs asiles ordinaires, et dont une des plus grandes a été nommée pendant long-temps Forêt Calédonienne. Une grande bataille fut donnée auprès de la montagne de Grampe ou Grantzbaine, en Écosse; elle devait être décisive. La valeur que les Pictes et les Écossais montrèrent pour défendre ce qu'ils avaient de plus cher, malgré l'énorme désavantage que leur donnaient la petitesse de leurs boucliers et la forme de leurs épées, qui étaient sans pointe, répandirent dans les rangs des Romains une terreur qu'augmentèrent le nombre et la rapidité de leurs chars. Ils combattaient comme les Grecs et les Troyens sous les murs de Pergame: et que ce rapport n'étonne pas; il n'y avait pas une si grande différence entre la civilisation des héros immortalisés par Homère, et celle des héros vaincus par le beau-père de Tacite. Le génie d'Agricola décida de la victoire; il ordonna une dernière attaque, qu'exécutèrent des Bataves et des Germains qui marchaient sous ses étendards; et par une de ces manœuvres dont nous avons vu des succès si grands et si glorieux depuis une trentaine d'années, il fit avancer la réserve de cavalerie, et les Écossais et les Pictes furent vaincus.

Voulant rendre plus durables les suites de sa victoire, il fit parcourir les rivages de l'Écosse par des vaisseaux chargés de ses soldats triomphants; il construisit des forts dans les positions qu'il crut les plus avantageuses. Mais il ne put laisser ses lumières à ceux qui le remplacèrent, lorsqu'une jalousie bien coupable le fit rappeler, et peut-être périr.

Il est remarquable que pendant que des Bataves

et des Germains combattaient pour Domitien contre les Pictes et les Écossais, d'autres Germains étaient prêts à marcher au secours de Lucius Antonius, gouverneur de la haute Germanie, que les cruautés de Domitien avaient porté à se révolter contre ce tyran. Les divisions des Barbares retardèrent la chute de l'empire.

Sous ce même Domitien, le vieux saint Jean, nommé l'évangéliste, le modèle des vertus chrétiennes, et le digne disciple de Jésus, qui l'avait chéri comme un fils, terminait les écrits qu'il nous a laissés, et ne cessait de recommander de sa voix défaillante l'union, l'oubli des injures et l'affection mutuelle.

Et cependant sous l'indigne frère de Titus commencèrent, pour ainsi dire, ces longues persécutions, inspirées par une coupable intolérance, dont les chrétiens furent les premières victimes, et dont ils auraient eu à jamais plus d'horreur encore que les autres hommes, s'ils avaient toujours conservé dans leur esprit et dans leur cœur les préceptes de leur divin législateur.

Un crime avait délivré l'empire de Domitien, et Rome respirait sous Nerva.

En 96, Trajan commandait une puissante armée auprès de Cologne, lorsqu'il apprit que Nerva venait de l'adopter. Dès l'année suivante il lui succéda. Ce grand prince avait l'esprit trop élevé pour ne pas voir de quels dangers l'empire était environné. Il ne négligea rien pour repousser les attaques des nombreux ennemis qui menaçaient les frontières romaines depuis la Grande-Bretagne jusques à l'Ara-

bie. Il fit la guerre au-delà du Rhin; il la porta jusques au Danube. Une grande route militaire fut construite par ses ordres, pour la libre et plus prompte communication de ses troupes, depuis le Pont-Euxin jusques dans l'intérieur des Gaules. Il vainquit les Daces, les Arméniens, les Parthes, les Perses, les Arabes. On connaissait la grandeur de ses vues, l'étendue de sa politique; on lui supposa le projet d'aller par la Mer Rouge et le long des côtes de l'Arabie et de la Perse, jusque dans les Indes occidentales, d'où il avait reçu des ambassadeurs. On pensa qu'il voulait, comme Alexandre, et avec une puissance peut-être plus grande que celle de ce conquérant, s'assurer de la source du commerce, qui faisait la prospérité de l'empire. On le crut embarqué sur la Mer Rouge : les Parthes et d'autres peuples de l'Orient croient pouvoir profiter de son absence; ils reprennent les armes; ils sont de nouveau vaincus par Trajan.

La défaite de Décébale, roi des Daces, l'Arménie réduite en province romaine, un roi donné aux Parthes, sont des trophées de son règne. La colonne Trajane, élevée par Apollodore de Damas, et consacrée par l'empereur à la valeur des armées romaines, est un des monuments de sa gloire; il a mérité le panégyrique célèbre que Pline le jeune a composé en sa faveur; mais le plus grand éloge de ses vertus est l'histoire des tyrans de Rome, écrite par l'immortel Tacite, publiée et célébrée sous son règne, qu'illustrèrent aussi Plutarque, Martial, le médecin Arétée de Cappadoce.

Sous Adrien, les principales forces de l'empire

étaient réparties vers la Germanie. C'était de cette Germanie que l'orage devait venir. Adrien rétablit la discipline militaire; il parcourut tout l'empire; il décora plusieurs provinces de monuments; il fit bâtir les arènes de Nîmes et le pont du Gard, qui attestent encore la magnificence romaine; il fit construire à Metz de superbes édifices, qu'il orna de statues; il corrigea dans la Grande-Bretagne plusieurs abus dangereux; il voulut garantir cette contrée des excursions des Écossais, en bâtissant, depuis l'endroit où est Newcastle jusques à celui où l'on voit Carlisle, un mur semblable à celui par lequel les Chinois ont cru préserver leurs provinces de l'invasion des Tartares. Il fit plus, il défendit par un édit que personne fût condamné sans un jugement légal; il éleva un grand nombre de temples, qu'on nomma ensuite des adrianées, dans lesquels on ne plaça aucune statue, et qui, a-t-on dit, semblaient attendre celle de Jésus; il redonna un peu de force à quelques anciennes institutions; il retarda le mouvement qui entraînait l'empire: mais il voulut diviniser l'objet d'une infâme passion; et la Judée ayant tâché de secouer le joug de Rome, sous Barcochébas, six cent mille Juifs furent exterminés.

Il adopta Antonin, à condition que ce dernier adopterait Marc-Aurèle, et Lucius Vérus, fils d'un autre Vérus qu'il avait précédemment adopté, et qui était mort.

Il est bon de remarquer que dans la position critique où se trouvait l'empire, lorsque tout, et même les lois, dépendaient d'un seul homme, l'adoption pouvait être nécessaire. Le pouvoir était trop grand

et trop illimité pour être abandonné aux caprices sanglants des élections, ou aux chances de l'hérédité. Il s'agissait du bonheur ou du malheur du monde.

Antonin ne trompa pas l'espérance d'Adrien. Il fut l'un des meilleurs et le plus heureux des princes. Il régna vingt-trois ans, et ces vingt-trois ans furent des années de paix ; faveur mémorable par laquelle celui qui préside au destin des empires voulut dédommager le monde de tout ce qu'il avait éprouvé depuis Sylla.

Marc-Aurèle remplaça Antonin, son père adoptif. La philosophie monta avec lui sur le trône. On a nommé son règne l'âge d'or de Rome. Mais il ne put, malgré ses vertus, prévenir les calamités qui devaient fondre sur l'empire.

Une peste terrible ravagea et l'Europe et l'Asie. La police intérieure n'était pas assez bien établie pour en arrêter les funestes progrès.

Les Barbares cependant investissaient l'empire romain, et s'entassaient vers ses frontières. Les Germains, nommés Cattes, avaient ravagé une partie du midi de la Germanie, et la Rhétie, occupée aujourd'hui par des Grisons et des Bavarois. A ces Cattes s'étaient joints les Marcomans, les Norisques, les Hermundures, les Quades, les Suèves, venus des pays nommés aujourd'hui Prusse et Poméranie ; les Sarmates, les Victovales, les Roxolans, les Bastarnes, les Costoloques ; les Alains, que les Huns avaient repoussés des bords du Tanaïs et de la Mer Noire jusque dans les contrées situées entre le Danube et le Dniester ; les Vandales, qui avaient quitté les rivages de la Baltique ; les Jazyges ; et d'autres peuples établis

plus ou moins anciennement dans les forêts marécageuses de la Germanie.

Ils attaquent les Romains sur tous les points, depuis les Gaules jusques à l'extrémité orientale de l'Illyrie. Ils portent la désolation dans plusieurs provinces ; ils gagnent des batailles ; ils jettent l'effroi dans Rome épuisée par la famine, et dans les armées romaines, ruinées par la peste.

Après de grands efforts, de faibles succès, des paix partielles et inutiles, Marc-Aurèle, enfermé avec son armée par les Barbares, près de la rivière de Gran, en Hongrie, allait succomber avec tous les siens sous le fer des ennemis, ou sous une soif dévorante que les Germains ne leur permettaient pas d'étancher, lorsqu'un orage épouvantable sauva l'armée romaine et l'empereur. Cette tempête, qui tenait du prodige, et qui a été représentée à Rome sur la colonne Antonine, fut attribuée par un grand nombre de Romains aux dieux qu'ils reconnaissaient encore, ou à de prétendus magiciens d'Égypte ou de Chaldée ; et par les chrétiens, à la prière de plusieurs soldats de Marc-Aurèle, qui étaient disciples de Jésus ; et les écrivains du christianisme ont assuré que Marc-Aurèle avait partagé leur opinion dans la lettre qu'il adressa au sénat, au sujet de sa victoire.

Didius Julianus, gouverneur de la Belgique, et qui devait être un jour empereur après Pertinax, repoussa les Cattes et les Cauques, qui habitaient vers les bords de l'Elbe.

Calpurnius Agricola, l'illustre petit-fils du beau-père de Tacite, pénétra dans l'Écosse méridionale,

rétablit le mur calédonien que l'empereur Adrien avait construit et que les Écossais avaient renversé, et contint les Gaulois dans leurs bois et dans leurs marais.

L'Arménie fut de nouveau conquise; les Parthes furent battus. Saint Photin, évêque de Lyon et de Vienne, l'un des fondateurs de l'église gallicane; le fameux astronome Ptolémée; Lucien, l'un des plus beaux esprits de l'antiquité; et Galien, ce second Hippocrate, ce second père de la médecine, honorèrent le règne du philosophe couronné. Il avait voulu étendre jusqu'aux extrémités de la terre le commerce de son empire. Les annales chinoises ont appris au savant M. de Guignes que cet empereur, vers l'an 166 ou 168, avait envoyé une ambassade à la Chine, où, dès l'an 164, un traité d'astronomie avait été apporté du *Ta-tsin* ou empire romain. Depuis long-temps les Parthes, ces éternels rivaux de la puissance romaine, commerçaient avec les Chinois. Semutsien, le père de l'histoire chinoise, qui vivait 97 ans avant Jésus-Christ, les nommait les habitants de *Gunste*. Jaloux de leurs communications avec l'orient de l'Asie, ils ne voulaient pas que les négociants romains traversassent leur pays pour parvenir dans ces contrées orientales, si riches en productions recherchées, et particulièrement en étoffes de soie. Les ambassadeurs de Marc-Aurèle pénétrèrent jusques à la capitale de la Chine, qui était alors la ville de *Lo-yang*, dans la province de Ho-nan. Ils parvinrent par l'Inde à cette Chine si fameuse, et nommée *Sin* ou *Tchin*, à cause de la célèbre dynastie impériale de ce nom. On

ignore si de l'Inde les ambassadeurs de Rome allèrent jusques à la Chine par mer, ou s'ils y allèrent par terre, en traversant la petite Bukarie, ou le Thibet, le grand désert de Cobi, etc; mais il est vraisemblable qu'ils préférèrent la route de mer, plus facile que celle de terre, et que les commerçants arabes suivirent après l'établissement de la puissance musulmane. On peut croire que l'ambassade romaine, embarquée sur la Mer Rouge, et suivant la seule manière de naviguer connue dans le second siècle de l'ère chrétienne, reconnut les rivages de l'Arabie, l'embouchure du golfe Persique, celle de l'Indus, nommé aussi *Milan* et *Mehran*, et appelé par les Chinois *Sin* et *Sin-Téou*, les rives du Guzarate, les côtes du Malabar, l'île de Ceylan ou la Taprobane, et arriva à Canton au travers des îles qui environnent ou avoisinent le golfe de Siam. Il était digne de Marc-Aurèle de faire flotter sur des mers presque inconnues, éloignées de plusieurs milliers de lieues de sa capitale, et pour la prospérité des arts pacifiques et de la féconde industrie, ces enseignes romaines qui avaient parcouru le monde comme des objets d'effroi, des signes sinistres de guerre, des présages funestes de destruction. Et cependant pourquoi, sous ce grand homme, la civilisation était-elle si peu avancée, et la tolérance si méconnue, que les chrétiens furent persécutés à Lyon, à Châlons, à Autun, à Dijon et à Langres?

Sous Commode, Trébellius, qui avait remplacé Calpurnius dans la Grande-Bretagne, fut attaqué par les Écossais et les Pictes, que le mur élevé par Adrien n'arrêta pas; et ayant été abandonné par les

Bretons et les Gaulois, qui composaient la meilleure partie de son armée, il fut battu et contraint de se borner à la guerre défensive. Mais ce qui est horrible à raconter, c'est que la barbarie la plus féroce régna dans les deux armées, et que des deux côtés on fit subir aux prisonniers une mort infâme.

Ulpius Marcellus ramène la fortune sous les aigles romaines. Vainqueur des Écossais et des Pictes, et rappelé par la jalousie de Commode, il a pour successeur Pertinax, qui repousse au-delà du mur calédonien les Pictes et les Écossais.

On a cru que c'était vers la fin du second siècle que la religion chrétienne avait pénétré dans la Grande-Bretagne, par les soins d'un roi Lucius, prince pacifique, soumis aux Romains à l'exemple de son père et de son grand-père, payant exactement les tributs qu'il avait promis à Rome, où il avait été élevé, et baptisé par des envoyés du pape Éleuthère, avec qui il avait été en correspondance. L'introduction du christianisme était celle de la philanthropie.

La discipline militaire s'était de nouveau perdue sous Commode. Les gardes prétoriennes, soulevées par Didius Julianus, se révoltent contre Pertinax, qu'elles avaient proclamé empereur trois mois auparavant; elles accourent pour l'immoler; la présence de Pertinax leur en impose, ses discours les ébranlent; elles reconnaissaient leur crime, lorsqu'il est massacré par un prétorien de Liége.

L'empire était à l'enchère; l'or ou le fer des factieux en disposaient; le sénat, sans autorité, que les armées avaient avili, et que l'ancienne jalousie des

chevaliers et des plébéiens les avait empêchés de défendre, condamnait à mort ceux dont le parti était le plus faible. Trois empereurs sont proclamés à la fois, dans les Gaules, en Illyrie, en Syrie. Tout le monde donnait l'empire, excepté ceux qui auraient eu le droit d'en disposer.

Toutes ces convulsions finirent par le règne de Sévère. Il avait vaincu les Arabes, les Mèdes, les Barbares; égal à César par ses victoires, suivant Bossuet, il avait frappé un grand coup pour délivrer les Romains de la tyrannie, en reprochant leurs crimes aux gardes prétoriennes, et en les dissolvant. Il voulut rétablir la discipline, et relever les institutions romaines : à mesure que ces institutions et cette discipline reprennent de la force, la chute de l'empire est retardée.

Sous son règne, Tertullien et saint Irénée, évêque de Lyon, honoraient par leurs exemples, défendaient par leurs écrits, et faisaient chérir par leurs vertus les chrétiens, qu'il eut la fausse et si malheureuse politique de persécuter.

On a écrit qu'il avait fait construire un second mur pour défendre la Grande-Bretagne contre l'Écosse; mais plusieurs historiens d'Écosse ou d'Angleterre ont pensé qu'il avait seulement réparé celui qu'Adrien avait fait élever, et qu'il avait commencé et peut-être achevé de le faire revêtir de pierre de taille, de le border d'un fossé large et profond, de le garnir de tours sur lesquelles veillaient des sentinelles. Vaines précautions, dont plusieurs exemples avaient pu lui prouver l'inutilité! Mais il crut ne devoir rien négliger contre des barbares dont il avait

éprouvé par lui-même combien la force était redoutable.

Selon les historiens romains, l'Écosse ne présentait encore à cette époque que des montagnes hautes, stériles et sans eau; des campagnes couvertes de bois sauvages et de lacs qui les inondaient; des contrées sans villes et sans villages; des maisons construites sans symétrie, sans règle, et formées de troncs d'arbres, de branches et d'argile; des habitants rudes, grossiers; farouches, vivant de leur chasse, négligeant une agriculture ingrate, se nourrissant tout au plus de quelques légumes, de racines, de fruits agrestes; supportant patiemment la faim, presque insensibles aux froids rigoureux, presque toujours nus dans leurs cabanes, découverts souvent jusques à la ceinture hors de leurs habitations; se plaisant à montrer les couleurs dont ils étaient peints; n'ayant ni casque ni cuirasse; ne connaissant que le bouclier, la demi-pique, l'épée et le poignard; belliqueux; méprisant le péril, combattant de pied ferme; se servant avec habileté de chariots, et de chevaux petits, mais pleins d'ardeur; et enfin des chefs féroces, désordonnés, cruels, couverts de crimes, perdus de débauche, et fréquemment assassinés, massacrés, ou chassés par leurs guerriers.

Donald, qui embrassa le christianisme vers le commencement du troisième siècle, fut, suivant l'historien écossais Lesley, évêque de Ross, le premier roi d'Écosse qui fit frapper des monnaies d'or ou d'argent.

Ce fut cependant cette nation que Sévère entreprit de soumettre à la domination de Rome. Il se met à la

tête d'une des plus belles et des plus nombreuses armées romaines qu'on eut vues depuis Auguste; il fait rassembler des pionniers pour aplanir et élargir les chemins, des pontons pour traverser les lacs, des claies et des fascines pour passer les marais et combler les fossés. Mais, malgré tous ses soins, les Romains, moins accoutumés que les Écossais à marcher dans l'eau et dans la boue, succombent en grand nombre à leurs fatigues; plus de cinquante mille y périssent, suivant Dion Cassius. Plusieurs d'eux, accablés de lassitude, sont tués par leurs compagnons, à qui ils demandent la mort, pour ne pas tomber entre les mains des ennemis, qui, retirés en embuscade dans des forêts impraticables ou dans des marais inaccessibles, étaient prêts à fondre sur eux.

Sévère, cependant, surmonte tant d'obstacles, passe comme un foudre d'un bout de l'Écosse à l'autre, dissipe tout ce qui veut s'opposer à sa marche victorieuse, arrive à l'extrémité de l'Écosse, et, comme on le disait alors, à l'extrémité du monde, dicte les conditions de la paix, et revient triomphant de la Grande-Bretagne.

On croit que c'est au temps qui suivit cette fameuse campagne de Sévère qu'il faut rapporter cette époque ossianique qu'ont rendue si illustre les noms de Fingal, d'Ossian, d'Oscar, de Malvina; noms héroïques et touchants, qui rappellent tant d'exploits et de malheurs, qui retracent l'auguste majesté d'une nature sauvage et sublime, dont les lyres et les chants écossais ont fait résonner les rochers des hautes montagnes, leurs grottes et leurs sombres vallées, les forêts épaisses, les rivages des mers agitées par la

tempête, et dont la poésie, la musique, la peinture et tous les arts modernes ont célébré la gloire.

Le jurisconsulte Papinien florissait sous Sévère, qui lui recommanda en mourant ses deux fils Caracalla et Géta. Il périt avec honneur, pour n'avoir pas voulu justifier le meurtre de Géta, assassiné par son barbare frère, dans les bras de leur mère Julie. Mais qu'on voie quel coup porte à l'empire ce féroce et ridicule Caracalla.

Vers 211, il passe le Rhin, prend les habits et jusques aux cheveux blonds des Germains, imite leurs mœurs, fait semblant de les combattre, et obtient d'eux, à force d'argent, qu'ils se déclarent vaincus, et, se faisant nommer Germanicus, ne rougit pas de la folie sacrilége qui lui fait profaner le nom révéré d'un des plus grands et des plus vertueux Romains.

Cette honteuse comédie acheva d'ôter aux Barbares la crainte des armées romaines; elle fut bien plus funeste à l'empire que plusieurs défaites. On a même assuré qu'il porta la démence jusqu'à dire à des députés barbares, dans des conférences secrètes, dont il ne sortait qu'en faisant mettre à mort, par une abominable politique, les interprètes romains qu'il y avait employés, que s'il lui arrivait quelque malheur, il leur serait aisé de venir jusqu'à Rome : les Barbares s'en souvinrent.

On a écrit aussi que ce fut Caracalla qui, par avarice, et pour recevoir des taxes plus fortes, accorda à tous les sujets de l'empire les droits de citoyen romain. Cette mesure, conçue par Antonin ou par Marc-Aurèle, aurait été d'une haute politique; mais, prise par Caracalla, elle ne fut suivie d'aucune dis-

position propre à en assurer les avantages et à en écarter les inconvénients. D'ailleurs il était trop tard; l'empire ne pouvait plus vaincre sa destinée. Sous ce tyran, on commença à distinguer les Germains de la Souabe par le nom particulier d'Allemands, que devaient porter tous les habitants de la Germanie proprement dite.

C'est aussi vers cette époque que dom Calmet et d'autres écrivains ecclésiastiques placent l'établissement de la religion chrétienne dans quatre grandes villes du bassin du Rhin et de la première Belgique, Trèves, Metz, Toul et Verdun.

Dans le même temps vivaient Origène, saint Clément d'Alexandrie, et Ammonius, philosophe platonicien et chrétien; et ce fut l'ère remarquable où commença le second grand développement de cette religion chrétienne, déjà répandue sur tout l'empire romain, et qui en avait même franchi les limites.

Cependant Macrin succède au cruel Caracalla, qu'il avait fait tuer; mais à peine veut-il rétablir la discipline militaire que les troupes le chassent du trône.

Héliogabale, qui règne après lui, ajoute à toutes ses cruautés, et portant au plus haut degré l'intolérance religieuse, il veut soumettre tous les cultes de l'empire, et même ceux des chrétiens, des juifs et des samaritains, à celui du soleil, dont il avait été le prêtre à Émèse, qu'on y adorait sous le nom d'Élégabal, et qu'on y représentait sous la forme d'une pierre noire tombée du ciel, ou d'une de ces aérolithes maintenant si connues, et dont la chute aurait encore, il n'y a que peu d'années, causé tant d'étonne-

ment parmi les nations les plus éclairées, et pu faire naître tant de superstitions chez un peuple ignorant. Une révolte coupable de ses soldats délivra l'empire de ce tyran insensé, souillé de tous les crimes et de toutes les débauches.

L'empire respira sous Alexandre Sévère, fils de Mammée. On connaît sa bonté, sa sagesse, sa conduite dans les nominations aux emplois, le soin qu'il avait de proposer aux peuples les gouverneurs qu'il voulait leur donner, et dont il comparait les devoirs aux fonctions paternelles des évêques des chrétiens; sa philosophie, sa tolérance, cet oratoire reculé au fond de son palais, où il avait réuni les statues des meilleurs empereurs, des hommes qu'il vénérait le plus, et où l'on voyait celles d'Apollonius, d'Orphée, d'Abraham et de Jésus; et enfin le plaisir qu'il trouvait à rappeler cette admirable maxime, qui comprend en quelque sorte toute la morale : *Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.*

Artaxerce avait détruit l'empire des Parthes, établi par Arsace deux cent quarante ans avant Jésus-Christ; il avait fait périr Artaban IV, le dernier roi des Arsacides; il avait relevé le trône des Perses; il menaçait l'empire romain. Alexandre défend contre Artaxerce les contrées orientales de l'empire. Il revient victorieux; il s'avance vers les Gaules, où il n'y avait que trois légions romaines, tant on se croyait sûr de la soumission des Gaulois et de leur amour pour la paix. Les Germains avaient fait des incursions qui avaient donné de l'inquiétude. Alexandre va jusques au Rhin; il s'arrête sur les bords de ce

fleuve, parce que la saison était trop avancée pour qu'il pénétrât dans la Germanie, décidé à attendre le printemps. Il jette cependant un pont sur le Rhin, et ne néglige aucune des précautions qui peuvent influer sur le succès de son entreprise.

Il fait pendant l'hiver une faute qui seule aurait pu lui être funeste, en offrant de l'argent aux Germains, qui faisaient, en quelque sorte, un trafic de la guerre. Il en avait fait une plus grande encore, en introduisant dans son armée trop de soldats des pays soumis à la domination romaine, mais qui avaient pour Rome bien moins d'attachement que de crainte. On comptait parmi ses troupes trop d'Arméniens, de Parthes, de Maures, et d'autres étrangers; il avait été trop séduit par les avantages que leur agilité, leur taille moins élevée que celle des Germains, et leur habileté à tirer de l'arc, leur donnaient sur les Barbares, qui, méprisant la mort, combattaient tête nue; aussi ne trouva-t-il aucune garantie, ni dans l'attachement au prince, ni dans l'orgueil du nom romain, ni dans un reste d'amour de la patrie; et lorsqu'il voulut, comme Macrin, rétablir la discipline, il éprouva le sort réservé même aux meilleurs princes, lorsque les lois et les institutions ne défendent pas leur trône : il succomba, comme on a vu, dans les temps les plus modernes, succomber les despotes de l'Asie.

Un Goth, nommé Maximin, qui commandait quelques troupes de Pannonie, crut pouvoir profiter du mécontentement des soldats devenus avides d'un changement d'empereur, à cause des sommes d'argent qu'on leur distribuait à chaque avènement. Il fit tuer Alexandre Sévère dans sa tente, auprès de

Mayence. On donna aussi la mort à Mammée; l'armée proclama Maximin; et un Barbare élevé sur la chaise curule des Césars vit s'incliner sous sa puissance les aigles romaines, encore ornées des trophées du monde. A quel état de faiblesse, et, ce qui est bien plus déplorable, à quel état d'humiliation était réduit l'empire!

On a écrit que Maximin était d'une taille gigantesque; on a prétendu qu'il avait plus de huit pieds de haut; on a ajouté que sa force égalait la grandeur de sa taille. Sa férocité était bien plus monstrueuse : il fit périr, sans jugement, quatre mille hommes accusés d'avoir conspiré contre lui.

Pendant que les Romains avilis étaient courbés sous cette honteuse tyrannie, les maximes consolatrices du christianisme continuaient de se répandre sur la face du monde, et allégeaient le poids du fardeau des malheurs. De la Palestine, de la Syrie et de l'Égypte, elles avaient pénétré chaque jour de plus en plus en Afrique, et particulièrement chez les Maures et les Gétules, dans la Grèce, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, la Grande-Bretagne, la Germanie, la Dacie, la Sarmatie, l'Asie Mineure, l'Arabie, l'Arménie, la Perse, les Indes, et jusque dans la Scythie. Partout les opprimés et les malheureux s'empressaient d'adopter cette doctrine libératrice descendue du ciel.

Mais qu'elles devaient être long-temps funestes à l'empire, non seulement l'absence des lois et des institutions protectrices, mais encore la suite, si rarement interrompue, des empereurs qui n'ont été connus que par leurs crimes ou par leurs faiblesses!

Et cependant quelle leçon terrible donne la considération de cette longue et effrayante succession !

Depuis Auguste jusqu'à Augustule on compte environ quatre-vingts empereurs, sans y comprendre ceux que les historiens désignent sous le nom de tyrans : le terme moyen de la durée du règne de chacun de ces princes a donc été de six ans à peu près ; tandis que, par exemple, dans la troisième dynastie des rois de France, le terme moyen de la durée de chaque règne est de près de vingt-quatre ans. . . .

Et pourquoi la puissance de chaque empereur romain a-t-elle été en général si courte ? Sur ces quatre-vingts empereurs, à peine y en a-t-il eu vingt-six dont la mort ait été naturelle. Tous les autres ont été empoisonnés ou massacrés ; et au milieu de tous ces forfaits la justice divine a permis bien rarement que le fer des conjurés atteignît un de ces princes dont les Romains chérissaient le gouvernement, et dont la postérité honore la mémoire.

Maximin, devenu empereur, fait de grands efforts pour défendre l'empire. Il passe le Rhin, traverse de vastes contrées, ravage plus de cent cinquante lieues de pays, suivant sa lettre au sénat, fait un grand nombre de prisonniers, enlève les blés qui étaient déjà mûrs, brûle tous les villages dans une étendue de trois ou quatre cent mille pas, et force les ennemis à se retirer dans leurs bois et dans leurs marais. . . .

Nous pouvons remarquer dans ces récits de l'histoire les progrès de la civilisation des Germains. De chasseurs, ils étaient devenus pasteurs ; et, par

un perfectionnement de leurs mœurs et de leurs habitudes, ils s'étaient faits agriculteurs, et avaient construit des villages. Qu'on n'oublie pas cependant, pour ne pas se faire, comme tant d'autres, une idée exagérée de leur population et de l'accroissement de leur civilisation, que c'était au milieu des bois et des marais qu'ils étaient obligés de chercher un asile; ils étaient encore ce que sont de nos jours plusieurs nations sauvages du nord de l'Amérique.

Les Germains, suivant Hérodian et Jules Capitolin, commencent à influer sur les affaires d'Italie: ils contribuent à faire et défaire les empereurs; ils vont contre Maximin, au secours de Pupienus Maximus. A chaque instant l'empire est ébranlé plus fortement; les gardes prétoriennes tuent Maxime, et massacrent Balbin, que le sénat avait nommé empereur, mais qu'elles n'avaient pas choisi. Depuis long-temps le gouvernement de Rome était devenu tout-à-fait militaire, par le défaut d'une véritable constitution. Des guerriers usurpateurs en avaient arrangé pour eux le fantôme, en conservant toutes les anciennes places, mais en dénaturant les fonctions et en confondant les pouvoirs, de manière à tout jeter dans le désordre et l'arbitraire, et à ne laisser subsister qu'un despote absolu, et par conséquent dénué de tout appui solide.

Vers 238, les Francs sont distingués des autres Germains; et quelle brillante destinée les attendait! Le nom de Franc signifiait *libre, fier, hardi.* Les Sicambres, les Saliens, étaient Francs, et peut-être les Artuaires, les Bructères, les Camaves, les Chérusques, et les Cauques, dont les dénominations

étaient plus anciennement connues, et que l'on a souvent confondus avec eux. La rive droite du Rhin, depuis le Mein jusqu'à la mer, une partie de la Westphalie, du pays de Hesse, et plusieurs contrées voisines ont été la première demeure de ces Germains appelés Francs. Leur langue, leurs armes, leurs mœurs, leur religion, ressemblaient beaucoup à celles des autres Germains, et particulièrement des Allemands. Ils étaient grands, forts, bien faits; on remarquait leurs cheveux blonds, leurs yeux bleus, et la couleur très-blanche de leur teint. Les rois et les chefs avaient de longs cheveux souvent arrangés en tresse; les autres les portaient plus courts, aimaient à les roussir, et conservaient sur le haut de la tête, comme plusieurs sauvages américains, un bouquet de cheveux qu'ils liaient en forme d'aigrette, et qui retombait sur le front. Ils ne gardaient que peu de barbe, mais ils avaient de larges moustaches.

Leurs habits étaient courts et serrés; souvent ils étaient sans casque, et presque toujours sans cuirasse et sans brodequins. Ils se plaisaient à aller nus depuis la tête jusqu'à la ceinture. Des espèces de hauts-de-chausses de cuir, ou d'étoffe de lin, couvraient leurs cuisses.

Leur épée, courte et recourbée, était suspendue à un large ceinturon; ils se servaient avec beaucoup d'adresse d'une hache à deux tranchants, et de javelots garnis vers la pointe de deux fers recourbés, et dont tout le manche était couvert de fer. Ils lançaient ces javelots avec habileté. Si le dard restait attaché au bouclier de l'ennemi, ils

sautaient avec vitesse sur l'extrémité du javelot qui traînait à terre, la saisissaient, et, faisant pencher le bouclier, frappaient leur adversaire au visage ou à la gorge, avec la hache ou l'épée qu'ils avaient à la main.

C'était sur un bouclier qu'ils élevaient le roi ou le chef qu'ils avaient choisi, et qu'ils le portaient dans tout le camp.

Ceux des Francs qui combattaient à pied étaient plus nombreux que ceux qui combattaient à cheval.

Ils regardaient l'inaction et la paix comme le plus grand des malheurs, et la guerre comme le souverain bien; et ce n'était pas seulement sur le continent qu'ils la faisaient; ils parcouraient, dans leurs espèces de barques et de vaisseaux, les mers voisines de leurs contrées, et s'y étaient rendus redoutables.

Celui qui avait perdu un membre dans les combats ne restait pas avec moins d'ardeur dans les rangs des guerriers; et presque toujours ils ne quittaient leurs armes, ni pour manger, ni même pour dormir.

Ils partageaient entre eux le butin qu'ils avaient pris sur l'ennemi; et les rois eux-mêmes n'avaient que la part que le sort leur avait assignée.

C'était au mois de mars qu'ils s'assemblaient pour délibérer sur les affaires de la nation, et pour prendre les décisions relatives à la guerre.

Dans leurs mariages, c'était la femme qui recevait une dot.

Ignorants comme tous les peuples à demi sauvages, ils étaient, comme eux, superstitieux, et fort avides

de toutes les absurdités relatives à la divination, aux augures, à la magie. Indépendamment des divinités que l'on a comparées au Saturne, au Jupiter, au Mars et au Mercure des Grecs et des Romains, ils paraissaient rendre une sorte de culte à certains oiseaux, à d'autres animaux, aux arbres, aux fontaines.

Ils se nourrissaient le plus souvent de gibier ou d'autres viandes grossièrement préparées; et on a écrit qu'une boisson qui leur plaisait beaucoup était une sorte de vin d'absinthe mêlé avec du miel.

Mais quels que fussent encore les mœurs et le génie des Germains instruits par plus de deux siècles de mauvais succès, ils avaient senti que leurs divisions entraîneraient bientôt leur destruction totale. Ils avaient cédé à la nécessité, et consenti successivement à adopter une sorte de nouvelle organisation nationale.

Vers le commencement du troisième siècle, ils s'étaient réunis entre le Rhin, le Mein et le Lech, sous le nom d'*Allemands*, et dès l'an 240, entre le Rhin, le Mein et le Wéser, sous le nom de Francs; c'est-à-dire de libres et d'indépendants. A peu près vers la même époque, ils s'associèrent entre le Danube, le Mein et le Hartz, au nord des Allemands, et sous le nom de Thuringiens, avec des Goths venus des rives du Tanaïs; et vers la fin du troisième siècle ils parurent, entre le Wéser et la Trave, sur les deux rives de l'Elbe, sous la dénomination de Saxons.

La formation de ces ligues fit changer d'autant plus la face des affaires, que, pendant que les Bar-

bares se fortifiaient par ces fédérations, les diverses parties de l'empire tendaient chaque jour davantage à se séparer les unes des autres; les Romains furent presque toujours réduits à la guerre défensive.

En 244, l'empereur Gordien III, vainqueur des Perses, et prêt à repasser l'Euphrate, est tué par ordre de Philippe, préfet du prétoire, qui se fait proclamer empereur. Quel danger pour un despote qu'une garde distincte de l'armée, et une armée séparée de la nation! et quel absurde pouvoir que celui d'une armée particulière qui, à plus de sept cents lieues de la capitale, et hors des frontières de l'état, place un assassin sur le trône du plus vaste empire! Étrange condition que celle de cet empire qui se soumet à ce parricide! déplorable effet de l'absence de lois fondamentales analogues à toutes les circonstances où se trouvait le monde! Il ne faut plus chercher les causes de la chute de l'empire, mais plutôt tâcher de découvrir comment il a pu être conservé pendant près de cinq cents ans depuis César jusques à Augustule.

Saint Babylas, évêque d'Antioche, oblige Philippe, le meurtrier de Gordien, à se soumettre à la pénitence publique, avant d'entrer dans l'église où l'on allait célébrer la fête de Pâques. Comme on est fâché de compter parmi les disciples de Jésus un homme tel que Philippe! Quel état politique que celui où l'on est bien aise de voir un prêtre punir celui que l'on vient de proclamer son souverain!

Mais quels autres spectacles se succèdent pour le malheur des contemporains et l'instruction de la postérité!

Les légions de la Mœsie et de la Pannonie, qui s'étaient révoltées, proclament Dèce leur empereur, pour éviter la punition qu'elles redoutent. Philippe est tué à Vérone. Les prétoriens, toujours prêts à changer d'empereur, immolent son fils. Le sénat met au rang des dieux du paganisme Philippe, qui était chrétien, et le fils de Philippe, l'un et l'autre immolés par des soldats, comme usurpateurs ou rebelles au souverain légitime. Quelle confusion, quelle dérision, quelle politique absurde, ou plutôt quelle honte! Mais le sénat n'avait jamais eu, par la nature de son institution, un caractère assez national; il ne s'était jamais soutenu que par des maximes et une sagesse depuis long-temps oubliées.

Sous Dèce, les Goths inondent la Thrace; il est tué en combattant contre eux. Les empereurs s'associaient leurs enfants pour établir une sorte d'hérédité; vains efforts, le principe de la durée n'y était pas.

En 253 on célébra l'an millième de la fondation de Rome. Quel changement! Comment les Romains, s'ils avaient conservé un peu de leur caractère antique, auraient-ils pu se regarder sans rougir, et sans frémir d'indignation? Effets remarquables de la civilisation! seule elle soutenait l'empire contre son propre poids, seule elle le défendait contre les attaques des barbares; et cependant des combats de bêtes féroces firent partie des jeux de la millième année; et la police de l'empire était toujours si mal organisée, qu'une peste meurtrière, qui commença en 250, le ravagea pendant plus de douze ans.

Peu de temps avant, le pape saint Fabien avait envoyé dans les Gaules saint Trophime d'Arles, saint

Paul de Narbonne, saint Saturnin de Toulouse, saint Martial de Limoges, saint Austremoine de Clermont, saint Gatien de Tours, saint Denys de Paris. Les associations secrètes se multipliaient, et ne contribuaient pas peu à répandre parmi les peuples les principes de la religion de Jésus, si favorables à l'espèce humaine, si analogues à sa nature, si consolants au milieu de ses malheurs, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, la charité universelle, l'égalité religieuse.

Émilien est assassiné; les empereurs ne sont plus que les jouets des soldats. Licinius Valérien cependant défend l'empire contre les Perses, pendant que son fils Gallien en protège les frontières contre les Francs ou Germains, voisins du Rhin, dont les flottes menaçaient d'ailleurs les rivages occidentaux des Gaules; mais d'un côté Gallien est obligé d'acheter l'alliance d'un chef de Barbares; et de l'autre, Valérien, pris par Sapor, roi de Perse, est traité indignement, massacré, et n'est pas vengé par Rome.

Gallien néanmoins fait un moment revivre la fortune de Rome. Les Allemands s'étaient avancés jusqu'à Ravenne. Le cœur de l'empire était attaqué; Gallien les défait auprès de Milan, quoique son armée fût très-inférieure en nombre à celle des Barbares. Mais ses succès n'empêchent pas les Francs, qu'on peut déjà nommer Français, de ravager les Gaules, de les traverser, de pénétrer, par terre et par mer, jusques en Espagne, d'y piller Tarragone, de suivre, sur leurs vaisseaux, les côtes occidentales de l'Ibérie, de porter la terreur de leurs armes

jusque sur les rivages africains, voisins des colonnes d'Hercule, et de s'avancer vers le midi plus loin qu'aucun peuple du nord n'y était encore parvenu.

Bientôt le trouble, la confusion, le désordre, la révolte, s'étendent sur tout l'empire. Trente empereurs règnent en quelque sorte à la fois. Parmi eux l'on distingue Odenat, prince arabe, vainqueur du roi Sapor, mari de la fameuse Zénobie, roi de la ville de Palmyre, fondée par Salomon, et que Gallien avait déclaré empereur en 269. Cet Arabe seul vengea Rome de Sapor.

Pendant ce temps d'anarchie et de dissolution sociale, c'en était fait de l'empire, si on avait osé l'attaquer assez rapidement, et si les efforts eussent été concertés. Son ancienne renommée en imposa. Les trente empereurs tombèrent les uns sur les autres; Claudius II resta, pour ainsi dire, seul debout. L'empire reparut.

Les Bourguignons Germains, venus des bords de la Baltique et des pays nommés aujourd'hui Poméranie et Brandebourg, s'étaient déjà montrés; les Goths arrivent; leur armée était formidable, quoiqu'il soit difficile de supposer avec les historiens qu'elle fût de trois cent mille combattants; mais Claude II, digne d'illustrer un nom avili par Claude Ier, battit les Goths auprès de Naïsse, en 270.

L'empereur Aurélien, grand capitaine, qui savait multiplier ses forces, en transportant ses armées, avec autant de promptitude que d'habileté, d'Orient en Occident et d'Occident en Orient, est victorieux, le long de ses immenses frontières, des Germains, des Goths et de Zénobie, reine de Palmyre, l'une

des plus illustres princesses, célèbre par sa beauté, ses vertus, son courage, ses talents, et qui, depuis la mort d'Odenat, avait porté le sceptre avec gloire, et conquis une grande partie de l'Égypte : un superbe triomphe honore à Rome sa victoire. On y voit Zénobie plus affaissée sous le poids des pierreries dont elle était couverte que sous celui des chaînes d'or que le vainqueur lui avait imposées; Tétricus l'Ancien, l'un des trente empereurs, et qui avait régné plusieurs années dans les Gaules; et parmi les prisonniers goths ou germains, des Francs, des Vandales, et des Sarmates. Les historiens ont remarqué que parmi ces mêmes Goths captifs qui ornèrent ce fameux triomphe parurent dix guerrières prises avec les Goths, au milieu desquels elles avaient combattu, et qui se prétendaient issues des anciennes amazones, dont la postérité se conservait encore sur les bords du Thermodon, aujourd'hui Fazzo, dans la Géorgie.

Aurélien ternit l'éclat de ses trophées, en faisant périr Longin, le maître et ensuite le ministre de Zénobie, auteur de ce traité du Sublime dont Boileau a donné une traduction, célèbre par son érudition, ses écrits, et la constance avec laquelle il supporta l'indigne supplice auquel il fut condamné pour avoir conseillé à sa souveraine une démarche fière, noble et généreuse, mais qui avait blessé l'orgueil d'Aurélien.

Après la mort d'Aurélien, le sénat n'osa pas et l'armée ne voulut pas désigner son successeur. Trois fois ils se renvoyèrent l'un à l'autre l'élection de l'empereur. L'interrègne fut de sept ou huit mois.

Le sénat à la fin nomma Marc Claude Tacite. Ce corps, autrefois si auguste et si déchu de son ancien éclat, fut si content d'avoir recouvré, pour un moment, la plus importante de ses prérogatives, qu'il ne put s'empêcher d'en témoigner sa joie, peut-être d'une manière trop peu digne de son ancienne autorité, dans une lettre qu'il écrivit aux sénateurs des grandes villes de l'empire, de Trèves, de Milan, d'Aquilée, de Thessalonique, de Corinthe, d'Athènes, d'Antioche, d'Alexandrie et de Carthage.

L'empereur Tacite, qui s'honorait de sa parenté avec l'illustre historien du même nom, fit placer sa statue et ses ouvrages dans un grand nombre de bibliothéques.

Sous son règne et sous celui de son successeur Florian, les Germains, que les grands talents d'Aurélien avaient contenus, passèrent le Rhin, et s'emparèrent de soixante-dix ou soixante-douze villes des Gaules, les plus riches et les plus considérables.

Probus, qui, n'étant encore que général d'armée, avait repoussé ces mêmes Germains au-delà du Rhin, et atteint les Français dans leurs marais, jusque là inaccessibles, ayant été proclamé en 277, marche contre les Français, les Germains nommés Liges, les Bourguignons et les Vandales; leur reprend les soixante-douze villes dont ils s'étaient emparés, les bat plusieurs fois; leur tue, dans différents combats, un nombre si considérable d'hommes que les historiens n'ont pas vu combien ils exagéraient en le portant à quatre cent mille; donne une pièce d'or de chaque tête ennemie qu'on lui apporte; les repousse au-delà du Necker et même de l'Elbe; bâtit, au-delà

du Rhin, des forts et des villes ou camps retranchés pour les contenir ; oblige neuf rois ou chefs des Germains à venir, à ses pieds, solliciter la paix ; leur demande des otages, en exige leurs principales richesses, de nombreux troupeaux de vaches et de brebis, veut avoir de nouveaux gages de leur fidélité, en incorporant dans son armée seize mille Germains, n'en place qu'un très-petit nombre dans chacun de ses vieux corps, et peut, en quelque sorte, écrire avec vérité au sénat, en lui envoyant toutes les couronnes d'or que les Gaules lui avaient données, que les Germains ne pouvaient plus semer, moissonner, ni nourrir des troupeaux que pour Rome.

Tant de gloire, tant de services éclatants rendus à l'empire, méritaient bien l'arc de triomphe découvert à Reims en 1677, et qui avait été élevé en son honneur.

Après avoir tant fait pour l'empire, il fit encore plus pour la civilisation ; et que pouvait-il tenter de plus utile à la conservation de ce même empire que d'étendre les progrès de cette civilisation chez les Barbares dont Rome avait tout à redouter ? Les heureux effets de l'admirable politique introduite dans le gouvernement des États-Unis de l'Amérique septentrionale, par l'illustre M. Jefferson, à l'égard des sauvages leurs voisins, n'en seraient-ils pas seuls une grande preuve ?

Probus occupa ses troupes à construire des chemins, des ponts, des temples, à réparer des villes, à creuser des canaux, à dessécher des marais, à planter des vignes sur les collines des Gaules, sur les bords du Rhin, sur les coteaux de la Mœsie et de la Panno-

nie. S'il avait eu la pensée, le pouvoir, et le temps de donner des institutions convenables à l'empire, il l'aurait peut-être raffermi sur des fondements inébranlables; mais des soldats séditieux, fatigués des travaux de l'armée, le tuèrent à Sirmich, sa patrie. L'armée repentante lui érigea un monument; mais le grand homme n'existait plus, et l'empire continua de marcher vers sa ruine.

Vers 284, Dioclétien est proclamé empereur à la place de Numérien qu'Aper avait mis à mort. Il veut venger Numérien et punir le crime d'Aper; mais il dégrade la majesté royale; il agit en barbare; il tue Aper de sa propre main. Ce premier acte de sa vie impériale semble annoncer les violences de son règne et les horribles persécutions exercées contre les chrétiens sur presque toute la surface de l'empire. C'est cette coupable et affreuse intolérance, dont l'époque est devenue ce que les chrétiens, et particulièrement ceux de l'Égypte, de l'Abyssinie et de plusieurs contrées de l'Orient, ont appelé l'ère des martyrs. Comment le souvenir de cette ère funeste n'a-t-il pas renversé les échafauds de cette même intolérance, lorsque dans la suite des siècles l'ignorance et toutes les passions criminelles qu'elle enfante ont, en les relevant, profané le sacré caractère des disciples de Jésus?

Dioclétien marche contre l'empereur Carin, son rival. Il lui livre bataille vers les bords du Danube, auprès de Viminec, en Illyrie. On dirait que les deux empereurs, pour ébranler de plus en plus l'empire, avaient voulu, en s'approchant des frontières des Barbares, leur donner le plaisir de voir les Romains

s'immoler de leurs propres mains. Carin est vainqueur; mais, chose étonnante, et qui montre le dernier degré de l'indiscipline militaire, Carin vainqueur est tué par ses soldats.

Le même désordre règne dans l'administration civile. Les vexations des agents du gouvernement, la dureté des officiers chargés de la levée des impôts, et, ce que les peuples les plus soumis supportent avec le plus de peine, les injustices et les cruautés des juges, excitent des révoltes dans les Gaules et dans les Espagnes. Ces révoltes rendent plus redoutable une grande invasion des Germains, des Bourguignons, des Chaibons et des Hérules sortis de la Poméranie.

Maximien Hercule, que Dioclétien avait associé à l'empire dès l'année 286, détruit cependant les Hérules et les Chaibons. La famine et la peste détruisent les Germains et les Bourguignons, sortis de leur pays en trop grand nombre, et sans précautions pour leur subsistance.

L'empire n'avait pas été aussi heureux dans la Grande-Bretagne. Les Bretons, connaissant enfin leurs véritables intérêts, s'étaient réconciliés et alliés avec les Pictes et avec les Écossais; ils avaient remporté une grande victoire sur Rome, et rétabli l'indépendance au moins d'une grande partie de la Bretagne; mais cette indépendance dura peu. Les Bretons étaient déjà, comme les Gaulois, façonnés au joug de Rome; et c'était aux Germains, aux hommes du nord, aux sauvages habitants des bois et des marais de la Germanie, que la destruction de l'empire était réservée.

Les Français et les Germains-Saxons qui s'étaient réunis avec eux, et qui préludaient en quelque sorte à la conquête de la Grande-Bretagne, ravageaient avec leurs flottes les rivages de la Gaule. Maximien Hercule veut les attaquer dans leurs forêts, et passe le Rhin. Atin, un des rois ou des chefs des Francs, lui demande la paix, et par une soumission extraordinaire et dont on ignore la véritable cause, sollicite de l'empereur romain la confirmation de sa puissance.

Maximien apprend que Carause, qui commandait la flotte de l'empire, s'est révolté, qu'il a emmené la flotte romaine dans les ports de la Grande-Bretagne, et qu'il a pris le nom d'Auguste. Il résout de le combattre; et, ce qui peint l'état de la marine des Romains à cette époque, c'est dans l'intérieur des rivières ou des fleuves qu'il fait construire les vaisseaux avec lesquels il doit attaquer Carause, et c'est par conséquent par ces fleuves ou ces rivières qu'il les fait conduire à l'Océan. Cette flotte, rapidement construite par les ordres de Maximien Hercule, est battue par celle de Carause. Maximien le reconnaît pour Auguste, et lui cède la Grande-Bretagne pour la conserver à l'empire contre les invasions des Barbares.

Vers le temps de cette expédition, les arts et le commerce florissaient à Trèves, et y attiraient de grandes richesses; Trèves était en quelque sorte une seconde Rome, ou du moins une grande capitale où avait résidé le préfet qui gouvernait les Gaules, l'Espagne et la Grande-Bretagne, c'est-à-dire de vastes contrées qui ont formé trois des plus grands

royaumes de l'Europe. C'est aussi à Trèves, ville devenue impériale, que l'orateur Mamertin prononce avec solennité le panégyrique de Maximien Hercule.

Cet empereur avait peuplé quelques pays incultes voisins de Trèves, ou situés dans les contrées nommées aujourd'hui le Cambrésis; il y avait établi des Francs, qui s'étaient soumis aux Romains, et des *Lètes*, nation d'origine gauloise qu'on avait transportée dans la Germanie, et qui se retrouvait dans sa première patrie.

En 303, quatre empereurs disposent des différentes parties de l'empire, comme de leur domaine; ils donnent ou confirment un funeste exemple, qui a perdu ou affaibli, et les pays qui l'ont suivi, et les dynasties qui l'ont imité; ils partagent l'empire, et achèvent de l'énerver.

Dioclétien a tout l'Orient et la Grèce; Galère, la Thrace et l'Illyrie; Maximien Hercule, l'Italie, une grande partie de l'Afrique, et les îles intermédiaires; et Constance Chlore, les Gaules, la Grande-Bretagne, les Espagnes et la Mauritanie Tingitane. Quel empire! quelles parts immenses! De bonnes lois y auraient maintenu la civilisation, en auraient multiplié les bienfaits, en auraient hâté les progrès, et les Barbares allaient l'envahir!

En 305, Dioclétien, et bientôt après Maximien Hercule, abdiquent l'empire, l'un à Nicomédie, et l'autre à Milan. On renonçait à l'empire pour la première fois; et depuis Sylla on n'avait pas abdiqué volontairement la souveraine puissance. La philosophie ne doit d'éloges qu'à ceux qui déposent le pouvoir suprême pour le bien de leur pays.

Constance Chlore venait de battre les Pictes; il meurt à Yorck. Son fils Constantin, dont le règne devait être l'époque d'événements si importants, marche contre les Français, qui avaient pénétré de nouveau dans les Gaules; il remporte la victoire. Mais avec quelle barbarie il traite deux de leurs chefs ou de leurs rois, Ascaric et Regaise, qu'il avait faits prisonniers, et qu'il fait mourir indignement! Après ce premier acte de cruauté, il passe le Rhin, surprend ceux des Français que l'on nommait *Bructères*, avant qu'ils n'eussent pu parvenir à leurs bois et à leurs marais, enlève leurs bestiaux, brûle leurs villages, et, constant dans son horrible système, expose les prisonniers aux bêtes féroces dans un amphithéâtre.

Dès 308, on voit six empereurs à la fois, Maximien Hercule, Galère, Licinius, Maximin, Constantin et Maxence, tantôt liés, tantôt désunis; tantôt en paix, tantôt en guerre; tantôt quittant, tantôt reprenant la pourpre. Quel désordre! Au reste il n'y avait plus de lois, puisqu'il n'y avait plus aucune garantie de leur observation.

Malgré les cruautés dont Constantin avait déjà souillé son règne, son panégyrique fut prononcé par Eumène d'Autun, à Trèves, dans cette capitale de la partie de l'empire que son père lui avait laissée, et où, par une suite de grandes vues que l'on est toujours fâché de voir mêlées avec des résolutions qui révoltent l'humanité, il faisait élever avec beaucoup de magnificence un grand cirque, une grande place, des basiliques, un palais pour la justice: monuments d'un art porté si haut par les Grecs et les Romains,

et qui devaient bientôt s'écrouler sous le fer destructeur des Barbares.

Constantin cependant veut marcher en Italie contre un rival que son ambition ne peut souffrir. Il part de Trèves, traverse les Alpes, force le Pas-de-Suse, bat les armées de Maxence à Turin, à Bresse, à Vérone, et enfin auprès de Rome, où il gagne une bataille décisive, et où Maxence, vaincu, périt dans le Tibre.

Son génie lui avait montré combien les chrétiens pouvaient être utiles à sa cause. Il s'empresse de rapporter sa dernière victoire à une protection particulière de leur Dieu : une croix resplendissante de lumière lui avait apparu dans les airs; une voix céleste lui avait annoncé qu'il vaincrait par ce signe éclatant; il se hâte de le faire représenter sur le *labarum* ou enseigne militaire qu'il fait porter à la tête de son armée. Il fait au moins par ambition ce que la justice seule lui aurait prescrit; il ordonne qu'on cesse toute persécution contre les chrétiens; signe avec Licinius un édit solennel en leur faveur; déclare qu'il est permis à chacun de suivre la religion qu'il croit la meilleure; s'immortalise par ce premier grand acte de tolérance religieuse et universelle, qui a sollicité si puissamment auprès de la postérité l'oubli de ses cruautés; se met au rang des catéchumènes : mais, ne voulant renoncer à aucun des appuis d'une puissance dont il voyait mieux que personne combien les fondements étaient peu solides, il garde le titre de grand-prêtre de Jupiter, qu'il conserva jusques à sa mort, et qu'il transmit même à ses descendants, bien plus chrétiens que lui.

Et néanmoins combien il est loin d'avoir dans le cœur, et pour règle de sa conduite, les admirables maximes de Jésus! Obligé de revenir sur les bords du Rhin, il bat de nouveau les Français, et traite les prisonniers avec la même barbarie que lors de la première guerre qu'il avait faite à ces Germains.

Nazaire, cependant, orateur célèbre, prononce un nouveau panégyrique de Constantin.

Vers 323, Licinius persécute les chrétiens, malgré l'édit auquel il avait coopéré. Constantin l'attaque, le force de se rendre, le fait étrangler, fait condamner à mort le fils de Licinius, et règne sans concurrent.

Il régla une partie de l'administration civile et militaire; il établit quatre préfets du prétoire, dont un, qui résidait à Trèves, gouvernait les Gaules, les deux Belgiques, et ce qu'on appelait les deux Germanies aux environs du Rhin. Il ordonna de plus qu'un général résiderait à Strasbourg, et que cinq autres généraux ou DUCS veilleraient à la sûreté des frontières : mais il ne s'occupa d'aucune base solide et permanente; il ne donna aucune garantie, ni aux droits du trône, ni à ceux des peuples.

Il bâtit à Rome et dans tout l'empire de somptueux édifices; il fit construire de magnifiques églises; il convoqua un concile général à Nicée; il témoigna de grands égards aux évêques qui s'y réunirent; il fonda, pour ainsi dire, une nouvelle Rome à Bysance; il lui donna le nom de Constantinople; il en fit un nouveau séjour des empereurs; il témoigna une affection particulière à cette ville impériale, que devaient bientôt illustrer par leurs talents et par leurs vertus,

saint Basile et saint Chrysostome. Mais, cédant trop facilement à la coupable calomnie de sa seconde femme Fausta, il ordonne qu'on empoisonne le fils de son premier mariage, Crispe, si digne d'un meilleur sort.

Constantin venait de mourir à Nicomédie, après avoir reçu le baptême; ses trois fils partagent l'Europe, l'Asie et l'Afrique romaines. Ce sont les armées qui les reconnaissent et qui les proclament empereurs. L'organisation de l'empire n'avait rien gagné sous Constantin.

Des crimes marquent l'époque de l'avénement de ses fils au trône; ses frères et ses neveux sont mis à mort; la force dispose de tout.

Constantin II, l'aîné des fils de Constantin Ier, et qui avait eu l'empire des Gaules, de la Grande-Bretagne et des Espagnes, consent à l'établissement dans l'empire, des Francs ou Français RIPUAIRES, ainsi nommés à cause des rives du Rhin, de la Meuse et de la Moselle, le long desquelles ils habitèrent.

Vers 340 ou 341, commencent de grands troubles parmi les chrétiens. Les sectateurs des opinions de l'Africain Arius, et ceux qui, d'après le concile de Nicée, les repoussaient comme des impiétés, se séparent les uns des autres.

L'agitation se communique de l'église chrétienne à l'empire, qui l'avait solennellement reconnue sous Constantin Ier. Les dissentiments deviennent des haines; l'ambition les fomente, l'amour-propre les aigrit; le zèle s'aveugle; la douceur du Christ est oubliée; l'intolérance prend la place de ses préceptes divins. Les empereurs ne se bornent pas à

maintenir la paix publique et à protéger tous les droits, ils adoptent des partis, ils prononcent, ils décident, ils emploient la violence. Ce qu'on admire dans un des trois empires est en horreur dans un autre. Les persécutions recommencent, et ce ne sont plus des princes païens sous les ordres tyranniques desquels gémissent les chrétiens; les souverains qui ont arboré la croix de Jésus en poursuivent les disciples, si leurs opinions diffèrent des leurs; ils veulent soumettre la conscience même à leurs commandements; et, ariens ou non-ariens, tous les chrétiens donnent les funestes exemples, qui n'ont été que trop imités dans les siècles suivants, des passions humaines en délire, et révoltées contre les saintes lois de l'humanité et les préceptes sacrés de l'Évangile.

En 351, des Germains, et, à ce qu'il paraît, des Allemands de la Souabe, entrèrent dans les Gaules. On a écrit que Constance, qui, après la mort de ses frères Constantin et Constant, avait réuni sous sa domination tout l'empire de son père, craignant de ne pouvoir réprimer l'insurrection de Magnence qui s'était fait proclamer empereur dans les Gaules, avait fait la faute énorme d'engager ces Allemands à attaquer ce même Magnence, contre lequel il marchait. Quoi qu'il en soit, ces Germains défirent Décence, César et frère de Magnence, ravagèrent une grande partie des Gaules, pillèrent plusieurs villes et s'y établirent.

Magnence s'avance au-devant de Constance; il perd la bataille de Murse en Hongrie; vingt-quatre mille hommes de son armée y périssent. Constance

est vainqueur; et Magnence, après avoir été battu de nouveau dans les Gaules, se donne la mort dans Lyon. Mais Constance avait perdu trente mille hommes à la bataille de Murse; et toute la véritable puissance des armées romaines se trouve en quelque sorte détruite. Combien cependant il a fallu d'imprévoyances, de lois défectueuses, de fautes, de crimes et de malheurs, pour renverser cet empire de Rome!

Gondenade et Vadomaire, princes allemands ou germains, étant entrés dans les Gaules en 354, Constance quitta Arles pour aller les combattre. De grandes pluies ayant empêché que les blés de l'Aquitaine n'arrivassent à Châlons-sur-Saône, l'armée romaine, qui s'y était réunie, se révolta. Lorsque la révolte fut apaisée, les Germains demandèrent la paix. Ils offrirent même de servir comme auxiliaires dans l'armée romaine, ce qui fut accepté. Constance sacrifiait l'avenir au présent! Mais que l'on voie combien à chaque instant on tombait de faute en faute: dès 355, un grand nombre de Français occupaient des emplois à la cour et dans les armées de Constance.

En 356, ou à peu près, Julien, déjà César, mais non encore Auguste, marche d'Autun à Reims contre les Barbares, qui voulaient de nouveau envahir les Gaules.

Il est important de savoir que, désirant de ne suivre que des chemins couverts, c'est-à-dire garnis de bois, il se rendit d'abord à Auxerre, et passa ensuite par Troyes.

Il est bon de remarquer aussi qu'à cette époque

les armées romaines avaient besoin du blé de l'Aquitaine pour subsister dans les Gaules; et voilà pourquoi on ne commençait ordinairement la campagne militaire dans les Gaules septentrionales que vers le mois de juillet, parce que la nature des routes ne permettait d'y transporter ce blé de l'Aquitaine qu'après les frimas.

Les Français, dont Julien avait délivré les territoires de Strasbourg, de Spire, de Worms, de Mayence et de Cologne, rentrent dans les Gaules, et viennent l'assiéger dans Sens. Ce grand capitaine les repousse, quoiqu'il n'ait avec lui que treize mille hommes, et malgré les abatis d'arbres et les autres moyens de défense qu'ils avaient employés.

Il va auprès de Saverne; il y bat trente-cinq mille Germains qui l'avaient fait sommer de quitter un pays conquis par les Allemands, et que Constance leur avait cédé. Il traverse le Rhin, rétablit le fort ou les forts de Trajan, et après être rentré dans les Gaules, prend, après cinquante-quatre jours de siége, deux forts élevés par des Germains, et dont il envoie les garnisons françaises à Constance, lequel les incorpore dans ses troupes.

Au printemps de 358, il part de Paris, où il avait passé l'hiver, et va attaquer les Français nommés *Camares*, et les Français saliens établis dans la Toxandrie entre Maestricht, Bol-Duc, Bréda et Anvers. Il en est vainqueur, et par la même fausse politique que Constance, il forme des corps militaires de Saliens et de Camares. Il ne pouvait pas, sans doute, réunir sous ses aigles des guerriers plus braves ni plus propres à combattre au milieu des

forêts inondées, où l'on pouvait être à chaque instant obligé de s'engager; mais ces Camares et ces Saliens n'étaient pas des Romains, Rome n'était pas leur patrie; l'empire n'était pour eux que l'objet d'une avide ambition; et si, par une vue plus militaire que prévoyante, Julien a retardé de quelques années le mouvement qui précipitait l'empire vers sa destruction, il n'a pas peu concouru à rétablir une des grandes causes qui ont ensuite accéléré ce même mouvement.

Sa prudence, d'ailleurs, lui fit prendre de grandes précautions contre les tentatives futures des Barbares. Il établit trois forts ou camps retranchés sur la Meuse; il fit construire en Angleterre un grand nombre de bâtiments ou petits vaisseaux, pour être sûr que les garnisons, assez nombreuses, de ces camps retranchés ou de ces forts, seraient toujours alimentées; on a même écrit que le nombre de ces bâtiments était de six cents. Il voulut qu'il y eût un grand nombre de greniers publics dans les Gaules; il obligea des Germains à fournir des matériaux et des voitures pour réparer plusieurs villes; et, toujours occupé de réprimer les incursions des Barbares, dont son génie pouvait prévoir facilement les entreprises formidables, il passa de nouveau le Rhin, battit ou intimida les Germains, les contraignit à rendre les Romains qu'ils avaient faits prisonniers, et les poursuivit jusques aux limites des Allemands et des Bourguignons qui commençaient à s'éloigner de la Poméranie, et à se rapprocher du Rhin.

Revenu à Paris, couvert de nouveaux lauriers, il y fut, en 360, proclamé empereur par son armée.

Bientôt après Constance mourut; et l'église chrétienne des Germains, occidentale et méridionale, continua de s'établir par les soins de saint Materne de Trèves, de saint Servais de Tongres, d'autres évêques établis à Mayence, à Worms, à Spire, à Strasbourg, à Bâle, à Lorch, dans la province Norique ou Bavière, de saint Vigile de Trente, et de saint Cassien de Sabiona.

Pendant que saint Materne gouvernait l'église de Trèves, saint Jérome encore très-jeune alla étudier dans cette capitale de l'empire des Gaules, où les lettres latines étaient enseignées avec beaucoup d'éclat. Le séjour qu'il y fit nous a valu deux observations précieuses pour la connaissance de l'histoire des migrations successives des Barbares, et des différents degrés par lesquels ils sortirent, en Europe, de l'état sauvage il y a quinze siècles, comme ils en sont sortis dans les temps modernes, dans le nouveau continent, et particulièrement dans l'Amérique septentrionale.

Premièrement, dans sa préface des Commentaires de l'épître de saint Paul adressée aux Galates, c'est-à-dire aux Gaulois établis dans l'Asie Mineure, il dit qu'étant à Trèves, il avait reconnu beaucoup d'analogie entre la langue de ces Galates et celle que l'on parlait dans les environs de cette capitale des Gaules.

Secondement, il eut occasion de voir à Trèves des Irlandais, qui lui rapportèrent que plusieurs de leurs compatriotes, bien plus rapprochés de l'état sauvage que les Germains, les Pictes et les Écossais, aimaient encore à se nourrir de chair humaine; que,

la préférant à celle des porcs et des autres animaux qui habitaient leurs forêts, ils se jetaient, toutes les fois qu'ils l'osaient, sur les Hibernois ou Irlandais, moins étrangers à la civilisation, et devenus pasteurs; et qu'avec une avide et horrible férocité, ils coupaient les cuisses des hommes et les mamelles des femmes qui ne pouvaient se dérober à leur terrible poursuite.

En 363, Jovien succéda à Julien. Il est important de remarquer qu'il fut élevé sur le trône du consentement de l'armée, mais qu'il fut nommé par les grands officiers du palais. On voit déjà dans cette élection le présage de l'autorité que devaient usurper les maires du palais sous la première race des rois français, dont la puissance devait remplacer dans les Gaules celle des empereurs romains.

On y voit aussi un acte semblable à celui par lequel la couronne de l'empire d'Allemagne, ou empire romain d'Occident, était donnée pendant les derniers siècles qui ont précédé le dix-neuvième. Les électeurs de cet empire germanique, ceux de Bavière, de Saxe, de Bohême, de Brandebourg, de Hanovre, de Mayence, de Cologne et de Trèves, étaient titulaires des anciens grands offices du palais, et en remplissaient les fonctions lors du couronnement des empereurs d'Allemagne et de Germanie.

L'empire continue de se diviser. Constantin Ier, en élevant Bysance au rang de capitale, avait pour ainsi dire fait une loi permanente de ce partage. Ni Rome, ni Constantinople, ne voulaient être au second rang; et d'ailleurs, comme il n'y avait presque

aucun élément de cette organisation fondamentale, combinée et générale, qui fait la vigueur et la durée des sociétés, et qu'on était bien loin de penser à créer cette organisation, on ne voyait que la faiblesse de la plupart des empereurs qui parvenaient au trône, et on croyait ajouter à la force de l'empire en le séparant en deux.

Valentinien règne en Occident; Valens a l'Orient en partage. Tous les deux sont chrétiens, mais leurs opinions religieuses diffèrent. Valens avait adopté les dogmes d'Arius, que Valentinien repoussait avec force. C'est par l'autorité, et non pas seulement par la persuasion, qu'ils veulent soutenir leur croyance et détruire la croyance opposée. Les persécutions continuent; et par une fatalité qui a contribué plus qu'on ne l'a cru à la perte de l'empire, les états de l'Orient et ceux de l'Occident étaient plus séparés les uns des autres par la diversité des opinions religieuses et les haines qu'elles enfantaient, que par la différence des gouvernements. Les intérêts humains avaient prévalu sur ces sentiments de charité, de fraternité, et de bienveillance mutuelle, que le divin législateur était venu enseigner au monde; et ce qui était une vertu à Constantinople, était un crime à Rome.

Indépendamment de saint Basile, dont nous avons déjà eu occasion de parler, c'est vers cette époque que brillaient ou commençaient de briller sur leurs chaires pontificales saint Grégoire de Naziance, saint Épiphane et saint Martin de Tours; et c'est aussi vers le même temps qu'Aérius répandit sur la nature du sacerdoce, et sur plusieurs autres points

de la doctrine et de la discipline chrétiennes ; des idées peu différentes de celles qui ont été, bien des siècles après, adoptées par les disciples de Luther et de Calvin.

Mais pendant ces dissensions, d'autant plus vives que la religion en était la cause ou le prétexte, et qui avaient tant diminué le zèle des Romains ou de leurs alliés pour la défense de l'empire, les Germains, mécontents des présents et du traitement que leurs députés avaient reçus à la cour de Valentinien, se jettent dans les Gaules. Ils y reviennent au mois de janvier 366, avec d'autant plus de facilité, qu'ils peuvent passer le Rhin sur la glace. Après des succès divers, Jovin les repousse, et revient à Paris, d'où l'empereur Valentinien, voulant honorer et récompenser sa victoire, sort pour aller au-devant de lui.

Les Français, réunis aux Saxons, attaquent cependant les Gaules par mer et par terre. Randon, un de leurs chefs, pille la ville de Mayence. Valentinien et son fils Gratien, qu'il avait déclaré non seulement César, mais encore Auguste, se mettent à la tête de l'armée impériale, pénètrent dans la Germanie, battent les Barbares entre les sources du Necker et celles du Danube, et rentrent en triomphe dans Trèves.

Déjà les grands fonctionnaires civils ou militaires qui environnaient le trône recevaient, comme une marque de leur haute dignité, le titre de *comte*, en latin *comes*, qui, signifiant *compagnon*, était, même dans le palais du souverain, une sorte d'hommage rendu à l'égalité des droits civiques, et un témoi-

gnage de la crainte que le despotisme même avait de la blesser. L'histoire a particulièrement transmis les noms de deux de ces comtes du quatrième siècle, le comte Théodose, le père de celui qui fut ensuite empereur, et le comte Sébastien.

Après le triomphe de Valentinien et de Gratien, qui avait eu le bonheur d'avoir pour précepteur le poète Ausone, de Bordeaux, on acheva de garnir les deux rives du Rhin de forts et de camps retranchés, placés sur les hauteurs, depuis sa source jusqu'à son embouchure. Mais les ingénieurs voulurent trop s'éloigner de la rive droite de ce fleuve, et les soldats romains qui construisaient un fort sur les bords du Necker furent massacrés par les Germains, qui avaient inutilement réclamé contre cette construction, regardée par eux comme une violation des traités.

En 370, les Saxons qui demeuraient sur les bords de l'Océan, dans des marais inaccessibles, plus ou moins voisins de la contrée nommée aujourd'hui Holstein, s'embarquent, et font plusieurs descentes dans les Gaules. Elles ne sont pas heureuses : ils demandent la paix, on la leur accorde; mais, par une trahison horrible, on les massacre au-delà du Rhin, vis-à-vis de Cologne, lorsque, confiants dans la foi romaine, ils s'en retournaient dans leurs marais; et cependant on avait enrôlé une grande partie de leur jeunesse dans les armées de Valentinien. Quels ennemis secrets on se donna sous les aigles de ses défenseurs! Il semble qu'une main invisible ne cessait de pousser l'empire vers l'abîme ouvert pour l'engloutir.

A mesure que nous avançons, nous découvrons à chaque instant une nouvelle cause de ruine.

Valentinien prolongeait ou multipliait des séjours à Milan. Tout était incertain dans l'empire d'Occident, jusques au centre de son administration suprême.

Depuis long-temps, le Danube formait, avec le Rhin, une des limites de l'empire; les Germains nommés Quades, et les Sarmates le franchissent, et se jettent dans la Pannonie. Une invasion plus formidable se prépare et commence. Les Huns, ces Scythes venus des confins de la Chine, et parvenus, de stations en stations, jusques aux rives de la Mer Noire et aux bords du Tanaïs, continuent de tendre vers l'empire, et chassent les Alains devant eux. Cet immense torrent, auquel l'empire, sans lois fondamentales, sans institutions convenables, sans amour de la patrie, sans armées nationales et inspirées par de nobles sentiments, ne devait opposer qu'une faible résistance, s'avance lentement, mais sans obstacle, envahissant au loin et l'Asie et l'Europe. Il allait s'étendre sur toutes les contrées policées, et couvrir les produits de la civilisation de ses flots destructeurs; et déjà une irruption de ces Scythes barbares pénètre dans l'Europe.

Vers la fin de 374, saint Ambroise fut sacré évêque de Milan; ce fut un éclatant hommage rendu à la vertu. Peu de temps après, Valens envoya à l'empereur Gratien, qui avait succédé à Valentinien, son père, le philosophe Thémistius, célèbre orateur grec, surnommé *Euphrate*, vénéré pour ses lumières, ses talents, son esprit de tolérance; honoré d'une

statue d'airain, de son vivant et sous Constantin, très-estimé de l'empereur Julien, très-aimé de l'empereur Valens, et ami intime de saint Grégoire de Naziance. Gratien était à Trèves lorsqu'il le reçut, il l'accueillit avec beaucoup d'honneurs, et l'envoya à Rome pour procurer aux habitants de cette capitale de son empire le plaisir de voir ce grand homme. Thémistius y prononça l'éloge de Gratien, et ce ne fut que malgré les plus vives instances des Romains qu'il en partit, pour retourner à Constantinople, auprès de l'empereur Valens qui l'avait envoyé.

Tous ces tributs de l'Occident et de l'Orient étaient comme les hommages rendus aux derniers rayons du soleil, lorsqu'il va s'éclipser.

Gratien, l'élève d'Ausone, ajoute à ces hommages, après avoir pris les rênes de l'empire, en désignant son instituteur pour le consulat, et en rendant un édit en faveur des professeurs de rhétorique, de grammaire latine et de grammaire grecque, de Trèves, et d'autres villes des Gaules où saint Jérôme a dit que les écoles étaient très-florissantes, en ajoutant que ceux qui brillaient dans ces écoles réunissaient dans leurs écrits *la gravité romaine avec l'abondance et l'éclat du discours gaulois.*

En 376, une nouvelle et grande faute fut commise par le gouvernement impérial de Valens. Il permit à des Goths ou Gètes, venus de la Prusse aux environs du Danube, de s'établir dans la Thrace, d'où l'on avait repoussé l'irruption des Huns. Un an ou deux après, Valens est battu par ces mêmes Goths, blessé, et, par suite d'une erreur fatale, brûlé dans une cabane auprès d'Andrinople.

Gratien avait envoyé à son secours des troupes gauloises et pannoniennes; mais ces troupes, bien éloignées d'avoir l'esprit romain, avaient passé en grande partie à l'ennemi.

Les Français, cependant, étaient puissants dans les armées et à la cour des empereurs; un d'eux, nommé Mérobaud, commanda en chef en Illyrie, et fut nommé consul; Richomer, autre français, fut général de la cavalerie, et élevé au consulat; et Mellobaud, un de leurs chefs, était comte du palais impérial. Le système politique qui traitait ainsi les Français retarda d'abord mais ensuite accéléra la décadence de Rome.

Au milieu de toutes les attaques des Barbares, de toutes leurs invasions, de tous les combats qu'il fallait leur livrer, les campagnes étaient très-souvent ravagées et les moissons détruites. Une grande famine régna en Italie, en Illyrie, et jusque dans la Belgique; et comme la police de l'empire, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, était presque nulle, la peste suivit la famine.

Pendant que ces fléaux duraient encore, les Barbares menaçaient. Quelle ligne à défendre que celle qui s'étendait depuis les embouchures du Rhin, dans l'Océan, jusques à celles du Danube, dans la Mer Noire! Gratien n'avait pas assez de troupes pour garnir toutes les provinces exposées aux incursions des ennemis. Lorsque ses armées marchaient vers l'Illyrie et la Thrace, les Germains des bords du Rhin faisaient entendre leurs cris de guerre; et lorsqu'il les ramenait vers la Belgique, les Goths et d'autres Barbares se préparaient à donner le signal

des combats, du meurtre et du brigandage. Obligé d'accourir où le danger était le plus pressant, il s'avança vers le Rhin, en 378, livra bataille aux Germains, les défit, leur tua ou leur prit près de quarante mille hommes, ne s'arrêta pas au milieu de ses succès, passa le Rhin, alla jusques aux montagnes chercher les Barbares, les força de se rendre, et les obligea à lui livrer plusieurs de leurs jeunes gens, qu'il destina à être incorporés dans ses cohortes.

D'un autre côté Théodose, dont Gratien avait fait périr le père, immole son ressentiment à son pays, et repousse les Goths au-delà du Danube.

Mais les plus grands dangers menacent de nouveau l'empire; toutes ses frontières sont attaquées à la fois. Indépendamment de ces Goths, que Théodose venait de repousser, les Arméniens, les Perses ou anciens Parthes, les Maures, les Suèves, les Français, les Allemands, les Quades, les Sarmates, les Alains et les Huns se jettent sur ses provinces; Gratien s'associe Théodose, le nomme Auguste et lui cède l'Orient.

Heureusement pour les Romains, la division se mettait à chaque instant parmi des barbares pour qui n'étaient encore rien ni la sainteté des lois, ni la politique prévoyante, ni l'affection pour des pays qu'ils ne considéraient que comme une station propre à faciliter l'invasion et le pillage de contrées plus riches. Le culte de la patrie avait fini chez les Romains, et n'avait pas encore commencé chez les Barbares.

Les Bretons et les Pictes, réunis aux Romains par

une alliance monstrueuse, tournent leurs armes contre les Écossais, dont un grand nombre, chassé de ses montagnes, se disperse en Irlande, dans les Hébrides, dans les Orcades, et jusques en Norwége.

En 381, un renfort envoyé par Gratien à Théodose, et commandé par deux Français, Bauton et Arbogaste, oblige les Goths rentrés dans la Thrace à demander la paix. Mais ce secours accepté des Barbares par les empereurs, devient funeste à Gratien. Maxime, Espagnol et allié, disait-il, de Théodose, qui était aussi d'Espagne, est proclamé empereur par les soldats romains réunis dans la Grande-Bretagne, qui accusent Gratien de trop favoriser les étrangers. Ce nouvel empereur vient dans les Gaules, attaque Gratien, qui, abandonné par ses soldats et obligé de prendre la fuite, est arrêté et massacré dans Lyon.

Le jeune empereur Valentinien II, frère et successeur de Gratien, avait cependant conservé l'empire d'Italie, d'Afrique et de l'Illyrie occidentale. Il avait envoyé saint Ambroise, évêque de Milan, à Maxime, qui régnait à Trèves, capitale des Gaules, des Espagnes et de la Grande-Bretagne, pour négocier, en son nom et en celui de l'impératrice Justine, sa mère, la continuation de la paix. On lit des faits curieux dans la correspondance de cet archevêque avec Valentinien le jeune.

Premièrement saint Ambroise parle d'un eunuque qu'il avait vu dans le palais de Maxime, ce qui seul prouverait combien les mœurs s'étaient dépravées, jusques à quel degré les habitudes, le luxe et les vices de l'Orient avaient pénétré dans la capitale de l'empire

des Gaules et des Bretons, et combien, en quelque sorte, tout était prêt pour l'asservissement dont les Barbares menaçaient l'empire de Rome.

Secondement on voit par cette même correspondance, d'un côté, que Maxime se vante de la puissance qu'il croit devoir au grand nombre de Barbares qu'il a dans ses armées; et de l'autre, que ce même Maxime se plaint néanmoins de ce que Valentinien a appelé les Huns et les Alains, pour les opposer aux Allemands qui ravageaient la Rhétie; et que Valentinien s'en excuse en quelque sorte, en disant qu'il a fait compter de l'argent à ces mêmes Alains et à ces mêmes Huns, pour les engager à retourner dans leur pays. Quels encouragements donnés aux Barbares contre la sûreté de l'empire!

Quentin, général romain, ayant, cependant, passé le Rhin à Nuys, les Français abandonnèrent leurs villages, et se retirèrent dans leurs bois et dans leurs marais, dont ils interceptèrent toutes les routes par de grands abatis. Les Romains, ayant voulu les y poursuivre, y trouvèrent la mort; et, suivant Grégoire de Tours, les Français se servirent de flèches qu'ils avaient empoisonnées par le suc de plantes vénéneuses, et qui même en effleurant la peau rendaient les blessures mortelles.

Mais, presque à la même époque, ce fut avec le secours des Français que Théodose combattit et défit, dans la Pannonie, Maxime qui s'était emparé de presque tout l'empire d'Occident, et qu'il l'assiégea dans Aquilée, où ce même Maxime fut massacré par ses propres soldats.

Il rend ce même empire d'Occident au fils de

Gratien, Valentinien II; mais en 392, Arbogaste, devenu général romain, fait assassiner, à Vienne, sur le Rhône, Valentinien II, place sur le trône d'Occident un fantôme d'empereur; passe le Rhin à Cologne pendant la plus grande rigueur de l'hiver, afin que les bois, dénués de feuilles, ne pussent pas servir d'asile aux Germains; entre auprès de l'endroit où Berg a été bâti, dans le pays des Bructères et des Chamaves, et le ravage.

Marcomir, chef des Français, se montre sur les hauteurs avec des Cattes et des Ansibariens, tribus françaises ou germaines; mais Eugène, que Maxime avait proclamé empereur, paraît sur les bords du Rhin avec une grande armée; la paix se fait; les Romains renouvellent leur alliance avec les Français et les Allemands, et plusieurs de ces Allemands et Français sont enrôlés dans les troupes romaines qui marchent contre Théodose.

On a écrit que ce Marcomir avait eu un fils nommé Priam, et père de Pharamond; d'autres auteurs ont prétendu qu'il était père de Pharamond, et fils de Priam. Il est difficile et bien peu important de donner des preuves de l'une ou de l'autre de ces deux généalogies; mais ce qu'il est plus utile de remarquer pour connaître l'esprit de la fin du quatrième siècle, c'est qu'en 393 saint Ambroise et les prêtres de Milan refusèrent, suivant les écrivains ecclésiastiques, de recevoir les présents d'Eugène, et de l'admettre aux prières de leur église, ainsi qu'à la communion chrétienne, non pas parce que Théodose le regardait comme un usurpateur, mais parce qu'il avait accordé aux païens le rétablissement de l'autel

de la Victoire. Le clergé catholique avait oublié les maximes de tolérance qu'il avait invoquées avec tant de raison pendant qu'avant Constantin les disciples de Jésus étaient livrés à de barbares persécutions; et combien il fut malheureux pour l'empire que ce même clergé ne pensât pas à conserver, à purifier, à consacrer au Dieu des armées, à sanctifier, par les cérémonies augustes du culte des chrétiens, ces autels de la Victoire qui avaient pendant si long-temps inspiré tant de confiance et d'audace aux Romains, et, comme autant de talismans merveilleux, produit tant de succès, et assuré tant de triomphes! Ce n'était pas le moment, lorsqu'il fallait résister à tant de Barbares, de détruire le principal ressort de la puissance militaire de Rome; il fallait au contraire le fortifier, en le montrant, dans une origine véritablement céleste, comme une faveur divine du maître souverain de toutes les destinées.

Théodose, cependant, s'avance au-devant d'Eugène; il conduit son armée par Héraclée, Andrinople, la Dacie, et les Alpes Juliennes qui séparent de l'Italie la Norique ou la Bavière. Le combat se donne presque au pied des Alpes. On a dit qu'un de ces vents violents qui soufflent souvent avec tant d'impétuosité auprès des grandes montagnes se dirigea contre l'armée d'Eugène et favorisa celle de Théodose. Quoi qu'il en soit, Théodose est vainqueur; il fait massacrer Eugène, et Arbogaste se tue. Quelles mœurs, quelle politique! Qu'auraient dit les Scipions, et même les Césars? Déplorables effets des guerres civiles et des passions qu'elles déchaînent! On croit lire l'histoire des sauvages, et cependant

Théodose réunissait presque toutes les qualités d'un grand prince. Plaignons la fragilité humaine.

Peu de temps après, Théodose mourut. Personne après lui ne réunit sous son sceptre tout l'empire romain.

Vers ce temps brillèrent avec éclat deux hommes de génie, que leurs vertus ont placés au rang des saints, et que leurs ouvrages font compter parmi les plus illustres pères de l'église, saint Jean Chrysostome, patriarche de Constantinople, et saint Augustin, évêque d'Hippone.

Arcadius, aidé des conseils de Rufin, occupe le trône de Constantinople, et Honorius que Théodose avait confié aux soins de Stilicon Vandale, et l'un de ses généraux, tient les rênes de l'empire d'Occident.

Les divisions religieuses se réunissent aux dissensions politiques pour relâcher tous les liens qui unissaient les différentes parties de l'empire.

Stilicon, au nom d'Honorius, confirma l'alliance qui existait entre l'empire d'Occident et les Français, les Allemands, les Basternes, les Bructères, les Cimbres, les Chérusques, et d'autres Germains. Marcomir, ayant voulu troubler cette alliance, fut tué par les siens, suivant le poète Claudien, à qui les empereurs Honorius et Arcadius firent élever une statue; et Honorius donna de nouveaux rois aux Français. Si les Français indépendants ont eu en effet, à cette époque, des rois du choix de l'empereur de Rome, leur destinée devait avant peu être bien différente. Au reste le territoire variable sur lequel les Germains appelés Français habitaient

à cette même époque devait s'étendre au-delà de l'Elbe, puisque des montagnes situées au-delà de ce fleuve étaient nommées montagnes des Francs.

Il n'est pas inutile de rapporter, pour l'histoire des arts, que ce même poète Claudien a décrit les premières orgues que l'on ait ajoutées aux instruments de musique employés par les Romains.

Mais que pouvaient être les avantages de l'alliance renouvelée par Honorius avec les Germains, au milieu des suites funestes de la jalousie et de la haine qui animaient l'un contre l'autre Stilicon et Rufin, et de celles qui régnèrent entre ce même Stilicon et l'eunuque Eutrope, nommé consul et successeur de Rufin après que ce dernier eut été massacré?

Dans quelles calamités ces terribles et coupables passions entraînèrent les empires d'Arcadius et d'Honorius! Qu'étaient alors devenues la patrie des anciens Grecs et celle des anciens Romains? A qui avaient-elles été livrées depuis que le feu du patriotisme, qu'aucune institution convenable n'avait entretenu, avait cessé d'y brûler?

Malgré les édits d'Honorius, les Gaules gémissaient sous des impôts, à cause des exemptions ou priviléges accordés à des personnages riches, qui les avaient achetés non seulement pour eux, mais pour des clients auxquels ils avaient vendu leur patronage. Cet état d'injustices et de vexations dura jusques à l'envahissement de ces mêmes Gaules par les Français, et ne contribua pas faiblement à la destruction d'un empire que détestaient le plus grand nombre des Gaulois:

Les Goths étaient devenus presque tous chrétiens; mais les principes du christianisme avaient encore bien peu pénétré dans leurs âmes à demi sauvages. D'ailleurs leur évêque Ulphilas les avait rendus ariens; et d'après le malheureux esprit de ces temps de trouble, de tumulte et de bouleversement, leur christianisme n'était pour eux qu'un motif de plus de haine et de guerre contre les membres de l'empire romain qui étaient fidèles à la croyance du concile de Nicée.

Théodose, pendant qu'il combattait contre Eugène, avait fait une faute énorme, à laquelle, malgré ses grandes vues, il s'était cru forcé par la nécessité. Il avait appelé à son secours Alaric, le roi de ces Barbares. Ce chef des Goths, après la mort de Théodose, avait ravagé la Thrace et la Macédoine; il avait même pénétré jusque dans le Péloponèse. Vers 401, il entra en Italie. Après une bataille que Stilicon lui livra en 402 ou 403, il se retira en Pannonie. On a accusé Stilicon de s'être trop souvenu qu'il était Vandale, d'avoir laissé échapper Alaric, et même d'avoir fait avec lui une alliance secrète.

Quoi qu'il en soit, peu d'années après, les Alains, qui des bords de la Mer Noire étaient venus sur les rives du Danube; les Suèves et les Vandales, qui avaient quitté la Prusse et la Poméranie, encouragés secrètement, suivant les uns, par Stilicon, leur compatriote, et poussés, suivant les autres, par la famine qui régnait dans leur pays, se répandent dans les Gaules, et les envahissent presque toutes jusques aux Pyrénées. Les Bourguignons, les Français, et d'autres Germains, suivent leur exemple; et, selon

saint Jérôme, auteur contemporain, il n'est aucune province entre les Alpes, les Pyrénées, l'Océan et le Rhin, dont les Sarmates, les Alains, les Gépides de Hongrie, les Pannoniens, les Vandales, les Hérules originaires de la Poméranie, les Bourguignons sortis aussi de la Germanie septentrionale, les Allemands, les Quades, les Français et les Saxons, ne s'emparent tour à tour. Trèves, la capitale des Gaules, des Espagnes et de la Bretagne, est saccagée quatre fois, une fois par les Vandales, et trois fois par les Français. Funeste effet des fausses mesures, de l'anarchie, des trahisons, et des divisions civiles et religieuses! Les Barbares se précipitent les uns sur les autres; le monde en est surchargé; et au milieu des maux épouvantables qui les accablent, les Gaulois comme les Romains, dont les premiers avaient adopté les habitudes et les mœurs, continuent de rechercher avec avidité les spectacles et les jeux du cirque.

Constantin II, proclamé empereur par l'armée romaine de la Grande-Bretagne, passe dans les Gaules, combat avec succès les Barbares qui les avaient envahies, fortifie les bords du Rhin, fait garder les passages des Alpes, déclare Auguste son fils Constans, qui avait remis les Espagnes sous l'obéissance romaine, et force Honorius à le reconnaître pour empereur.

Alaric traverse une seconde fois les Alpes; le Vandale Stilicon, qui s'entendait avec lui, fait compter à ce roi des Goths 4,000 livres pesant d'or (six millions de francs), et Alaric consent à se retirer.

Lorsque Honorius eut fait massacrer Stilicon, les

soldats romains, devenant barbares à mesure que les Barbares pénétraient dans l'empire, font main basse sur les enfants et les femmes des Germains, des Vandales et des Goths établis en Italie, en haine de Stilicon, qui les avait favorisés. Les époux et les pères, irrités de cette cruauté, vont joindre Alaric au nombre de plus de trente mille, qui demande à Honorius une certaine somme d'argent pour garder la paix : on le refuse; il entre en Italie pour la troisième fois, traverse sans obstacle un pays où il n'y avait plus de citoyens, et vient camper devant Rome.

On s'empresse alors de lui offrir l'argent qu'on lui avait refusé; il l'accepte, va en Étrurie, mais n'ayant pas reçu les otages qu'on lui avait promis, il assiège Rome, la prend, oblige les Romains à se soumettre à toutes ses volontés, leur donne pour empereur Attale, préfet de la ville, fait nommer Ataulphe comte du palais, et se fait conférer, par l'empereur qu'il vient de créer, le titre de général des armées de Rome.

Pour la première fois, depuis Brennus, la ville souveraine du monde reconnaît un Barbare pour vainqueur; la reine des cités est réduite en servitude; l'antique enchantement des peuples se dissipe; l'empire d'Occident n'existe en quelque sorte que de nom; bientôt son nom même va périr.

C'est de l'Afrique que Rome tirait des blés dans les temps de disette; Alaric trouvant qu'Attale prend de mauvaises mesures contre la famine qui avait succédé à la guerre, lui enleva les ornements impériaux, et les envoya à Honorius, qui s'était réfugié

à Ravenne. Cette dégradation de l'empire toucha peu des Romains qui avaient perdu le sentiment de leur antique dignité; ils ne prirent aucun intérêt à un empereur qui n'avait pas pourvu à leurs premiers besoins; et qu'un vainqueur leur avait imposé.

Que l'on juge d'ailleurs de la terreur qu'inspiraient les Barbares : Alaric avait voulu aller avec cinq cents Goths soumettre l'Afrique. Sarus, l'un de leurs chefs, qui était dans la marche d'Ancône, ayant pris contre Alaric le parti d'Honorius avec trois cents de ses compatriotes, le conseil de cet empereur crut pouvoir espérer des succès, et la guerre recommença.

Alaric irrité saccagea Rome, et la brûla, n'épargnant que les personnes consacrées au culte, les vases sacrés des temples, et les églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Il partit ensuite pour la Sicile; mais il mourut à Reggio, et l'on a écrit qu'afin que son tombeau ne fût pas violé, on l'avait enterré dans le lit d'une rivière dont on avait momentanément détourné le cours, et dont on avait ensuite ramené les eaux dans leur premier canal.

Constantin II était cependant à Arles, qui était devenue comme une seconde capitale de son empire. Géronce, son général en Espagne, se révolte contre lui, et proclame empereur un Maxime. Constantin appelle à son secours les Français et les Allemands; mais les Vandales, les Suèves, et les Alains, répandus dans les Gaules sous le prétexte de soutenir Géronce et Maxime, son empereur, s'emparent de plusieurs villes, ravagent plusieurs con-

trées, se jettent en Espagne, y commettent de grandes cruautés, et veulent y détruire les Romains commandés par Constans, fils de Constantin. Étrange extrémité où les Romains se trouvent enfin réduits! Honorius, Constantin et Maxime ne sont plus soutenus que par des Barbares. Les Goths sont sous les drapeaux d'Honorius; Constantin appelle les Français et d'autres Germains dans les Gaules; Géronce attire en Espagne les Vandales, les Suèves et les Alains; les Pyrénées sont franchies; l'inondation des Barbares n'a plus de bornes; il n'y a plus en quelque sorte, en Europe, ni Romains, ni même de Gaulois; il n'y a plus d'autres véritables dominateurs que des hommes du Nord (des Nordmans), qui se font la guerre entre eux, et ne s'accordent que pour ravager et détruire.

Et quelle épouvantable confusion nous en voyons résulter! Constance, général d'Honorius, gagne les soldats de Géronce qui assiégait Constantin dans Arles. Géronce s'enfuit en Espagne, où il est massacré par les siens. Constance continue le siége d'Arles, commencé par Géronce; il défait les Français et les autres Germains venus au secours de Constantin. Cet empereur est obligé de se rendre; il se réfugie dans une église, et, d'après les idées du temps, il se fait ordonner prêtre, pour ajouter à sa sécurité; mais il n'en est pas moins conduit à Honorius, qui, sans songer qu'il va avilir plus que jamais la dignité impériale, lui fait trancher la tête.

Jovin ou Jovien prend dans la Gaule le titre d'Auguste; il s'avance contre Constance, général d'Honorius, avec une armée d'Alains, de Bourgui-

gnons, de Français, d'Allemands, et d'autres Germains. Se faisait déclarer empereur qui voulait l'être; mais ce n'étaient plus que des empereurs de Barbares, que les armées proclamaient.

Ataulphe cependant, successeur d'Alaric, fait la paix avec Honorius, lui promet de lui renvoyer Placidie, sœur de l'empereur, qu'Alaric avait trouvée dans Rome, et qu'on avait gardée en otage; et ce qui peint les horribles effets de tant de pillages, de tant de champs ravagés, et du défaut de toute administration régulière dans un empire livré, sans véritable gouvernement, à des bandes si nombreuses de brigands et de barbares, une des grandes conditions du traité fut qu'Honorius livrerait à Ataulphe une certaine quantité de blé.

Honorius pouvait avoir du blé par la Sicile et par l'Afrique. Si les dangers sans cesse renaissants dont il était environné lui avaient permis d'avoir de grandes pensées, il aurait vu qu'à cette époque celui qui était le maître de la Sicile et de l'Afrique pouvait l'être aisément de l'Europe entière. Lorsque Alaric partit pour la Sicile, il l'avait peut-être entrevu. Le dominateur de cette île si fertile et de l'Afrique, pouvait régner par le blé, bien plus que, dans des temps postérieurs, une grande puissance a commandé en Europe par l'or de ses mines, et que plus tard une autre grande puissance y a dominé par l'or de son commerce.

Ataulphe, après s'être arrangé avec Honorius, marcha contre Jovien, le vainquit aisément, le fit prisonnier, et le livra, ainsi qu'un Sébastien, frère de Jovien, à un autre Sébastien, préfet des Gaules,

qui fit décapiter Jovien et son frère à Narbonne.

Il est à remarquer que la tête de Jovien et celle de son frère furent envoyées, ainsi que l'avaient été celles de Maxime et de Constantin, non pas à Rome, mais à Carthage. Honorius se croyait à tous égards plus sûr de Carthage que de Rome, de Ravenne, de Milan, d'Arles ou de Trèves. Il la regardait comme sa véritable capitale. L'empire de Rome n'était plus en quelque sorte que l'empire de Carthage; les Barbares lui avaient déjà ravi l'Europe : la civilisation s'était pour ainsi dire réfugiée en Afrique; mais la barbarie devait bientôt l'y poursuivre.

Honorius, n'ayant pu fournir au roi des Goths le blé qu'il lui avait promis, Ataulphe ne lui rendit pas Placidie, et la guerre recommença.

Ataulphe entra dans Narbonne, dans Toulouse et dans Bordeaux; d'un autre côté, les Français brûlèrent Trèves, et les Bourguignons s'emparèrent de contrées gauloises voisines du Rhin.

Le roi des Goths cependant épousa Placidie, qu'il avait promis et ensuite refusé de rendre à son frère Honorius. Les historiens ont écrit qu'il avait fait présent à Placidie de cinquante bassins pleins d'or, et de cinquante bassins remplis de pierreries, dépouilles de la ville de Rome, pillée par son prédécesseur Alaric. Telle était la magnificence de ce siècle, où les signes de la richesse l'emportaient sur les chefs-d'œuvre des arts, dont le génie languissait découragé par tant de guerres, d'invasions, de dévastations et de meurtres.

Mais voici de nouvelles résolutions d'Ataulphe qui se liaient avec le plan le plus vaste et les idées les plus élevées. Ce roi parut vêtu à la romaine; et

ne voulant pas reconnaître pour empereur Honorius, avec qui il était en guerre, il ordonna qu'Attale en reprît le titre. Saint Jérôme va nous faire connaître de quel grand dessein ces deux actes étaient l'annonce.

Le prêtre et historien Orose, envoyé en Palestine par saint Augustin, pour consulter saint Jérôme, rapporte une conversation qu'il avait eue avec ce dernier à Bethléem, en 415. Saint Jérôme lui avait dit, d'après un homme d'un grand mérite, né à Narbonne, et qui avait rempli de grandes places sous Théodose, qu'Ataulphe avait d'abord voulu effacer la réputation des Romains, substituer à leur empire celui des Goths, et être pour ces derniers ce qu'Auguste avait été pour Rome; mais que, trouvant les Goths trop farouches, trop barbares, trop peu susceptibles encore de recevoir de bonnes lois, il n'avait plus pensé qu'à rendre son nom illustre, à donner à la puissance romaine son ancien éclat par les armes des Goths, à être le restaurateur et non le destructeur de cette puissance.

La puissance romaine était donc presque anéantie, et la nature avait donné un grand génie à Ataulphe : mais qu'auraient éprouvé les Romains, qui avaient commandé au monde, s'ils avaient pu prévoir les pensées du roi des Goths ?

Ces Barbares cependant traversent la Gaule méridionale, saccagent Bordeaux vers 416, et passent en Espagne. Ataulphe est assassiné. Sigéric, élu à sa place, fait périr tous les enfants de ce roi, digne d'un meilleur sort. Vallia, élu après Sigéric, fait la paix avec Honorius, à qui il rend Placidie, et qui

rentre triomphant dans Rome, faisant marcher Attale devant son char.

Mais déjà les Bourguignons occupaient non seulement une partie de la haute Germanie, mais encore la Bourgogne proprement dite, à laquelle leur nom est resté. C'est vers cette époque que le poète Rutilius, retiré dans les Gaules, sa patrie, déplora l'état de ce malheureux pays, ruiné, désolé, brûlé, comme presque toutes les contrées de l'empire où les opinions théologiques de Pélage répandirent de nouveaux troubles et de nouvelles dissensions.

Trèves, perpétuellement saccagée ou pillée, ne peut plus être défendue par les Romains et maintenue sous leur domination; elle cesse d'être la capitale des Gaules : ce titre passe à la ville d'Arles, où un édit d'Honorius fixe l'assemblée des sept grandes provinces gauloises. Comme les limites de l'empire reculaient devant les Barbares !

A peu près dans le même temps, Vallia, roi des Goths en Espagne, ne pouvant soumettre les Vandales, les Suèves et les Alains qui occupaient cette péninsule, ramena les Goths en-deçà des Pyrénées, s'établit dans l'Aquitaine, la Gascogne, le haut Languedoc, du consentement des Romains, et fit de Toulouse la capitale du royaume des Visigoths ou Goths occidentaux. Les Français, les Bourguignons, les Visigoths, remplissaient donc les Gaules; l'empire se rétrécissait de plus en plus, et les empereurs ne pouvaient que paraître y consentir.

Mais non seulement les Francs occupaient la rive gauche du Rhin, jusques au-delà de Tongres du côté des Gaules, mais encore ils possédaient la rive

droite jusques au-delà de la Thuringe. Ils avaient plusieurs chefs ou rois : dans certaines contrées on en comptait autant que de cantons, et même que de villes, ou plutôt de villages. Pharamond, fils de Marcomir et petit-fils de Priam suivant les uns, et fils de Priam et petit-fils de Marcomir selon les autres, fut élu, vers 420, roi des Francs de la rive gauche du Rhin.

Theudemer, fils de Richemer, ayant été tué dans un combat contre les troupes de l'empire, qui faisait un dernier effort pour retarder sa chute, les Français choisirent pour leur roi Clodion, dit particulièrement le Chevelu, qui faisait son séjour à Esbarge ou Disbarge, vers les frontières de Thuringe. Clodion ajouta aux conquêtes des Français dans les Gaules.

Cependant Valentinien III, fils du général Constance et de Placidie, veuve d'Ataulphe et sœur d'Honorius, avait succédé à son oncle vers 428.

Les Vandales cèdent les Espagnes aux Goths; ils passent en Afrique, où les appelaient le mécontentement et la trahison, ces terribles fléaux des empires voisins de leur chute. Boniface, comte ou gouverneur en Afrique, révolté contre Valentinien III, les y attire. Genséric, leur roi, et fameux conquérant, s'empare de presque toute l'Afrique septentrionale en 428.

Malgré ce grand coup porté, par la perfidie de Boniface, la valeur des Vandales et l'habileté de Genséric, à l'empire de Rome, le talent et le courage du grand capitaine Aétius soutiennent cet empire sur le bord du précipice; il fait briller de quelque

gloire ce grand corps près de se dissoudre; il va jusques auprès du Rhin, bat les Français, et leur reprend, pour quelques moments, une partie de leurs conquêtes. A ces dernières clartés d'un état qui allait s'éteindre se joint l'éclat que répandent, vers cette époque, le pape saint Léon, surnommé le Grand; Théodoret, évêque de Cyr en Syrie; le poète latin Caius Célius ou Cécilius, qui, né en Écosse, avait voyagé dans les Gaules, en Italie, dans la Grèce, et jusque dans l'Asie; Sidoine Apollinaire, évêque de Clermont; saint Hilaire et saint Honorat, archevêques d'Arles; le prêtre saint Salvien de Marseille; saint Vincent de Lérins; saint Eucher, archevêque de Lyon; saint Salone et saint Véran, fils de saint Eucher; saint Loup, évêque de Troyes; son disciple saint Germain, évêque d'Auxerre; saint Sévère, archevêque de Trèves; saint Auspice, évêque de Toul, auteur d'un poème adressé à Arbogaste qui commandait à Trèves, et qui avait conservé, dit Sidoine, toute la pureté de la langue latine: saint Pulcrone de Verdun; saint Rufe et saint Adelphe de Metz. Les lettres n'étaient presque plus cultivées que dans des monastères, tels que celui de Lérins, et par des évêques que leurs vertus ont fait canoniser: mais qu'il y avait loin de leurs ouvrages à ceux de Cicéron et de Virgile! Tout tendait vers la décadence.

Quoique nous n'écrivions qu'un discours, nous ne croyons pas devoir passer sous silence un fait qui rappelle des expériences auxquelles s'attache le nom d'un des physiciens et des hommes d'état les plus illustres du dernier siècle, l'immortel Fran-

klin. On trouve dans une ancienne Vie de saint Loup, évêque de Troyes, que nous venons de citer, que lorsque ce saint évêque alla en Angleterre avec son disciple saint Germain, pour y combattre la doctrine des pélagiens, une tempête s'éleva, et que saint Germain calma les flots qui assaillaient le bâtiment, en répandant de l'huile sur la mer.

Mais il n'est pas de notre sujet de parler de Nestorius, patriarche de Constantinople, d'Eutychès, abbé d'un monastère de la même ville, ni des autres évêques ou abbés qui adoptèrent ou condamnèrent leurs opinions théologiques.

Aétius, après avoir battu les Français, est vainqueur des Bourguignons en 435. Plus tard il fait lever le siége de Narbonne aux Visigoths de l'Aquitaine et de Toulouse; partout il repousse les Barbares, et tâche de les éloigner de l'empire expirant. Mais avec quels soldats combattait-il les nations sorties de la Germanie? avec des Huns, c'est-à-dire avec des Scythes ou des Tartares qu'il avait dans ses armées. Quelle dégradation de la vertu romaine! Les Romains ne pouvaient repousser les Barbares que par les Barbares.

Il faut compter parmi les attaques de ceux-ci, dont l'empire était l'objet, l'irruption d'un chef de Germains, nommé Chrocus, qui ruina Mayence, Metz, plusieurs autres villes, détruisit les plus beaux et les plus anciens monuments, passa comme un torrent dévastateur, pénétra jusques en Auvergne, et y renversa un temple fameux consacré à Mars ou à Mercure, et apparemment celui où Zénodore, célèbre statuaire romain, avait élevé une statue, la

plus grande connue du temps de Pline. Ce temple avait des murs de trente pieds d'épaisseur, ornés en dedans de marbre et de mosaïque, et en dehors, de pierres de taille travaillées; le pavé était de marbre, et le toit couvert de plomb. Tout cela se ressentait de l'esprit de l'ancienne Rome. Un Barbare l'anéantit. Il fut vaincu trop tard, pris et conduit à Arles, où, traité comme un brigand, il périt dans les supplices.

Vers 445, Clodion-le-Chevelu, roi des Français, s'empare de Cambrai, s'avance vers Arras, et étend la domination des Français jusques à la Somme.

Les Bretons, qui traitaient les Pictes et les Écossais de Barbares, contre lesquels ils ne pouvaient pas se défendre, réclament le secours d'Aétius. Ce général de Rome, trop occupé contre les Germains, ne peut les secourir. Il n'y eut plus d'empire romain pour eux; et bientôt les Anglo-Saxons débarquent dans la Grande-Bretagne, la soumettent, et la divisent en sept royaumes. Des Bretons opprimés par les Pictes et les Écossais, ou par les Anglo-Saxons, se réfugient dans la Gaule armorique, s'y établissent d'abord auprès de Vannes et de Cornouailles, et ensuite dans le territoire de Léon, dans celui de Tréguier, et dans le voisinage de l'embouchure de la Loire.

Dès 447, Mérové avait succédé à son père Clodion; et Marcien, époux de Pulchérie, sœur de Théodose second empereur d'Orient, était monté sur le trône impérial en 450. Il assista en 451, à l'exemple de Constantin Ier, au quatrième concile général, tenu à Calcédoine.

Dès cette même année, Attila, roi des Huns, de ces Scythes originaires des environs de la Chine, et dont Aétius avait cru devoir rechercher le secours funeste, entre dans les Gaules à la tête d'une armée. Nous n'avons pas besoin de réfuter ceux qui l'ont supposée de cinq cent mille hommes. Des nations barbares, errantes dans des déserts, ou vivant, au milieu des marais et des bois, du produit de leur chasse, de leur pêche, ou de champs mal cultivés et souvent ravagés, ne fournissent pas cinq cent mille combattants, même lorsqu'elles se déplacent en masse; mais il est difficile de ne pas supposer qu'Attila avait un grand nombre de soldats sous ses ordres. Sorti des environs des Palus Méotides, et vainqueur de l'empire d'Orient, peu de temps avant la mort de Théodose II, il avait flétri les lauriers de Rome; les Romains orientaux et leur empereur avaient eu la lâcheté de devenir tributaires d'un Scythe. Venant de traverser en conquérant la Pannonie et la Germanie méridionale, traînant pour ainsi dire la gloire romaine enchaînée à son char, il traverse le Rhin, s'avance comme un orage destructeur, ruine Mayence, Trèves qui avait été si souvent la proie des barbares, Metz, Dieuse, Reims, Châlons, Cambrai devenu ville française, Auxerre, Langres, villes bourguignones, Besançon, et plusieurs autres cités, et, descendant la Loire, il assiège Orléans.

Aétius était à Arles. Il apprend l'arrivée d'Attila au centre de la Gaule; il veut venger la dignité de Rome si honteusement abandonnée par Théodose II, et sauver l'empire d'Occident. Ce grand capitaine et

Théodoret, roi des Visigoths de Toulouse, accourent au secours d'Orléans, et en font lever le siége. Attila se retire à Mauriac, ou Méri; Aétius et Théodoret, soutenus par Mérovée et ses Français qui se réunissent à eux, suivent le roi des Huns; il est vaincu dans les vastes plaines de Châlons-sur-Marne.

Le grand nombre de Scythes ou Tartares, bien plus sauvages encore que les Cosaques de nos jours, cède au génie d'Aétius, à la tactique que les Romains avaient pu conserver, à celle que les Français et surtout les Visigoths avaient commencé d'acquérir, et au genre particulier de courage qui distinguait non seulement les Romains, mais encore les Goths, et particulièrement les Français. Attila est forcé de repasser le Rhin.

Les Tartares se jettent vers l'Italie. Plusieurs habitants des pays arrosés par l'Adige, la Piave, le Tagliamento, se réfugient dans les lagunes du fond de l'Adriatique, et y jettent les fondements de cette république vénitienne qui devait jouer un si grand rôle. Le Scythe Attila poursuit vers Rome sa marche dévastatrice. Saint Léon va au-devant de lui; les promesses qu'il lui fait au nom de Valentinien III, les trésors qu'il lui fait remettre, son éloquence, l'ascendant de ses vertus, de la supériorité de son esprit, de la force de son caractère, arrêtent le Barbare. Attila se retire en Pannonie, à la tête d'une armée de Tartares chargés des richesses et des dépouilles de l'Orient et de l'Occident. Peu de temps après il y mourut, et le fléau de l'Europe fut brisé.

Childéric, fils et successeur de Mérovée, avait irrité les Français par ses débauches et par les violences

qu'elles lui avaient inspirées. Obligé de quitter ses états de la rive gauche du Rhin, il s'était réfugié chez Basin, roi de Thuringe, que quelques auteurs ont regardé comme son feudataire, mais que l'on doit plutôt, avec d'autres auteurs, considérer comme son allié, les Francs de la Thuringe ou Franconie ayant dû aisément se soustraire à l'autorité du roi des Français proprement dits, qui habitaient dans un bassin différent du leur, et étaient séparés d'eux par des limites naturelles, d'autant plus fortes, que le pays était plus sauvage.

Grégoire de Tours prétend que les Français, après l'expulsion de Childéric, choisirent pour leur roi un comte nommé Égidius, ou Gilles, ou Gilon, qui avait été envoyé par les Romains pour maintenir leur autorité dans les Gaules septentrionales. On ne conçoit pas trop cependant comment les Français purent confier le commandement suprême à un envoyé dans lequel ils ne devaient voir qu'un étranger ou un traître.

En 454, Valentinien III, animé par une basse jalousie contre Aétius, lui reproche de n'avoir pas profité de la victoire qu'il avait remportée contre les Huns, dans les plaines de Champagne, et de n'avoir pas poursuivi Attila vaincu, au-delà du Rhin, des Alpes, des Grisons et du Tyrol; et par un crime que rien ne peut excuser, il dégrade la majesté de la pourpre romaine jusques au point de tuer, de sa propre main, le sauveur de son empire.

Ce crime est bientôt vengé par un autre. Le consul Pétronius Maxime, indigné de la violence que Valentinien III avait faite à sa femme, profite de la

terrible impression qu'avait produite l'assassinat d'Aétius, suscite un des serviteurs de ce grand général, fait tuer l'empereur dans le champ de Mars, en 455, s'empare du trône, et contraint Eudoxie, la veuve de Valentinien III et la fille de Théodose II, à lui donner sa main.

Les Vandales, cependant, possesseurs de l'Afrique, avaient reflué vers les Espagnes, dont ils regrettaient la conquête, et sur lesquelles Genséric voulait régner comme sur l'Afrique septentrionale. Eudoxie, dans son profond ressentiment, ne voit que Genséric qui puisse la délivrer du meurtrier de son premier époux. La haine pour son tyran l'emporte sur l'amour de son pays; elle oublie que le sang de Théodose coule dans ses veines, qu'elle est Romaine, qu'elle doit tout immoler à son devoir, à sa patrie; elle appelle Genséric : et c'est ainsi qu'un enchaînement de forfaits va livrer la capitale du monde au fer d'un Barbare.

Le grand Léon était encore sur la chaire pontificale: Cette fois il ne peut sauver Rome; tout conspirait contre cette reine de l'Occident. Genséric accourt; Rome n'oppose aucune résistance. Le peuple ne sut pas séparer son intérêt de celui de Maxime; il détestait l'usurpateur; il imite Eudoxie; il laisse prendre la ville; il met en pièces Maxime. Rome est pillée pendant quatorze jours. Saint Léon, qui conserve cependant l'influence que lui avaient données ses lumières, ses vertus et son siége, obtient du vainqueur que les maisons ne seront pas brûlées, et qu'on épargnera les trois grandes basiliques. Genséric se croyait chrétien, et quoique arien, il respecte dans

Léon le caractère du premier évêque de l'empire. C'est un beau spectacle dans l'histoire, de voir un pontife, sans autre force que son génie et la vénération qu'on a pour lui, s'avancer seul, tantôt au-devant du roi des Tartares, et tantôt au-devant de celui des Vandales, et toujours parvenir à tracer une limite aux flots irrités des Barbares du nord ou de ceux du midi.

Eudoxie n'eut que l'affreux plaisir de la vengeance: contrainte de suivre le Barbare à qui elle avait abandonné l'empire, elle voit en partant les ruines de Rome qui l'accusent, et va terminer sur les bords africains, dans les regrets, les larmes et la captivité, une vie d'autant plus infortunée, qu'elle ne pouvait se dissimuler les reproches que la postérité adresserait à sa mémoire! Quelle différence entre Eudoxie et Léon.

Avitus, né en Auvergne, fut proclamé empereur après Maxime. Son nom devait être conservé dans l'histoire: Sidoine Apollinaire était son gendre.

Jules Valère Majorien reçut le titre d'empereur à Ravenne, en 457. Léon, empereur d'Orient le reconnaît; Avitus, qu'il avait, avec Ricimer, forcé à abdiquer l'empire, devient évêque de Plaisance.

Majorien réunissait à une grande valeur beaucoup d'habileté et de talents; il chasse les Vandales de l'Italie, il défait les Visigoths, il bat les Bourguignons: on espère un moment que l'empire peut retrouver son ancienne splendeur; mais la jalousie et la perfidie de Ricimer font déposer et massacrer Majorien en 461.

Après tant de désordres, entraînés par tant de

guerres, comment pourrait-on s'étonner qu'une peste terrible ait ravagé les Gaules en 464?

Childéric était cependant réfugié depuis longtemps chez Basin, roi de Thuringe. Viomade, son confident, et peut-être son ancien ministre, n'avait rien négligé pour préparer son retour. Lorsqu'il crut les circonstances favorables à ses désirs, il envoya, dit-on, à Childéric la moitié d'un anneau, dont ce dernier avait conservé l'autre moitié. Childéric se hâta de quitter la Thuringe, et de rentrer dans la Gaule française; il fut cependant obligé de combattre, pour remonter sur le pavois que tâchait de retenir le valeureux et expérimenté Gilon. Il courut de grands dangers devant Paris, dont il forma le siége. Le succès couronna enfin son entreprise, et il fut de nouveau reconnu roi des Français.

Bientôt la femme du roi de Thuringe abandonna Basin, et vint trouver Childéric, qui l'épousa. Telles étaient les mœurs de ces barbares. De leur mariage naquit Clovis.

Childéric justifia le nouveau choix des Français, en remportant plusieurs victoires sur les Saxons qui menaçaient les environs de la Loire, en soumettant des Alains qui s'étaient établis sur les bords de ce fleuve, et en comprenant dans le royaume de ces mêmes Français les contrées nommées aujourd'hui l'Anjou et l'Orléanais.

Cependant le dernier moment de la puissance de Rome était près d'arriver; on aurait dit que l'empire des Romains et celui des Français n'auraient pu subsister ensemble, et que l'un allait être effacé de dessus la terre pour faire place à l'autre.

Oreste, général des armées romaines dans les Gaules, se révolte contre l'empereur Julius Népos, le chasse de Ravenne, et fait proclamer empereur son fils, nommé Auguste Romulus, mais auquel la postérité n'a voulu donner que le nom d'Augustule.

Ce jeune fils d'Oreste ne portait le titre d'empereur que depuis quelques mois, lorsque Odoacre, roi des Hérules, Barbares originaires des bords de la Baltique, et venus des environs du Pont-Euxin, le détrôna, et s'empara de l'Italie. Odoacre laissa vivre Augustule, mais il brisa le trône d'Occident. L'énorme colosse de la puissance de Rome fut renversé; ses cendres et ses débris couvraient au loin la terre. Cependant le nom de Rome était encore prononcé avec étonnement; son antique gloire vivait dans les souvenirs des peuples; ses aigles, entourées de vieux lauriers, étaient encore portées à la tête de quelques cohortes, particulièrement dans les Gaules : il semblait que l'empire allait se relever, et faire encore trembler la terre.

Pendant que les peuples étonnés contemplaient ses ruines gigantesques, les fléaux des dévastations militaires et des révolutions politiques s'étendaient sur presque toute l'Europe et sur le nord de l'Afrique. Ces deux parties du monde ne cessaient d'être agitées. L'empire d'Orient subsistait, mais il gémissait sous un tyran; et, par un malheur plus déplorable encore, ce tyran, nommé Zénon, et Hunneric, le roi vandale successeur de Genséric, qui tous les deux se disaient chrétiens, et qui suivaient la doctrine d'Arius, comme les Goths et un grand nombre d'autres Barbares, persécutaient les chrétiens restés

fidèles à la foi de Nicée. Quelle horrible époque!

Childéric, cependant, meurt en 481; on l'enterre à Tournai. On renferme dans son tombeau des pièces d'or et d'argent, des ornements d'or, ou des signes superstitieux du même métal, ses armes, et son anneau, sur lequel son buste était représenté avec de longs cheveux: objets curieux, retrouvés avec le squelette de son cheval de bataille, dans ce même tombeau, ouvert en 1653.

Clovis, son fils, lui succède. Il était encore très-jeune: peut-être n'avait-il que quinze ans. La nature l'avait doué d'un grand caractère; il était destiné à faire de grandes choses; il devait fonder la monarchie française: mais il avait toute la férocité des Barbares.

A peine eut-il été élevé sur le pavois, qu'il ne pensa qu'à préparer le succès des grands projets à l'exécution desquels il se sentait appelé. Il eut l'habileté de bien juger des circonstances dans lesquelles il se trouvait placé: il prévit que la gloire militaire des Romains pouvait passer dans le nord des Gaules. Il résolut de dissiper ce qui restait encore dans ces mêmes Gaules de la puissance de cet empire renversé. Son orgueil fut flatté de porter les derniers coups à cet empire, et de venger les Français et les autres Germains, tant de fois poursuivis jusque dans leurs asiles les moins accessibles. Son ambition s'alluma; il voulut régner sur toutes les Gaules.

Ayant recours à tous les moyens d'animer le courage de ses soldats, de les endurcir à la fatigue, de les accoutumer à braver tous les dangers, il les exerçait, dans des jeux publics, à courir avec vitesse, à

dompter les chevaux les plus fougueux, à combattre contre de redoutables bêtes féroces.

Les Romains, les Bourguignons et les Visigoths partageaient avec lui les Gaules; il crut devoir commencer par attaquer les Romains. Lorsqu'il put compter sur son armée, renouvelant un ancien usage des Germains, et voulant donner une haute idée de la valeur de ses troupes, il déclara la guerre à Siagrius, lieutenant dans les Gaules, non pas d'un empereur, il n'y en avait plus, mais de cet empire qui n'existait en Occident que dans quelques soldats, et lui demanda de choisir un jour et un terrain pour la bataille qu'il voulait lui livrer.

On dit que ce Siagrius était fils de Gilon, qui avait régné sur les Français pendant l'exil de Childéric.

Le combat qui devait décider de tant de destinées, et que l'on doit regarder comme un événement si important dans l'histoire de la civilisation, fut donné auprès de Soissons, en 486. La victoire fut à Clovis; Siagrius prit la fuite. Clovis le poursuivit avec ardeur; mais n'ayant pu l'atteindre, et voulant cependant terminer promptement une guerre dont le succès lui paraissait devoir assurer toutes ses autres entreprises, il fit sommer Alaric II, roi des Visigoths, de lui livrer Siagrius, qui s'était réfugié dans Toulouse, sa capitale, et le menaça de lui déclarer la guerre s'il refusait de lui envoyer le général romain.

Alaric eut la lâcheté d'abandonner Siagrius. On conduisit le général romain à Clovis, qui lui fit trancher la tête. C'est de cette époque que date la fin

13.

de l'empire d'Occident; et c'est à cette même époque que commence l'histoire générale, physique et civile de l'Europe que nous allons publier.

Voyons de près tous les événements qui vont se passer devant nous. Ils vont continuer de nous présenter le grand tableau de ces combats de la clarté contre les ténèbres, revêtus par les anciens poètes de tout le charme de l'allégorie, objets de la méditation de la philosophie élevée jusques aux idées sublimes de la cosmogonie, et consacrés par les fondateurs des premières religions.

Par combien de nuances successives nous verrons le monde passer de l'état de barbarie au degré où la civilisation est maintenant parvenue! Les événements que l'histoire raconte ne seront à nos yeux que des causes ou des effets de ces changements si vastes, si profonds, si puissants, plus ou moins accélérés ou retardés par l'habileté ou par les fautes de ceux dont le génie, les lumières ou les armes ont influé sur l'espèce humaine. Cet immense courant entraînera devant nous tous les gouvernements, tous les règnes, tous les peuples; et ce seront leurs apparitions ou leurs disparitions régulières ou irrégulières qui serviront à marquer les grandes phases, objets principaux de nos méditations.

PREMIÈRE ÉPOQUE,

DEPUIS 490 JUSQUES EN 527.

L'an 490 venait de finir; Clovis régnait sur les Français; l'empire d'Occident n'existait plus. La bataille de Soissons, la défaite et la mort de Siagrius, dernier général de cet empire, et qui, en reconnaissant celui de Constantinople, avait en vain cherché à conserver dans les Gaules quelque ombre de la puissance impériale; la dispersion de ce qui restait de troupes romaines dans ces Gaules si souvent envahies, perdues et reconquises; la terreur des Gaulois, et tout ce que la renommée publiait des Français, avaient étendu la domination de Clovis jusques au-delà de la rive gauche de la Loire. Alaric, roi des Visigoths qui occupaient les provinces méridionales des Gaules, tremblait dans Toulouse, et semblait prévoir le sort qui l'attendait. Rome, cette reine du monde, honteusement détrônée, gémissait dans les fers. Les Hérules étaient les maîtres de presque toute l'Italie; Odoacre, leur roi, était encore assis sur le trône des Césars, mais il entendait gronder l'orage qui se formait sur les rives du Danube et qui allait fondre sur sa tête. L'empereur de Constantinople, inquiet pour la Thrace et l'Asie, ne pouvait jeter sur l'Occident que des regards impuissants. Les Vandales de l'Afrique et les Goths de l'Espagne ne s'occupaient pas de Clovis. Tout paraissait favoriser les projets de conquête de ce roi des Français. Mais la nuit de la barbarie s'épaississait à chaque instant;

l'éclat des armes brillait presque seul au milieu des ténèbres. La civilisation paraissait suivre la destinée de Rome, et s'être réfugiée à Constantinople. L'Italie et les Gaules étaient couvertes de débris; des ruines sans nombre attestaient les ravages de la guerre dans ces belles provinces, que les arts des Romains avaient ornées de tant de monuments, et dans ces contrées encore trop peu éloignées d'un état à demi sauvage, et où les fleuves, les marais et les bois laissaient trop peu de place aux champs fertilisés par la culture.

Le génie de Clovis lui fit bientôt sentir tous les avantages de sa position. A peine âgé de vingt-trois ans, ardent, courageux, entreprenant, avide de conquêtes, vainqueur ou plutôt exterminateur des restes des Romains; chef redouté d'un peuple belliqueux, agité par ces mouvements secrets qui avaient plus d'une fois fait désirer aux rois des Barbares de succéder aux empereurs de Rome; infatigable, dur, féroce même comme un sauvage des forêts septentrionales, mais aussi grand guerrier et aussi bon politique que le lui permettaient son siècle et son pays, il prépara avec soin tout ce qui pouvait seconder son ambition toujours croissante, et que favorisaient ou plutôt enflammaient si vivement les habitudes, les mœurs, l'esprit et les vœux d'un peuple envahisseur.

Basin, roi de Thuringe, le servit aussi bien qu'il aurait pu le désirer. Ce roi fit une irruption dans les terres des Français situées sur la rive droite du Rhin; il y commit des cruautés. Clovis, ravi de trouver un prétexte de prendre les armes, se hâta de passer le Rhin, défit Basin, repoussa ses soldats, délivra les contrées françaises; et, poussé par la même ardeur dans cette expédition que dans celle où il avait vaincu Siagrius, il poursuivit ses ennemis jusque dans leur pays, mit, en digne chef de Sicambres, tout à feu et à sang dans la Thuringe, et allait la réunir à ses états comme une province sujette,

lorsque l'intervention de Théodoric, roi des Ostrogoths ou Goths de l'Orient, l'engagea à se contenter d'un tribut annuel et à revenir dans les Gaules, sans satisfaire davantage sa vengeance, ou plutôt son ambition.

Clovis ajourna l'exécution de son vaste plan. Et quel était cependant ce Théodoric, dont la prière désarma ainsi le ressentiment du roi des Français, et l'obligea à suspendre la marche de sa politique guerrière?

La mort du fameux Attila avait détruit la puissance des ces hordes de Huns ou de Scythes originaires des confins de la Chine, et qui ensuite avaient quitté les bords du Tanaïs et les rivages de la mer Noire, pour ravager les provinces arrosées par l'Adriatique et parvenir jusque dans l'Italie. Ils n'avaient dû leurs funestes victoires qu'à la terrible audace de leur roi, et leur force avait disparu avec son génie destructeur. Les Ostrogoths établis entre le Danube et l'Adriatique, et qui avaient été obligés de courber leur tête sous la violence de ce fléau irrésistible, l'avaient relevée lorsque leur vainqueur avait cessé de vivre; ils avaient recouvré leur indépendance et recommencé d'inspirer des craintes au timide et trop souvent cruel gouvernement de Constantinople. Leur roi Theudemir avait repris leurs anciens projets de conquête. Entré dans la Souabe, il avait subjugué les Germains qui l'habitaient sous le nom d'Allemands, et marchait de succès en succès; il ne s'était arrêté qu'au pied des Alpes.

L'empire d'Orient, se croyant obligé de suivre les exemples funestes de plusieurs empereurs romains, s'était engagé à leur payer tous les ans une somme d'argent, et devait en recevoir des otages, comme garants de la continuation de la paix. Theudemir, par une politique assez fine pour un roi de Barbares, donna pour otage son propre fils Théodoric.

Très-jeune encore lorsqu'il fut conduit à Constantino-

ple, Théodoric y étudia avec soin les institutions civiles et militaires que les souverains de Bysance avaient reçues des empereurs de Rome. Ces produits de l'ancienne civilisation, exilée pour ainsi dire dans l'Orient, agrandirent et élevèrent ses pensées. De retour dans sa patrie, à l'âge de dix-huit ans, il obtint de son père un consentement secret pour rassembler des soldats d'élite et marcher à leur tête contre les Sarmates, qu'il vainquit. Les Ostrogoths, animés par ce nouveau succès, ne respirent que conquêtes; ils pressent leur roi de les conduire dans des contrées mieux traitées par la nature que celles qu'ils habitaient. Theudemir s'empresse de céder à leurs instances, s'empare de la Macédoine, et contraint l'empire de Bysance à augmenter l'espèce de tribut annuel qu'il lui payait.

Quelque temps après il meurt, et Théodoric lui succède. Zénon, qui régnait à Constantinople, redoute un prince qui réunit à l'ardeur de ses compatriotes une éducation presque romaine; il veut le séduire, et retenir son bouillant courage, par des honneurs auxquels les grands souvenirs d'un empire qui avait commandé au monde faisaient encore attacher beaucoup de prix: il lui conféra le titre de consul, qu'il voulut d'ailleurs partager avec lui: et ajoutant à cette dignité un don bien extraordinaire, et comme si son inquiétude secrète l'avait forcé à consentir à regarder Théodoric comme un vainqueur, il permet que ce roi entre en triomphe dans la Rome de l'Orient, et il lui consacre une statue équestre.

Tous ces honneurs, ou plutôt cet abaissement de Zénon, bien loin de satisfaire les Ostrogoths, impatients de conquérir une terre plus fertile que la leur en blé et en pâturages, augmenta leurs désirs et leurs prétentions.

Zénon leur céda l'Italie, qui n'était plus à lui, et que

les Hérules, ces anciens habitants de la Poméranie, conduits par Odoacre, avaient enlevée à l'empire romain.

Théodoric ne fut pas difficile sur le droit que lui abandonnait Zénon, et, comptant sur son épée beaucoup plus que sur le titre impérial, il marche vers cette malheureuse Italie, si récemment et si cruellement ravagée par Alaric, roi des Goths, Attila, roi des Huns, Genséric, roi des Vandales, et Odoacre, roi des Hérules. Ce ne fut pas seulement à la tête d'une armée qu'il s'avança pour l'arracher à la domination de ces Hérules, mais il paraît que la nation entière à laquelle il commandait s'ébranle pour aller chercher une nouvelle patrie; ils quittèrent les champs arrosés par le Dänube et par la Save, avec leurs vieillards, leurs femmes, leurs enfants leurs troupeaux, et tout ce qu'ils possédaient: ils renouvelèrent l'exemple d'une émigration complète.

Ce fut dans les plaines du comté de Gorice et sur les bords du Lisonzo qu'ils rencontrèrent les troupes d'Odoacre. La vue des belles contrées qu'ils étaient venus conquérir augmenta leur ardeur et leur force; et d'un autre côté les Italiens qui se trouvaient dans les rangs de l'armée d'Odoacre défendirent mal un prince étranger, que la violence leur avait donné pour roi, et qu'ils ne regardaient que comme un tyran. Théodoric fut deux fois vainqueur. Odoacre voulut se renfermer dans Rome; les habitants lui en fermèrent les portes. Plusieurs provinces d'Italie secouèrent son joug. Il se réfugia dans Ravenne. Une garnison nombreuse qui lui resta fidèle, les murs et les tours de la ville, aussi fortifiée que le permettait la manière dont on faisait alors la guerre, et les marais qui en défendaient les approches, donnèrent à Odoacre les moyens de soutenir un long siége; mais à la fin, forcé de se rendre et de capituler, il fut mis à mort par l'ordre de Théodoric.

Le roi des Goths traita son ennemi comme plusieurs

empereurs d'Occident avaient traité leurs rivaux. Depuis Sylla, la politique romaine avait si souvent été cruelle! Elle entraîna Théodoric d'autant plus facilement, que la férocité était encore un des traits distinctifs du caractère des Barbares. On dirait qu'il ne vit ni l'humanité blessée, ni la foi violée, ni la dignité royale flétrie; et ce qui ne montre que trop l'esprit de son siècle, où la civilisation était si près de sa perte, c'est que ses contemporains ont loué sa sagesse et sa modération.

Mais tel était cependant l'effet de l'ancienne gloire de Rome et de ce qui restait encore de cette civilisation si affaiblie et si ternie dans les anciennes provinces de l'empire, que tous les vainqueurs du grand peuple voulaient se faire Romains. A peine Théodoric eut-il pris Ravenne qu'il se revêtit de la pourpre des empereurs. Maître de Rome, il rétablit les charges de la cour impériale, les traitements des fonctionnaires publics, et les distributions que le peuple était accoutumé à recevoir des Césars. Il ne permit pas que le clergé méconnût sa puissance; il se réserva de prononcer comme les empereurs au sujet des élections des évêques; mais d'ailleurs, quoique arien, comme presque tous les Goths, il traita avec douceur, avec justice, et même avec respect, ceux qui ne reconnaissaient que le symbole de Nicée.

Il maria sa sœur avec Hunneric, roi des Vandales d'Afrique, fils et successeur du fameux Genséric; une de ses filles avec Sigismond fils de Gondebaud, roi de Bourgogne; une autre de ses filles avec Alaric II, roi des Visigoths; et sa nièce Amalberge avec le roi des Thuringiens.

Tel était l'émule de Clovis, dont il avait épousé la sœur; tous deux ambitieux, entreprenants, guerriers courageux, capables de concevoir et d'exécuter de grands projets; tous deux incapables de se soustraire à la malheureuse influence de leur siècle, tous deux en-

clins à une sauvage cruauté. Mais Clovis avait passé sa jeunesse sous un âpre climat, parmi les soldats d'un roi de Germains, au milieu des ruines et des champs ravagés de la Gaule septentrionale; et Théodoric avait été élevé à Constantinople, sous la plus douce température, au milieu du luxe et des plaisirs de la cour impériale, et parmi ceux qui, à cette époque, cultivaient les sciences, les lettres et les arts. Théodoric, plus éclairé, était donc moins barbare; et si la postérité ne lui a que trop justement reproché des actes de cruauté et de tyrannie, il connut le repentir, et expia, en quelque sorte, ses crimes par ses remords.

Clovis, cependant, voulut s'allier avec un des princes les plus puissans de ceux qui régnaient dans les Gaules.

Gondebaud était roi des Bourguignons. Ces peuples, originaires du nord de la Germanie, et particulièrement des contrées appelées aujourd'hui Poméranie et Brandebourg, occupaient ce qu'on a nommé depuis la haute et la basse Bourgogne, ou le duché de Bourgogne, et la Franche-Comté, la Suisse occidentale, le Lyonnais, la Savoie et le Dauphiné. Gondebaud ne régnait pas seul dans ces anciennes Gaules lyonnaise et séquanienne, son frère Gondegisille en gouvernait une partie; mais aussi barbare que presque tous ceux qui commandaient aux nations arrivées des forêts ou des marais de l'Europe septentrionale, il avait fait périr un autre de ses frères nommé Chilpéric, et s'était emparé de ses états.

Les lois et les usages des nations issues de la Germanie ne permettant pas aux femmes de régner, Gondebaud avait laissé vivre la fille de son frère; elle se nommait Clotilde; elle était belle, spirituelle; elle réunissait toutes les grâces et toutes les vertus de son sexe : sa réputation séduisit Clovis, ou plutôt il vit combien son union avec elle pourrait favoriser ses vues cachées d'agrandissement et de conquête; il fit demander sa main à

Gondebaud. Le roi des Bourguignons ne vit qu'avec effroi que le redoutable Clovis pourrait un jour désirer de venger la mort du père de Clotilde; il prétexta pour lui refuser sa nièce la différence de leur religion : Clotilde était chrétienne, et Clovis adorait encore les dieux des Francs et des Germains. Mais Clovis promit d'embrasser le culte de la jeune princesse : Gondebaud craignit son courroux; et le roi des Français épousa la belle et vertueuse Clotilde.

Elle ne négligea rien pour engager Clovis à devenir chrétien; elle obtint que ses enfans recevraient l'eau du baptême; mais son fils aîné étant mort peu de temps après cette cérémonie, et son second fils ayant été près de périr, ses vœux et sa prière ne purent toucher le roi.

Les Suèves et les Allemands menaçaient cependant de passer le Rhin et de se jeter sur les terres des Français. Clovis marcha contre eux; une grande bataille eut lieu à Tolbiac, nommé depuis Zulch, ou Zulpich, à quelques lieues du Rhin. Sigebert, un des chefs ou des rois des Français, car Clovis n'était pas leur seul roi, fut blessé grièvement au milieu du combat. Cet évènement consterna l'armée, et la victoire allait se décider pour les Allemands, lorsque Clovis, redoublant d'effort, faisant des prodiges de valeur, et inspirant une nouvelle ardeur à ses soldats, taille en pièces les Allemands et les Suèves, dont le chef ou le roi fut tué sur le champ de bataille. Habile à profiter de ses succès, et croyant, suivant la maxime de tous ceux qui ont fait de grandes choses, qu'on n'a rien fait tant qu'il reste à faire, il dissipa tous les ennemis qui pouvaient résister encore, ravagea la Souabe, et assujettit à son pouvoir toutes les contrées de la Germanie jusque vers le lac de Constance et le pays actuel des Grisons.

Grégoire de Tours a écrit que ce fut au milieu de ce combat fameux, et lorsque la victoire était près de lui

échapper, que, se ressouvenant du Dieu des Chrétiens, ou plutôt du Dieu de Clotilde, il implora son appui, et que, par un de ces vœux conditionnels que repousse le véritable esprit de l'Évangile, mais que tant de religions ont admis, et que celle des Germains avait dû consacrer, il promit, s'il était victorieux, de recevoir le baptême et de se soumettre à la loi du Christ (496).

La politique qu'il croyait devoir suivre favorisait d'ailleurs cette résolution, bien loin de la contrarier; et sa soumission au christianisme devait lui donner, non seulement dans la Gaule française, mais dans les Gaules méridionales et en Italie, une influence bien importante pour l'exécution de ses projets. Son baptême devait accroître sa puissance, comme celui de Constantin avait ajouté au pouvoir de cet empereur.

Ayant repassé le Rhin, et revenu dans les Gaules, il voulut que saint Wast, qu'il rencontra à Toul, l'instruisît de la foi qui allait être la sienne; et arrivé à Reims, où la reine Clotilde l'avait précédé, il y reçut solennellement le baptême des mains de saint Remi.

Presque tous les historiens ont rapporté avec plus ou moins d'exactitude les paroles remarquables que lui adressa cet archevêque au moment où il répandait l'eau sainte sur la tête du roi; elles peignent l'esprit de la fin du cinquième siècle : « Humiliez-vous, Sicambre, sous la main du Très-Haut, » lui dit Remi, suivant la version adoptée par dom Calmet : « adorez ce que vous brûliez autrefois, et brûlez ce que vous adoriez. »

Un grand nombre de Sicambres ou de Francs suivirent l'exemple de leur roi; et c'est ainsi que le christianisme continua plus que jamais de se répandre dans la Gaule septentrionale.

Anastase, qui occupait la chaire pontificale, et tous les évêques qui étaient restés fidèles aux dogmes du concile de Nicée, témoignèrent d'autant plus de joie du baptême

de Clovis, que Clotilde, saint Wast et saint Remi, qui partageaient leur croyance, avaient fait adopter leurs opinions religieuses par le roi des Français. Et il est bon d'observer que, sans la protection de ce roi, on ne sait où se seraient arrêtées les conquêtes de l'arianisme, si vivement professé et défendu par Gondebaud, roi de Bourgogne, Théodoric, roi d'Italie, Alaric II, roi des Visigoths, Trasimond, roi des Vandales africains, les Suèves de l'Espagne, les Lombards de la Pannonie, les Gétules de la Dacie, plusieurs évêques de l'Orient, et Anastase, empereur de Constantinople; Clovis était le seul prince chrétien qui ne l'eût pas embrassé.

Théodoric, qui avait obtenu de Clovis qu'il traiterait les Thuringiens avec moins de rigueur qu'il ne l'avait résolu, parvint aussi à calmer le ressentiment du roi des Français contre les Allemands et les Suèves. Les Germains ne subirent pas le sort horrible auquel, dans ce temps de férocité, le vainqueur condamnait si souvent le vaincu; ils ne furent ni exterminés, ni chassés de leurs forêts: Clovis leur laissa leur culte et leurs lois; il ne se réserva qu'un tribut, et le droit de confirmer l'élection de leur chef, à qui il ne voulut conserver que le titre de duc: et cette médiation de Théodoric ne contribua pas peu à la réputation de prince modéré dont jouit le roi des Ostrogoths.

Les Suèves et les Allemands avaient toujours été comptés parmi les plus braves des Germains. Dès le temps de César leur valeur était redoutée. Leur défaite donna une haute idée de la puissance de Clovis et de celle des Français; il voulut profiter de l'effroi que répandaient ses armes.

Clotilde n'avait pu pardonner à Gondebaud la mort de son père, ni celle de sa mère, qu'il avait fait noyer après avoir ordonné le massacre de l'auteur de ses jours: la tendresse filiale ne cessait de lui rappeler ce double assassinat; elle avait souvent pressé Clovis de le venger. Le roi

des Français crut trouver une occasion d'autant plus favorable de satisfaire le ressentiment de Clotilde et d'agrandir ses états, que le frère de Gondebaud, Gondegisille, qui régnait sur une partie de la Bourgogne, mais qui depuis long-temps nourrissait dans son cœur une haine violente contre son frère, le fit solliciter de marcher contre le roi des Bourguignons.

Clovis prend les armes, s'avance vers la Bourgogne, et rencontre les deux rois sur les bords d'une petite rivière que l'on nomme l'Ousche et qui se jette dans la Saône. Le succès ne fut pas douteux ; et ce ne fut pas seulement la valeur des Français qui l'emporta, une trahison des plus noires décida du sort du combat. Au milieu de la bataille, Gondegisille tourne ses armes contre son frère et l'attaque en flanc, pendant que Clovis le presse avec impétuosité. Gondebaud est défait, fuit vers le Rhône, et ne se croit en sûreté que dans Avignon. Clovis en forme le siége, et force Gondebaud à capituler. Le roi de Bourgogne cède quelques villes à son frère, et consent à être tributaire du roi des Français.

La guerre paraissait finie; mais quelque temps après la convention d'Avignon, Gondebaud surprend son frère dans la ville de Vienne, sur les bords du Rhône, et ne voyant en lui qu'un traître qui l'avait livré à son ennemi, il le fait massacrer, ainsi que quatre mille Français que Gondegisille avait reçus comme auxiliaires, et que leur valeur ne peut dérober à la mort. Dans ces temps déplorables, où les passions ardentes d'un état à demi sauvage étouffaient la voix de la nature, par quels crimes les crimes étaient punis !

Clovis apprend avec indignation le meurtre de ses soldats ; son ambition irrite sa vengeance ; Théodoric lui-même paraît partager son ressentiment : ils se liguent contre Gondebaud. Mais le roi des Goths, ou plutôt le roi d'Italie, craint trop l'agrandissement de celui des Fran-

çais pour le seconder avec énergie ; il ne fait avancer ses troupes que trop tard. Clovis, réduit à ses propres forces, remporte néanmoins une victoire éclatante sur Gondebaud, et ne lui accorde la paix qu'après avoir réuni à la monarchie française une grande partie des états de Bourgogne.

Bientôt après Clovis soumit à sa domination les Armoriques ou la Bretagne, et ne voulut y souffrir que des ducs pour la gouverner.

Presque toutes les Gaules obéissaient donc à Clovis, excepté les provinces occupées par les Visigoths, et dont Toulouse était la capitale.

Dans ces belles provinces régnait toujours Alaric II. Ce prince était, comme Clovis, jeune, vaillant, ambitieux. Il ne chercha pas uniquement sa gloire dans les armes; il s'occupa des lois; il fit recueillir les principales dispositions du code théodosien par Arien, grand jurisconsulte de son temps; il en publia un abrégé que l'on nomma le Code Alaric, et qui a été long-temps en vigueur dans les provinces françaises où les Visigoths avaient dominé. Il rendait la justice lui-même, mais ses jugemens étaient sévères, ses décisions barbares comme son siècle et sa nation; et, par une atrocité dont Phalaris seul avait donné l'abominable exemple, il avait fait brûler vif un rebelle dans un taureau d'airain.

Il paraît qu'il avait donné des secours au roi de Bourgogne. Il jalousait les succès de Clovis; il était ennemi secret de sa puissance. Le roi des Français crut voir venir le moment d'abattre ce rival redoutable : il ne chercha pas long-temps des motifs pour l'attaquer. Alaric avait renvoyé un évêque de son siége. Le roi des Visigoths était arien; Clovis, qui professait la foi de Nicée, prit le parti de l'évêque. Il se déclara non seulement son protecteur, mais encore le défenseur de la doctrine orthodoxe, et, dans l'espoir d'être fortement soutenu

par le pontife de Rome et tout le clergé de sa communion, il arbora en quelque sorte les enseignes de la foi en prenant les armes contre Alaric; et ce furent les terribles feux d'une guerre de religion qu'il alluma dans des contrées qui devaient être tant de fois ravagées au nom d'un Dieu de paix.

Alaric, malgré sa puissance, redouta l'issue de cette guerre que Clovis préparait contre lui avec tant d'appareil. On aurait dit que de sinistres pressentiments le troublaient : il craignait que ses Visigoths n'eussent perdu, dans une longue paix, une trop grande partie de leurs forces; il eut recours à des négociations. Clovis attachait trop de prix à la victoire dont il se croyait sûr. Il paraît qu'il résolut d'être inflexible. Il consentit cependant, suivant Grégoire de Tours, à une entrevue qui eut lieu, avec Alaric, auprès d'Amboise, dans une île de la Loire. Les deux rois se retirèrent en apparence assez contents l'un de l'autre. Mais Clovis apprit que le roi de Toulouse faisait des préparatifs secrets; il crut, a-t-on écrit, ou fit semblant de croire, qu'Alaric avait voulu le faire assassiner, et il resta implacable.

En vain Théodoric, beau-père du roi des Visigoths, et dont la secrète jalousie contre les Français s'accroissait chaque jour, écrivit-il à Clovis, son beau-frère, les lettres les plus pressantes pour le détourner de sa résolution. Il avait tout obtenu du roi des Français lors de la guerre de Thuringe, et même lors de celle de Souabe; mais depuis ces deux époques la puissance de Clovis s'était trop accrue, et ses désirs de conquête avaient augmenté avec sa puissance. Rien ne calma son indignation, vraie ou affectée, contre le roi de Toulouse; d'ailleurs, il soupçonnait les intentions de Théodoric, et il voulut prévenir l'un et l'autre.

Et quelles précautions cependant ne prend-il pas pour accroître son influence, exalter le courage de ses soldats,

rassurer les peuples, avoir pour lui les bénédictions du clergé, et s'assurer du succès de ses armes! Ses troupes renouvelèrent un de ces vœux sauvages que faisaient souvent, lors des grandes expéditions, les Celtes, qui composaient une des principales tribus des Francs: elles jurèrent de ne couper ni leurs cheveux ni leur barbe que sur les cadavres sanglants des Visigoths; il vaudrait mieux dire des ariens, car une sorte de fanatisme était entré dans leur âme. Clovis promit de bâtir dans Paris, en revenant vainqueur, une église qui porterait le nom de saint Pierre et de saint Paul. Non seulement il défendit de commettre aucune violence contre les personnes dévouées au service des autels, mais encore il établit la discipline la plus sévère, ordonna, sous les peines les plus fortes, de respecter toutes les propriétés, et, politique mais barbare dans presque toutes ses actions, il tua de sa propre main un soldat qui avait pris un peu de foin dans une terre des ennemis.

Les peuples encore à demi sauvages sont superstitieux. L'imagination des Français était facile à séduire; leur ardeur était extrême: le ciel devait favoriser des guerriers armés pour défendre sa cause. On répandit le bruit de plusieurs signes éclatants de la protection divine. Des prodiges se manifestaient, disait-on, de toutes parts; les événements qu'on aurait pu regarder comme les plus simples parurent des miracles. Une biche, effrayée par le tumulte de l'armée, traversa la Vienne au moment où les Français se préparaient à passer cette rivière: une puissance surnaturelle l'avait envoyée pour indiquer un gué. Une vive rougeur paraît dans le ciel, du côté de l'église de Saint-Hilaire de Poitiers: on s'écrie que le saint manifestait la faveur toute-puissante qu'il accordait aux Français orthodoxes, contre les Visigoths ariens. C'était au milieu de toutes ces marques extraordinaires d'un secours céleste, bien supérieur à toutes les forces humai-

nes, que Clovis s'avançait à la tête de ses Français, bouillants de courage et impatients du combat.

Alaric, peu confiant dans ses troupes, si inférieures à des soldats expérimentés et enflammés par tant de victoires, croyait devoir éviter un engagement décisif; il voulait donner le temps à ses Visigoths de se rassurer et de s'aguerrir. Il se retirait vers l'Auvergne; mais l'ennemi le suit, et il est obligé de combattre auprès de Voclade, aujourd'hui Vouillé, à peu de distance de Poitiers (507). Le sort des armes allait décider de l'empire des Gaules. La bataille commence. Clovis et Alaric, se battant chacun à la tête de son armée, se rencontrent au milieu de la mêlée; ils s'élancent l'un sur l'autre et combattent avec acharnement pour la gloire et l'empire. Clovis enlève Alaric de dessus son cheval, et lui porte un dernier coup qui lui donne la mort. Des cavaliers visigoths veulent venger leur roi : ils se jettent sur Clovis; sa valeur le dégage. La bataille recommence : les Français redoublent d'ardeur; les Visigoths découragés prennent la fuite; malgré la résistance des Auvergnats, ils sont taillés en pièces. La victoire de Vouillé fait passer sous la domination de Clovis la Touraine, le Poitou, la Saintonge, le Bordelais, le Limosin, le Quercy, l'Albigeois, le Rouergue, l'Auvergne. Son fils Thierry compléta la conquête de son père ; et il ne resta aux Visigoths, vers les Pyrénées, qu'Angoulême, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Arles, et quelques autres places, où ils proclamèrent roi Gésalaïc ou Gésalcie, fils naturel d'Alaric II. Gondebaud, roi de Bourgogne, allié de Clovis, s'empare même de Narbonne, et contraint Gésalaïc de s'enfuir en Espagne, où l'on avait cru devoir aussi mettre en sûreté Amalaric, fils légitime d'Alaric II.

Le bruit de tant de victoires retentit jusque dans Constantinople.

Anastase Ier y occupait le trône de l'Orient depuis

491. Les intrigues d'Ariadne, cette veuve de Zénon, qu'on a accusée d'avoir fait enterrer son mari pendant qu'après une attaque violente d'apoplexie il pouvait être encore en vie, avaient élevé à la suprême puissance Anastase, pour lequel elle a été soupçonnée d'avoir ressenti depuis long-temps une passion coupable. Détesté pour ses violences, il ne sut qu'à prix d'argent garantir ses états, d'un côté, des Perses, et de l'autre, des Bulgares, qui habitaient près de la Mer Noire, sur les bords du Danube, ni apaiser les séditions que par l'hypocrisie.

Voulant paraître le véritable successeur des empereurs d'Occident et se ménager quelque reste d'autorité ou d'influence dans l'Europe occidentale, à peine apprit-il les succès de Clovis, qu'il crut devoir se conduire avec le roi des Français comme son prédécesseur Zénon s'était conduit avec le roi des Goths. Il lui envoya des ambassadeurs, qui lui présentèrent les ornements et les titres de patrice et de consul, et, ce qui est bien plus remarquable, l'engagèrent à continuer la guerre contre les Visigoths et les autres peuples qu'Anastase appelait les ennemis de l'empire (508).

Ce fut à Tours que Clovis reçut, en 508, les ambassadeurs d'Anastase. Parmi les ornements de consul et de patrice, ils lui offrirent une couronne d'or; et il n'est pas inutile d'observer que, de même que la protection accordée aux orthodoxes fit donner par le pape au roi des Français le titre de *très-chrétien*, qui a passé à ses successeurs, Clovis envoya au pape Symmaque la couronne d'or que lui avait adressée l'empereur d'Orient. On a écrit que cette couronne fut la première des trois qui décorent la tiare pontificale, à laquelle le fameux Boniface VIII ajouta la seconde, et Jean XXII la troisième.

Au reste, Anastase était arien; il persécuta les chrétiens attachés à la foi du concile de Nicée; il chassa du siége patriarcal de Constantinople Euphémius, qui dé-

fendait les décisions de ce même concile. Le pape Symmaque le déclara étranger à la communion des fidèles; et, dans un temps où les opinions religieuses étaient de grands mobiles de la politique, c'est à Clovis, le défenseur des orthodoxes, qu'il envoya une ambassade solennelle, pour le porter à faire la guerre à des princes ariens. Combien d'exemples semblables l'histoire fournit aux réflexions de la sagesse!

Les grands projets de Clovis n'étaient pas cependant entièrement exécutés; son ambition n'était pas satisfaite. Il y avait encore, dans les Gaules méridionales, un royaume de Visigoths qui résistait à sa puissance; il résolut de le soumettre. Les portes d'Angoulême s'ouvrirent devant lui, et il fit marcher son armée contre la ville d'Arles. Toutes les craintes de Théodoric se réveillèrent avec force. Il vit aisément quelle faible résistance pouvaient opposer aux attaques des Français les états du jeune Amalaric, fils de sa fille et d'Alaric II, qu'il regardait comme le seul roi légitime des Visigoths. La sûreté de l'Italie lui parut compromise. L'empire des Goths pouvait tomber sous la domination de son rival; Clovis pouvait relever les aigles de Rome, en entourer le pavois des Français, rétablir cet empire d'Occident dont il avait accepté le titre de consul et de patrice. La jalousie de Théodoric augmenta les alarmes de sa politique; et, comme s'il avait pu soupçonner ce qu'un autre Français, plus grand homme que Clovis, devait faire deux siècles plus tard, il se décida à envoyer une armée au secours des Visigoths et de son petit-fils (509). Ibba ou Ibbas, ou Helvan, fut choisi pour commander cette armée. Clovis fut battu pour la première fois; la perte qu'il éprouva fut énorme : près de trente mille Français restèrent sur le champ de bataille. La plus grande partie des conquêtes qu'il avait faites en Provence et en Languedoc, ou dans la Gaule narbonnaise, lui échappèrent.

Ses projets furent presque anéantis, et les Goths repoussèrent ce torrent qui menaçait une grande partie de l'Europe, et qu'aucune puissance n'avait encore pu arrêter.

Ne pouvant pas étendre sa domination du côté du midi, Clovis chercha à régner sans partage sur toutes les Gaules françaises. La défaite qu'il avait éprouvée avait aigri son caractère trop barbare; il s'abandonna plus que jamais à sa sauvage férocité. Il n'était pas le seul roi des Français, quoiqu'il en fût le chef suprême, Regnacaire régnait à Cambrai, Sigebert à Cologne, Riquiomer au Mans, Cararic dans une partie de la Flandre; plusieurs autres de ses parents commandaient dans d'autres endroits. Les Francs avaient conservé dans les Gaules le fond de leurs institutions sociales ou plutôt militaires, car ils n'étaient organisés que pour l'envahissement et la conquête. Jusqu'à ses revers, Clovis avait vécu dans la meilleure intelligence avec ces chefs subalternes, il en avait reçu de puissants secours. Oubliant et la foi et la reconnaissance, il résolut de les sacrifier à son ambition, que sa défaite avait rendue plus ardente en détournant son cours. Il conçut de grands crimes et, ce qui est plus horrible encore, de noires perfidies. Il séduisit le fils de Sigebert, l'invita à porter sur son père une main criminelle, et le fit assassiner quand le parricide fut commis. Devenu maître, par trahison, de la personne de Cararic, il le contraignit à renoncer au monde, à se faire prêtre ou diacre, lui et son fils; et, peu rassuré par cette sorte de garantie, il craignit des projets de vengeance, et les fit massacrer. Des traîtres qu'il avait corrompus lui livrent Regnacaire. « As-tu » fait ce tort à ta race, lui dit-il avec la plus affreuse » ironie, de te laisser ainsi lier comme un esclave? » Ne devais-tu pas prévenir cette honte par une mort » honorable? » Et il lui partagea la tête d'un coup

de hache; un second coup immola le frère de l'infortuné prince, à qui il reprocha de n'avoir pas défendu son frère et son roi. D'autres forfaits le débarrassèrent de Riquiomer et de tous ceux dont les prétentions pouvaient lui faire ombrage. Et ce fut après s'être ainsi couvert de sang qu'il cessa de vivre en 511, à l'âge de quarante-cinq ans, et après en avoir régné trente. Pourquoi n'avait-il pas péri la veille de la défaite de son armée par le général de Théodoric? Et qu'on ne dise pas, pour atténuer l'horreur que ses crimes inspirent, qu'il voulut, en les commettant, réunir tous les Français sous une seule monarchie : il partagea le royaume entre ses enfants.

Il bâtit plusieurs églises; il leur donna des bois ou d'autres terres très-étendues. Les écrivains ecclésiastiques de son temps ou des siècles postérieurs, reconnaissants de ses bienfaits, ont vanté ses largesses, exalté ses grandes qualités, célébré ses hauts faits, pallié ses crimes; mais le temps dévoile toujours l'austère vérité. Disons cependant qu'il paraît s'être occupé d'une sorte de recueil ou de rédaction des lois saliques; qu'il fit pour ses peuples ce qu'Alaric II avait fait pour ses Visigoths; et, pour achever d'être juste envers lui, ne perdons de vue ni les habitudes sanguinaires, ni les passions effrénées, ni les maximes atroces de ces peuples venus du nord, et encore si barbares.

Sainte Geneviève, cette douce et vertueuse bergère de Nanterre, si célèbre parmi les Français, était morte deux ans avant Clovis. Elle avait été enterrée près de la rive gauche de la Seine, en face de l'île qui renfermait Lutèce, aujourd'hui Paris, et sur le mont *Lucotitius*, auquel elle a donné son nom. Les chrétiens avaient construit un oratoire de bois sur sa tombe : les peuples allaient y prier; ils aimaient à rendre hommage à celle qui, de l'état le plus humble, était parvenue à la cou-

ronne céleste, et que tant de voix, en racontant les prodiges que son nom opérait, proclamaient comme la protectrice de la France et du trône des Français. A la prière de Clotilde, Clovis fit bâtir, à la place de l'oratoire, cette église qu'il avait promis d'élever lorsqu'il marchait contre Alaric II, qu'il dédia, ainsi qu'il l'avait annoncé, à saint Pierre et à saint Paul, et qui fut consacrée au culte des chrétiens par Saint Remi, archevêque de Reims, auquel il avait donné, en le nommant son chancelier, la place qui supposait le plus de lumières et de talents.

Ce prince fit aussi construire, auprès de l'église, un palais où il logea, et qui remplaça le palais des Thermes, situé plus près de la rivière, que l'empereur Julien avait habité, et dont on voit encore des restes dans le quartier Saint-Jacques de la capitale de la France.

L'architecture à laquelle on a donné le nom de *gothique* n'existait pas encore. Les Barbares du nord n'avaient pas encore imaginé de nouvelles modifications d'un art qui leur avait toujours été étranger. Les Romains asservis régnaient toujours par leurs arts. C'est à ces arts, plus ou moins dégradés par le mauvais goût que font naître la corruption et la servitude, qu'avaient recours les Ostrogoths en Italie, les Visigoths dans la Gaule méridionale ou en Espagne, les Vandales en Afrique, et les Français dans les Gaules du nord. Les églises, les palais, les grands monuments, qu'on élevait dans ces pays conquis, devaient être presque tous construits en pierre ou en granit, dans les Gaules françaises comme dans les autres pays enlevés aux Romains; mais dans des contrées telles que celles qu'arrosaient la Loire, la Seine et les autres rivières de la Gaule septentrionale, il était encore assez difficile d'extraire, ou de faire venir des carrières éloignées, ces matériaux solides et durables; et les forêts y étaient trop nombreuses, trop étendues, et trop garnies

de beaux arbres, pour qu'on ne préférât pas d'employer le bois à la construction des habitations particulières, et même d'un grand nombre d'enceintes dont la courte durée donnait peu d'inquiétudes, parce que les forêts paraissaient une ressource inépuisable. Et voilà pourquoi, pendant un si long temps, tant de villes des Gaules septentrionales ont pu si facilement être ravagées, détruites, brûlées, et ne laisser à leur place que des cendres qui bientôt devenaient le jouet des vents.

Ce fut dans ce même temple dédié à saint Pierre et à saint Paul que Clovis fut enterré. On y déposa, bien des années après, le corps de sainte Clotilde; on l'y renferma dans une châsse, et on y conserva aussi dans une châsse précieuse les reliques de sainte Geneviève, dont le nom fut donné à cette église, rebâtie vraisemblablement vers la fin du onzième siècle, et après les ravages des Normands, ainsi que le monastère qu'on y avait ajouté.

Clovis, peu de temps avant sa mort, avait partagé son royaume entre ses enfants, comme un simple domaine héréditaire. Les femmes furent exclues du partage; il appliqua au royaume la loi ou l'usage relatif aux terres saliques, dont les propriétaires devaient à l'état le service militaire. C'est un grand malheur pour les peuples que ce partage des états qui livre les nations à la fluctuation la plus incertaine, et fait dépendre de la stérilité ou de la fécondité d'un mariage le sort des provinces qu'un hasard inattendu peut rendre à chaque instant amies ou ennemies.

Thierry, fils aîné de Clovis, et que ce prince avait eu avant son union avec Clotilde, fut roi de la Germanie française, des contrées situées entre la Meuse et le Rhin, et d'une partie de la Champagne. Son royaume fut connu dans la suite sous le nom d'Austrasie, qui désignait la France orientale. On doit le regarder comme l'origine du royaume de Germanie: Thierry doit en

quelque sorte être considéré comme le premier roi d'Allemagne; et ce qui est remarquable, et ne pourrait être expliqué que par l'affection particulière de Clovis, ou par une vue politique de ce prince sur laquelle on pourrait à peine établir de faibles conjectures, c'est que l'Auvergne et même l'Aquitaine firent partie des états de Thierry, malgré leur éloignement des rives du Rhin et de la Meuse.

Trois autres princes, fils de Clovis et de Clotilde, régnèrent dans le reste de la France ou de la Gaule française.

Childebert, roi de Paris, compta dans ses états les environs de cette capitale, le territoire de Melun, le pays chartrain, le Perche, le Maine.

La Sologne, la Beauce, le Blaisois, le Gâtinais, et d'autres contrées, formèrent les états de Clodomir, roi d'Orléans; et Clotaire, roi de Soissons, régna sur la Picardie, la Normandie, l'Artois, et les contrées de Flandre encore si marécageuses, et que l'industrie d'aucune nation n'avait encore disputées aux rivières et à la Meuse.

Les quatre rois étaient entièrement indépendants l'un de l'autre; mais on a donné particulièrement à celui de Paris le nom de roi de France ou de roi des Français.

Ces quatre royaumes et celui de Bourgogne contenaient toutes les Gaules et une grande partie de la Germanie, excepté la portion de la Gaule méridionale sur laquelle régnaient les Visigoths ou les Ostrogoths. Mais combien, pendant plus d'un siècle, nous allons voir les barrières de ces différents états transportées, supprimées ou relevées!

Thierry, roi d'Austrasie, dont Metz fut la capitale, n'avait que dix-huit ans lorsqu'il monta sur le trône; Clodomir n'en avait alors que dix-sept, Childebert que treize, et Clotaire que douze. Leur grande jeunesse

donna à la France quelques années de repos; mais bientôt, avec bien moins d'habileté que leur père, les fils de Clovis montrèrent la même ambition; et de quels crimes l'histoire est encore obligée de s'occuper!

Pour pouvoir exposer plus rapidement et avec plus de clarté les principaux événements qui ont agité la France pendant le règne de ces fils et des autres descendants de Clovis, et dont la philosophie doit considérer attentivement les rapports avec les diverses époques de la civilisation, nous avons cru devoir mettre sous les yeux de nos lecteurs le tableau suivant, qui montrera les différentes divisions ou réunions successives des royaumes français.

Tableau des rois de Paris, d'Orléans, de Soissons, de Metz ou Austrasie, et de Bourgogne, depuis 511 *jusques en* 690.

	NEUSTRIE.			METZ OU AUSTRASIE.	BOURGOGNE.
	PARIS.	ORLÉANS.	SOISSONS.		
En 511.	Childebert I, fils de Clovis et de ste. Clotilde.	Clodomir I, fils de Clovis et de sainte Clotilde.	Clotaire I, fils de Clovis et de sainte Clotilde.	Thierry I, fils de Clovis.	Gondebaud, oncle de sainte Clotilde, roi depuis 491.
516.					Sigismond, fils de Gondebaud.
524.					Gondemar, frère de Sigismond.
534.				Théodebert, fils de Thierry I.	Mort de Gondemar.
548.				Théobalde ou Théodebalde.	
558.	Clotaire I, fils de Clovis.	Clotaire I, fils de Clovis.		Clotaire I, fils de Clovis.	Clotaire I, fils de Clovis.
562.	Charibert I, fils de Clotaire I.	Gontran, fils de Clotaire I.	Chilpéric I, fils de Clotaire I, et époux de Frédégonde.	Sigebert I, fils de Clotaire I, et époux de Brunehaut.	Gontran, fils de Clotaire I.
584.			Clotaire II, fils de Chilpéric I.		
575.				Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.	
593.		Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.			Childebert II, fils de Sigebert I et de Brunehaut, neveu et fils adoptif de Gontran.
595 ou 596.				Théodebert II, fils de Childebert II.	Thierry II, fils de Childebert II.
612.				Thierry II, frère de Théodebert II.	
613.	Clotaire II.	Clotaire II.		Clotaire II.	Clotaire II.
628.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.	Dagobert I, fils de Clotaire II.

	NEUSTRIE.			METZ OU AUSTRASIE.	BOURGOGNE.
	PARIS.	ORLÉANS.	SOISSONS.		
En 638.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.	Sigebert II, fils de Dagobert I et de Ragnetrude.	Clovis II, fils de Dagobert I et de sainte Nantilde.
656.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Clotaire III, fils de Clovis II et de sainte Batilde.
660.				Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	
670.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II, et de sainte Batilde.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clotaire II et de sainte Batilde.		Childéric II, frère de Clotaire III, et fils de Clotaire II et de sainte Batilde.
673.				Dagobert II, fils de Sigebert II, souverain de l'Alsace depuis 670.	
673.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.		Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.
678.				Thierry III, frère de Clotaire III et de Childéric II, et fils de Clovis II et de sainte Batilde.	
690.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.	Clovis III, fils de Thierry III.

Gonbaud ou Gondebaud, roi de Bourgogne, que nous venons de voir à la tête du tableau des princes qui régnaient dans les Gaules françaises ou bourguignones, à l'époque dont nous nous occupons, venait de terminer sa vie, en 516. Comme Clovis et Alaric II, il avait fait recueillir les lois et les coutumes qui formaient de son temps le droit public des Bourguignons; et le recueil ou

code qu'on appelait *loi Gombette*, à cause du nom de son auteur, peut être regardé comme à peu près contemporain du code d'Alaric et du code salique.

Sigismond, son fils, lui avait succédé. Il avait épousé, ainsi que nous l'avons vu, une fille de Théodoric, roi des Ostrogoths, et en avait eu un fils, nommé Sigebert. Mais, séduit par la beauté ou les intrigues d'une femme placée dans les derniers rangs de celles qui étaient attachées au service du palais, il l'avait épousée. Les adroites calomnies de cette femme ambitieuse, méchante et jalouse, irritèrent tellement Sigismond contre Sigebert, qu'en digne fils du meurtrier du père de Clotilde, il fit étrangler le jeune prince en 522. Il alla ensuite le pleurer dans un monastère, et, pour se faire pardonner son crime, il fit de si grandes largesses aux moines, qui influaient le plus sur les idées d'une nation ignorante et superstitieuse, qu'ils célébrèrent ses vertus comme celles d'un saint, et lui témoignèrent d'autant plus de respect qu'il avait renoncé à l'arianisme.

Mais ces regrets sincères ou simulés ne satisfirent pas les rois français fils de Clotilde. Brûlant du désir d'agrandir leurs états, ils résolurent de venger la mort de Sigebert, petit-fils de la sœur de leur père Clovis. Ils prétendaient d'ailleurs que Sigismond, à l'exemple de son père Gondebaud, retenait ce qui appartenait à leur mère, sa cousine.

Clodomir, roi d'Orléans et le plus âgé des trois, commence le premier la guerre. Sigismond vaincu tombe en sa puissance, avec cette femme qui avait causé la mort de Sigebert, et les enfants qu'elle avait donnés au roi de Bourgogne. Par une horrible barbarie Clodomir les fait égorger et jeter dans un puits. (523) Les Français s'emparent du royaume de Bourgogne.

Gondemar, frère de Sigismond, les repousse, et monte sur le trône de son frère. Clodomir le joint, en 524, auprès de Vienne, sur le Rhône; il est vainqueur;

mais, poursuivant les fuyards avec l'ardeur de sa nation et le courage imprudent de son siècle, il reçoit la mort d'un coup soudain et imprévu.

Ses frères, Childebert et Clotaire, continuent la guerre. Gondemar, déjà épuisé, ne peut leur résister; les deux rois le font prisonnier, et l'enferment dans une tour où il meurt.

Dès lors la Bourgogne fut réunie à l'empire des Français. Mais une nouvelle tragédie va signaler le partage de cette Bourgogne. La justice, l'humanité, la nature, tout est étouffé par la force qui tend à s'agrandir. Les rois de Paris et de Soissons, non seulement ne veulent rien céder de la Bourgogne vaincue aux trois enfants qu'avait laissés leur frère Clodomir, dont les efforts et les succès avaient préparé et assuré leur conquête, mais encore ils veulent les dépouiller de l'héritage de leur père. Il fallait, dans ces temps de barbarie, pour priver ces jeunes princes du trône d'Orléans, les consacrer à la vie monastique en leur coupant les cheveux, que les Français regardaient comme le symbole de leur valeur, ou les faire immoler. Childebert et Clotaire, sous le prétexte d'établir leurs neveux dans le royaume de Clodomir, avaient obtenu de Clotilde, la veuve de Clovis et la grand'mère des trois princes, qu'elle les remît entre leurs mains.

La violation de la foi donnée ne coûte rien à Clotaire ni à Childebert; ils envoient à Clotilde des ciseaux et un poignard. Cette malheureuse princesse s'indigne, et, dans un moment d'irritation irréfléchie, s'écrie : « J'aime » mieux les voir morts que tondus. » Les deux frères l'apprennent. Clotaire saisit lui-même l'aîné, qui avait dix ans, et le perce de son glaive. Le second se jette aux pieds de Childebert; il embrasse ses genoux : le roi de Paris paraît ému. L'impitoyable Clotaire, comme un des monstres les plus féroces des bois d'où sont sortis ses

aïeux, reproche à son frère sa faiblesse, et massacre son neveu. On croit lire l'horrible histoire des Atrides. Tels sont les affreux résultats de la barbarie, quelque part qu'elle règne.

Le troisième fils de Clodomir échappa au fer assassin de Clotaire. On ne sait comment il fut sauvé. Il se consacra aux autels; il se nommait Clodoalde. Ses vertus lui donnèrent une douce paix dans le cloître; elles lui ont mérité la couronne immortelle des saints. Son nom est resté près de la Seine et de Paris, à l'endroit où il avait trouvé un heureux asile. Qu'on a besoin de penser à ces mêmes vertus et à leur récompense pour pouvoir supporter l'histoire de Clotaire!

Clotilde eut le malheur de vivre encore près de dix ans après le massacre de ses deux petits-fils : elle passa ces années de douleur dans le monastère où elle s'était retirée auprès de Tours.

Thierry n'eut aucune part au meurtre de ses neveux; mais il avait, à beaucoup d'égards, des intérêts différents de ceux de ses frères qui étaient fils de Clotilde ; et au milieu des arrangements que firent Childebert et Clotaire pour partager les états de Gondemar et de Clodomir, il voulut qu'on lui cédât l'Anjou. Voilà donc l'Auvergne, l'Aquitaine et l'Anjou réunis à l'Austrasie.

Thierry s'occupa cependant beaucoup moins des contrées occidentales et méridionales de la France que de la Germanie.

Il crut devoir s'allier avec les Saxons contre Hermenfroy, roi de Thuringe (522). Aidé de leurs soldats, il défit Hermenfroy, soumit les Thuringiens, et, fidèle à sa promesse, partagea avec ses alliés les terres des vaincus ; mais de nouvelles circonstances ayant fait changer sa politique, il fit la guerre à ces mêmes Saxons et leur imposa un tribut. Sa domination s'étendit depuis le fond de l'Aquitaine, les montagnes de l'Auvergne et les rives

angevines de la Loire, jusqu'aux bords de l'Elbe et aux limites de la Thuringe.

L'accroissement de la puissance de Thierry et ses succès contre les Thuringiens avaient fixé l'attention du prévoyant et habile Théodoric, roi d'Italie, ou plutôt roi des Ostrogoths, auxquels elle était soumise. Ce dernier prince, qui n'avait rien négligé pour arrêter les conquêtes toujours croissantes de Clovis, et dont l'armée avait préservé le royaume des Visigoths, et par conséquent une grande partie des Gaules méridionales, de la hache victorieuse du roi des Français, n'avait pas perdu de vue les enfants de ce roi. Les débats sanglants et les crimes des fils de Clotilde l'avaient rassuré sur les effets de leur pouvoir et de leur ambition. Clotaire même, ce roi de Soissons dont l'ascendant terrible avait subjugué son frère Childebert, et que l'on pouvait regarder comme le véritable possesseur des quatre couronnes de Paris, de Soissons, d'Orléans et de Bourgogne, ne lui inspirait point d'inquiétude ; ses états étaient séparés de ceux d'Italie par de trop grands intervalles. Thierry lui paraissait plus redoutable. Il ne chercha pas cependant à le détourner de la guerre contre les Thuringiens ; il ne lui adressa pas, en faveur de ce peuple, les mêmes réclamations que celles qu'il avait adressées à Clovis. Les temps étaient changés ; les hommes n'étaient plus les mêmes ; il eut d'autres pensées. Il ne fut pas fâché que Thierry, fortement occupé près du centre de la Germanie, ne pût songer à porter ses armes vers les contrées voisines de l'Aquitaine, de l'Auvergne ou du Dauphiné qui appartenaient au royaume de Bourgogne. Il profita de la sécurité que lui donnaient les entreprises de Thierry pour affermir sa domination et agrandir ses états. Il réunit à son royaume, d'un côté, la Sicile, et de l'autre une partie des Alpes, Genève, et la Rhétie ou le pays des Grisons. Il établit dans les portions de ses états qui avaient été

ravagées, et qu'il désirait de repeupler, les Allemands ou Souabes, et les autres étrangers qui cherchaient à se soustraire aux malheurs de la guerre, ou qui étaient forcés de quitter le pays qui les avait vus naître, et où ils ne trouvaient plus que des dangers. Il les plaça particulièrement sur les bords du Pô, dans cette belle Gaule cisalpine qu'il affectionnait et dont il embellit avec soin une des principales villes, Pavie, où il se plaisait à résider. Il orna de monuments plusieurs autres cités.

Ayant rétabli son petit-fils Amalaric sur le trône des Visigoths de la Gaule méridionale, sur lequel nous avons vu que Gésalaïc, fils illégitime d'Alaric, s'était assis pendant l'enfance de ce jeune prince, il eut l'adresse de conserver sur le gouvernement de ces belles contrées, et en qualité de tuteur ou de protecteur de son petit-fils, une influence qui semblait présager et préparer la réunion à ses états de ces pays si favorisés par la nature.

Il encouragea la culture des lettres. Il sentit combien son propre intérêt, celui de sa nation et de sa dynastie, demandaient qu'il travaillât, non seulement à conserver, mais à augmenter et à répandre, même chez les nations étrangères, l'éclat dont elles pouvaient briller encore. Il voulut hâter les progrès de la civilisation des peuples encore trop barbares qui l'entouraient. Il avait adressé à Clovis des musiciens habiles de l'Italie et envoyé des clepsydres, ou horloges d'eau, à Gondebaud, roi de Bourgogne.

On a prétendu qu'il ne savait pas écrire. Il est difficile de le croire d'un prince ostrogoth à la vérité, mais qui avait été élevé à Constantinople par les soins de l'empereur Zénon, intéressé à le familiariser avec les lettres grecques et latines, comme avec les usages, les habitudes et les sentiments romains.

Mais, quoi qu'il en soit, il s'entoura des hommes les plus instruits de l'Italie. Il accorda particulièrement sa

confiance à Magnus Aurélius Cassiodore, l'un des hommes les plus savants et les plus habiles de son siècle. Ce ministre avait régi les finances de l'état avec autant de désintéressement que de succès, sous Odoacre, roi des Hérules. Lorsque Théodoric eut vaincu Odoacre, il eut le bon esprit de rechercher Cassiodore : trouvant en lui la même fidélité qu'Odoacre son ennemi, lui devant la soumission et la tranquillité de la Sicile et de la Lucanie, que l'empereur de Constantinople avait fait exciter à l'insurrection, il le nomma successivement questeur du palais, maître des offices de ce même palais impérial ou royal, préfet du prétoire, et enfin patrice. En lui conférant la première de ces grandes dignités, il lui dit : « Je vous donne une place dont la naissance ne peut » rendre digne; c'est la science et la probité qui ont » dicté mon choix. » Il tâcha de compenser par ses largesses le généreux emploi que faisait Cassiodore de la fortune de ses pères et des richesses qu'il y avait ajoutées par ses économies, pour fournir des armes aux soldats, des chevaux à la cavalerie, et des secours aux indigents. Non seulement il lui pardonna de s'être retiré de la cour, plutôt que d'exécuter les ordres qu'il avait reçus contre les chrétiens qui professaient les dogmes de Nicée, dont ce ministre partageait les opinions religieuses, mais encore il sentit bientôt qu'il ne pouvait se passer des conseils et des lumières de cet homme d'état, le rappela à sa cour, et lui rendit toutes ses places. Il appela auprès de lui deux hommes que leur savoir, leurs vertus et leur philosophie ont rendus chers à la postérité, Boëce et son beau-père Symmaque. Il nomma même Boëce un de ses ministres. Mais voyez le caractère de sa nation se montrer au milieu de tant de belles qualités!

Il laissa persécuter ceux des chrétiens qui n'étaient pas ariens comme lui. D'un autre côté, on a prétendu

qu'il fit mettre à mort un de ses officiers qui avait embrassé l'arianisme, et qu'il lui dit : « Si tu n'as pas été » fidèle à ton Dieu, comment le serais-tu à moi qui ne » suis qu'un homme ? » Il crut à la calomnie qui osa accuser Boëce et Symmaque d'être entrés dans une conspiration en faveur de l'empereur d'Orient. Il les fit renfermer dans une prison, où Boëce composa son célèbre traité *De la consolation de la philosophie*, et bien loin de revenir à leur égard à des sentiments que lui commandaient leur gloire, la sienne, et la justice, il leur fit trancher la tête. Que nos lecteurs, cependant, soient justes envers Théodoric. L'historien militaire Procope, le secrétaire du fameux Bélisaire, qui n'aimait pas les Goths, rapporte néanmoins que ce prince ayant reconnu son injustice, en éprouva des remords si violents, que sa raison en fut troublée; que ses serviteurs lui ayant un jour présenté la tête d'un poisson monstrueux, il crut, dans un nouvel accès de son égarement, voir la tête de Symmaque qui le menaçait, qu'il se leva avec effroi, comme pour éviter un fantôme qui le poursuivait, et que la fièvre, qui le saisit dans ce moment d'un délire extrême, le conduisit au tombeau. Ceux qui sont au-dessus de la vengeance des lois ne peuvent échapper à celle du remords.

Il paraît cependant que peu de moments avant d'expirer il recouvra la raison, et voulut pourvoir à la destinée future de son royaume.

Il rassembla autour de son lit les comtes et les autres grands de son empire; il leur recommanda sa fille, l'illustre Amalasuinde, et son petit-fils, le jeune Athalaric, qu'elle avait eu d'Évaric de Mésie, mort depuis quelque temps, et les exhorta à observer les lois, à conserver l'union avec le sénat et le peuple de Rome, et à maintenir la paix avec l'empereur de Constantinople (524). Après sa mort il fut convenu entre ses deux petits-fils,

Athalaric, roi des Ostrogoths ou d'Italie, et Amalaric, fils d'Alaric II, et roi des Visigoths du Languedoc et d'une partie de l'Espagne, que le Rhône serait la limite commune de leurs états.

Quelque temps auparavant, Amalaric avait épousé une fille de Clovis, nommée Clotilde, comme sa mère. Amalaric était arien, et Clotilde orthodoxe. Cette diversité dans les opinions religieuses produisit, suivant l'esprit de ce temps, où les maximes de l'Évangile avaient trop peu de puissance, une division funeste entre le roi et son épouse française. Amalaric employa la violence pour contraindre Clotilde à abjurer ce qu'il appelait ses erreurs ; ne résistant plus à cette férocité barbare, qui n'avait encore que trop d'empire sur les peuples venus du nord, il devint dur, emporté, cruel envers sa malheureuse compagne, qui, ne pouvant plus supporter les persécutions de son tyrannique époux, envoya à son frère Childebert, roi de Paris, un mouchoir teint du sang de ses blessures.

Childebert rassembla une grande armée et marcha contre Amalaric. Le désir de venger sa sœur ou de la préserver de nouveaux dangers lui fit prendre les armes ; mais, indépendamment de ce motif, qui ne pouvait pas agir avec une grande force sur l'âme de celui qui était encore couvert du sang de ses neveux, il saisit avec avidité une occasion de réparer la fameuse défaite de son père et d'exécuter les projets de Clovis.

Amalaric ne put lui résister. Les Visigoths furent taillés en pièces. Quelques historiens ont écrit que leur roi avait péri dans la bataille ; mais, suivant d'autres auteurs, Amalaric n'ayant plus ni armée ni espérance, et ayant voulu s'embarquer avec ses trésors pour l'Espagne, où il régnait sur plusieurs contrées conquises par les Visigoths, il fut dépouillé par ses propres soldats (531), obligé de se réfugier dans une église, et percé

d'un javelot au moment où il allait entrer dans cet asile. En lui finit le premier empire des Visigoths dans la Gaule méridionale. Clotilde suivit son frère Childebert; mais elle mourut avant d'arriver à Paris, et elle fut enterrée à côté de Clovis son père, dans l'église de Saint-Pierre et Saint-Paul, ou de Sainte-Geneviève. Presque tous les Visigoths sur lesquels régnait Amalaric se retirèrent en Espagne, avec leurs femmes et leurs enfants; et la Gaule qu'ils avaient occupée fut partagée entre les Français et les Ostrogoths, ou Goths de l'Italie.

Voilà un nouvel exemple de la rapidité avec laquelle le ressentiment qu'inspire un outrage fait à un sexe si faible et si puissant peut servir de raison ou de prétexte, même dans les siècles barbares et où la force connaît si peu de frein, pour allumer tout ce qui se trouve d'inflammable sur la surface d'un empire, et produire un vaste incendie qui la couvre de cendres et de débris. La violence faite à Lucrèce est le signal de la destruction de la royauté à Rome; Eudoxie offensée par Maxime appelle en Italie Genséric, qui dépouille l'empire romain, et lui porte un coup mortel; et le mouchoir sanglant de Clotilde est, pour ainsi dire, l'étendard de l'armée qui renverse le trône des Visigoths.

Et d'un autre côté, qu'on ne soit pas étonné de voir une seule bataille détruire l'empire de ces Goths occidentaux. Leur puissance n'avait aucune racine ni dans les lois fondamentales ni dans l'affection des peuples asservis; ils ne formaient, en quelque sorte, qu'une armée qui tenait sous le joug les Gaulois du midi, mais qu'une grande défaite pouvait dissiper. Toutes ces nations de Barbares, qui se succédaient pour ravager l'Europe, étaient comme ces orages terribles qui lancent la foudre sur d'immenses contrées, mais qu'un vent violent transporte avec vitesse, et remplace par d'autres nuées orageuses, auxquelles succèdent à leur tour de nouveaux orages destructeurs.

Pendant ce temps, la liberté bretonne expirait sous le fer des Anglo-Saxons, qui avaient envahi la Grande-Bretagne. Arthur, ou Artus, le dernier roi de ces Bretons subjugués, méritait, par le courage avec lequel il combattait pour l'indépendance, cette gloire qui ne manque jamais à ceux qui se sacrifient pour leur patrie, cette renommée qui a traversé tant de siècles, et l'honneur d'être le héros de tant de fables, de romans et de poésies. Mort les armes à la main au moment où, dans une bataille mémorable, il venait d'immoler le chef de ses ennemis, il fut enterré dans l'ancienne église de Glastenbury, auprès de sa seconde femme et entre deux pyramides. Son tombeau fut ouvert par les ordres du roi d'Angleterre Henri II, en 1189. On remarqua sur son crâne dix blessures, dont neuf s'étaient fermées, et dont la dixième était restée ouverte; et on trouva près du squelette de la reine, de ces tresses d'or curieusement travaillées, suivant un témoin oculaire (Girold Cambrensis), et dont les femmes des princes et des hommes puissants avaient orné leurs cheveux dans plusieurs pays du nord de l'Europe. Ces tresses d'or devaient avoir beaucoup de rapports avec ces petites chaînes ou tresses du même métal trouvées en Sibérie vers la fin du dernier siècle, et dont j'ai vu une ou deux entre les mains de Buffon, à qui l'impératrice de Russie, Catherine II, les avait envoyées.

Les progrès de la religion chrétienne furent suspendus, ou du moins ralentis, par l'invasion des Saxons, dont les idées religieuses étaient celles de l'ancienne Germanie; et si on veut savoir quel était, dans la Grande-Bretagne, l'état de la civilisation, ou plutôt de la barbarie, dans ces temps de trouble, de guerre, d'envahissement, de désordre, de pillages, de massacres, de destruction, d'oppression et de servitude, que l'on écoute ce qu'en disent les historiens bretons contemporains. Voici le fond

de ce qu'adressait à ce sujet à un des successeurs d'Artus le saint abbé fondateur du monastère de Ruis près de Vannes, Gildas, né en Écosse, et dont on trouve un discours dans la Bibliothèque des pères et dans le recueil de Thomas Gale. « Les rois, la noblesse, le peuple, tout » est corrompu. La tyrannie est sur le trône, l'injustice » dans les tribunaux, l'infidélité dans les mariages ; on ne » voit qu'extorsions, que meurtres, qu'adultères. »

L'instruction était reléguée dans quelques couvents et dans quelques églises principales.

La civilisation était bien moins avancée encore en Écosse, au sujet de laquelle nous n'avons qu'une observation à ajouter dans ce moment à ce que nous en avons dit dans notre discours préliminaire. Des historiens de cette contrée, qui a obtenu de si grands droits à l'estime et à la reconnaissance des vrais philosophes, ont compté quarante-trois rois jusqu'à un Constantin monté sur le trône avant 466 ; prince méprisable, plongé dans la débauche, uniquement occupé à corrompre les femmes de son royaume, et qui fut tué par un habitant des îles Hébrides dont il avait violé la fille.

Il paraît que, vers le milieu du cinquième siècle, les Pictes envahirent une grande partie de l'Irlande, et on a prétendu qu'ils avaient été secondés par les Écossais proprement dits.

On a écrit aussi que les premiers rois d'Écosse étaient venus de l'Irlande. Mais voyez combien, vers la fin du cinquième siècle, et peut-être plus tard, les Irlandais étaient plus rapprochés de l'état sauvage que les Écossais : les maximes philanthropiques du christianisme n'y régnaient point ; et plusieurs des historiens de l'Irlande ont rapporté de tels usages des peuples de ce royaume, et particulièrement de telles coutumes adoptées pour l'inauguration des rois, que nous croyons devoir en épargner à nos lecteurs la dégoûtante description, et

qu'on ne saurait les expliquer, si on était obligé de n'en révoquer aucun détail en doute, que par cette hideuse brutalité sous laquelle les passions de l'homme sauvage peuvent le tenir asservi.

Mais du territoire de ces insulaires encore si féroces et de l'extrémité de l'occident de l'Europe, passons à l'Europe orientale, et à cet empire de Constantinople où s'était en quelque sorte réfugié ce que les Barbares n'avaient pu détruire de la civilisation grecque et romaine. Allons rapidement d'un extrême à l'autre.

L'empereur Anastase venait de mourir : les querelles théologiques avaient continué d'agiter l'église sous son règne; l'esprit d'intolérance et l'ambition publique ou secrète de plusieurs successeurs des apôtres ne l'emportait que trop sur la charité évangélique; les violences aigrissaient les passions; et on était encore si loin de reconnaître la barrière qui sépare les affaires civiles des opinions religieuses, que l'état ressentait les contre-coups des violentes secousses que l'église chrétienne éprouvait si fréquemment.

Zonare a écrit que, sous cet Anastase, le souvenir des miroirs ardents avec lesquels Archimède avait mis le feu à des vaisseaux romains pendant le siége de Syracuse, était encore assez conservé pour que Proclus, célèbre philosophe et mathématicien de Lycie, en employât de semblables à brûler la flotte de Vitalien, qui s'avançait contre Constantinople, en 514. Nous avons dû d'autant plus parler de cette tradition remarquable, que ces miroirs d'Archimède, renouvelés par Proclus, ont été inventés de nouveau par le génie de Buffon, douze siècles après.

Justin I[er] succéda à Anastase. Né dans un village de la Thrace, il avait, comme son père, gardé pendant son enfance des pourceaux et des bœufs. Plus âgé, il voulut être charpentier; mais cet état étant peu conforme à ses

goûts, il s'enrôla dans l'armée, où, par son courage et son habileté, il parvint de grade en grade jusques au premier rang des guerriers. Élevé sur le trône impérial par une nomination du sénat, il montra des talents d'autant plus remarquables qu'il ne les devait qu'à lui-même. Il adoucit les impôts, réforma plusieurs lois, corrigea plusieurs abus; il rappela du fond des déserts ceux que leur attachement à la foi de Nicée y avait fait si injustement envoyer. Mais les évêques orthodoxes oublièrent les préceptes de leur divin législateur : la faiblesse humaine l'emporta; leur ressentiment ne fut pas calmé; Justin n'eut pas le courage de leur résister; et comme s'ils n'avaient eu aucune connaissance de la situation des affaires et de la disposition des esprits dans le reste de l'Europe, ils provoquèrent contre les ariens des persécutions qui retombèrent sur les orthodoxes de l'Occident. Théodoric, qui était arien, et qui régnait en Italie, crut devoir traiter ceux qui, dans ses états, suivaient les décisions de Nicée, comme les orthodoxes traitaient en Orient les disciples d'Arius; et dans les deux empires les passions humaines firent gémir l'humanité et la justice, en invoquant, par une sorte de sacrilége, le nom de la religion la plus humaine.

On a écrit qu'après avoir fait la paix avec les Perses, séduit par la valeur de Chosroès, l'un des fils de leur roi Cabade, et entraîné par d'autres motifs secrets, Justin avait été sur le point de l'adopter et de le désigner pour successeur; mais ce fut Justinien, fils de sa sœur, qu'il adopta et qui monta après lui sur le trône de Constantinople.

Quelle était cependant, vers cette époque, l'organisation des gouvernements européens et la constitution des peuples?

On était bien loin d'avoir une idée de la théorie de la division des pouvoirs telle qu'elle a été conçue, ou renouvelée, développée, et mise hors de toute atteinte, par des

hommes de génie dont se glorifient les temps modernes. Cette théorie était même confuse, à peine entrevue, et imparfaite pour les immortels auteurs des lois et des institutions les plus mémorables des peuples anciens; et particulièrement de celles d'Athènes, de Lacédémone et de Rome.

Un trait bien remarquable doit nous frapper dans le caractère des lois ou plutôt des usages des Barbares qui venaient d'envahir l'Europe au commencement du sixième siècle, et qui voulaient, au milieu de nouvelles contrées, de nouvelles jouissances, de nouveaux besoins, de nouvelles habitudes, de nouvelles mœurs, de pays conquis, de propriétés ravies, de richesses enlevées, d'individus, de tribus, de peuples asservis, conserver le pouvoir qu'ils exerçaient au milieu de leurs montagnes stériles, de leurs forêts fangeuses, et de leurs agrestes demeures. Ceux qui étaient libres et armés se croyaient seuls la nation, participaient seuls à l'exercice de la souveraineté, et ne cessaient de lutter pour une jouissance plus ou moins grande de l'autorité suprême, et particulièrement de la puissance législative, contre le chef qu'ils avaient élevé sur le pavois.

Ainsi se renouvelaient déjà, avec plus ou moins de force et sous des formes plus ou moins différentes, ces prétentions, ces oppositions et ces combats des classes privilégiées, dont l'histoire de la Grèce et celle de Rome avaient présenté tant de funestes résultats.

Les hommes libres parmi les Français se réunissaient tous les ans, soit pendant le mois de mars, soit pendant celui de mai; ils se rassemblaient aussi très-souvent en automne, et lorsque des circonstances extraordinaires rendaient leur convocation nécessaire. Ils formaient ces assemblées nationales connues sous le nom de *champ de mai* ou de *champ de mars*, sans lesquelles les rois des Français, même les plus redoutés, n'auraient pas

toujours pu ou voulu commencer des hostilités. C'étaient ces assemblées qui, indépendamment du droit de décider de la paix et de la guerre, pouvaient seules donner la force de l'autorité publique aux lois qui leur étaient présentées, et qui avaient été préparées, méditées et rédigées par des hommes moins ignorants que leurs contemporains, et que le roi avait désignés pour ce travail si honorable et si important. Les hommes libres représentaient le peuple dans ces assemblées de guerriers, et voilà pourquoi on a tant de fois répété que la loi se faisait par la volonté du roi et le consentement du peuple.

Il est à remarquer cependant que les recherches de plusieurs auteurs paraissent prouver que des ordonnances ou autres actes émanés de ces assemblées générales ont été observés comme des lois, quoique le nom du prince n'y fût pas employé, et que rien n'indiquât la sanction royale donnée aux décisions du peuple.

Les Français les plus puissants après le roi assistaient à ces assemblées; et leurs suffrages étaient d'autant plus prépondérants, qu'ils l'emportaient sur les autres Français par leur rang, leurs dignités, leurs fonctions, leurs richesses, leur pouvoir et leur crédit. Les évêques, à l'exemple des druides qui avaient toujours exercé une si grande influence dans les conseils des Gaulois et des Germains, paraissaient aussi dans les réunions nationales françaises; et c'est à leurs avis qu'on doit plusieurs de ces actes nommés *capitulaires*, et dont le but était d'épurer les mœurs si corrompues de ces barbares victorieux, qui ne réunissaient que trop souvent les abus de la force aux effets des habitudes dépravées de tribus à demi sauvages.

On a écrit que le peuple français, ou plutôt l'assemblée des guerriers de France, s'était réservé, avant l'époque qui nous occupe, le droit d'élire celui qui devait

les conduire à la victoire, et du moins de le choisir dans la famille de Clovis qu'ils avaient adoptée. Il paraît néanmoins que les Français n'ont point exercé ce droit, depuis Clovis jusques aux temps qui ont précédé celui où sa famille a cessé de régner. Et l'on ne peut voir sans étonnement ce roi et ses descendants partager leurs états entre leurs enfants, assigner à chacun d'eux la part qui convenait le mieux à leurs vues personnelles, établir ou confirmer un des usages les plus funestes à la prospérité des états, et disposer des peuples, des villes, des provinces, des royaumes, et du corps social tout entier, comme de propriétés privées et étrangères à tout autre intérêt qu'à celui de leurs possesseurs, sans que ces assemblées nationales, si jalouses de leurs droits, si souvent tumultueuses dans l'expression de leurs désirs, si fières de leur puissance, paraissent avoir formé aucune réclamation contre ces divisions arbitraires et si dangereuses, lorsque les rois ne leur proposaient pas eux-mêmes de concourir à ces partages, et ne leur demandaient pas de reconnaître leurs fils comme leurs co-régents et leurs successeurs éventuels.

Et ce qui peint bien vivement la férocité des mœurs de ces temps si éloignés de la civilisation moderne, c'est l'indifférence avec laquelle ces mêmes assemblées ont vu les crimes de Childebert, et surtout de Clotaire, faire couler sur les marches du trône le sang royal et innocent de leurs neveux, sans aider de leur assentiment généreux et de leur force irrésistible le courage de Clotilde invoquant la justice, l'humanité et les lois, pour conserver les jours et l'héritage de ses infortunés petits-fils.

A mesure que les Français abandonnèrent une partie des mœurs qu'ils avaient eues pendant que leurs asiles n'étaient que des grottes ou de grossières cabanes, au milieu des lacs, des fleuves et des forêts de la Germanie,

pour prendre celles des Gaulois qu'ils avaient vaincus, et par conséquent des Romains, qui, après avoir soumis les Gaulois, leur avaient donné presque toutes leurs habitudes, ils mirent un plus grand nombre d'actes écrits à la place des usages et des traditions. Une portion des statuts qu'ils adoptèrent présenta l'aspect des lois romaines, se trouva bien en avant du degré de leur civilisation, et forma un mélange extraordinaire et souvent bizarre avec les autres lois, qui n'étaient que la promulgation de leurs anciennes coutumes.

La collection de toutes ces lois montre le véritable état de la société parmi eux; et leur considération générale donne lieu à deux observations importantes.

Premièrement, il y a peu de règlements pour déclarer des droits, promulguer des institutions, créer ou développer des organisations utiles, encourager au bien, récompenser les belles actions, faire naître ou entretenir la concorde, l'union, une sorte de bienveillance nationale, et l'amour de la patrie. Presque toutes les lois étaient des lois pénales, et il semble qu'on n'était occupé qu'à réprimer des délits ou à punir des crimes.

Secondement, tous les crimes pouvaient être rachetés par des amendes, toutes les punitions remplacées par de l'argent. On croirait d'abord lire la législation du peuple le plus doux et le plus ennemi de l'effusion du sang : mais lorsqu'on a, au contraire, sous les yeux un peuple féroce qui ne redoute ni les fatigues, ni la douleur, ni les blessures, ni la mort, dont les individus de tous les rangs croient pouvoir se faire justice eux-mêmes et venger l'assassinat par l'assassinat, et qui ne respire en quelque sorte que pour des chasses périlleuses, des guerres meurtrières, ou des querelles sanglantes, on est tenté de croire que les auteurs des lois de ce peuple ont pensé qu'il serait moins retenu dans ses penchants désordonnés par la crainte de perdre une

vie exposée si volontairement à chaque instant, que par celle d'être privé de ces richesses pour lesquelles il avait abandonné ses huttes et ses retraites sauvages, et pour l'accroissement ou la conservation desquelles il était sans cesse prêt à tout entreprendre.

Une autre raison put contribuer à établir ou maintenir ces amendes : elles n'appartenaient pas en entier aux individus à qui on cherchait à donner une sorte de dédommagement; une partie des sommes qu'elles produisaient était pour le gouvernement.

Peut-être cependant faut-il penser, avec quelques écrivains, que quelques auteurs de ces dispositions, supérieurs à leur siècle, avaient voulu tâcher d'adoucir les mœurs sanguinaires des peuples, en leur donnant des lois dont la douceur devait influer sur leurs sentiments, sur leurs idées, sur leurs opinions, sur leurs habitudes, et, par conséquent, sur leur caractère.

Et que l'on examine, pour avoir une idée encore plus nette de l'esprit public des Français vers le sixième siècle, de quelle manière étaient réglées ces amendes établies comme les véritables peines des délits.

Elles étaient plus ou moins fortes, suivant qu'on avait battu, blessé ou tué. Plus faibles lorsqu'on avait ôté la vie à un esclave que lorsqu'on avait massacré un Gaulois ou un Romain libres, elles s'accroissaient à mesure qu'on avait porté une main homicide sur un Français, sur un Français revêtu d'un titre, sur un fonctionnaire élevé en dignité, sur un prince, et enfin sur un évêque. Les délits envers les femmes, et les peines qui devaient les punir, étaient gradués depuis la plus légère offense jusques au dernier outrage. L'adultère était puni avec une grande sévérité, et la femme qui s'en était rendue coupable était étouffée dans une sorte de cloaque.

Les Français, toujours armés, étaient d'autant plus accoutumés à terminer leurs différents par des combats,

que la vengeance était dans leurs cœurs une passion ardente, et se transmettait, sans perdre de sa violence, de génération en génération; et voilà pourquoi, lorsque l'autorité des lois ne pouvait ni proscrire ces combats ni leur substituer des épreuves judiciaires, comme celle des serments, ou celle de l'eau, ou celle du feu, elle tâcha d'en déterminer les motifs, les circonstances et les conditions.

Un besoin impérieux les avait tellement habitués à la chasse lorsqu'ils étaient encore confinés dans les contrées incultes de la Germanie, que cet exercice était toujours pour eux une passion irrésistible. Des lois ridicules et cruelles garantissaient la propriété de ce qui était relatif à cette espèce de guerre; et nous apprenons par ces lois qu'ils étaient parvenus à élever plusieurs espèces d'animaux pour les aider dans ces chasses, qui leur avaient été si nécessaires, et qui leur étaient toujours si utiles, ou si agréables, et que, par exemple, ils avaient dressé pour cet objet des chiens et des éperviers.

Une sorte de grande université fortement organisée était conservatrice du dépôt des sciences et des lettres échappées aux tempêtes civiles, religieuses et politiques; mais malheureusement pour le progrès des lumières, elle en était la gardienne presque exclusive. L'instruction publique, réglée par les évêques, était transmise aux pasteurs du second ordre, qui la répandaient parmi les habitants des villes et des campagnes. Ces communications, régulièrement et uniformément ordonnées, n'auraient pas pu être mieux faites que par un corps hiérarchiquement constitué, et dont les membres étaient presque les seuls qui, à cette époque, cultivassent les lettres. Mais quel pouvoir cette sorte de possession privilégiée donnait au clergé, qui pouvait seul déterminer, et les connaissances qui seraient communiquées aux laïques, et celles qui seraient réservées pour tel ou tel

degré de l'organisation ecclésiastique! Que l'on réunisse à ce pouvoir immense celui que les prêtres tiraient de leur caractère sacerdotal, de la pompe des cérémonies, du droit d'asile dont jouissaient les temples chrétiens, des espérances et des craintes religieuses dont ils étaient les dispensateurs, des prodiges dont plusieurs d'eux étaient regardés comme les auteurs, et des opinions superstitieuses si facilement adoptées par des nations à demi sauvages; qu'on se rappelle d'ailleurs l'influence que les évêques exerçaient dans les assemblées nationales; qu'on réfléchisse aux réclamations d'un roi des Français, rapportées par plusieurs historiens, et dans lesquelles il se plaignait, vers 584, de ce que les richesses de la couronne étaient devenues celles des églises, et de ce que l'autorité royale avait passé entre les mains des évêques, et l'on pensera peut-être que sous les voiles d'un gouvernement militaire existait réellement, parmi les Français, un véritable gouvernement théocratique, ayant quelques rapports avec l'ancienne théocratie égyptienne, et surtout avec celle que les druides avaient exercée dans les Gaules, et dont la puissance était d'autant plus grande qu'elle était mystérieuse, cachée, et liée avec des idées surnaturelles.

Pourquoi le clergé de ces siècles à demi barbares n'a-t-il pas été assez instruit lui-même pour voir tout le bien qu'il pouvait faire à l'humanité?

Au reste, ce qui tempérait cette théocratie, et rendait au prince une partie du pouvoir qu'elle lui ôtait, c'est que le roi concourait à la collation des grands bénéfices. Son consentement était nécessaire pour la validité des élections des évêques, que nommaient le clergé et le peuple. Il les choisissait souvent parmi les candidats que lui présentaient les prêtres et les fidèles des églises vacantes, et même il les nommait quelquefois sans le concours du clergé ni du peuple; et ces actes de l'autorité

royale s'appelaient *élections émanées du palais* (*electiones de palatio*). Un édit de Clotaire II, de 615, porte : « Que » l'évêque soit élu par le clergé et le peuple, et si l'élu » en est digne, qu'il soit *ordonné* (*ordinatur*) par une » ordonnance du prince ; ou s'il est *élu du palais*, qu'il » soit ordonné pour le mérite de sa personne et de sa » doctrine. » Un décret du concile de Soissons, tenu en 644, s'exprime à peu près de même, et parmi plusieurs exemples, on peut citer le décret rendu à Ratisbonne, en 742, par Carloman, fils aîné de Charles Martel, et duc ou prince d'Austrasie ; et dans lequel Carloman déclare que, par le conseil de ses prêtres et de ses grands, il a établi, *ordonné* (*ordinavimus*), des évêques dans plusieurs villes, et qu'il les a placés sous l'autorité de l'archevêque Boniface.

Souvent, par une mesure fort remarquable, les rois disposaient en faveur de laïques de la jouissance des domaines des abbayes, et même des évêchés. Ils exerçaient une souveraineté absolue sur les biens que les ecclésiastiques tenaient de la libéralité des fidèles et de celle de leurs prédécesseurs. Ces domaines étaient assujettis à toutes les charges de l'état ; on prenait sur leurs produits les denrées nécessaires à la maison du prince pendant les voyages qu'il faisait, et souvent le roi s'emparait, pour un certain temps, et à titre de *precarium*, de toutes les possessions des églises, en se contentant de s'engager à leur faire compter un cens annuel.

A mesure que l'organisation des Français se forma dans les Gaules et dans la Germanie, il y eut des ducs, des comtes, des margraves, des commissaires ou envoyés royaux (*missi dominici*).

Dans les premiers temps de la monarchie française, les ducs étaient des gouverneurs de province, chargés de faire exécuter les ordres du roi et les lois promulguées par le prince, de lever les impôts déterminés, de com

mander les hommes armés, de veiller à la défense du pays. Leur traitement consistait dans le revenu de domaines qui leur étaient assignés.

Les comtes administraient la justice dans l'arrondissement qui leur était confié; et c'est parce que cet arrondissement se nommait, dans plusieurs contrées, et particulièrement dans celles qui avoisinaient le Rhin, *pagus* ou *gau*, que les noms de tant de pays de l'Allemagne ou de l'Alsace sont encore terminés par *gau*, comme le *Nordgau*, le *Brisgau*, le *Sundgau*, le *Rhingau*.

Lorsque ces comtes rendaient la justice, ils avaient des assesseurs, dont le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à douze, et que dans plusieurs endroits l'on nommait *échevins*; et des officiers inférieurs, nommés *centeniers* à cause du nombre des hameaux, ou des maisons, ou des hommes libres sur lesquels ils étaient préposés, jugeaient en première instance les affaires dont on pouvait appeler au tribunal des comtes. On appelait aussi des jugements de ces mêmes comtes, et de ceux des ducs, lorsque ces derniers se mêlaient de rendre la justice, au tribunal du grand juge, qui, placé auprès du roi, représentait le monarque, et qu'on appelait le *comte palatin*.

Les comtes jouissaient, comme les ducs, du revenu de domaines attachés à leur place; ils commandaient les guerriers de leur arrondissement, et lorsqu'ils étaient chargés de la défense de quelque frontière, on les nommait *marckgrafs*, en français moderne *margraves*, c'est-à-dire comtes de marche ou frontière, et c'est de cette dénomination qu'est venue celle de *marquis*.

Les duchés, cependant, ni les comtés n'étaient point héréditaires, et les enfants ne succédaient à leurs pères, dans ces dignités, que par un nouveau choix du roi.

Les *missi*, ou commissaires du prince (missi dominici), n'avaient point de fonctions permanentes, comme

les comtes et les ducs. Ils parcouraient les provinces, pour veiller, au nom du prince, à l'observation de ses ordres, à l'exécution des lois ou capitulaires, à l'exacte administration de la justice. Ils n'avaient pour traitement le revenu d'aucun domaine; mais les contrées qu'ils parcouraient pourvoyaient aux dépenses de leur table, et il est bon de rapporter, d'après plusieurs capitulaires, et pour faire mieux juger des mœurs des peuples, qu'un délégué du roi devait recevoir par jour deux moutons ou cochons, un agneau, quatre poulets, vingt œufs, neuf setiers de vin, deux muids de bière, quarante pains, et deux muids de blé.

Observons aussi que ce qui ne contribua pas peu à établir ou propager cette théocratie si puissante, dont nous venons de parler, c'est que les évêques, consultés d'abord à cause du respect et de la confiance qu'inspiraient leurs lumières et leurs vertus, sur la conduite des comtes, et même des délégués royaux, finirent par s'arroger, dans beaucoup de circonstances, un droit d'inspection sur ces grands fonctionnaires.

Indépendamment des ducs, des comtes, des centeniers, des *missi dominici*, on distinguait parmi les Français, les *barons*, ou hommes puissants par leurs terres, leurs richesses, leurs serfs et leurs clients. Les propriétés de ces barons étaient de deux sortes, et c'est pour ne les avoir pas distinguées qu'on a laissé bien des erreurs, des contradictions ou des obscurités dans l'histoire des temps que nous examinons. Leurs terres leur appartenaient en propre, sans aucune obligation ou condition particulière; et portant le nom de franc-aleu, de terres franches, elles faisaient nommer leurs possesseurs, non pas *lidi*, ce qui aurait désigné une espèce de servage, mais *leudes;* ou elles composaient des fiefs assujettis à des prestations, à des redevances, à des services; et ceux qui en jouissaient étaient les *vassaux* du roi. Une très-

grande différence séparait ces deux espèces de propriétés : les premières étaient héréditaires ; les secondes ne l'étaient pas.

On a donné, à des époques plus ou moins récentes, le nom de haute noblesse à ces vassaux et à ces leudes.

On a de même appelé noblesse ordinaire les hommes libres et guerriers qui faisaient la force des armées.

Deux sortes de fiefs de même nature que ceux des grands vassaux quant aux obligations qui y étaient attachées, mais beaucoup moins considérables, étaient la récompense, et pour ainsi dire la noble solde des services militaires que devaient ces guerriers. Les premiers étaient des *bénéfices militaires* que le roi ne donnait qu'à vie, et dont les possesseurs, vassaux de la couronne, prenaient les armes dès que le prince avait besoin de leur secours. Les seconds étaient des terres héréditaires que le roi conférait sous la condition d'une redevance annuelle, indépendamment du service militaire. On les nommait saliques, parce qu'elles étaient régies d'après les anciennes lois des Francs ou Français saliens ; les femmes ne pouvaient pas les posséder, et elles revenaient à la couronne à l'extinction des descendants mâles de celui à qui l'on avait conféré ce fief ou bénéfice, dont la nature ressemblait beaucoup à celle des majorats modernes.

Les Français avaient donc pour leurs juges, leurs administrateurs ou leurs chefs militaires, des ducs, des comtes, des marquis, des assesseurs ou échevins, des centeniers, des envoyés, inspecteurs ou délégués royaux. Les barons étaient leudes et propriétaires francs-aleux, ou grands vassaux, et possesseurs pendant leur vie de fiefs plus ou moins considérables. Les autres Français libres et guerriers avaient ou pouvaient avoir des bénéfices militaires à vie, ou transmissibles de droit à leurs descendants mâles.

Que l'on ne soit pas surpris de cette quantité de domaines affectés à l'entretien des fonctionnaires publics, ou de fiefs grands ou petits, et de bénéfices héréditaires ou viagers dont la couronne pouvait disposer soit après la mort de ceux à qui elle les avait accordés, soit lorsqu'il ne restait plus de descendant mâle des premiers titulaires. Ce grand nombre de domaines, en quelque sorte royaux, aurait seul prouvé que les Français étaient les conquérants des Gaules; la conquête seule avait pu mettre tant de terres entre les mains de leur roi. Et quelle destinée que celle de ces Gaulois qui avaient si mal défendu leur indépendance!

Outre tous les hommes libres et militaires dont nous venons de parler, la France renfermait des artisans dont le plus grand nombre était étranger; mais combien elle comprenait de serfs ou d'esclaves!

On distinguait plusieurs classes parmi ces êtres dont la civilisation était encore bien loin de briser les fers.

Les plus malheureux étaient ceux que l'abus de la force avait réduits à l'esclavage, et dont le sort dépendait entièrement de la volonté ou du caprice de leurs maîtres.

Les autres voyaient leur servage tempéré par quelques conditions favorables à leurs intérêts. C'étaient ceux qu'une dévotion insensée avait portés à dévouer leur personne au service d'une église, ou qui, pour échapper à une oppression trop violente dont ils ne croyaient pas pouvoir être garantis par l'autorité publique, ou pour se procurer un paiement annuel nécessaire à leurs besoins, s'engageaient à servir un homme libre, riche ou puissant. Leur condition était déterminée par les termes de leur contrat, la formule de leur assujettissement, les services auxquels ils s'engageaient, et les obligations qu'on contractait envers eux. Parmi ces serfs, les uns devaient exercer des métiers ou cultiver des champs au

profit de leurs maîtres; les autres n'étaient tenus qu'à un service militaire, ou à remplir divers offices auprès du baron ou de l'homme libre, que l'on nommait leur maître, leur seigneur (*dominus*). Ces derniers serfs étaient appelés *ministériaux*; ils devenaient quelquefois des vassaux de leur seigneur ou maître, et voilà pourquoi on a souvent confondu le *vasselage* avec la *ministérialité*; mais les ministériaux différaient toujours des vassaux, en ce que, considérés comme une propriété de leur seigneur, ils pouvaient être cédés, vendus ou échangés, et que leurs enfants, comme ceux de tous les autres serfs ou esclaves, étaient soumis aux mêmes conditions que leurs pères, quoiqu'ils n'eussent consenti à aucune aliénation de leur liberté naturelle.

C'est en distinguant avec soin toutes ces différentes nuances dans la nature et la durée des dignités, des fonctions, des propriétés, des fiefs, des bénéfices, des droits, des devoirs, de la liberté et de la servitude, que l'on peut dissiper une partie de l'obscurité qui couvre l'organisation des nations dans le sixième siècle, et qui a introduit tant de fausses conséquences, d'erreurs et de contradictions apparentes dans les récits des événements de ce temps.

Mais en rappelant les résultats, que nous venons d'offrir, des recherches et des comparaisons que nous avons cru devoir faire à ce sujet, il ne faut pas perdre de vue les développements, les restrictions, les modifications, les altérations, les suspensions que cette organisation a subis dans tant de circonstances et dans tant de contrées, suivant les caprices de la force, l'indépendance des ducs, la puissance des comtes, la richesse des barons, la résistance des guerriers, l'influence des évêques, le caractère du prince, ses besoins, son pouvoir, ses succès, ses victoires.

L'organisation des Germains ou Allemands avait beau

coup de rapports avec celle des Français. Les cantons, auxquels on avait donné le nom de *centaines*, étaient administrés par les habitants de ces arrondissements ou par leurs représentants, qui se réunissaient souvent, et qui ordinairement étaient au nombre de cent, vraisemblablement à cause des cent habitations dont il paraît que primitivement les cantons avaient été composés. L'assemblée générale de la nation avait lieu tous les ans au mois de mars.

On comptait parmi les Allemands, comme parmi les Français et les Bourguignons, des barons ou nobles de première classe, des hommes libres et des serfs. Ceux de ces serfs qui cultivaient la terre avaient communément pour leur salaire la moitié du produit de leur travail, ou la faculté de labourer pendant la moitié de la semaine les terres dont on leur avait cédé la jouissance. Les bergers étaient moins assujettis que les laboureurs; on aurait dit que les Allemands voulaient montrer qu'ils avaient été pasteurs avant de manier la charrue.

De grandes différences distinguaient l'organisation des Goths, de celle des Français, des Bourguignons et des Allemands. Originaires de la Prusse et des bords méridionaux de la Baltique, ces Scythes ou Celtes en étaient partis pour aller habiter successivement les contrées situées entre le Dniester et le Danube, la Pannonie, l'Italie et la Gaule méridionale, pendant qu'un grand nombre de leurs compagnons s'étaient répandus dans la Scandinavie, où, lorsque le moment en sera venu, nous tâcherons de suivre le cours de leurs migrations, ainsi que de celles des Vandales. La nature des territoires sur lesquels ils avaient établi leurs demeures passagères, celle des climats à l'influence desquels ils avaient été soumis, les besoins, les désirs, les habitudes qui en étaient résultés, avaient introduit dans leurs rapports sociaux une partie de ces différences d'organisation qui les séparaient des

Allemands, des Bourguignons et des Français. Mais une autre cause non moins puissante avait complété ces différences, et cette cause remarquable était leur séjour en Italie ou dans les provinces romaines de la Gaule méridionale qu'ils avaient soumises, au milieu de Romains et de Gaulois qu'ils avaient vaincus, mais dont ils avaient adopté tant de lois, d'institutions, d'usages et de coutumes. Les Romains et les Gaulois, devenus presque Romains depuis long-temps, avaient exercé sur les Goths ou Visigoths cette influence, en quelque sorte nécessaire, qui finit toujours par soumettre l'esprit et les mœurs du vainqueur à ceux du vaincu, lorsque la civilisation de ce dernier est beaucoup plus avancée que celle de l'ennemi victorieux.

Les formes de l'empire existaient encore à Constantinople ; quelques-unes de celles de la république y avaient même été conservées ; on les croyait des garanties du pouvoir qui voulait être considéré non seulement comme le successeur, mais comme le représentant de l'autorité du peuple et de la république.

Presque toutes les lois subsistaient ; elles n'avaient pas été abrogées ; mais leur force dépendant du caprice du prince et de ses ministres, elles étaient par elles-mêmes de vains simulacres. La volonté du prince leur donnait ou la mort ou la vie ; le gouvernement était absolu.

DEUXIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 527 JUSQUES EN 568.

(527) Justinien monta sur le trône de Constantinople au commencement de cette période. Théodoric vivait encore. Clotaire, Childebert et Thierry, fils de Clovis, régnaient sur les Français ; le premier à Soissons, le second à Paris, et le troisième dans l'Austrasie. Mais si je devais donner le nom d'un homme à notre seconde époque, ce ne serait celui d'aucun de ces rois ; je choisirais celui de Bélisaire, dont les hauts faits et les belles actions ont rempli presque tout cet intervalle.

Justinien, fils d'une sœur de Justin Ier ou l'ancien, avait été désigné par cet empereur pour lui succéder. Il était né dans la Dardanie, et, comme son oncle, il avait reçu le jour de parents qui vivaient du travail de leurs mains. Aidé par de grands généraux et d'habiles ministres, il aurait pu acquérir des droits à une belle renommée. La gloire de ces ministres et de ces généraux n'a pas sauvé sa mémoire.

Avant même la mort de l'empereur Justin, il était devenu si passionnément amoureux d'une femme nommée Théodora, qui, dès l'âge de douze ans, était montée sur le théâtre, que, malgré la conduite scandaleuse qu'elle avait tenue dès sa première jeunesse, il obligea son oncle à consentir à son mariage avec elle. Devenu empereur, il voulut qu'elle partageât son trône ; une si grande élévation ne changea pas les mœurs de cette femme, plus célèbre par ses prostitutions que par ses talents ; elle ne

cessa de déshonorer la pourpre par ses dérèglements, et Justinien, toujours asservi à sa passion honteuse, fut assez aveuglé pour ne pas voir ses débauches, ou assez lâche pour les supporter. Qu'aurait pu être cet esclave d'une courtisane couronnée, si ce n'est un indigne empereur ?

Heureusement pour l'empire de Constantinople, Bélisaire commanda ses armées. Les premières victoires de ce grand général furent remportées sur les Perses, les perpétuels ennemis de l'empire d'Orient. Il les battit dans plusieurs combats ; il en fit un grand carnage dans plusieurs batailles ; il vainquit leur roi *Cabade, Cabadez* ou *Kobad*, et son successeur Chosroès Ier ; il força ce dernier de repasser l'Euphrate, et de se renfermer dans les anciennes possessions de ses prédécesseurs. Vainqueur des Perses, vengeur de l'empire, pacificateur de l'Orient, couronné de ses premiers lauriers, il rentra en triomphe dans Constantinople.

Son génie et ses succès lui inspirèrent la grande idée de rétablir l'empire d'Occident, de le réunir à celui de Constantinople, de délivrer Rome des Barbares, de briser le joug qu'ils avaient imposé à l'Italie, de les repousser dans les contrées d'où ils s'étaient précipités sur l'empire. La faiblesse peut s'allier avec l'ambition. Le désir d'accroître sa puissance fit adopter par Justinien le projet généreux dicté à Bélisaire par l'amour de la gloire et celui de son pays. La guerre que Bélisaire allait entreprendre était sacrée ; il allait combattre pour la civilisation. C'est en concevant et en exécutant ce vaste plan qu'il mérita d'être comparé, par plusieurs historiens, aux Scipions et aux Paul Émile de l'ancienne Rome. Il voulait les faire revivre.

Il crut devoir commencer par rétablir en Afrique la puissance des empereurs ; les Vandales y régnaient. Lorsque le fameux Genséric revint sur les bords afri-

cains, chargé des dépouilles de Rome qu'il avait pillée, et vainqueur de tous ceux qui, en Italie, avaient voulu opposer quelque effort à ses armes, il y avait conduit la jeune Eudoxie, fille de l'impératrice du même nom, et de l'empereur Valentinien III. Il la maria avec son fils Hunneric. Ce dernier prince succéda à son père. Arien comme Genséric, et barbare comme lui, il persécuta les orthodoxes. De son mariage avec Eudoxie il eut un fils nommé Hilderic, et petit-fils par sa mère de l'empereur Valentinien III.

Cet Hilderic était devenu roi des Vandales, après la mort de Hunneric. Gélimer ou Gilimer, descendant comme lui de Genséric, et héritier présomptif du trône des Vandales, fut impatient de régner. Il fit massacrer son roi, et s'empara de sa couronne.

(532) Justinien, ou plutôt Bélisaire, dut saisir avec avidité le prétexte que lui fournissait le crime de Gélimer, pour commencer sa grande et si importante entreprise. L'empereur envoya demander compte au prince vandale de la mort d'Hilderic. Gélimer répondit avec fierté. Il avait un grand courage. Il déclara qu'il ne craignait pas la guerre. Justinien dit qu'il voulait venger le sang de Valentinien. Bélisaire passa en Afrique à la tête d'une armée. Tout y rappelait la gloire des Scipions; il voulut les imiter. Il prit Carthage et presque toute l'Afrique des Vandales.

Gélimer se défendit avec beaucoup de valeur; mais il fut contraint de céder au génie de Bélisaire: retiré dans un de ces déserts brûlants si voisins, dans beaucoup d'endroits, des côtes septentrionales de l'Afrique, réfugié au milieu de montagnes stériles, il y souffrit, dit-on, toutes les horreurs de la faim; un des lieutenants du général de l'empire lui fit proposer de s'abandonner à la générosité du vainqueur. « L'esclavage est pire que la mort, » répondit le Vandale détrôné. Et voici ce qu'on a raconté

à ce sujet : Gélimer ajouta : « Je ne demande qu'un pain, il y a trois mois que je n'en ai vu ; une éponge pour essuyer mes plaies, et une lyre pour soulager mon malheur. » Si cette âme vandale, changée par l'infortune, corrigée par les revers, adoucie au lieu d'être aigrie par tous les sentiments et toutes les idées qu'a pu lui donner la plus grande des chutes, pouvait être encore émue par un art consolateur; si Gélimer, désabusé des grandeurs humaines, supérieur au rang dont il était descendu, à ses richesses dispersées, à sa puissance évanouie, a appris, dans son cruel abandon, et dans son affreuse solitude, à écouter la raison, à connaître la justice, à se soumettre à son sort, à éprouver le repentir, combien tout ce qu'il a souffert demande grâce pour son premier crime!

Il désespéra cependant de pouvoir résister plus longtemps aux horreurs du dénuement; il eut confiance dans la foi et dans la bonté de Bélisaire ; il se livra à sa destinée ; il se rendit à son vainqueur.

(534) Bélisaire emmena Gélimer prisonnier à Constantinople. Justinien voulut qu'un nouveau triomphe honorât de nouveaux succès si éclatants. Bélisaire fit son entrée dans la capitale impériale avec une pompe presque semblable à celle des anciens triomphateurs ; il marcha précédé des captifs qu'il avait faits, et à la tête desquels on voyait le roi vaincu et détrôné; il s'avança ainsi jusques à l'hippodrome, où Justinien l'attendait sur un trône magnifique, et où il présenta le roi vandale à ce prince ; Gélimer plia les genoux devant l'empereur de Constantinople ; et en baissant devant le souverain de l'armée victorieuse cette tête naguère couronnée et maintenant humiliée dans la poussière : « O vanité des vanités, » s'écria-t-il, et tout n'est que vanité! »

On tint à Gélimer la parole qui lui avait été donnée par Bélisaire ; non seulement il eut la vie sauve, mais

Justinien lui donna des terres dans la Galatie ou dans la Cappadoce : l'empereur eut pour lui des égards particuliers; il lui offrit même de le créer patrice, comme l'étaient ou l'avaient été des rois des Français et des Goths, à condition qu'il renoncerait à l'arianisme; Gélimer refusa, et se retira avec sa famille dans l'Asie Mineure.

Bélisaire avait déjà exécuté une partie importante de ses projets; une grande conquête avait ajouté un vaste territoire aux possessions de l'empire; mais les Goths régnaient en Italie, cette belle partie de l'Europe leur obéissait. Rome, cette souveraine du monde, était dans les fers; l'ancienne capitale de l'empire était au pouvoir des Barbares; il fallait la délivrer, il fallait relever les aigles de l'empire, sur ce Capitole d'où étaient descendues tant d'armées victorieuses; c'était la plus brillante portion du plan que devait avoir conçu le génie de Bélisaire : les circonstances servirent encore ses projets. Les passions ardentes et inconsidérées, qui ont dérangé si souvent les calculs de la prudence et de la politique, secondèrent cette fois les vues de l'homme d'état; et combien il est important, pour l'utilité de l'histoire, de reconnaître ces ressorts secrets et toujours si puissants, dont le jeu inattendu produit les événements les plus extraordinaires, pendant que le vulgaire ne les attribue qu'à d'habiles et vastes combinaisons d'un esprit supérieur qui, dans un si grand nombre de circonstances, ne peut que préparer ou détourner ces mêmes événements, ou les faire servir à l'accomplissement de ses desseins.

Théodoric, roi des Ostrogoths, en terminant son règne remarquable, avait laissé la couronne d'Italie à son jeune petit-fils Athalaric, que sa fille Amalasonte avait eu d'Évaric, l'époux qu'elle avait perdu. Les Goths, comme tous les autres peuples guerriers venus du nord, ne pouvaient pas placer une femme sur leur trône, où ils ne voulaient voir assis qu'un roi digne de marcher à

leur tête, et de seconder leur désir insatiable d'envahissements et de conquêtes; mais ils voyaient sans peine une femme gouverner sous le nom d'un prince, et exercer une puissance qui leur déplaisait d'autant moins, que les idées qu'ils avaient de son sexe ressemblaient encore beaucoup à celles des anciens Gaulois et des anciens Germains.

Amalasonte se montra digne de la confiance des Goths: sous son gouvernement, l'Italie n'éprouva ni agitation ni malheurs; elle sut conserver un royaume qui, très-récent encore, aurait pu être facilement détruit; et, alliant la fermeté à la sagesse, elle soutint, contre Justinien lui-même, la dignité et l'indépendance de sa couronne.

Ayant perdu le fils sous le nom duquel elle gouvernait avec tant de succès et de gloire, elle crut devoir faire passer la couronne sur la tête d'un neveu de Théodoric, nommé Théodat; il s'était engagé à lui laisser l'administration suprême d'un état qui lui devait tant de paix, de tranquillité et de bonheur. Mais l'ambition le fit bientôt repentir de sa promesse; il voulut réunir le pouvoir souverain au titre qu'il portait: on a ajouté qu'Amalasonte, encore aussi belle que grande princesse, avait inspiré à Justinien une affection qui donna à l'impératrice Théodora une jalousie d'autant plus vive qu'Amalasonte réunissait les qualités les plus recommandables aux charmes et aux grâces de son sexe. L'union d'Amalasonte et de Justinien aurait réuni les deux empires, et complété, sans effusion de sang, le plan qu'il paraît que Bélisaire avait fait adopter à la cour de Constantinople. Théodora frémit; elle crut voir s'échapper de ses mains deshonorées cette puissance qui lui était si chère; elle résolut la perte d'Amalasonte. Elle fit exciter secrètement les passions ambitieuses de Théodat, qui, oubliant tout ce qu'il devait à sa bienfaitrice, osa la reléguer dans une île du lac de

Balsère; indignée contre Théodat, elle s'adressa à Justinien; cédant à son ressentiment, aveuglée par sa colère sur des devoirs sacrés dont rien ne pouvait la dégager envers sa nation, elle ne pensa qu'à détrôner le perfide successeur de son fils : elle proposa à Justinien la conquête de l'Italie; on dit qu'un traité la lia à l'empereur. Théodat en fut instruit, et fit périr Amalasonte.

Cet attentat détacha de Théodat plusieurs Goths fidèles au sang du roi Théodoric. L'empereur de Constantinople ne balança pas à saisir une occasion favorable pour recouvrer l'Italie. Théodora, ne craignant plus de rivale, abandonna Théodat; et le dénouement de cette double intrigue fut la guerre de l'empire d'Orient contre celui des Ostrogoths.

On a écrit qu'Amalasonte en couronnant Théodat lui avait donné sa main; cette union, en rendant l'ingratitude de Théodat plus coupable, aurait diminué les craintes de Théodora; mais quoi qu'il en soit de ce mariage, ce fut vers 535 que Bélisaire, le vainqueur des Perses et des Vandales, partit pour conquérir l'Italie. En publiant les motifs de la guerre que l'on commençait contre Théodat, on ne manqua pas de déclarer qu'on allait venger la mort d'une princesse qui, lors de la guerre contre Gélimer, avait donné des secours utiles à l'armée de Justinien. Et combien il est remarquable que, depuis l'existence des royaumes des Bourguignons, des Goths, des Visigoths, des Vandales et des Français, au milieu de toutes ces invasions et de tous ces établissements de Barbares, ce soit presque toujours, au moins en apparence, pour venger les outrages ou les assassinats de reines ou de princesses infortunées qu'on ait entrepris de grandes expéditions et renversé des empires.

Il était trop important pour Justinien de réussir dans la guerre qu'il venait d'entreprendre, pour ne pas tâcher de réunir tous les moyens de succès : il s'adresse aux rois

français d'Austrasie, de Paris et de Soissons, et forme avec eux une ligue contre le roi des Goths; il les y engage d'autant plus aisément qu'il leur fait de grandes promesses, et qu'Amalasonte était fille d'une Sœur de Clovis.

Thierry, Roi d'Austrasie, comptait l'Auvergne parmi ses états; les peuples de cette province avaient refusé de payer les impôts, Thierry avait marché contre eux et abandonné leur pays au pillage. Les Auvergnats irrités s'étaient défendus avec acharnement; il avait été obligé de former le siége de Clermont, leur capitale, et de plusieurs autres villes; mais étant parvenu à soumettre les contrées révoltées, il était revenu à Metz, et y était mort vers 534.

Théodebert, son fils, lui avait succédé; ce jeune prince était en Auvergne, lorsque la maladie de son père avait commencé; Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, dont l'ambition était insatiable, avaient voulu profiter de son absence pour s'emparer de l'Austrasie; mais Théodebert, arrivé à Metz quelques jours avant la mort de son père, avait déjoué leurs projets, leur avait envoyé de riches présents, et avait été reconnu roi d'Austrasie.

A peine monté sur le trône, il s'était empressé de céder à la passion violente qu'il avait conçue en Auvergne pour une belle Gauloise, nommée *Deuterie*, et dont il avait déjà eu un fils adultérin; il avait répudié sa femme, Wisigarde ou Wisiegarde, fille de Wachon, roi des Lombards, et donné sa main à Deuterie; c'est cette femme que la jalousie rendit dénaturée, et qui, plusieurs années après, craignant une rivale trop dangereuse dans une fille qu'elle avait eue de son premier mari, et dont la beauté pouvait paraître supérieure à la sienne, résolut de la faire périr; on a écrit qu'elle gagna le conducteur du char de sa fille, et que ce cocher, séduit par l'or de

Deuterie, versa dans la Meuse, du haut du pont de Verdun, la jeune et belle princesse, qui trouva dans les eaux du fleuve la mort à laquelle sa barbare mère l'avait condamnée. D'autres auteurs ont raconté que Deuterie, pour être plus sûre du succès de son forfait, fit atteler au char de sa fille infortunée deux taureaux que l'on avait privés de toute boisson pendant plusieurs jours, qu'on les conduisit vers la Meuse, et qu'emportés par une soif ardente, ils se précipitèrent dans le fleuve où la fille de la reine fut engloutie. Quelles mœurs que celles de ce siècle!

Théodebert ne put plus supporter celle qui avait tranché les jours de sa propre fille; forcé d'ailleurs de céder à l'indignation publique, il la renvoya et rappela sur le trône sa première femme, Wisigarde.

Un an s'était à peine écoulé depuis l'avènement de Théodebert sur le trône d'Austrasie, qu'il s'était joint à ses oncles Childebert et Clotaire, contre Godemar ou Gondemar, qui régnait encore sur une partie de la Bourgogne; ce frère de Sigismond était fils de Gombaud ou Gondebaud, roi de Bourgogne, et oncle de sainte Clotilde. Childebert et Clotaire étaient neveux issus de germain de Godemar; mais comment leur parenté aurait-elle arrêté leur dévorante ambition?

Godemar avait succombé sous la ligue des trois rois; on l'avait fait prisonnier et enfermé dans un château où il finit ses jours : le royaume de Bourgogne avait entièrement cessé d'exister avec la dynastie de Gombaud.

Bientôt après, Justinien parvint à engager les trois princes français à se lier avec lui contre Théodat, ce roi des Ostrogoths qui avait fait périr Amalasonte, fille de Théodoric et d'une sœur de Clovis, et par conséquent cousine germaine de Clotaire et de Childebert. Théodat, effrayé du nombre et de la puissance des ennemis qu'il allait voir réunis contre lui, se hâta de négocier auprès

des rois d'Austrasie, de Paris et de Soissons; l'or l'emporta sur les intérêts du sang, et sur les promesses de Justinien. Cinquante mille pièces d'or tirées du trésor des Goths, et produits des dépouilles de l'Italie, achetèrent la paix et la neutralité; et on ne sait pas pourquoi Théodebert et Childebert partagèrent seuls ces cinquante mille pièces, et comment le farouche Clotaire ne réclama aucune part dans le prix de la paix.

Quoi qu'il en soit, Bélisaire, quoique réduit aux seules forces de l'empire d'Orient, n'en commença pas moins sa grande et nouvelle entreprise; il s'empara d'abord de la Sicile. Bientôt Théodat subit la peine de son crime, plusieurs de ses soldats l'abandonnèrent; il ne put résister à l'ascendant de Bélisaire. Les Goths, que Théodoric avait accoutumés à ne voir à leur tête qu'un roi favorisé de la victoire, et qui n'avaient pu pardonner à Théodat la mort d'Amalasonte, déposèrent et massacrèrent ce prince ingrat, coupable, malheureux, et que le destin semblait avoir condamné. On a écrit d'ailleurs qu'ils y avaient été excités par Vitigès, un de leurs plus habiles généraux, qu'ils élurent à la place de Théodat.

Le sang d'Amalasonte était vengé; l'un des prétextes ou des motifs de la guerre n'existait plus; mais les vues d'agrandissement et de restauration de l'empire subsistaient toujours dans la tête de Justinien et dans celle de Bélisaire. Ce général de l'empire d'Orient prétendit que les Ostrogoths n'avaient pas le droit d'élire un roi sans le consentement de l'empereur, et il marcha contre Vitigès.

L'empereur Justinien envoya cependant le comte André à Théodebert, pour faire une nouvelle tentative, obtenir son alliance, et lui demander un secours puissant; on était déjà à la fin de septembre, et Théodebert, qui croyait plutôt de sa politique de soutenir Vitigès et de maintenir le royaume des Ostrogoths, que de con-

courir à l'agrandissement de l'empire d'Orient, s'excusa sur ce que la saison était trop avancée pour faire passer les Alpes à ses soldats; en vain le comte André lui dit-il que Justinien le regardait comme son fils, ses efforts, ses instances, ses flatteries, tout fut inutile : Théodebert, dans sa réponse, donna à Justinien le titre de père [1], mais il persista dans ses refus.

Vitigès, instruit de l'ambassade du comte André, se hâta de céder aux rois français la Provence, et plusieurs villes de la Gaule méridionale. Clotaire et Charibert promirent d'être neutres, et Thierry s'engagea à envoyer des troupes au roi des Ostrogoths.

Justinien ne fut informé de cet arrangement que lorsqu'il fut terminé; mais Bélisaire crut avoir assez des armées de Constantinople pour vaincre Vitigès.

Il entra dans Naples : et quelle n'était pas la férocité de ce siècle, puisque Bélisaire lui-même, par un horrible abus de la victoire, dont nous ne voudrions pas voir sa mémoire souillée, fit passer au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants de cette ville infortunée! Qu'aurait fait de plus Attila?

A l'approche de Bélisaire, les Goths abandonnèrent Rome; les aigles romaines brillèrent encore au milieu de ces places jadis témoins de tant de gloire et de triomphes.

Bélisaire ajouta aux fortifications de cette cité qu'il venait, pour ainsi dire, de retirer de dessous les cendres et les débris; il l'environna de murs, dont très-récemment encore on pouvait voir quelques restes; et se hâtant de profiter de l'enthousiasme de ses soldats et de la terreur de ses ennemis, il conquit la Toscane, et remporta sur les Goths, auprès de Péruse, une victoire éclatante.

Vitigès, cependant, près de voir la puissance des

[1] Duchesne, tom. I, pag. 862.

Goths entièrement détruite, se montra digne d'un meilleur sort. Bien loin de désespérer du salut de sa nation, il voulut que sa résistance égalât l'attaque et le danger. Il appela tous les Goths à la défense du pays qu'ils avaient conquis, qui était devenu leur patrie, et qu'ils étaient menacés de perdre.

Nous venons de voir qu'afin de contre-balancer les efforts des anciens habitants de l'Italie, pour qui le nom romain était encore si cher, il avait eu recours à des forces étrangères, et obtenu des secours de Théodebert. Dix mille Bourguignons, envoyés par le roi d'Austrasie, joignirent les étendards de Vitigès. Il attaqua avec eux Milan, qui avait reçu un lieutenant de Bélisaire, et plusieurs autres villes qui avaient, comme Milan, reconnu l'autorité de Justinien. Bélisaire eut à combattre un adversaire digne de lui.

Vitigès éprouva de la part des Milanais la plus grande résistance : ils ne cédèrent qu'à la famine; et à quoi leur servit de ne pas chercher à périr les armes à la main, ou à se sauver par un courageux désespoir? ils furent tous immolés. Les barbares vainqueurs donnèrent impitoyablement la mort, et aux enfants qu'ils massacraient sur le sein de leurs mères, et à ceux qui, réfugiés au pied des autels, imploraient la pitié au nom du ciel. On frémit lorsqu'on voit les historiens des Bourguignons raconter que le fer égorgea trois cent mille victimes; et comme l'idée que l'on se forme de ce sixième siècle devient de plus en plus horrible, lorsqu'on pense que Bélisaire avait, à Naples, donné l'exemple de cet affreux carnage!

Vitigès, vainqueur de Milan, et précédé de l'effroi qu'inspiraient ses armes, voulut reprendre Rome et y rétablir le trône des Ostrogoths. Il l'assiégea; quatorze mois s'écoulèrent sans qu'il pût s'en emparer; les Romains devaient avoir trop présent le sort des Milanais.

Bélisaire le contraignit enfin à lever le siége.

Mais s'il préserva Rome des fers de Vitigès, les suites d'une guerre cruelle et d'un siége de quatorze mois détruisirent la plus grande partie de sa population, et effacèrent presque tout l'éclat qui pouvait lui rester encore.

La guerre continuait cependant avec acharnement entre Bélisaire et Vitigès, lorsque tout-à-coup Théodebert, ce roi d'Austrasie à qui Vitigès avait dû le secours de dix mille Bourguignons, si funeste aux Milanais, passe les Alpes et arrive en Italie à la tête d'une armée formidable, composée, suivant les historiens, de cent mille combattants.

Les Goths croient qu'il vient à leur secours, et, bien loin de lui opposer la plus légère résistance au passage des Alpes, ils le voient arriver avec joie. Il s'avance jusqu'à Pavie, se saisit d'un pont sur le Pô, passe la rivière, et range son armée en bataille, sans que Vrayas, beau-frère de Vitigès, cesse de croire que les Austrasiens viennent pour se réunir à lui; mais au moment où les Goths se préparent à recevoir Théodebert en ami, le roi d'Austrasie tourne ses armes contre eux : l'effroi les saisit; ils prennent la fuite, et dans le trouble où les jette une attaque si imprévue, plusieurs d'eux s'échappent au travers d'un camp de troupes de l'empire établi auprès de Tortone, et que commandait un lieutenant de Bélisaire. Les soldats de Justinien prennent les fuyards pour des Goths surpris et dispersés par Bélisaire; et quel est leur étonnement, lorsqu'ils reconnaissent l'armée française qui tombe sur eux. Ils abandonnent leur camp, se sauvent dans Tortone, et dépêchent des courriers à leur général.

Bélisaire se tient sur la défensive, prend toutes les précautions d'un grand capitaine, écrit à Théodebert, lui reproche la violation du traité fait avec Justinien.

Une bataille gagnée par Théodebert aurait pu produire de bien grands changements en Europe ; mais les maladies qui se déclarèrent dans son armée, et la disette de vivres dans un pays ravagé par tant de troupes, obligent le roi d'Austrasie à repasser en France, et à ne laisser en Italie que Bucelin, un de ses généraux, qu'il charge de garder plusieurs postes importants.

Tel fut le résultat de cette grande invasion des Français en Italie. Combien de fois nous les verrons, dans le cours de cette histoire, porter leurs armes, à l'exemple des Gaulois, vers cette belle Italie, où tant de monuments retracent, et la puissance de la nature, et le pouvoir du génie de l'homme ; qui a régné successivement sur la terre, par la victoire, la religion, le commerce, et le charme des lettres et des arts, et dont la conquête a paru pendant si long-temps décider de la destinée du monde !

Bélisaire, ne craignant plus les Français, serre de près Vitigès. Les rois de Paris, de Soissons et de Metz, ou d'Austrasie, plus éclairés sur leurs véritables intérêts, font proposer à Vitigès d'aller à son secours avec les forces les plus nombreuses. On a écrit qu'ils avaient offert de passer les Alpes avec cinq cent mille hommes : ou le nombre de leurs soldats a été bien exagéré, ou, si l'on se rappelle ce que nous avons dit dans notre discours préliminaire de la population de l'Europe dans les siècles rapprochés de l'ère chétienne, et si l'on pense à la quantité de forêts incultes qui couvraient encore la France sous les fils de Clovis, il faudrait supposer que presque tous les Français en état de porter les armes et de supporter de longues et dures fatigues devaient accompagner leurs rois.

Vitigès, trop récemment trompé par Théodebert, n'ose pas se fier aux rois des Français; il craint d'introduire en Italie de nouveaux vainqueurs ; il ne se confie

qu'à ses propres forces. Retiré dans Ravenne, il y est assiégé par Bélisaire, qui le contraint à se rendre prisonnier, et qui termine ainsi avec une nouvelle gloire la guerre contre les Goths.

Bélisaire conduisit Vitigès à Constantinople ; c'était le second roi que le vainqueur de la Perse, de l'Afrique et de l'Italie, présentait au pied du trône de l'empereur.

Justinien traita Vitigès comme il avait traité Gélimer, le roi des Vandales. Il lui témoigna des égards. Le roi des Ostrogoths vécut en paix dans Constantinople, comme Gélimer dans ses domaines de l'Asie Mineure. L'empereur ne redouta ni le second, retiré dans une province éloignée du centre de l'empire, ni le premier, resté dans la capitale et à côté de la cour. Il suivit la politique demandée par la loyauté, la foi des traités, l'humanité, le véritable intérêt des souverains ; il s'y conforma envers deux princes qui avaient eu un grand pouvoir, une grande renommée, une influence redoutable ; il se confia et à leurs paroles et à sa propre puissance : il n'eut jamais occasion de s'en repentir.

Lorsque Bélisaire eut quitté l'Italie, les Ostrogoths reprirent de nouvelles forces, et recommencèrent la guerre. On aurait dit que la fortune de l'empire était partie avec Bélisaire, et avait abandonné les troupes de Justinien. Ils élurent un successeur de Vitigès. Il fut assassiné, ainsi que le second roi qu'ils choisirent.

Le troisième fut plus heureux ; on le nommait Totila. Il acquit bientôt une grande renommée, remporta deux victoires éclatantes sur les troupes impériales; reconquit une grande partie de l'Italie, s'empara de la Sicile, de la Corse, de la Sardaigne, releva avec éclat le trône de Théodoric, prit Rome, la pilla, et marcha vers Naples (546). Cette dernière ville soutint un siége très-long, mais elle fut forcée de se rendre. Les Napolitains avaient souffert pendant si long-temps de la faim,

que Totila, par une attention bien rare dans un conquérant barbare, leur fit distribuer des vivres avec tous les soins que la prudence pouvait demander.

Malgré tous les efforts de l'envie, si blessée de la gloire de Bélisaire, Justinien fut obligé de le renvoyer en Italie ; lui seul paraissait pouvoir arrêter les progrès du roi des Goths.

Totila désespérant de pouvoir garder la ville de Rome contre un si fameux adversaire, résolut d'en démolir les fortifications. Il en fit sortir un grand nombre de citoyens ; il emmena avec lui les sénateurs et les autres grands fonctionnaires qui y étaient restés ; et cette cité souveraine, qui avait pendant tant de siècles donné des lois à l'Europe, à l'Asie, à l'Afrique, ne fut plus en quelque sorte, qu'une vaste solitude, au milieu de laquelle s'élevaient silencieusement les monuments que le fer et la flamme avaient respectés: antiques, tristes et admirables témoins d'une prospérité évanouie et d'une gloire éclipsée, comme ces pyramides colossales que l'on voit encore au milieu des sables et des déserts égyptiens.

Bélisaire cependant eut des succès divers. Il fit tout ce qu'on pouvait attendre d'un aussi célèbre capitaine; mais les intrigues de la cour de Constantinople l'empêchèrent de recevoir les renforts nécessaires. On redoutait trop l'influence de sa gloire, de ses services, de ses vertus; il fut rappelé.

Dès que Totila n'eut plus à combattre Bélisaire, il se crut paisible possesseur de l'Italie. Quel éloge du général de Justinien!

Il avait demandé la main de la fille de Théodebert, roi d'Austrasie. Le petit-fils de Clovis lui avait fait répondre qu'il ne reconnaissait pas pour roi d'Italie celui qui n'avait pas cru pouvoir garder sa capitale, et que sa fille n'épouserait qu'un roi.

Totila, noblement sensible à cette espèce de reproche,

ne négligea rien pour rendre à Rome au moins une partie de son ancienne splendeur. Il en rappela les anciens habitants; il y vécut au milieu d'eux; il les gouverna en père. Naples fut aussi rebâtie. Le pape Sylvérius réunit tous ses efforts à ceux de Totila pour y donner des asiles aux malheureux dont les propriétés avaient été ravagées et les habitations détruites, digne et apostolique emploi du pouvoir que donnait aux évêques de Rome l'éminence de leur siége pontifical.

Il paraît au reste que pendant la guerre de Bélisaire contre les Goths, Sylvérius avait embrassé le parti des Barbares, et qu'il fut exilé par ce général.

(547) Théodebert cependant envoya une armée en Italie sous la conduite de Bucelin. On pourrait croire que le plus puissant des rois français, jaloux de réunir à ses états les plus belles contrées de l'ancien empire d'Occident, n'avait refusé sa fille à Totila que pour ne pas le reconnaître, ne pas s'obliger à le défendre, et tâcher de faire passer sur sa tête la couronne d'Italie.

Bucelin s'empara de plusieurs places dans les pays auxquels on a donné depuis le nom de Grisons et d'états de Venise. Il s'assurait ainsi des passages au travers des Alpes dont il pouvait avoir besoin.

Il allait s'étendre dans cette Italie, où il avait déjà si facilement pénétré, lorsque Totila, voyant qu'il lui serait impossible de résister aux forces de l'Orient et à celles d'Austrasie, se hâta d'envoyer auprès de Théodebert, de lui demander une alliance intime, de réclamer ses secours, et de tâcher de le porter à se déclarer contre l'empereur de Constantinople. Il lui offrit non seulement de ne jamais inquiéter les rois français dans ce qu'ils occupaient dans les Gaules, mais même de céder à Théodoric en-deçà des Alpes ce qui pourrait lui convenir lorsqu'ils seraient parvenus à délivrer entièrement l'Italie de la domination des Impériaux. Ces conditions furent accep-

tées, et Théodebert, offensé d'ailleurs des titres de *Francique* et d'*Allemanique* que l'empereur d'Orient avait pris à cause des avantages remportés par Bélisaire sur les troupes allemandes et françaises, se préparait à marcher en personne contre Justinien, à l'attaquer jusque dans le cœur de son empire, à traverser l'Illyrie, et à se jeter dans la Thrace, lorsqu'il fut attaqué d'une longue maladie qui ne se termina que par sa mort.

(548) Théodebald ou Thiébaud, que Théodebert avait eu de Deuterie avant de l'avoir épousée, et dont par conséquent la naissance avait été illégitime, n'en succéda pas moins à son père. Il fut reconnu par ses deux grands oncles, Childebert, roi de Paris, et Clotaire, roi de Soissons, et par tous les peuples qui composaient le royaume d'Austrasie.

Justinien, qui ne craignait pas de voir se renouveler l'orage dont Théodebert l'avait menacé, envoya à Thiébaud le sénateur Léontius pour lui demander de s'unir avec lui contre les Ostrogoths et de rendre à l'empire d'Orient les places d'Italie dont Théodebert s'était emparé. Le jeune prince répondit qu'il ne pouvait ni se séparer des Goths, les anciens alliés des Français, ni rendre des places que le droit de la guerre avait données à son père.

Il parut cependant changer de politique quelque temps après. Il envoya des ambassadeurs à Constantinople, la paix fut signée avec Justinien. Thiébaud conserva ce qu'il possédait en Italie, et, à la prière du roi français, l'empereur parut vouloir traiter avec plus de douceur le pape Vigile, et Dace, archevêque de Milan, qu'il retenait à Constantinople à cause de leur opposition aux édits qu'il avait publiés contre des opinions théologiques trop fameuses dans le sixième siècle.

Heureusement pour les peuples de l'Europe et pour la mémoire de Justinien, cet empereur ne s'occupa pas toujours de ces querelles théologiques qui devaient être un

jour si funestes à la religion et à l'humanité. Tribonien, questeur ou surintendant des finances de l'empire, était en même temps un très-grand jurisconsulte. Il recueillit, composa, arrangea, rédigea, compléta ce recueil de lois ou décisions romaines qui a été la base du droit civil dans toute l'Europe, et que l'on a toujours conservé avec respect comme l'oracle de la sagesse des nations. Justinien rendit son nom impérissable en l'attachant à l'ouvrage de Tribonien, et en revêtant ce recueil, ou plutôt ce code, du caractère auguste que pouvait lui donner son autorité impériale.

Jean de Cappadoce partageait la confiance de Justinien. Il était préfet du prétoire et renommé pour sa politique.

Jean et Tribonien furent accusés d'avoir trop pensé à amasser des richesses. Ils éveillèrent trop fortement l'envie. On les dépouilla de leur fortune; on les envoya en exil. Tribonien fut rappelé; on lui rendit ses places, mais il mourut bientôt après cette justice trop tardive. Jean de Cappadoce, qui avait déplu d'une manière plus particulière à l'impératrice, crut ne pouvoir sauver sa vie qu'en se vouant au service des autels. Il se fit prêtre, il désira même, on ne sait pourquoi, de recevoir une seconde consécration du patriarche de Constantinople quelques années après: et ce qui achève de peindre l'esprit du temps, ni sa chute, ni son exil, ni l'inimitié de l'impératrice, ni son nouveau caractère, ne purent éteindre l'ambition qu'avait fait naître dans son âme une prédiction frivole d'après laquelle il ne devait mourir qu'après avoir été revêtu de l'habit d'Auguste; l'espoir ne sortit de son âme que lorsque, dans sa seconde ordination, le hasard fit qu'un prêtre nommé Auguste lui prêta son habit sacerdotal.

Mais c'est la disgrâce de Bélisaire qui sera éternellement reprochée à Justinien.

En vain ce grand homme, vainqueur des Perses, des Vandales et des Goths, le libérateur de l'empire, le héros de l'Orient, de l'Afrique et de l'Italie, avait-il, depuis son rappel, mérité le titre de sauveur de la capitale, en repoussant loin de Constantinople, et en dispersant des hordes de Barbares qui, composées en grande partie de ces Scythes ou Huns qu'Attila avait rendus fameux, et des Slaves venus de la Sarmatie, s'étaient jetés comme des furieux sur la Thrace, et portaient dans toutes les malheureuses contrées qu'ils traversaient le ravage et la mort; en vain, ajoutant à la gloire éclatante dont il brillait la modération la plus vertueuse et la plus rare, général d'une armée victorieuse qui l'adorait et qui n'aimait ni n'estimait l'empereur, avait-il refusé la couronne d'Italie que les peuples de cette belle péninsule avaient voulu lui décerner. Plus il jouissait de l'admiration de l'Europe, et plus on parvint facilement à le perdre dans l'esprit d'un prince tel que Justinien, et d'une femme telle que l'impératrice. On lui fit un crime de ce refus d'une couronne que sa vertu lui avait dicté; (561) et, à l'éternelle honte de l'empereur, il fut privé des emplois dans lesquels il rendait tant de services, et des honneurs qu'il avait si bien mérités.

On a écrit que celui à qui l'état et l'empereur devaient tout, avait été dépouillé de tout; que, joignant la cruauté à la plus noire ingratitude, on lui avait crevé les yeux; que, réduit à la plus affreuse misère, le plus grand homme de l'Europe mendiait son pain dans les rues de Constantinople; qu'un faible enfant guidait seul les pas de celui qui avait sauvé l'empire; et que, tendant un vieux casque qui rappelait tant de triomphes, il tâchait d'exciter la pitié publique en disant : « Donnez l'aumône au pauvre Bélisaire. » On a ajouté qu'il avait enfin perdu toute liberté, et qu'on l'avait renfermé dans une tour voisine de la mer, et qu'on a nommée pendant long-temps

la tour de Bélisaire. Il semble que la philosophie, la poésie et les beaux-arts se soient plu à confirmer et à répandre ce récit si touchant et si instructif; ils ont voulu donner cette grande leçon au monde; ils ont multiplié ce tableau si attachant de l'instabilité de la fortune, du vain éclat de la puissance, du contraste si frappant de la plus grande gloire et de la plus grande infortune, de la vertu sublime aux prises avec l'extrême adversité. Les talents d'un homme de lettres célèbre, mort depuis quelques années, d'un poète également célèbre, et de deux grands peintres, ont immortalisé ce tableau; les faits qu'ils retracent passeront de siècle en siècle, comme ces fables antiques destinées à l'instruction des peuples; mais la vérité de l'histoire oblige à dire que Bélisaire ne fut pas réduit à cet excès de dénuement; que la vue ne lui fut pas ôtée; que l'opinion publique et une sorte de remords plus forts que la basse envie et toutes les méprisables intrigues des courtisans ne permirent pas que sa disgrâce fût prolongée; que cette disgrâce, trop longue pour l'honneur de Justinien et de l'Empire, ne dura qu'un an, et qu'il mourut à Constantinople en 566, rendu depuis trois à toutes ses dignités.

Dès 552, ce général si favorisé par la victoire, et que l'ancienne Rome aurait surnommé l'Asiatique, l'Africain et l'Italique, avait été remplacé par Narsès. C'était un eunuque né dans l'Arménie, près des frontières de la Perse, et qui jouissait d'un grand crédit dans le palais de Constantinople. Ses talents lui ont valu une grande renommée, que la gloire éclatante de Bélisaire n'a point éclipsée. Il arriva en Italie avec de nouvelles troupes et beaucoup d'argent. La guerre recommença entre Totila et les Impériaux. Le roi des Ostrogoths donna de nouvelles preuves de valeur et d'habileté. Il sollicita en vain Thiébaud, roi d'Austrasie, d'ordonner aux garnisons des places que les Français occupaient en Italie de se réunir à

lui contre Narsès; Thiébaud voulut garder une exacte neutralité.

Cependant Narsès et Totila s'étant joints auprès des Apennins, se livrèrent une bataille sanglante, au milieu de laquelle Totila, blessé d'un coup de lance, périt glorieusement les armes à la main, et laissant à la postérité le souvenir d'un grand courage, et de qualités bien rares parmi les rois barbares de ces temps si malheureux.

Teias ou Téja fut élu à sa place et perdit bientôt la vie, après avoir été vaincu à Nocéra. La puissance des Ostrogoths fut presque anéantie avec l'armée de Téja; le trône resta vacant.

Indulphe, général des Goths, ayant néanmoins réuni quelques restes des armées de sa nation, adressa de nouveaux envoyés à Thiébaud, le conjura de ne pas abandonner d'anciens alliés, dont la perte était certaine s'il ne les secourait, et parut n'avoir rien obtenu.

Mais peu de temps après, Narsès, qui faisait le siége de Cumes, apprend que Bucelin, général d'Austrasie, et son frère Leutharis ou Lantachar, qui jouissaient du plus grand crédit à la cour de Thiébaud, venaient de passer les Alpes à la tête d'une armée française de près de quatre-vingt mille hommes, et qu'ils étaient déjà arrivés sur les rives du Pô. Il envoie aussitôt un de ses lieutenants nommé Fulcaris pour disputer le passage de ce fleuve aux Français. Bucelin était campé auprès de Parme, où il y avait une garnison française. Fulcaris donne dans une embuscade, et y périt avec une grande partie du corps qu'il commandait. Les Goths, encouragés par ces premiers succès, vont grossir l'armée française, et plusieurs villes d'Italie leur ouvrent leurs portes.

Bucelin, cependant, fait la faute de secourir trop tard la ville de Lucques, assiégée par Narsès. Il veut aussi trop tard faire lever le blocus de Cumes. Aligerne, frère de Teias ou Téja, et qui avait défendu Cumes, avait pré-

féré le parti des Impériaux à celui des Français, et porté lui-même les clefs de cette dernière ville à Narsès, qu'il avait rencontré à Ravenne; et l'armée française est battue près de Rimini par celle de Justinien.

Dans la campagne suivante, Bucelin s'avance au-delà de Rome, jusque dans le Samnium. Là il se sépare de son frère, avec qui il avait concerté ses opérations; il suit la Méditerranée jusques au détroit de Messine, portant partout le ravage; et Leutharis s'étend le long de l'Adriatique jusques à Otrante.

Les chaleurs de ces contrées, qui forment aujourd'hui le royaume de Naples, étaient devenues violentes. Les Français étaient parvenus jusques à l'extrémité de l'Italie. Leutharis propose de retourner dans les pays plus tempérés qu'arrose le Pô, et d'y faire reposer l'armée. Bucelin dit qu'il est lié par un serment, qu'il doit chercher Narsès, le combattre et le vaincre. Il consent néanmoins à laisser partir son frère pour les rives du Pô; mais il lui demande ses meilleures troupes.

Leutharis perd en chemin une partie de ses soldats, de son butin et de ses captifs; il parvient jusques au Pô: mais cette maladie si terrible et si commune dans ces temps de désordre, de barbarie et de destruction, la peste, attendait sur les bords de ce fleuve Leutharis et son armée; le général et presque tous ses soldats tombent ses victimes. Une autre maladie, de tous les temps si funeste aux troupes, la dyssenterie, fait de grands ravages dans l'armée de Bucelin. Le général d'Austrasie voit qu'il doit se presser de livrer bataille à Narsès. Il arrive auprès de Capoue, et se retranche sur le Casilin. Narsès sort de Rome, et vient camper vis-à-vis l'armée française. Le destin de l'Italie va se décider près de ce champ de bataille où Rome et Carthage avaient combattu pour l'empire du monde. Les deux généraux rangent leurs troupes; on donne le signal: les Français se jettent sur les

ennemis avec une furie à laquelle les premiers rangs des Impériaux ne peuvent résister. Mais Narsès, qui avait prévu les effets de cette première impétuosité, avait tenu à l'écart un corps de réserve qui prend les Français en flanc et par-derrière. Bucelin est défait; son armée est dispersée ou anéantie; les Français perdent tout ce qu'ils possédaient en Italie. Quelle grande leçon! et combien de fois malheureusement elle a été inutile!

L'anéantissement de l'armée française ôte aux Ostrogoths jusques à l'espérance. Leur empire est détruit, comme l'avait été celui des Hérules.

La domination des Vandales d'Afrique avait été aussi brisée.

Tous ces grands événements ont immortalisé le règne de Justinien, mais ils n'ont rien fait pour sa gloire. Il avait élevé le temple de Sainte-Sophie, qui fait encore l'un des plus beaux ornements de Constantinople: il l'avait dédié à la Sagesse éternelle. Mais on l'a accusé d'avoir déshonoré le trône par ses vices, son avarice, sa facilité à écouter les délateurs, son désir de multiplier les confiscations, sa coupable faiblesse pour l'indigne femme qu'il avait revêtue de la pourpre. Il ne sut ni réprimer les ridicules factions du cirque, ni imposer silence aux auteurs des disputes théologiques, bien plus dangereuses pour la religion et pour l'état. Il semble que ce qu'on peut dire de plus favorable pour lui, c'est que l'empire dut à Bélisaire, à Narsès, à Tribonien, à Jean de Cappadoce, presque tout le bien qui se fit sous son règne, et que tout le mal qui lui a été tant reproché a été l'ouvrage de la trop fameuse Théodora. Il lui resterait un grand mérite, celui d'avoir choisi de grands ministres et de grands généraux.

Il mourut en 565.

Justin II, son gendre ou son neveu, lui succéda.

Mais si l'empire des Goths orientaux avait cessé en

Italie, celui des Goths occidentaux ou Visigoths subsistait toujours en Espagne.

Amalaric n'ayant pas laissé d'enfants, les Visigoths s'assemblèrent et élurent pour leur roi Theudis ou Theudes, Ostrogoth que Théodoric, roi d'Italie, avait, comme tuteur de son petit-fils Amalaric, nommé, dès 510, vice-roi ou gouverneur d'Espagne, et qui s'était allié avec une des plus riches et des plus puissantes familles établies dans la Péninsule avant l'invasion des Barbares du nord.

Theudis ayant été assassiné en 548, les Visigoths nommèrent pour son successeur Théodiscle, ou Théodicelle, ou Théodigile, ou Théodigis, qui avait commandé leurs armées. Mais à peine ce nouveau monarque fut-il monté sur le trône, qu'il s'abandonna à une débauche sans frein, attenta, par ses violences, à l'honneur des familles les plus distinguées, et fit mourir plusieurs des principaux Visigoths dont les femmes lui avaient inspiré une passion criminelle. Une si atroce et si insolente tyrannie ne put être supportée par ceux qui en étaient l'objet; et, dans un banquet solennel qui eut lieu à Séville, les grands du royaume, qui avaient secrètement conspiré sa perte, se jetèrent sur lui et le poignardèrent.

Agila fut élu à sa place en 549, mais il paraît que ce ne fut pas d'un consentement général. Son gouvernement fut d'ailleurs tyrannique. Les habitants de Cordoue se soulevèrent contre lui en 550, et il ne put les réduire à l'obéissance. D'autres villes imitèrent l'exemple de Cordoue, et bientôt toutes celles d'Andalousie secouèrent la domination d'Agila qui leur était devenue trop odieuse, et proclamèrent Athanagilde.

Agila marche contre lui. Athanagilde, trop peu confiant dans ses forces, crut avoir besoin d'un secours étranger. Combien il eut à se repentir de cette faute!

Il s'adressa à l'empereur Justinien; il réclama sa pro-

tection. Le gouvernement de Constantinople se garda bien de refuser une intervention qui pouvait devenir si utile à sa politique. L'empereur lui envoya des troupes, commandées par un patrice nommé Libérius.

Agila fut vaincu près de Séville, obligé de se retirer à Mérida, et assassiné par les grands qui l'avaient suivi, qui ne voulurent plus supporter sa tyrannie, et qui redoutaient de voir la guerre civile et l'intervention des Impériaux amener la ruine de leur nation.

Le souvenir de sa barbarie n'aurait pas été nécessaire pour faire chérir le règne de son successeur. On aima Athanagilde, on admira ses vertus, son courage, sa bonté; il fit régner l'ordre dans ses états, dont Tolède était la capitale; il fut le père de son peuple.

Quelques années avant, et dès 559, Théodomir avait succédé, dans le royaume des Suèves, à son père Carriaric; et, dès 563, ayant convoqué à Brague, dans la Lusitanie, qui faisait partie de ses provinces, un concile auquel assistèrent le métropolitain de Brague, saint-Martin, évêque de Dume, auteur de plusieurs ouvrages historiques ou pieux, et les autres évêques de son royaume, il renonça solennellement à l'arianisme.

Les troupes impériales, cependant, répandues dans les états d'Athanagilde, et fidèles aux vues de leur gouvernement, ne se contentèrent pas d'occuper les places espagnoles situées sur le bord de la Méditerranée, depuis Gibraltar jusqu'à Valence, et qu'Athanagilde avait promis de leur céder comme le prix du secours qu'il en devait recevoir, elles se saisirent par force des places les plus considérables du royaume. Bientôt leurs prétentions devinrent excessives, leurs déprédations n'eurent plus de bornes. Toutes les réclamations d'Athanagilde furent inutiles; il fut contraint de céder à la nécessité; la guerre éclata entre les soldats de Justinien et les Visigoths indignés.

18.

Le roi, par ses hauts faits, fit oublier sa démarche si imprudente; il se couvrit de gloire, il mit un terme aux projets des impériaux; mais, malgré tous ses efforts, il ne put les contraindre à abandonner la péninsule : ils restèrent possesseurs d'une partie de ce qu'ils avaient envahi, et ils s'y maintinrent pendant long-temps après la mort d'Athanagilde.

Pendant que le roi des Visigoths défendait, contre l'empire d'Orient, l'indépendance de son pays, les efforts des Bretons, pour la liberté de leur patrie, devenaient chaque jour plus vains.

Les sept royaumes fondés dans la Grande-Bretagne par les Saxons étaient déjà formés ou achevaient de s'établir; et cette division, qui aurait pu sauver les pays envahis en affaiblissant la puissance des conquérants, ne produisit pas cet effet si favorable à la cause des indigènes, parce qu'elle ne fut en quelque sorte qu'apparente, et que les sept rois étrangers sentirent, dans ce commencement d'occupation, combien il était de leur intérêt de se soutenir mutuellement, et d'agir de concert contre l'ennemi commun.

Cerdic, l'un des plus valeureux et des plus habiles de ces rois, et qu'Arthus avait vaincu, venait de réparer ses pertes, d'augmenter ou de consolider ses conquêtes, d'être couronné une seconde fois, et de recevoir, à Winchester, le serment des nombreux Saxons arrivés de la Germanie pour combattre sous ses enseignes.

Les Bretons, retirés dans les rochers et les bois du pays de Galles et de Cornouailles, essayaient de lutter encore contre leurs ennemis et de leur disputer quelques lambeaux de leur misérable patrie.

C'est vers les bois, les marais, les déserts, ou les montagnes, que l'indépendance et la liberté se réfugient, lorsque le sort les abandonne; c'est dans ces asiles, qu'elles tâchent de rendre impénétrables, qu'elles entretien-

nent la noble flamme qui les anime; et c'est de ces sanctuaires qu'elles s'élancent de nouveau vers la victoire, lorsque le temps de la justice est arrivé.

Les Bretons, repoussés dans ces contrées de Cornouailles et de Galles, ne désespéraient pas de voir la délivrance de leur patrie. Combien peu de succès suivirent cependant leurs généreuses tentatives! et pourquoi faut-il que l'on doive en accuser leurs funestes divisions, plutôt que les armes de leurs ennemis! Comment le sentiment d'un grand malheur commun laisse-t-il dans des âmes courageuses quelque place pour des intérêts privés? Si les Bretons, imitant l'union de leurs conquérants, n'avaient tourné leurs armes que contre les Saxons, ces nombreuses monarchies étrangères, encore trop peu enracinées dans leur nouveau sol, auraient facilement cédé, malgré les nœuds qui les fortifiaient en les liant les unes aux autres, aux attaques sans cesse renouvelées de braves combattant pour ce qu'ils devaient avoir de plus cher. Mais quel aveuglement produisent l'ambition et les autres passions tyranniques, même au milieu des plus grands dangers!

Constantin, fils de Cador, duc de Cornouailles, succède à Arthus, qui avait épousé une parente de son père. Il massacre lui-même ses deux frères au pied des autels, où ils avaient cru trouver un asile. Aurélius Conan, leur parent, veut venger le meurtre de ces malheureux frères : il prend les armes, et ôte la couronne et la vie au féroce Constantin. Aussi ombrageux, aussi cruel que son prédécesseur, il fait périr son oncle et ses deux fils, dont il craignait les droits ou l'ambition, et tâche d'assurer sur sa tête, par ce triple meurtre, la couronne qu'il avait conquise par un assassinat.

Vortipère, successeur et peut-être fils de Conan, marque son long règne par des meurtres et des adultères. Le trône d'Arthus ne cesse d'être teint de sang. Et comment

supporter la vue de ce siècle, où les pasteurs des peuples étaient eux-mêmes les bourreaux de leurs proches!

Cette violation des devoirs les plus sacrés de la nature, nous l'avons déjà vue, et nous la retrouvons sur les trônes des descendants de Clovis.

En 539, Clotaire, roi de Soissons, fait la guerre à son frère Childebert, roi de Paris. Théodebert, roi d'Austrasie, qui régnait encore, va au secours de son oncle Childebert. Ils marchent ensemble contre le roi de Soissons. Clotaire, n'osant pas hasarder une bataille contre les deux rois réunis, se retire vers l'embouchure de la Seine. Et que l'on voie quel était, à cette époque, l'état physique de la Normandie occidentale, ou plutôt de presque toute la France septentrionale.

Clotaire se retire dans une grande forêt nommée *Aurelaunum*, voisine du fleuve, située en face de Caudebec, dans une sorte de péninsule formée par un contour très-sinueux de la Seine; et pour défendre l'isthme de cette presqu'île, ou le côté méridional de la forêt, le seul que le fleuve ne garantissait pas, il fait faire des retranchements protégés par d'énormes abatis. Childebert et le roi d'Austrasie étaient cependant près d'attaquer ces retranchements et de traverser ces abatis, lorsqu'une tempête soudaine fondit avec une furie extraordinaire sur les deux armées, et, remplissant de crainte les trois rois, les porta à se réconcilier.

Quelques années auparavant, et pendant que Thierry vivait, les Germains septentrionaux et voisins de l'Océan, connus sous le nom de Normands ou de Danois, avaient fait une descente sur les côtes d'Austrasie. Théodebert, chargé par son père de repousser ces pirates, les avait forcés de se rembarquer, et, les poursuivant sur une flotte française, avait détruit ou dispersé celle des Danois, dans un combat naval où avait été tué Cochiliac, roi ou chef de ces hommes du nord.

Cette expédition des Normands fut un des préludes de ces descentes et de ces incursions qui ont été, pendant plusieurs siècles, si funestes aux contrées de l'Europe voisines de la mer. Et si nous voulons examiner les principales causes qui les rendaient si fréquentes, remarquons l'audace avec laquelle ces sauvages habitants des rives boréales affrontaient les tempêtes, l'adresse qu'ils montraient en conduisant, au milieu des écueils, leurs légères embarcations; l'habileté avec laquelle ils se sauvaient sur des rivages peu éloignés, lorsque la fureur des vents et des flots avait brisé leurs frêles barques; et enfin la facilité avec laquelle, après avoir construit leurs petits vaisseaux dans des contrées couvertes des plus beaux arbres, ils les conduisaient à l'Océan par les rivières et les fleuves, et les abritaient dans ces mêmes fleuves ou rivières, auprès de hautes forêts ou de grandes montagnes, lorsque les orages les poursuivaient, ou que leurs courses maritimes étaient terminées.

Quelque temps après la réconciliation de Childebert et de Clotaire, ils résolurent d'étendre leurs états vers le midi, de passer les Pyrénées et de conquérir une partie de l'Espagne. Le prétexte de leur expédition fut, dit-on, d'aller au secours des orthodoxes que ne cessaient de persécuter les Visigoths ariens.

Il est parvenu jusqu'aux temps modernes des relations très-diverses au sujet du véritable succès de cette invasion. Il paraît cependant qu'après s'être emparés de Pampelune, de Calahora et de quelques autres places, les rois français mirent en vain le siége devant Sarragosse, et qu'ils furent obligés d'adopter un arrangement d'après lequel ils abandonnèrent leurs conquêtes et revinrent en France.

Par une suite de cet arrangement, Childebert remporta dans son royaume des objets dont la possession, était, à cette époque, plus enviée que jamais, et pour

lesquels l'habitude de commettre les plus grands crimes ne faisait qu'augmenter une vénération que, dans ces temps d'ignorance, on regardait comme une sauvegarde contre les châtiments éternels mérités par ces forfaits.

Childebert arriva à Paris avec une croix d'or enrichie de pierreries et renfermant, disait-on, un morceau du bois de la croix de Jésus, et avec des reliques d'un saint célèbre d'Arragon ou de la province de Tarragone, saint Vincent, diacre et martyr de Sarragosse.

Ce fut en l'honneur de ces reliques qu'en 555 il fit bâtir, sous l'invocation de saint Vincent, l'église qui a porté ensuite le nom de saint Germain, évêque d'Auxerre, et qu'en 557 il fit construire, sous l'invocation du même saint, celle que l'on a nommée depuis l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Il n'est pas inutile, pour tâcher de faire connaître l'état de plusieurs arts dans le sixième siècle, de dire combien on célébra dans le temps la magnificence de cette église, ses grandes fenêtres, ses colonnes de marbre, son pavé de mosaïque, ses lambris dorés, ses murailles ornées de peintures à fond d'or, les lames de cuivre doré qui recouvraient son toit. Ce n'étaient pas les premiers développements d'un art renaissant ou nouvellement créé, mais les restes des arts des anciens que les Barbares n'avaient pas encore entièrement anéantis.

Saint Germain, évêque de Paris, assisté de plusieurs évêques, dédia cette église qui devait un jour porter son nom. Trois fois ravagée et brûlée vers la fin du neuvième siècle par les Danois ou Normands, elle fut rebâtie par les soins d'un abbé bénédictin nommé Morand, et consacrée par le pape Alexandre III; mais on conserva la partie inférieure d'une tour et le portail bâtis dans le sixième siècle. Ils subsistent dans le moment où j'écris; et autour de ce portail on voyait encore vers la fin du siècle dernier huit statues qui représentaient Clovis, Clo-

tilde, son épouse; ses quatre fils, Childebert, Clotaire, Clodomir et Thierry; Ultrogotte, femme de Childebert, et saint Remi ou Saint Germain.

Un an auparavant, Childebert avait fait rebâtir l'église de Notre-Dame, que saint Denys avait fondée, et qui avait porté le nom de ce saint jusqu'en 556. Le roi de Paris avait dédié à la Vierge le nouveau temple que le poëte Fortunat a vanté particulièrement pour ses trente colonnes de marbre, en le comparant au temple de Salomon, mais dont aucune portion n'existe maintenant.

En 555, Thiébaud ou Théodebalde, roi d'Austrasie, fils et successeur de Théodebert, mourut après un règne de sept ans ou environ. Il ne laissa pas d'enfants; ses vastes états paraissaient devoir être le partage de ses deux grands-oncles, Childebert et Clotaire; mais Childebert, qui n'avait que des filles, et qu'une maladie très-grave faisait regarder comme très-près du tombeau, ne voulut pas ou n'osa pas s'opposer aux vues ambitieuses de Clotaire, qui avait cinq fils déjà en état de porter les armes. Le roi de Soissons fut seul reconnu roi d'Austrasie.

Ce prince, dont les passions violentes ne connaissaient aucun frein, voulut en montant sur le trône de Thiébaud épouser la veuve de son petit neveu; il avait déjà eu cinq femmes ensemble ou successivement.

La première de ces femmes, nommée Radegonde, a laissé une mémoire vénérée, et a été honorée comme sainte par l'église catholique. Fille de Berthier, ou de Berthaire, roi de Thuringe, elle avait vu périr son père par les mains de son oncle, Hermanfroy, qui, devenu roi des Thuringiens, avait succombé, ainsi que nous l'avons vu, sous les armes du roi d'Austrasie, aidé peut-être du secours de Clotaire. Berthier n'avait laissé que Radegonde et un fils nommé Amalafroy. Clotaire avait épousé la jeune princesse et fait assassiner le fils de Berthier. Lorsque la beauté de Radegonde avait cessé de

plaire à cette homme horrible, elle avait obtenu la grâce de ne plus vivre avec le monstre qui avait immolé son frère; elle avait reçu le voile de religieuse de la main de saint Médard, et fit bâtir ensuite, à Poitiers, l'abbaye de Sainte-Croix.

Une autre des femmes de Clotaire se nommait Ingonde; elle avait une sœur qu'elle pria Clotaire de marier d'une manière digne d'elle. Clotaire alla voir la sœur; elle eut le malheur de lui plaire, il l'épousa; il dit froidement à Ingonde : « Vous avez demandé pour votre sœur un » mari convenable; je n'en ai pas trouvé qui le fût plus » que moi. » Et il garda les deux sœurs.

Quel mélange d'adultères, d'incestes, de cruautés, d'horreurs! et cependant Clotaire bâtit des églises et fonda des monastères. Ignorant et barbare comme son siècle, croyait-il expier ses crimes par ces donations? Et dans ce temps vivaient en France saint Germain, évêque de Paris; saint Médard, évêque de Soissons; saint Tétricus, évêque de Dijon, et plusieurs autres pontifes fameux de l'église de Jésus. Mais tel est le redoutable effet des ténèbres de l'ignorance, que la voix de l'humanité, celle de la morale, et même celle de la religion la plus pure et la plus douce, sont étouffées par la force et la violence. Les peuples barbares ont eu, d'ailleurs, une tendance plus ou moins grande vers la polygamie, surtout lorsque la population a été trop faible relativement à l'étendue du territoire, à la difficulté de le cultiver, au nombre nécessaire pour le défendre.

Cependant les Saxons tributaires des rois d'Austrasie crurent pouvoir profiter du changement de règne; ils s'allièrent avec les Thuringiens, se réunirent en grand nombre, formèrent une armée considérable, refusèrent de reconnaître Clotaire, et ravagèrent une partie des contrées françaises situées sur la rive droite du Rhin.

Clotaire marcha contre eux, les vainquit, ravagea la Thuringe, et les soumit de nouveau à l'obéissance et au tribut.

(556) Il fut cependant obligé de repasser le Rhin dès l'année suivante et de leur faire encore la guerre; de nouveaux succès assurèrent leur soumission. Mais que l'on juge des mœurs et de la férocité de ces Français, si braves mais encore si sauvages, dont la civilisation n'avait point épuré et ennobli le courage, dont l'ignorance la plus profonde tenait la raison enchaînée, et qui ne pouvaient voir dans la religion qu'ils professaient qu'un mélange de cérémonies et de pratiques auxquelles ils savaient bien se soustraire.

L'armée de Clotaire ne se contente pas d'avoir vaincu les Saxons, elle veut les exterminer. En vain leurs députés offrent la moitié de tout ce qu'ils possèdent pour qu'on leur laisse l'autre moitié, la vie et la liberté. Les soldats de Clotaire s'écrient en fureur qu'il faut massacrer des perfides qui violeraient sans cesse leurs promesses. Les Saxons désespérés veulent tout abandonner aux vainqueurs; il ne réclament que la vie : l'armée de France les refuse. Clotaire renvoie malgré lui les députés. Il déclare à ses troupes qu'elles peuvent marcher contre l'ennemi, mais qu'il n'ira pas à leur tête. Elles ne respectent plus rien; elles se jettent sur leur roi, renversent sa tente, l'accablent d'injures, menacent de le tuer s'il ne les conduit à l'instant contre les ennemis. Clotaire est forcé de les suivre; mais les Saxons doivent vaincre ou périr. Le combat est opiniâtre; la mort vole dans tous les rangs; les Français sont repoussés; ils demandent la paix à leur tour; les Saxons en règlent les conditions, et Clotaire ramène en-deçà du Rhin le reste de son armée.

Ce roi de Soissons et d'Austrasie avait confié le gouvernement de l'Auvergne à un de ses fils nommé Chram-

ne; il lui avait donné pour conseiller un homme sage et estimé nommé Ascovinde ; mais le jeune prince se lassa bientôt d'un tel guide, et donna toute sa confiance à un Léon de Poitiers, homme sans foi, qui l'entraîna dans de très-grands désordres. Clotaire, informé de la conduite de son fils, le rappela auprès de lui; mais Chramne refusa d'obéir; il épousa même la fille d'un duc d'Aquitaine nommé Wiliachart, suivant Grégoire de Tours, sans demander ou du moins sans attendre le consentement de son père; et décidé à soutenir sa révolte contre son roi, il rassembla une armée et réclama secrètement le secours de son oncle le roi de Paris.

Childebert, jaloux de la puissance de Clotaire, non seulement promit à Chramne de prendre les armes en sa faveur, mais, sacrifiant à sa passion les intérêts de sa famille et ceux de la nation française, il fit engager les Saxons à se soulever de nouveau contre son frère.

Clotaire crut devoir commander lui-même les troupes destinées à réprimer le soulèvement des Saxons; et il envoya deux de ses fils, Charibert et Gontran, combattre leur frère rebelle : nous ne voyons que des frères faire la guerre à leurs frères, des pères à leurs fils, des fils à leurs pères, des parents à des parents, des alliés à des alliés. Que sont les liens du sang dans cet état à demi sauvage, où les passions humaines ressemblent aux appétits violents des animaux féroces ?

Gontran et Charibert ayant appris en Auvergne que Chramne était dans le Limosin, allèrent au-devant de lui, et le firent sommer de mettre bas les armes; Chramne fit témoigner beaucoup de respect pour son père; mais déclara qu'il ne voulait point abandonner les contrées qui étaient sous sa domination. Cette réponse fut le signal de la bataille que Gontran et Charibert allaient lui livrer, lorsqu'une violente tempête les contraignit à différer le combat jusques au lendemain. Nous avons

déjà vu et nous verrons plusieurs fois des tempêtes suspendre les combats, et influer sur le sort des batailles; et l'on doit en être peu surpris. Indépendamment des idées superstitieuses vers lesquelles les peuples barbares sont entraînés avec tant de facilité, quelque religion qu'ils professent, et qu'inspirent si aisément les tonnerres, les foudres, et tous les grands bouleversements de la nature, il ne faut jamais perdre de vue l'état de la Germanie, des Gaules, des pays situés au midi du Danube, et de plusieurs contrées voisines. Dans les premiers siècles qui ont suivi l'ère chrétienne, il y avait encore dans la Pannonie, dans la Germanie, dans les Gaules, tant de rivières presque toujours débordées, tant de lacs, de marais, de terrains inondés et dont les eaux ne pouvaient être enlevées que par une lente évaporation, tant de bois d'une grande hauteur, tant de montagnes couvertes d'antiques et sombres forêts, tant de pluies, de brouillards et de brumes, tant de variations subites dans la température, tant de chaleurs étouffantes dans des vallées étroites, tant de vents froids descendant des hautes montagnes, de gaz ou vapeurs s'élevant de terres à demi noyées et couvertes de végétaux pourris et d'autres débris de corps organisés, que l'atmosphère y renfermait fréquemment dans une très-grande abondance tous les éléments des orages, des tonnerres, des tourbillons, des trombes, de la grêle, et de ces grandes averses presque aussi fortes que celles des environs de la zone torride.

Pendant la nuit qui suivit la suspension forcée du combat, Chramne fit parvenir dans le camp de ses frères un courrier qui s'annonça comme venant de l'armée de Clotaire pour porter aux jeunes princes la nouvelle de la mort de leur père. Charibert et Gontran, trompés par ce courrier supposé, s'empressèrent de se retirer vers la capitale d'Austrasie; Chramne les suivit jusques en Bourgogne, s'y empara de Châlons-sur-Saône, et se

présenta même devant Dijon, dont l'évêque, Tétricus, ne voulut pas lui faire ouvrir les portes, mais n'osa pas lui refuser des vivres.

Pendant le même temps, Childebert, entré en Champagne, avait fait des courses jusques aux environs de Reims, et les Saxons, ravageant la Germanie française, s'étaient avancés jusques auprès de Cologne.

Ces guerres civile et étrangère durèrent; Chramne vint à Paris avec son épouse, la fille du duc d'Aquitaine; son oncle le roi Childebert et lui jurèrent de ne jamais faire la paix avec Clotaire: ce serment impie fut rejeté. Childebert mourut en 558: et comme il ne laissa pas d'enfants mâles, Clotaire réunit sur sa tête toutes les couronnes françaises.

Il paraît cependant qu'il ne se contenta pas du droit que pouvait lui donner l'usage ou la loi Salique, qui considérait le trône des Français comme une de ces propriétés qui ne pouvaient appartenir qu'à des guerriers, et qu'il crut devoir prendre une précaution barbare, que sa cruauté lui fit aisément adopter. D'abord, après la mort de Childebert, il fit renfermer Ultrogotte, la veuve de son frère, et les deux filles qu'elle avait eues du roi de Paris, dans une prison où elles moururent.

Childebert, et quelque temps après sa femme Ultrogotte, furent enterrés dans l'église de Saint-Vincent, qu'il avait élevée près de la rive gauche de la Seine, et à laquelle on a donné le nom de Saint-Germain-des-Prés, parce que saint Germain, évêque de Paris, qui l'avait consacrée, y fut enterré en 576.

L'empire français, sur lequel régnait Clotaire, après la mort du roi de Paris, était plus vaste que du temps de Clovis; il s'étendait, d'un côté, jusques aux Pyrénées, et de l'autre jusques au-delà des pays des Souabes, et aux limites de ceux des Bavarois auxquels son frère Thierry, roi d'Austrasie, avait donné des lois.

Chramne, se voyant sans assistance, recourut à la clémence de son père; Clotaire lui pardonna: mais le jeune prince, emporté par des passions trop impétueuses, et trop avide de commander pour attendre le royaume que son père devait un jour lui laisser, machinait une nouvelle révolte, lorsqu'apprenant que sa conjuration avait été révélée au roi, il s'empressa de fuir avec sa femme et les filles qu'elle lui avait déjà données, et d'aller chercher un asile auprès de Chonober, comte de l'Armorique, ou de la péninsule à laquelle on a donné le nom de Bretagne.

Clotaire le suit avec une armée; les Bretons prennent les armes, se rassemblent à la voix de leur comte; ils vont au-devant de Clotaire; la nuit suspend le combat; Chonober veut en vain engager Chramne à ne pas se montrer dans la mêlée contre son père et son roi: le jour paraît, la bataille se donne; les Bretons sont mis en fuite. Chramne aurait pu se sauver en gagnant le rivage de la mer, et en se jetant dans les petits bâtiments destinés à le recevoir; mais il ne veut abandonner ni sa femme ni ses filles : on le prend, on le charge de fers, on le conduit à son père; Clotaire ordonne son supplice et celui de sa famille; on étend Chramne sur un banc, on l'étrangle, on le brûle avec sa femme et ses enfants.

Cette cruauté ne fut pas impunie; la férocité de Clotaire ne put étouffer le remords dans son âme.

Il vécut encore un an dans des tourments affreux; on l'a représenté errant de solitude en solitude, ou courant d'une ville dans une autre, demandant des consolations à tous ceux que distinguaient quelques lumières ou des vertus, n'en trouvant nulle part, sans cesse environné des images de ses victimes, dévoré enfin par une fièvre brûlante, mourant désespéré, et reconnaissant trop tard cette foudre vengeresse dont aucune couronne ne peut garantir.

Ses quatre fils conduisirent son corps avec une grande pompe de Compiègne, où il était mort, à Soissons, où il fut enterré dans l'église de Saint-Médard.

L'empire français fut divisé, à beaucoup d'égards, comme après la mort de Clovis : les royaumes de Paris, de Soissons, d'Orléans et d'Austrasie furent rétablis, mais avec des dépendances et des démarcations différentes.

Charibert eut celui de Paris, Chilpéric celui de Soissons, Gontran régna à Orléans, Sigebert en Austrasie, et Gontran réunit au royaume d'Orléans au moins une grande partie de celui de Bourgogne.

En 562, des Huns ou Scythes établis sur les bords du Danube, appartenant à cette nation qui, sous Attila, avait fait trembler l'Europe, mais distingués par le nom particulier d'*Abaves*, ou d'*Abares*, firent une irruption vers les contrées de la Germanie soumises au roi d'Austrasie. Les Thuringiens, toujours prêts à faire la guerre aux Français, se joignirent aux Abaves; Sigebert se hâta de marcher contre eux, et de leur livrer une bataille dans laquelle il donna des preuves d'habileté autant que de courage; les ennemis, entourés de toutes parts, furent repoussés jusques au-delà de l'Elbe, et obligés de demander la paix, que Sigebert leur accorda.

Mais cet esprit d'ambition, de division et de discorde, qui avait armé les fils de Clovis les uns contre les autres, devait aussi agiter les fils de Clotaire. Chilpéric, roi de Soissons, peut-être le plus avide de ces rois, s'était trouvé auprès de son père lors de sa mort, s'était emparé de ses trésors, et avait espéré un moment, quoiqu'il fût le plus jeune, de parvenir, par le moyen de ces trésors très-considérables, à se faire reconnaître seul monarque de l'empire français; il céda le premier au désir d'agrandir ses états en usurpant ceux de ses frères. Dès qu'il vit Sigebert occupé à combattre les Abaves, il se présenta devant Reims, l'assiégea, la prit, s'empara de quelques

autres villes de l'Austrasie, et ravagea toutes les contrées qui ont porté depuis le nom de Champagne.

Mais Sigebert avait fait la paix avec les Abaves et les Thuringiens; il revient vainqueur, rassure les Austrasiens par sa présence, assiège Soissons, la capitale de Chilpéric, la soumet, fait prisonnier Théodebert fils du roi de Soissons, l'envoie à Pont-Yon dans le Pertois, bat Chilpéric dans une bataille, reprend Reims et les autres villes qu'il avait perdues pendant son absence, accepte la médiation de ses frères, les rois de Paris et d'Orléans, se réconcilie avec Chilpéric, lui rend Soissons, délivre Théodebert, qu'il avait toujours traité avec beaucoup de douceur, se contente de lui faire promettre qu'il ne prendra jamais les armes contre lui, et le renvoie à son père comblé de présents.

Quel contraste que le commencement du règne de Sigebert avec ceux de tant de rois du sixième siècle! Il soulage l'âme fatiguée de tant d'horreurs.

(565) Sigebert, cependant, désira de s'unir à une compagne. Il savait qu'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, avait deux filles renommées pour leur beauté. Sigebert, plein d'estime pour Athanagilde, et enchanté de tout ce qu'il avait entendu dire de ces jeunes princesses, et particulièrement de la célèbre Brunichilde, ou Brunehaut, envoya au roi des Visigoths une ambassade solennelle à la tête de laquelle il plaça Gogon, maire de son palais, ou son principal ministre, pour demander la main de Brunehaut. Athanagilde accorde avec empressement sa fille au vaillant, habile et bon Sigebert; et Brunehaut, emportant avec elle une très-riche dot, et conduite par Gogon, partit pour la capitale de l'Austrasie. D'abord après son mariage, qui fut célébré avec beaucoup de magnificence, elle quitta l'arianisme professé par son père, et adopta comme son mari les dogmes du concile de Nicée.

Chilpéric, roi de Soissons, et frère de Sigebert, avait distingué parmi plusieurs femmes de condition servile qu'il entretenait, *Audouère*, ou *Audovèse*, qui lui avait donné trois fils. On a écrit qu'au nombre des suivantes de la reine était la fameuse Frédégonde, pour qui le roi avait ressenti une inclination très-vive. Audouère, venant d'accoucher d'une fille pendant l'absence du roi, avait voulu assister au baptême de son enfant, et ordonné qu'on en différât la cérémonie. La marraine qu'on avait choisie n'étant pas arrivée au jour déterminé, Frédégonde, par une perfidie qui semblait annoncer tout le reste de sa vie, avait persuadé à la reine de remplacer elle-même la marraine. Chilpéric devant revenir bientôt après, Frédégonde était allée au devant du roi; elle lui avait dit que la reine ayant été la marraine de sa fille devait cesser d'être l'épouse de Chilpéric, d'après les règles religieuses suivies à cette époque; le roi séduit par les charmes de cette femme ambitieuse et perfide, avait repris son premier amour pour elle, et envoyé Audouère dans un monastère.

Mais tous les artifices de Frédégonde ne purent empêcher Chilpéric de se dégoûter passagèrement de sa beauté. Son amour pour le changement, ce qu'il avait entendu dire de la sœur de Brunehaut, l'admiration qu'on avait pour les grandes qualités de la reine d'Austrasie, les conseils de son frère Sigebert et la politique, l'engagèrent à faire demander la main de Galsuinde, ou Galasonthe, fille cadette du roi des Visigoths. Athanagilde, qui connaissait le caractère, les passions et les mœurs déréglées de Chilpéric, eut autant de peine à lui accorder Galsuinde qu'il avait eu de plaisir à donner Brunehaut au sage Sigebert. Il consentit enfin à ce fatal mariage, en exigeant des principaux Français du royaume de Soissons qu'ils jurassent que Chilpéric n'aurait point d'autre femme que sa fille.

Galsuinde arriva sur un char orné d'argent et traîné par des taureaux d'une grande blancheur. Elle fut reçue par son époux et par toute sa cour avec toutes les marques de la joie la plus vive. Mais il était de la destinée de Chilpéric d'être asservi par Frédégonde. Galsuinde fut bientôt négligée ; ne pouvant supporter une indigne rivale, elle s'adressa à l'assemblée générale du royaume. Les Français furent fidèles à la promesse qu'ils avaient faite au roi des Visigoths. Chilpéric fut obligé d'éloigner Frédégonde ; mais quelques jours après, Galsuinde fut trouvée morte dans son lit, où on l'avait étranglée. L'indignation publique accusa Frédégonde et le roi, d'autant plus fortement que, bravant cette indignation, Chilpéric rappela Frédégonde, et la déclara reine. Brunehaut appela la vengeance sur leurs têtes. Les rois d'Orléans et d'Austrasie prennent les armes ; mais Gontran, roi d'Orléans, ménage la paix ; et Chilpéric, comme en expiation de son crime, cède à Brunehaut les villes dont il avait fait présent à Galsuinde, le lendemain de ses noces, en don nommé par les Allemands *morgangebe*, ou *don du matin*.

Depuis cette funeste époque, Brunehaut et Frédégonde furent cependant irréconciliables, ne cessèrent d'inspirer leur haine à leurs époux ; et combien de terribles mouvements leur inimitié imprima à l'empire français !

Pendant ces événements, Charibert ou Caribert, roi de Paris, était mort. Sa femme Ingoberge et ses concubines ne lui avaient laissé que des filles qui se firent religieuses, excepté une fille de la reine, qui épousa Éthelbert, Saxon et roi des Cantiens dans la Grande-Bretagne.

Ses états devant revenir à ses frères, Gontran, Chilpéric et Sigebert se réunirent pour le partage des contrées qui avaient formé le royaume de Paris. L'assemblée

des Français fit de ces contrées une distribution qui paraîtrait prouver que, pour ne pas laisser un trop grand pouvoir à leurs rois, ils étaient bien aises que leurs états fussent morcelés. Avranches, par exemple, fut placé dans le lot du roi de Metz, ou d'Austrasie; et quoique Paris renfermât encore beaucoup de maisons de bois, et ne s'étendît que par des espèces de faubourgs très-peu peuplés, au-delà de l'île que l'on nomme aujourd'hui la Cité, et vers les prés de Saint-Germain, la montagne de Sainte-Geneviève et les bois de la rive où s'élève le Louvre, une telle influence paraissait attachée à la possession de cette capitale du royaume, que l'on regardait spécialement comme celui des Français, que l'assemblée de la nation en partagea le territoire entre les trois rois; il fut même convenu que chacun d'eux prêterait serment de n'entrer dans cette ville qu'avec la permission des deux autres monarques.

A peine cet arrangement fut-il terminé, que Sigebert fut contraint de passer de nouveau le Rhin, pour repousser ces Huns, ou Scythes, connus sous le nom d'Abaves, qui avaient recommencé de faire des courses dans la Germanie française, et qui menaçaient de se jeter sur les Gaules orientales et septentrionales.

Il paraît que Sigebert marchait contre eux pour la troisième fois. Cette expédition ne fut pas aussi heureuse que les deux autres. Une de ces terreurs paniques dont les peuples les plus braves ne sont pas toujours exempts, parce que leur imagination s'exalte avec trop de facilité, saisit les Français au moment du combat. On voit l'esprit crédule et superstitieux de ce siècle ignorant et barbare, en lisant dans l'historien contemporain Grégoire, évêque de Tours (liv. IV, chap. XXIX), que les Abaves, habiles dans la magie, firent paraître aux yeux des Français des fantômes, dont la vue les saisit d'effroi.

Les Huns taillèrent en pièces l'armée de Sigebert; ce roi plein de valeur, et qui ne voulut pas se sauver par la fuite, fut enveloppé par les Abaves, et fait prisonnier malgré sa courageuse résistance. Mais son habileté et ses autres qualités personnelles réussirent si bien auprès du chef ou roi des Huns, à qui il promit des dons considérables, qu'il en obtint une heureuse paix, et s'en retourna dans ses états, chargé des présents que lui avait faits ce roi des Abaves. Ici se terminent les événements compris dans notre seconde époque; nous en verrons la suite remarquable dans la troisième.

Pendant cette seconde époque, on vit naître en Europe une influence dont nous aurons plus d'une fois l'occasion d'observer les effets, en tâchant de donner une idée claire et précise des progrès des lumières et des idées religieuses, dont les résultats ont été importants. Cette influence est celle que l'on doit rapporter aux différents ouvrages, lois, ou traditions, recueillis, restaurés, ou composés par les Juifs depuis la prise de Jérusalem et la destruction de leur temple. Un des chefs des écoles que les Juifs avaient conservées, nommé Juda, et que ses coreligionnaires ont surnommé le Saint, avait déjà publié dès le troisième siècle un code du droit civil et canonique de sa nation, que les Juifs respectent encore, qu'ils appellent *Misnah*, qui renferme les principales traditions orales parvenues jusqu'à son auteur, et qui fut enseigné dans les académies juives. Un autre Juif, nommé Jochanan, aidé de Rab et de Samuel, deux disciples de Juda dit le Saint, firent sur l'ouvrage de leur maître un commentaire que l'on nomme *Thalmud*, ou *doctrine* de Jérusalem; un nouveau commentaire fut composé à Sora, près de Babylone, par un docteur juif nommé Ase, ses enfants et ses disciples. On lui a donné le nom de *Thalmud de Babylone*, et de *Gémare* qui veut dire *perfection*. Ce

sont cette *Gémare*, ces *Thalmud* et cette *Misnah*, dont plusieurs idées et traditions, portant plus ou moins l'empreinte des opinions et des idées de l'Égypte, et des contrées orientales et babyloniennes avec lesquelles les guerres, les malheurs, la captivité, le commerce, la dispersion, avaient donné aux juifs tant de rapports, se sont répandues en Europe, s'y sont alliées avec d'autres idées ou d'autres traditions, restes de la philosophie grecque, ou produits de l'ignorance superstitieuse des siècles de ténèbres, et y ont donné naissance à plusieurs sectes secrètes dont on a trop négligé de rechercher l'action sur les progrès de la civilisation et sur de grands événements historiques.

Dans cette même et seconde époque vivait saint Nicet, archevêque de Trèves, qui jouit de beaucoup de crédit et de considération sous les rois d'Austrasie, Thierry, Théodebert, Thibaut et Sigebert, et qui fit bâtir auprès de Coblentz, sur une montagne au pied de laquelle coulent la Moselle et une autre petite rivière, un château dont le site porte encore le nom de *Biscapstein* ou *Rocher de l'évêque*, et dont le poëte Fortunat a célébré dans un petit poème les agréments et la belle vue; et ce qu'il n'est pas inutile de rapporter, parce que cela peint les mœurs du temps, c'est que ce château était orné de colonnes de marbre, que l'enceinte en était garnie de trente tours, et que saint Nicet voulut qu'elle fût défendue par un grand nombre de machines de guerre.

Ce fut pendant cette même période que le cinquième concile d'Orléans, tenu en 549, décréta que les évêques seraient élus par le clergé et le peuple, agréés par le roi, ordonnés par le métropolitain et par les évêques de leur province; qu'un évêque qui serait donné aux peuples malgré eux serait regardé comme intrus, et privé pour toujours de l'épiscopat, et qu'on ne pourrait nommer le

successeur d'un évêque vivant, qu'autant que ce dernier aurait été légitimement déposé.

Ce fut aussi vers 532 que les évêques déclarèrent nulle la nomination que le pape Boniface II avait essayé de faire de son successeur, pour ajouter aux priviléges de l'église de Rome, et que le prince goth qui régnait en Italie défendit, suivant J.-J. Mascovius, auteur de l'Histoire des Germains, d'élever quelqu'un sur le siége pontifical de Rome sans son approbation.

Mais un événement, qui n'intéressait pas seulement l'église chrétienne, a eu pendant long-temps des résultats remarquables relativement à la civilisation, c'est l'institution de l'ordre de Saint-Benoît. Ce pieux religieux, né dans le territoire de Nursie, dans le duché de Spolette, en 480, avait été élevé à Rome. Dégoûté du monde, il s'était retiré dans une caverne, au milieu d'un désert sauvage. Quelques disciples s'étaient joints à lui, et avaient cherché, à son exemple, dans la solitude, le calme et la paix que les horreurs des invasions et des guerres ne permettaient de trouver que loin des villes et des endroits habités. Le nombre de ceux que ses vertus et sa douceur attiraient auprès de lui augmentant cependant chaque jour, il fut obligé de quitter son désert et sa grotte, et d'aller former un établissement plus considérable, pour lequel il choisit le mont Cassin, au milieu des montagnes les moins fréquentées des Apennins. C'est de ce chef-lieu de son ordre que se répandirent en Europe les nombreuses colonies des religieux qui avaient embrassé son genre de vie. La règle qu'il leur donna fut regardée comme l'une des plus douces de celles qui dirigeaient alors les monastères, et comme une des plus propres à entretenir parmi ces religieux les mœurs les plus pures, et à les rendre le plus utiles à la société. Cet homme vertueux et éclairé, qui inspirait tant de respect que le roi Totila désira vivement de s'entretenir avec lui, voulut

que ses disciples associassent à la prière, l'étude, l'éducation de la jeunesse, et le travail des mains.

Les uns multiplièrent les manuscrits, conservèrent les précieux monuments de l'antiquité, sauvèrent les lettres de la destruction totale dont elles étaient menacées; et leur esprit, existant encore dans les siècles les plus récents, a inspiré parmi leurs successeurs des écrivains aussi recommandables par l'assiduité et l'exactitude de leurs recherches ainsi que par l'étendue de leurs travaux, que respectables par leurs vertus.

D'autres disciples de saint Benoît abattirent autour de leurs asiles une partie de ces antiques forêts dont la terre était surchargée, donnèrent un libre cours aux eaux stagnantes, assainirent les vallées marécageuses, desséchèrent les terrains inondés, défrichèrent les champs stériles. Leurs bienfaits se répandirent avec leurs maisons, en Italie, en France, en Espagne, dans la Grande-Bretagne, en Germanie. Et les services qu'ils ne cessaient de rendre furent d'autant plus grands, que l'état physique de l'Europe et les besoins de la société étaient alors bien différents de ce qu'ont produit les divers résultats de la civilisation. Alors il fallait, pour repousser la barbarie, débarrasser la terre de ses vieilles, immenses et humides forêts; aujourd'hui il faut, par des plantations dirigées avec art, et réglées avec prudence, empêcher que les effets toujours croissants d'une civilisation que rien ne peut arrêter, ne réduisent notre Europe à cet état de dépérissement et de stérilité dont le plus beau climat n'a pu préserver des contrées orientales depuis long-temps privées de leurs bois, et par conséquent de leurs pluies, de leurs sources et de leurs rivières.

Indépendamment des écoles établies dans les monastères, il y en avait auprès de la plupart des cathédrales, où un professeur choisi par l'évêque, et souvent l'évêque

lui-même, enseignaient à la jeunesse ce qu'on appelait alors les sept arts libéraux.

Mais la manière dont on cultivait les sciences ne pouvait que les empêcher de périr. La littérature grecque était presque entièrement négligée en Occident. Ceux qui étudiaient les anciens auteurs latins n'employaient que trop de temps à de vaines subtilités grammaticales, ou à de ridicules jeux de mots. La véritable éloquence avait disparu, et n'avait été le plus souvent remplacée que par de froides déclamations, de grands mots vides de sens, des allégories recherchées, des phrases composées d'expressions barbares. La philosophie proprement dite, qui avait été en un si grand honneur dans la Grèce et en Italie, était bannie de la plupart des écoles dirigées par le clergé ou par des religieux. On conserva ou on adopta cependant en Occident celle d'Aristote, dont le succès fut dû en grande partie à la manière dont Boëce l'expliqua et la recommanda; et cette philosophie fut cultivée avec encore plus d'ardeur dans l'Orient, où de funestes disputes théologiques, sans cesse renaissantes, firent malheureusement éprouver le besoin ou donnèrent le désir d'employer les armes déliées du fameux dialecticien.

Un grand chronologiste, Denys, surnommé le petit, né en Scythie, et nommé à Rome abbé d'un monastère, renouvela le cycle, nommé le cycle pascal; introduisit la manière de compter les années depuis la naissance de Jésus, et fixa le commencement de cette ère chrétienne si fameuse, et suivie en Europe, en Amérique, et dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

Saint Gildas, dit le sage, né à Dumbritton en Écosse, vers 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, passa en France, établit auprès de Vannes le monastère de Ruis, dont il fut abbé, et composa, indépendamment d'autres ouvrages, un livre curieux sur la ruine de la Grande-Bretagne. Dans le même espace de temps vi-

le règne de Justinien, que la fabrique des étoffes de soie passa des Indes à Constantinople. Deux moines, envoyés à Ceylan, cette île nommée alors *Selediba* et *Serendik*, et qu'ils avaient déjà visitée, en rapportèrent dans la capitale de l'empire d'Orient, des œufs de cette phalène dont la chenille donne la soie, ou plutôt les cocons. On parvint à les y faire éclore, à tirer de l'enveloppe du cocon des fils déliés, avec lesquels une étoffe de soie fut fabriquée; et c'est de Constantinople que les phalènes, l'art de les élever, et celui de travailler leurs produits ont passé avec le temps en Italie, et dans les différentes contrées de l'Europe, où ils ont formé des branches de commerce si importantes.

Mais cette soie si recherchée n'était qu'une branche du grand commerce que les divers pays européens n'avaient jamais cessé d'entretenir avec l'orient de l'Asie, et dont nous verrons la conservation, l'accroissement ou l'indépendance, être si souvent l'objet des plus grandes entreprises des peuples occidentaux. L'île de Ceylan, ou la Taprobane, était un grand entrepôt, non seulement de la soie de la Chine, mais encore de l'aloès, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, des pierreries; le poivre venait de Malhé et de plusieurs autres ports; les Indes envoyaient en Europe, par la Perse ou l'Arabie, de l'ivoire de ses éléphants, et de celui des éléphants d'Afrique qu'elles recevaient des Éthiopiens, avec des pierres précieuses. On portait du sel et du fer à *Zingium* sur les côtes africaines, et on en rapportait de l'or, de l'encens, et d'autres aromates. Cette soie et ces pierreries, que l'on devait au commerce avec l'Orient, étaient même devenues assez communes pour que saint Éloi crût pouvoir en porter, ainsi que l'a écrit saint Ouen, l'auteur de sa vie. Les Syriens jouaient un grand rôle dans cette communication de l'Orient avec l'Occident; ils étaient très-répandus dans tous les pays de l'Europe, et

si nombreux en France, que des marchands de Syrie s'étaient chargés de la correspondance de sainte Geneviève avec saint Siméon d'Antioche, dit le Stylite; que, suivant saint Grégoire de Tours, on entendit pendant une entrée solennelle du roi Gontran, dans la ville d'Orléans, les louanges de ce prince, chantées non seulement en latin, mais encore en syrien; et que, d'après le même historien, un marchand syrien fut nommé évêque de Paris, après *Ragnemod,* et remplit de ses compatriotes l'école dépendante de son église.

Ses quatre fils conduisirent son corps avec une grande pompe de Compiègne, où il était mort, à Soissons, où il fut enterré dans l'église de Saint-Médard.

L'empire français fut divisé, à beaucoup d'égards, comme après la mort de Clovis : les royaumes de Paris, de Soissons, d'Orléans et d'Austrasie furent rétablis, mais avec des dépendances et des démarcations différentes.

Charibert eut celui de Paris, Chilpéric celui de Soissons, Gontran régna à Orléans, Sigebert en Austrasie, et Gontran réunit au royaume d'Orléans au moins une grande partie de celui de Bourgogne.

En 562, des Huns ou Scythes établis sur les bords du Danube, appartenant à cette nation qui, sous Attila, avait fait trembler l'Europe, mais distingués par le nom particulier d'*Abaves*, ou d'*Abares*, firent une irruption vers les contrées de la Germanie soumises au roi d'Austrasie. Les Thuringiens, toujours prêts à faire la guerre aux Français, se joignirent aux Abaves; Sigebert se hâta de marcher contre eux, et de leur livrer une bataille dans laquelle il donna des preuves d'habileté autant que de courage; les ennemis, entourés de toutes parts, furent repoussés jusques au-delà de l'Elbe, et obligés de demander la paix, que Sigebert leur accorda.

Mais cet esprit d'ambition, de division et de discorde, qui avait armé les fils de Clovis les uns contre les autres, devait aussi agiter les fils de Clotaire. Chilpéric, roi de Soissons, peut-être le plus avide de ces rois, s'était trouvé auprès de son père lors de sa mort, s'était emparé de ses trésors, et avait espéré un moment, quoiqu'il fût le plus jeune, de parvenir, par le moyen de ces trésors très-considérables, à se faire reconnaître seul monarque de l'empire français; il céda le premier au désir d'agrandir ses états en usurpant ceux de ses frères. Dès qu'il vit Sigebert occupé à combattre les Abaves, il se présenta devant Reims, l'assiégea, la prit, s'empara de quelques

autres villes de l'Austrasie, et ravagea toutes les contrées qui ont porté depuis le nom de Champagne.

Mais Sigebert avait fait la paix avec les Abaves et les Thuringiens; il revient vainqueur, rassure les Austrasiens par sa présence, assiège Soissons, la capitale de Chilpéric, la soumet, fait prisonnier Théodebert fils du roi de Soissons, l'envoie à Pont-Yon dans le Pertois, bat Chilpéric dans une bataille, reprend Reims et les autres villes qu'il avait perdues pendant son absence, accepte la médiation de ses frères, les rois de Paris et d'Orléans, se réconcilie avec Chilpéric, lui rend Soissons, délivre Théodebert, qu'il avait toujours traité avec beaucoup de douceur, se contente de lui faire promettre qu'il ne prendra jamais les armes contre lui, et le renvoie à son père comblé de présents.

Quel contraste que le commencement du règne de Sigebert avec ceux de tant de rois du sixième siècle! Il soulage l'âme fatiguée de tant d'horreurs.

(565) Sigebert, cependant, désira de s'unir à une compagne. Il savait qu'Athanagilde, roi des Visigoths d'Espagne, avait deux filles renommées pour leur beauté. Sigebert, plein d'estime pour Athanagilde, et enchanté de tout ce qu'il avait entendu dire de ces jeunes princesses, et particulièrement de la célèbre Brunichilde, ou Brunehaut, envoya au roi des Visigoths une ambassade solennelle à la tête de laquelle il plaça Gogon, maire de son palais, ou son principal ministre, pour demander la main de Brunehaut. Athanagilde accorde avec empressement sa fille au vaillant, habile et bon Sigebert; et Brunehaut, emportant avec elle une très-riche dot, et conduite par Gogon, partit pour la capitale de l'Austrasie. D'abord après son mariage, qui fut célébré avec beaucoup de magnificence, elle quitta l'arianisme professé par son père, et adopta comme son mari les dogmes du concile de Nicée.

Chilpéric, roi de Soissons, et frère de Sigebert, avait distingué parmi plusieurs femmes de condition servile qu'il entretenait, *Audouère*, ou *Audovèse*, qui lui avait donné trois fils. On a écrit qu'au nombre des suivantes de la reine était la fameuse Frédégonde, pour qui le roi avait ressenti une inclination très-vive. Audouère, venant d'accoucher d'une fille pendant l'absence du roi, avait voulu assister au baptême de son enfant, et ordonné qu'on en différât la cérémonie. La marraine qu'on avait choisie n'étant pas arrivée au jour déterminé, Frédégonde, par une perfidie qui semblait annoncer tout le reste de sa vie, avait persuadé à la reine de remplacer elle-même la marraine. Chilpéric devant revenir bientôt après, Frédégonde était allée au devant du roi; elle lui avait dit que la reine ayant été la marraine de sa fille devait cesser d'être l'épouse de Chilpéric, d'après les règles religieuses suivies à cette époque; le roi séduit par les charmes de cette femme ambitieuse et perfide, avait repris son premier amour pour elle, et envoyé Audouère dans un monastère.

Mais tous les artifices de Frédégonde ne purent empêcher Chilpéric de se dégoûter passagèrement de sa beauté. Son amour pour le changement, ce qu'il avait entendu dire de la sœur de Brunehaut, l'admiration qu'on avait pour les grandes qualités de la reine d'Austrasie, les conseils de son frère Sigebert et la politique, l'engagèrent à faire demander la main de Galsuinde, ou Galasonthe, fille cadette du roi des Visigoths. Athanagilde, qui connaissait le caractère, les passions et les mœurs déréglées de Chilpéric, eut autant de peine à lui accorder Galsuinde qu'il avait eu de plaisir à donner Brunehaut au sage Sigebert. Il consentit enfin à ce fatal mariage, en exigeant des principaux Français du royaume de Soissons qu'ils jurassent que Chilpéric n'aurait point d'autre femme que sa fille.

Galsuinde arriva sur un char orné d'argent et traîné par des taureaux d'une grande blancheur. Elle fut reçue par son époux et par toute sa cour avec toutes les marques de la joie la plus vive. Mais il était de la destinée de Chilpéric d'être asservi par Frédégonde. Galsuinde fut bientôt négligée; ne pouvant supporter une indigne rivale, elle s'adressa à l'assemblée générale du royaume. Les Français furent fidèles à la promesse qu'ils avaient faite au roi des Visigoths. Chilpéric fut obligé d'éloigner Frédégonde; mais quelques jours après, Galsuinde fut trouvée morte dans son lit, où on l'avait étranglée. L'indignation publique accusa Frédégonde et le roi, d'autant plus fortement que, bravant cette indignation, Chilpéric rappela Frédégonde, et la déclara reine. Brunehaut appela la vengeance sur leurs têtes. Les rois d'Orléans et d'Austrasie prennent les armes; mais Gontran, roi d'Orléans, ménage la paix; et Chilpéric, comme en expiation de son crime, cède à Brunehaut les villes dont il avait fait présent à Galsuinde, le lendemain de ses noces, en don nommé par les Allemands *morgangebe*, ou *don du matin*.

Depuis cette funeste époque, Brunehaut et Frédégonde furent cependant irréconciliables, ne cessèrent d'inspirer leur haine à leurs époux; et combien de terribles mouvements leur inimitié imprima à l'empire français!

Pendant ces événements, Charibert ou Caribert, roi de Paris, était mort. Sa femme Ingoberge et ses concubines ne lui avaient laissé que des filles qui se firent religieuses, excepté une fille de la reine, qui épousa Éthelbert, Saxon et roi des Cantiens dans la Grande-Bretagne.

Ses états devant revenir à ses frères, Gontran, Chilpéric et Sigebert se réunirent pour le partage des contrées qui avaient formé le royaume de Paris. L'assemblée

des Français fit de ces contrées une distribution qui paraîtrait prouver que, pour ne pas laisser un trop grand pouvoir à leurs rois, ils étaient bien aises que leurs états fussent morcelés. Avranches, par exemple, fut placé dans le lot du roi de Metz, ou d'Austrasie; et quoique Paris renfermât encore beaucoup de maisons de bois, et ne s'étendît que par des espèces de faubourgs très-peu peuplés, au-delà de l'île que l'on nomme aujourd'hui la Cité, et vers les prés de Saint-Germain, la montagne de Sainte-Geneviève et les bois de la rive où s'élève le Louvre, une telle influence paraissait attachée à la possession de cette capitale du royaume, que l'on regardait spécialement comme celui des Français, que l'assemblée de la nation en partagea le territoire entre les trois rois; il fut même convenu que chacun d'eux prêterait serment de n'entrer dans cette ville qu'avec la permission des deux autres monarques.

A peine cet arrangement fut-il terminé, que Sigebert fut contraint de passer de nouveau le Rhin, pour repousser ces Huns, ou Scythes, connus sous le nom d'Abaves, qui avaient recommencé de faire des courses dans la Germanie française, et qui menaçaient de se jeter sur les Gaules orientales et septentrionales.

Il paraît que Sigebert marchait contre eux pour la troisième fois. Cette expédition ne fut pas aussi heureuse que les deux autres. Une de ces terreurs paniques dont les peuples les plus braves ne sont pas toujours exempts, parce que leur imagination s'exalte avec trop de facilité, saisit les Français au moment du combat. On voit l'esprit crédule et superstitieux de ce siècle ignorant et barbare, en lisant dans l'historien contemporain Grégoire, évêque de Tours (liv. IV, chap. XXIX), que les Abaves, habiles dans la magie, firent paraître aux yeux des Français des fantômes, dont la vue les saisit d'effroi.

Les Huns taillèrent en pièces l'armée de Sigebert; ce roi plein de valeur, et qui ne voulut pas se sauver par la fuite, fut enveloppé par les Abaves, et fait prisonnier malgré sa courageuse résistance. Mais son habileté et ses autres qualités personnelles réussirent si bien auprès du chef ou roi des Huns, à qui il promit des dons considérables, qu'il en obtint une heureuse paix, et s'en retourna dans ses états, chargé des présents que lui avait faits ce roi des Abaves. Ici se terminent les événements compris dans notre seconde époque; nous en verrons la suite remarquable dans la troisième.

Pendant cette seconde époque, on vit naître en Europe une influence dont nous aurons plus d'une fois l'occasion d'observer les effets, en tâchant de donner une idée claire et précise des progrès des lumières et des idées religieuses, dont les résultats ont été importants. Cette influence est celle que l'on doit rapporter aux différents ouvrages, lois, ou traditions, recueillis, restaurés, ou composés par les Juifs depuis la prise de Jérusalem et la destruction de leur temple. Un des chefs des écoles que les Juifs avaient conservées, nommé Juda, et que ses coreligionnaires ont surnommé le Saint, avait déjà publié dès le troisième siècle un code du droit civil et canonique de sa nation, que les Juifs respectent encore, qu'ils appellent *Misnah*, qui renferme les principales traditions orales parvenues jusqu'à son auteur, et qui fut enseigné dans les académies juives. Un autre Juif, nommé Jochanan, aidé de Rab et de Samuel, deux disciples de Juda dit le Saint, firent sur l'ouvrage de leur maître un commentaire, que l'on nomme *Thalmud*, ou *doctrine* de Jérusalem; un nouveau commentaire fut composé à Sora, près de Babylone, par un docteur juif nommé Ase, ses enfants et ses disciples. On lui a donné le nom de *Thalmud de Babylone*, et de *Gémare* qui veut dire *perfection*. Ce

sont cette *Gémare*, ces *Thalmud* et cette *Misnah*, dont plusieurs idées et traditions, portant plus ou moins l'empreinte des opinions et des idées de l'Égypte, et des contrées orientales et babyloniennes avec lesquelles les guerres, les malheurs, la captivité, le commerce, la dispersion, avaient donné aux juifs tant de rapports, se sont répandues en Europe, s'y sont alliées avec d'autres idées ou d'autres traditions, restes de la philosophie grecque, ou produits de l'ignorance superstitieuse des siècles de ténèbres, et y ont donné naissance à plusieurs sectes secrètes dont on a trop négligé de rechercher l'action sur les progrès de la civilisation et sur de grands événements historiques.

Dans cette même et seconde époque vivait saint Nicet, archevêque de Trèves, qui jouit de beaucoup de crédit et de considération sous les rois d'Austrasie, Thierry, Théodebert, Thibaut et Sigebert, et qui fit bâtir auprès de Coblentz, sur une montagne au pied de laquelle coulent la Moselle et une autre petite rivière, un château dont le site porte encore le nom de *Biscapstein* ou *Rocher de l'évêque*, et dont le poëte Fortunat a célébré dans un petit poëme les agréments et la belle vue; et ce qu'il n'est pas inutile de rapporter, parce que cela peint les mœurs du temps, c'est que ce château était orné de colonnes de marbre, que l'enceinte en était garnie de trente tours, et que saint Nicet voulut qu'elle fût défendue par un grand nombre de machines de guerre.

Ce fut pendant cette même période que le cinquième concile d'Orléans, tenu en 549, décréta que les évêques seraient élus par le clergé et le peuple, agréés par le roi, ordonnés par le métropolitain et par les évêques de leur province; qu'un évêque qui serait donné aux peuples malgré eux serait regardé comme intrus, et privé pour toujours de l'épiscopat, et qu'on ne pourrait nommer le

successeur d'un évêque vivant, qu'autant que ce dernier aurait été légitimement déposé.

Ce fut aussi vers 532 que les évêques déclarèrent nulle la nomination que le pape Boniface II avait essayé de faire de son successeur, pour ajouter aux priviléges de l'église de Rome, et que le prince goth qui régnait en Italie défendit, suivant J.-J. Mascovius, auteur de l'Histoire des Germains, d'élever quelqu'un sur le siége pontifical de Rome sans son approbation.

Mais un événement, qui n'intéressait pas seulement l'église chrétienne, a eu pendant long-temps des résultats remarquables relativement à la civilisation, c'est l'institution de l'ordre de Saint-Benoît. Ce pieux religieux, né dans le territoire de Nursie, dans le duché de Spolette, en 480, avait été élevé à Rome. Dégoûté du monde, il s'était retiré dans une caverne, au milieu d'un désert sauvage. Quelques disciples s'étaient joints à lui, et avaient cherché, à son exemple, dans la solitude, le calme et la paix que les horreurs des invasions et des guerres ne permettaient de trouver que loin des villes et des endroits habités. Le nombre de ceux que ses vertus et sa douceur attiraient auprès de lui augmentant cependant chaque jour, il fut obligé de quitter son désert et sa grotte, et d'aller former un établissement plus considérable, pour lequel il choisit le mont Cassin, au milieu des montagnes les moins fréquentées des Apennins. C'est de ce chef-lieu de son ordre que se répandirent en Europe les nombreuses colonies des religieux qui avaient embrassé son genre de vie. La règle qu'il leur donna fut regardée comme l'une des plus douces de celles qui dirigeaient alors les monastères, et comme une des plus propres à entretenir parmi ces religieux les mœurs les plus pures, et à les rendre le plus utiles à la société. Cet homme vertueux et éclairé, qui inspirait tant de respect que le roi Totila désira vivement de s'entretenir avec lui, voulut

que ses disciples associassent à la prière, l'étude, l'éducation de la jeunesse, et le travail des mains.

Les uns multiplièrent les manuscrits, conservèrent les précieux monuments de l'antiquité, sauvèrent les lettres de la destruction totale dont elles étaient menacées; et leur esprit, existant encore dans les siècles les plus récents, a inspiré parmi leurs successeurs des écrivains aussi recommandables par l'assiduité et l'exactitude de leurs recherches ainsi que par l'étendue de leurs travaux, que respectables par leurs vertus.

D'autres disciples de saint Benoît abattirent autour de leurs asiles une partie de ces antiques forêts dont la terre était surchargée, donnèrent un libre cours aux eaux stagnantes, assainirent les vallées marécageuses, desséchèrent les terrains inondés, défrichèrent les champs stériles. Leurs bienfaits se répandirent avec leurs maisons, en Italie, en France, en Espagne, dans la Grande-Bretagne, en Germanie. Et les services qu'ils ne cessaient de rendre furent d'autant plus grands, que l'état physique de l'Europe et les besoins de la société étaient alors bien différents de ce qu'ont produit les divers résultats de la civilisation. Alors il fallait, pour repousser la barbarie, débarrasser la terre de ses vieilles, immenses et humides forêts; aujourd'hui il faut, par des plantations dirigées avec art, et réglées avec prudence, empêcher que les effets toujours croissants d'une civilisation que rien ne peut arrêter, ne réduisent notre Europe à cet état de dépérissement et de stérilité dont le plus beau climat n'a pu préserver des contrées orientales depuis long-temps privées de leurs bois, et par conséquent de leurs pluies, de leurs sources et de leurs rivières.

Indépendamment des écoles établies dans les monastères, il y en avait auprès de la plupart des cathédrales, où un professeur choisi par l'évêque, et souvent l'évêque

lui-même, enseignaient à la jeunesse ce qu'on appelait alors les sept arts libéraux.

Mais la manière dont on cultivait les sciences ne pouvait que les empêcher de périr. La littérature grecque était presque entièrement négligée en Occident. Ceux qui étudiaient les anciens auteurs latins n'employaient que trop de temps à de vaines subtilités grammaticales, ou à de ridicules jeux de mots. La véritable éloquence avait disparu, et n'avait été le plus souvent remplacée que par de froides déclamations, de grands mots vides de sens, des allégories recherchées, des phrases composées d'expressions barbares. La philosophie proprement dite, qui avait été en un si grand honneur dans la Grèce et en Italie, était bannie de la plupart des écoles dirigées par le clergé ou par des religieux. On conserva ou on adopta cependant en Occident celle d'Aristote, dont le succès fut dû en grande partie à la manière dont Boëce l'expliqua et la recommanda; et cette philosophie fut cultivée avec encore plus d'ardeur dans l'Orient, où de funestes disputes théologiques, sans cesse renaissantes, firent malheureusement éprouver le besoin ou donnèrent le désir d'employer les armes déliées du fameux dialecticien.

Un grand chronologiste, Denys, surnommé le petit, né en Scythie, et nommé à Rome abbé d'un monastère, renouvela le cycle, nommé le cycle pascal; introduisit la manière de compter les années depuis la naissance de Jésus, et fixa le commencement de cette ère chrétienne si fameuse, et suivie en Europe, en Amérique, et dans une grande partie de l'Asie et de l'Afrique.

Saint Gildas, dit le sage, né à Dumbritton en Écosse, vers 520, prêcha en Angleterre et en Irlande, passa en France, établit auprès de Vannes le monastère de Ruis, dont il fut abbé, et composa, indépendamment d'autres ouvrages, un livre curieux sur la ruine de la Grande-Bretagne. Dans le même espace de temps vi-

vaient, indépendamment de Grégoire de Tours, que l'église a canonisé, et que nous avons déjà cité, Césaire, archevêque d'Arles; Montan, métropolitain de Tolède; Fulgentius Ferrandus, évêque de Carthage; Procope de Gaza; l'historien goth Jornandès, de Ravenne.

La médecine s'honorait du célèbre Alexandre de Tralles, qui avait hérité de la grande renommée du savant médecin Aétius d'Amide.

Arator, attaché à l'église de Rome, imagina de traduire en vers latins les Actes des apôtres.

Venance Fortunat (Venantianus-Honorianus-Clementianus-Fortunatus), littérateur et poète, né en Italie, et élevé à Ravenne, vint en France en 562, sous le règne de Sigebert, fils de Clotaire Ier, et roi d'Austrasie. Il a laissé un récit du voyage qu'il fit par la Moselle et le Rhin, depuis Metz jusques à Trèves, Coblentz et Andernach. Sigebert l'accueillit à Metz, et lui donna un de ses principaux officiers pour le conduire. Il eut des rapports particuliers avec saint Nicet de Trèves, Sidoine de Mayence, Giles de Reims, Charentin de Cologne, Villicus de Metz, Airy de Verdun. Il célébra par des vers, et les endroits remarquables qu'il avait visités, et les hommes célèbres qui l'avaient bien reçu. Après avoir parcouru une grande partie de la France, il s'arrêta à Poitiers, dont il fut nommé évêque en 599, étant déjà très-vieux. Il a loué Sigebert de bien parler la langue latine, quoique Français ou *Sicambre*. Né et élevé dans la patrie de cette langue latine, il devait être plus frappé que beaucoup d'autres de la difficulté qu'éprouvaient plusieurs Français à la parler purement; et c'est peut-être par une suite d'une difficulté semblable que devaient éprouver les Goths, les Hérules, et d'autres Barbares répandus en si grand nombre en Italie, que la langue latine s'altérait même auprès de Rome, et que de son altération commençait de naître une langue vulgaire.

On peut, pendant le cours de cette seconde époque, remarquer comment a été modifié, suspendu ou perdu parmi les peuples venus du nord, le droit d'élire ou de confirmer les rois; comment il s'est conservé parmi les Visigoths d'Espagne, et comment la déposition d'un roi était suivie d'une sorte de dégradation, qui consistait à lui couper ces longs cheveux, dont les anciens Francs étaient si jaloux.

Les chevaux, si chers aux anciens Germains, et par conséquent aux Français, n'étaient pas les seuls animaux employés dans les usages de la vie civile. Il semble qu'ils étaient souvent réservés pour la guerre et pour les chasses, que l'habitude des fatigues militaires, le besoin d'exercices violents, un souvenir d'anciens usages, indispensables au milieu des forêts de la Germanie, un reste de barbarie et de coutumes sauvages, la nécessité de se délivrer des sangliers, des loups et des autres bêtes féroces multipliées dans les bois, et l'influence des substances alimentaires fournies par l'agriculture et par la pêche, rendaient encore si fréquentes dans le sixième siècle. Des chars attelés de bœufs, très-communs en France et en Allemagne, et même de taureaux, servaient pour les transports, comme les charrettes de nos provinces méridionales, pour les voyages, et même pour les promenades des plus grandes princesses. Nous n'avons pas besoin de rappeler à ce sujet ce que nous avons dit de Deuterie et de sa fille; et nous verrons, dans une des époques suivantes, cet usage des femmes passer à ces rois efféminés qui avaient laissé si facilement usurper leur puissance, qui, sans courage comme sans pouvoir, étaient si peu dignes de commander aux valeureux Français, et que la postérité a flétris du nom de *rois fainéants*.

Au reste, il ne faut pas négliger de remarquer que ce fut dans le temps dont nous nous occupons, et pendant

le règne de Justinien, que la fabrique des étoffes de soie passa des Indes à Constantinople. Deux moines, envoyés à Ceylan, cette île nommée alors *Selediba* et *Serendik*, et qu'ils avaient déjà visitée, en rapportèrent dans la capitale de l'empire d'Orient, des œufs de cette phalène dont la chenille donne la soie, ou plutôt les cocons. On parvint à les y faire éclore, à tirer de l'enveloppe du cocon des fils déliés, avec lesquels une étoffe de soie fut fabriquée; et c'est de Constantinople que les phalènes, l'art de les élever, et celui de travailler leurs produits ont passé avec le temps en Italie, et dans les différentes contrées de l'Europe, où ils ont formé des branches de commerce si importantes.

Mais cette soie si recherchée n'était qu'une branche du grand commerce que les divers pays européens n'avaient jamais cessé d'entretenir avec l'orient de l'Asie, et dont nous verrons la conservation, l'accroissement ou l'indépendance, être si souvent l'objet des plus grandes entreprises des peuples occidentaux. L'île de Ceylan, ou la Taprobane, était un grand entrepôt, non seulement de la soie de la Chine, mais encore de l'aloès, du girofle, de la muscade, du bois de sandal, des pierreries; le poivre venait de Mahé et de plusieurs autres ports; les Indes envoyaient en Europe, par la Perse ou l'Arabie, de l'ivoire de ses éléphants, et de celui des éléphants d'Afrique qu'elles recevaient des Éthiopiens, avec des pierres précieuses. On portait du sel et du fer à *Zingium* sur les côtes africaines, et on en rapportait de l'or, de l'encens, et d'autres aromates. Cette soie et ces pierreries, que l'on devait au commerce avec l'Orient, étaient même devenues assez communes pour que saint Éloi crût pouvoir en porter, ainsi que l'a écrit saint Ouen, l'auteur de sa vie. Les Syriens jouaient un grand rôle dans cette communication de l'Orient avec l'Occident; ils étaient très-répandus dans tous les pays de l'Europe, et

si nombreux en France, que des marchands de Syrie s'étaient chargés de la correspondance de sainte Geneviève avec saint Siméon d'Antioche, dit le Stylite; que, suivant saint Grégoire de Tours, on entendit pendant une entrée solennelle du roi Gontran, dans la ville d'Orléans, les louanges de ce prince, chantées non seulement en latin, mais encore en syrien; et que, d'après le même historien, un marchand syrien fut nommé évêque de Paris, après *Ragnemod,* et remplit de ses compatriotes l'école dépendante de son église.

TROISIÈME ÉPOQUE,

DEPUIS 568 JUSQUES EN 622.

Deux grands événements ont marqué la seconde époque de cette histoire, la destruction des Vandales d'Afrique qui avaient subjugué Rome, et celle des Ostrogoths qui régnaient en Italie. Mais cette belle contrée, qui avait donné des lois au monde, ne pouvait échapper à sa destinée; le caractère de ses habitants était dégradé, l'ignorance et la barbarie y avaient fait reculer la civilisation. Depuis long-temps il n'y avait plus de sentiments généreux, d'idées romaines, d'ardeur pour la gloire, d'amour de la patrie; elle devait être de nouveau asservie par des Barbares. Le ressentiment et la trahison ont pu accélérer cette nouvelle catastrophe; mais ces grandes causes secrètes qu'il faut aller chercher dans la disposition des esprits et dans le fond des cœurs, l'avaient rendue inévitable. L'Italie ne devait que changer de maître, et marcher encore pendant long-temps vers la barbarie. Ce mémorable événement est un des principaux de cette troisième époque, où, pour des yeux attentifs, se prépare d'ailleurs un de ces grands changements qui influent sur la face du monde. On peut, dès cette troisième époque, saisir les premiers anneaux de ces nombreux événements qui devaient élever sur les ruines du trône de Clovis une nouvelle dynastie française, à laquelle donnerait son nom un grand homme, à qui il n'a manqué que des successeurs dignes de lui pour être le sauveur et le restaurateur de la civilisation.

Sigebert, roi d'Austrasie, avait échappé par sa prudence et son habileté aux fers du roi des Huns Abaves ou Abares. Son frère Gontran était occupé à défendre quelques-unes de ses provinces contre les Germains originaires des environs de l'Elbe, qui étaient venus s'établir dans la Pannonie, où ils avaient pour ainsi dire remplacé les Ostrogoths, et qui venaient, sous le nom de Lombards, d'envahir une grande partie de l'Italie. Sigebert, que ses grandes qualités ne pouvaient préserver de l'esprit d'agrandissement, si puissant dans le sixième siècle, crut l'occasion favorable pour faire valoir des droits qu'il disait avoir sur la ville d'Arles, comprise dans les états de Gontran. Il fit avancer vers la Provence Firmin, gouverneur de l'Auvergne, à la tête d'un corps considérable de troupes, auxquelles il ordonna à Édouard, un autre de ses généraux, de réunir les siennes. Ces deux chefs surprirent la ville d'Arles, et l'obligèrent à prêter serment de fidélité au roi d'Austrasie. Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, se hâta d'envoyer attaquer Avignon, qui fut pris sur les Austrasiens par le patrice Celse, et marcha en personne pour aller investir dans Arles les deux généraux de Sigebert. Les Austrasiens manquant de vivres furent obligés de sortir de la ville pour combattre Gontran; ils perdirent la bataille, voulurent se réfugier de nouveau dans Arles, en trouvèrent les portes fermées, malgré la promesse que leur avait faite l'évêque Sabaudius, furent assaillis à coups de pierres par les Arlésiens qui bordaient les murs, se jetèrent dans le Rhône pour le traverser à la nage, et périrent en grand nombre, soit dans les flots de ce fleuve, si large et si rapide, soit par le fer de l'ennemi.

Gontran cependant n'abusa pas de sa victoire; il ne voulut pas retenir les deux généraux austrasiens; la paix se fit bientôt entre les deux frères, et Sigebert recouvra la ville d'Avignon.

(570) Mais, pendant que les rois d'Austrasie et d'Orléans se faisaient encore la guerre, Chilpéric, roi de Soissons, voulut profiter de leur division pour usurper une partie de leurs états. Il fit attaquer la Touraine et le Poitou, qui obéissaient à Sigebert, par une armée dont il donna le commandement à son fils Clovis. Ce jeune prince s'empara de Tours, de Poitiers, et de la plus grande partie des deux provinces dont ces deux villes étaient la capitale. Mais Sigebert et Gontran ayant réuni leurs forces, envoient contre Clovis un général nommé Mummole, qui reprend Poitiers ainsi que Tours, met en fuite le jeune fils du roi de Soissons, et l'oblige à se retirer vers Bordeaux. On marche contre lui, plutôt comme pour une chasse, ont écrit les historiens, que comme pour une guerre; on le poursuit au son des cors et des trompes. On ne parvient pas cependant à le prendre, et par de grands détours Clovis réussit à gagner les bords de la Loire, à traverser l'Anjou, et à joindre son père.

En 573, Chilpéric mit à la tête des armées qui devaient marcher contre le roi d'Austrasie, Théodebert, son fils aîné. C'était le même Théodebert qui, fait prisonnier par Sigebert son oncle, et renvoyé par lui comblé de présents, avait juré qu'il ne porterait jamais les armes contre le roi d'Austrasie. Cette violation d'un serment solennel était digne d'un siècle d'adultères, d'incestes, de meurtres et d'assassinats.

Le fils de Chilpéric taille en pièces auprès de Poitiers l'armée de Gondebaud, général de Sigebert, et porte la désolation dans la Touraine, le Poitou, le Limosin et le Querci.

Sigebert fit une faute qui faillit à lui être aussi funeste qu'à plusieurs de ceux dont il imitait l'impolitique. Il fit venir de l'Allemagne des Suèves, des Bavarois, des Thuringiens, et même des Saxons allemands, dont plusieurs étaient ses tributaires, mais dont aucun ne pouvait avoir

le cœur français. Il paraît que Gontran avait cessé de faire cause commune avec lui contre le roi de Soissons; Chilpéric, effrayé de l'arrivée d'un si grand nombre d'Allemands, essaya d'inspirer à Gontran de l'inquiétude pour les provinces de son royaume; il y parvint. Gontran marcha au secours de Chilpéric.

Sigebert, à la tête des Austrasiens et des Allemands, s'avance contre ses deux frères; il n'est plus séparé d'eux que par la Seine; il n'ose la passer; il menace Gontran de se jeter sur ses états de Bourgogne avec toutes ses troupes (574). Gontran intimidé lui livre un libre passage. Chilpéric se retire vers le pays Chartrain. Sigebert, qui n'en veut qu'au roi de Soissons, l'auteur de cette guerre, le suit, et parvient à l'atteindre. Chilpéric n'ose se mesurer avec Sigebert; il veut éviter le combat qui se prépare; il envoie à Sigebert des propositions de paix; elles sont acceptées. Théodebert est rappelé d'au-delà de la Loire; toutes les places enlevées au roi d'Austrasie lui sont rendues. Mais les Allemands que Sigebert avait fait venir de la Bavière, de la Thuringe et de la Saxe, irrités d'être privés, par la réconciliation des deux frères, du pillage du camp de Chilpéric, et des villes les plus considérables du royaume de Soissons, se révoltent contre le roi dont l'imprudence les avait appelés. Le courage, la présence d'esprit, et la modération du roi d'Austrasie, le sauvent. Il monte à cheval, se présente devant les soldats mutinés, fait punir de mort les plus audacieux, et apaise les autres par la fermeté et la clémence avec lesquelles il leur parle.

Il est à remarquer que les Allemands qui expièrent leur rébellion par la perte de la vie ne périrent pas par le fer, par la mort des guerriers, mais furent écrasés sous des pierres.

Chilpéric, cependant, rompt une paix qu'il n'avait faite que malgré lui; il viole le serment que les trois

frères avaient prêté; il entraîne Gontran dans une nouvelle alliance, entre en Champagne, et y porte le ravage. Sigebert, surpris et indigné, rappelle ses troupes d'Allemagne, réunit les autres, et s'avance jusqu'à Paris. Deux de ses généraux vont chercher au-delà de la Loire le prince Théodebert qui vient au-devant d'eux. Une partie de l'armée du jeune prince l'abandonne; mais il n'en livre pas moins la bataille, au milieu de laquelle il est tué; son corps est trouvé nu parmi les morts.

Sigebert, cependant, venait de faire la paix avec Gontran, dont le caractère faible et versatile ne peut résister à l'ascendant du roi d'Austrasie.

Chilpéric, consterné de la mort de son fils et de la défection de Gontran, perd courage, abandonne ses provinces, et court, avec Frédégonde sa femme, se renfermer dans Tournai.

Sigebert, toujours prudent et sage, ne se hâte pas de poursuivre Chilpéric; mais, profitant avec habileté de la faute du roi de Soissons, il conduit son armée le long de la Seine, va jusqu'à Rouen, s'empare de toutes les places voisines, revient à Paris, où la reine Brunehaut lui amène ses trois enfants. Ses succès, sa renommée, l'amour qu'il inspirait, la haine qu'on avait pour Chilpéric font naître un grand mouvement dans les esprits. Des députés de plusieurs villes du royaume de Soissons et des autres états de Chilpéric arrivent à Paris, et offrent à Sigebert de le reconnaître pour roi. Sigebert ordonne qu'on investisse Tournai. Il va partir pour en faire le siége. Saint Germain, évêque de Paris, tâche de le détourner de ce projet; il intercède pour Chilpéric. Respectable par son âge, vénéré pour ses vertus, ce saint évêque parle de paix et de conciliation; il adresse à Brunehaut une lettre que l'on a conservée. Il est secondé par sainte Radegonde, une des femmes de Clotaire Ier. Cette reine, qui, ainsi que nous l'avons vu,

s'était retirée dans un cloître, écrit aux deux fils de celui dont elle avait été l'épouse. Sigebert persiste dans ses résolutions.

Chilpéric apprend que son frère est inébranlable ; il se trouble, il croit sa perte assurée ; mais le génie infernal de Frédégonde lui reste.

Le roi d'Austrasie s'avance glorieux et triomphant jusques à Vitri, entre Arras et Douai. L'armée du royaume de Soissons et tous les grands de ce royaume reconnaissent Sigebert pour leur roi. Ils l'élèvent sur le bouclier, suivant l'usage de leurs ancêtres. La trahison l'environnait. Deux jeunes gens séduits par Frédégonde, *maleficati*, dit Grégoire de Tours, par cette reine, s'annoncent pour avoir à révéler au roi des secrets importants, s'approchent de Sigebert, qui est sans précaution parce qu'il est sans crainte et sans méfiance, et chacun d'eux de son côté lui enfonce dans les flancs un large couteau empoisonné. Le roi s'écrie, tombe, et meurt peu de moments après (575). Trop ambitieux peut-être, trop sensible aux manquements de foi de Chilpéric, trop constant dans son ressentiment contre ce frère, mais bon, bienfaisant, généreux, habile général, vaillant soldat, recherchant l'instruction, éloquent, aussi éclairé qu'on pouvait l'être alors sur le trône, réglé dans ses mœurs, adoré de ses sujets, supérieur à son siècle, il aurait été, dans des circonstances plus heureuses, l'un des plus grands rois dont l'histoire ait conservé le souvenir.

Deux seigneurs de la cour de Sigebert veulent arrêter les deux assassins : l'un de ces fidèles Français est tué, et l'autre blessé grièvement ; les gardes accourent et mettent les scélérats en pièces. On croit lire plusieurs circonstances de l'horrible parricide commis à Saint-Cloud, pendant la ligue du seizième siècle.

Sigebert fut enterré auprès de Douai, dans un endroit

nommé *Lambre*, et transporté ensuite dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, où était le tombeau de son père.

Les Austrasiens, cependant, troublés par la mort de leur roi, se retirent en désordre. Chilpéric ne croit pas nécessaire de les poursuivre ; mais Frédégonde se hâte d'envoyer à Paris arrêter Brunehaut et les enfants de la reine d'Austrasie, Childebert II, qui n'avait encore que cinq ans, et les deux jeunes princesses Ingonde et Clodosvinde. Brunehaut n'est pas instruite assez tôt de l'assassinat de son époux, pour échapper aux émissaires de sa cruelle ennemie. On lui donne des gardes, ainsi qu'à ses enfants ; mais un des braves généraux de Sigebert, Gondebaud, est assez heureux pour pouvoir enlever le jeune roi, le faire descendre le long des murs de Paris, dans une sorte de sac ou de corbeille couverte, et le conduire à Metz, où il le fit reconnaître roi d'Austrasie le jour de Noël 575.

Brunehaut chercha un asile dans l'église de Notre-Dame ; mais si Frédégonde, malgré sa sanguinaire barbarie, craignait de blesser trop vivement l'opinion et les sentiments des Français, en ôtant la vie à celle qu'elle détestait, la reine Brunehaut n'en fut pas moins emmenée prisonnière à Rouen, et les deux filles de Sigebert furent reléguées à Meaux.

Chilpéric envoya des troupes pour s'emparer de la Touraine et du Poitou. Rocolène, qui commandait les soldats du roi de Soissons, marcha vers Tours, où s'était retiré Boson ou Gontran Boson, un des deux généraux de Sigebert qui avaient remporté la victoire le jour où Théodebert, fils de Chilpéric, avait été trouvé mort et dépouillé sur le champ de bataille. On avait accusé Boson d'avoir massacré le jeune prince, et Chilpéric avait juré sa perte. Boson n'espérant pas, après l'assassinat de Sigebert, de pouvoir se défendre contre les troupes du roi

de Soissons, se sauva dans l'église de Saint-Martin, que l'on regardait comme un asile inviolable. Rocolène demanda en vain à l'évêque et aux habitants de Tours qu'on lui livrât Boson. Blessé de leur refus, il n'osa pas l'arracher de force de l'enceinte consacrée à Saint-Martin, mais il témoigna son mécontentement en faisant enlever et distribuer à ses soldats un grand nombre de clous de fer dont étaient parsemées les parois d'une maison qu'il occupait et qui dépendait de l'église.

Cette maison devait être construite en bois, comme un grand nombre d'édifices et même de ponts et d'autres monuments publics, à une époque où les forêts étaient si étendues et si nombreuses, et où les arbres qui les composaient étaient si vieux, si gros et si élevés. On garnissait les murs, qui n'étaient que de bois, comme on a garni plus récemment de grandes portes de clous très-rapprochés; on les incrustait pour ainsi dire en fer, pour les mettre à l'abri de la hache; et on voit, dans dom Calmet ainsi que dans d'autres auteurs, qu'à une époque très-reculée la ville de Verdun s'appelait *la ville des clous*, parce que ses murailles ou une partie de ses murailles étaient recouvertes de clous de fer. Nous avons cru devoir rapporter l'anecdote, fort peu importante d'ailleurs, de Rocolène, parce que nous ne devons omettre aucune circonstance propre à faire connaître les usages des divers temps dans les différentes contrées de l'Europe.

Brunehaut, cependant, était toujours à Rouen prisonnière de Chilpéric ou plutôt de Frédégonde. Mais elle n'avait que vingt-huit ans; elle était belle, et les charmes de son esprit égalaient ceux de sa figure. Un jeune prince, nommé Mérovée, fils de Chilpéric et d'Andovèse, sa première femme, alla à Rouen, vit la reine d'Austrasie, et en devint éperdument amoureux. Brunehaut ne fut pas insensible à son amour. Obligé de

s'éloigner d'elle, l'absence ne fit qu'augmenter sa passion. Chargé d'une mission de son père, en Bretagne, il ne put résister au désir de revoir la belle reine: il passa par Rouen, offrit sa main à Brunehaut, et ne fut pas refusé. Les lois canoniques, qui composaient alors la législation relative au mariage, s'opposaient à l'union d'un neveu avec sa tante ou avec la veuve de son oncle, et Mérovée était le fils du beau-frère de Brunehaut; mais Prétextat, évêque de Rouen, crut pouvoir les dispenser de l'observation de cette règle: rien ne retarda plus le bonheur du jeune prince, et il épousa celle qu'il adorait.

Mais de quel œil Frédégonde aurait-elle pu voir son beau-fils dans les bras de son ennemie? Les passions de ces deux femmes et leur rivalité faisaient alors le destin de la France.

A peine Chilpéric eut-il appris le mariage de son fils qu'il courut à Rouen. Mérovée et Brunehaut n'eurent que le temps de se réfugier dans une église. Les crimes ne coûtaient rien ni à Frédégonde ni à Chilpéric. Mais telles étaient les idées du siècle, que le roi de Soissons, ou, si l'on veut, de Neustrie, car c'était le nom général qu'on donnait à une grande partie de ses états, n'osa pas attenter à la sainteté de l'asile. L'opinion, toujours victorieuse, même de la force, dans tous les temps comme dans tous les pays, arrêta toute la puissance de Chilpéric. Toujours fidèle à son caractère, il trompa son fils, l'attira hors de sa retraite par des promesses qu'il viola, le fit raser, ordonner prêtre malgré lui, et décida qu'il serait confiné dans le monastère de Saint-Calais. Comme Frédégonde saisit avec avidité cette occasion de perdre un prince qui aurait disputé la couronne à un de ses fils!

Brunehaut fut renvoyée à Metz, avec ses deux filles.

Pendant que l'on conduisait Mérovée à Saint-Calais,

il s'échappa des mains de ceux qui le gardaient, et se retira à Tours, dans l'église où était le tombeau de saint Martin, et où Boson était encore réfugié. Ils sortirent tous les deux de cet asile, et se sauvèrent vers l'Austrasie. Boson obtint la protection de saint Airy, alors évêque de Verdun. Mérovée fut moins heureux : les grands d'Austrasie, qui gouvernaient ce royaume pendant la minorité de Childebert II, craignirent d'allumer une nouvelle guerre, et l'obligèrent à s'éloigner. Ce prince infortuné erra sans savoir où trouver un refuge. Déshérité, dégradé, proscrit, fugitif, obligé de se cacher dans les états de son père, dans ceux qu'il avait été appelé à gouverner un jour, repoussé du royaume sur le trône duquel était assise la reine qui lui avait donné sa main, entouré de dangers, persécuté par une barbare marâtre, séparé pour jamais de celle qu'il aimait, ne recevant aucune consolation, pas même de l'espérance, il trouva la fin de ses maux auprès de Térouenne, où une trahison l'avait attiré, et où des scélérats le massacrèrent. On est révolté, quand on lit qu'il fut assassiné presque sous les yeux de son père.

(577) Vers le temps où périssait cette intéressante victime de Frédégonde, Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, ayant perdu ses deux fils, Clodomir et Clotaire, se décida à adopter son neveu, le jeune Childebert, roi d'Austrasie. Il lui proposa une entrevue, qui eut lieu à Pont-Pierre, village situé sur la rivière de Mouzon, entre La Mothe et Neufchâteau.

Gontran embrasse son neveu : « Puisque Dieu, pour » punir mes péchés, lui dit-il, m'a enlevé mes deux » enfants, je veux que désormais vous me teniez lieu de » fils. » Il le fait asseoir à côté de lui sur son trône : « Je » vous donne tout mon royaume, continue-t-il ; le » même bouclier nous couvrira, la même lance nous » défendra. Si dans la suite Dieu me donne des enfants,

» vous serez, à mon égard, comme l'un d'eux, afin
» qu'il y ait entre vous et moi et nos deux familles une
» concorde éternelle. »

Childebert témoigne à Gontran sa reconnaissance autant que son âge de sept ou huit ans peut le lui permettre. Il lui promet une union indissoluble. Les régents et les autres seigneurs d'Austrasie qui l'avaient accompagné confirment sa promesse; et, avant de se séparer, les deux rois scellent pour ainsi dire leur nouvelle alliance, en prenant place à la même table et en partageant le même repas.

Le crime par lequel Frédégonde avait sauvé la couronne de son mari enfermé avec elle dans Tournai lui avait donné sur l'esprit de Chilpéric un empire plus grand que jamais. Elle s'en servit pour assouvir ses haines et ses vengeances. Ses fils encore très-jeunes avaient été enlevés par une maladie pestilentielle qui ravageait la France. Clovis, frère du malheureux Mérovée, se voyant par ces deux morts unique successeur de son père, eût l'imprudence de laisser échapper quelques mots qui montraient son inimitié contre sa belle-mère. Sa perte fut jurée.

Frédégonde va trouver Chilpéric; elle lui persuade que ses enfants n'ont péri que par un de ces maléfices si redoutés à cette époque. Elle accuse Clovis d'en être l'auteur. « Sa main criminelle, ajoute-t-elle, s'étendra » jusqu'à vous. » Elle jette un soupçon terrible dans le cœur de Chilpéric; et ce roi faible, lâche et sanguinaire, consent à voir livrer son fils et ses complices aux tortures pour découvrir l'affreuse vérité. Les prétendus complices meurent dans les tourments : Clovis est trouvé sur son lit, baigné dans son sang; et on avait laissé auprès de son cadavre le poignard sanglant qui l'avait immolé, pour faire croire que la crainte du supplice l'avait porté à se donner la mort.

Audouère ou Andovèse, cette première femme de Chilpéric, que Frédégonde était parvenue à faire descendre du trône et à renvoyer, cette mère si malheureuse de Mérovée et de Clovis, vivait retirée dans un monastère. Frédégonde croit le moment venu de satisfaire la haine implacable qu'elle lui conserve; elle la fait étrangler. Audouère avait eu aussi de Chilpéric une fille nommée Basine. Frédégonde ne lui arrache pas la vie, mais par un crime plus horrible encore, et dans la crainte de la voir trouver un mari qui veuille venger un jour Mérovée, Clovis et Audouère, elle la fait violer par d'affreux satellites, avant de la renfermer dans un couvent. Chilpéric paraît insensible à toutes ces atrocités; il voit d'un œil sec périr ou outrager et ses fils, et sa fille et leur mère.

Cependant, dès 580, l'union entre Gontran et le royaume d'Austrasie commença à être troublée. La moitié de la ville de Marseille faisait partie des états de Gontran, et l'autre moitié de ceux de Childebert. Le roi de Bourgogne fit demander au gouvernement d'Austrasie la moitié de la ville de Marseille qui n'appartenait pas au royaume de Bourgogne. Les régents d'Austrasie ne crurent pas devoir le refuser ; mais ils recherchèrent l'alliance de Chilpéric, et dès qu'ils eurent traité avec lui, ils envoyèrent redemander à Gontran la portion de Marseille qu'ils lui avaient cédée, le menacèrent de la guerre s'il voulait la retenir; et, presque en même temps, des troupes d'Austrasie surprirent cette partie de la ville dont le roi de Bourgogne avait été mis en possession.

Mais pendant ces hostilités une guerre civile allait éclater au milieu du royaume d'Austrasie. Lupus, duc ou gouverneur de la Champagne, et à qui la reine Brunehaut témoignait beaucoup de confiance, était devenu l'objet de la jalousie de deux autres ducs ou gouverneurs, Ursion et Berthefrède. Redoutant leur puis-

sance, et ayant appris qu'ils en voulaient non seulement à son crédit, mais encore à sa vie, il arma pour se défendre. Ursion et Berthefrède marchèrent contre lui. Au moment où le combat va commencer, Brunehaut paraît à cheval entre les deux armées : « Français, s'écrie-t-elle, » épargnez le sang de tant de guerriers valeureux, ne » livrez pas votre pays à tous les dangers qui vont l'en- » vironner. — Femme, lui répond le féroce Ursion, » éloignez-vous de nous ; qu'il vous suffise d'avoir régné » sur le roi votre époux ; à présent, c'est votre fils qui » règne, et c'est à nous à défendre le royaume : retirez- » vous, de peur que nos chevaux ne vous écrasent sous » leurs pieds. » La reine dévore son injure, elle veut éteindre une guerre funeste ; elle veut sauver le duc de Champagne, qui peut-être avait remplacé dans son cœur Sigebert et Mérovée ; elle parle aux chefs, elle harangue les soldats, elle les conjure de ne pas déchirer le sein de l'Austrasie. Son intrépidité, son éloquence, sa beauté, l'emportent ; elle apaise ces féroces courages ; le combat n'a pas lieu. Ursion et les autres chefs emmènent leurs troupes ; et Lupus se retire chez le roi de Bourgogne qui l'accueille favorablement. Pourquoi la carrière de Brunehaut fut-elle prolongée !

Dès 581, le gouvernement d'Austrasie s'était ligué avec Gontran contre Chilpéric et Frédégonde ; leur union n'avait pas duré, et au lieu de cette alliance, on ne sait par quels motifs et par quelles intrigues un traité secret avait lié contre Gontran, ce même gouvernement d'Austrasie et Chilpéric. Ce traité cependant n'avait fait aucun effet, et n'était connu, en 584, que de ceux qui y avaient coopéré.

Chilpéric était à Chelles, résidence royale voisine de Paris, et où il aimait à séjourner. Cette espèce de palais était environné de bois dans lesquels il se plaisait à se livrer au goût très-vif qu'il avait pour la chasse, comme

tous les descendants des anciens habitants des forêts germaniques. Un matin il sortait de bonne heure de la chambre de la reine, à qui il venait d'annoncer qu'il allait partir pour une chasse qui durerait tout le jour. Un de ces hasards qui produisent souvent de si grands événements, fait que ses chevaux ne sont pas prêts. Il les attend pendant quelque temps, et rentre ensuite dans l'appartement de la reine.

Frédégonde aimait le jeune Landry : sa passion n'était ignorée que du roi. Croyant ne pas revoir Chilpéric avant la fin du jour, elle avait mandé Landry : elle rajustait sa parure en attendant son amant. Le roi entre dans sa chambre, s'approche doucement, va jusqu'à elle sans être aperçu, et lui donne sur l'épaule un léger coup d'une baguette qu'il avait à la main. « Tout beau, » Landry, » dit la reine, sans voir Chilpéric, et sans paraître s'étonner d'un jeu qu'aucun autre que le roi n'aurait dû se permettre. Des expressions d'amour lui échappent; elle se retourne, voit le roi, reste interdite. Chilpéric sort sans rompre un silence terrible : un geste du roi la remplit de terreur. Elle envoie chercher de nouveau Landry : il accourt : « Nous sommes perdus! » lui dit-elle : elle lui raconte tout ce qui vient de se passer. Le soir, au moment où Chilpéric revient de la chasse, triste, soucieux et rêveur, il tombe expirant sous le fer de plusieurs meurtriers. Les assassins s'enfuient en criant : « Trahison, trahison, arrêtez : ce sont des gens de Chil- » debert; » et personne ne les poursuit.

Les soupçons néanmoins ne se portent que sur Frédégonde et sur Landry. La reine n'avait pu rien prévoir, ni préparer; le plus grand trouble règne autour d'elle; les officiers du palais l'évitent, les guerriers murmurent, le peuple menace. On se répand en tumulte dans les appartements, on les pille, on enlève les meubles les plus précieux. Childebert, dit-on de tous côtés, le jeune

fils de Brunehaut, n'est plus qu'à quelques lieues de Paris; il arrive à la tête de son armée. Clotaire II, le seul fils de Chilpéric et de Frédégonde, n'a que quelques mois; il est nourri dans un château éloigné; la reine ne peut pas le montrer au peuple. Dans cette extrémité elle ne s'abandonne pas; elle se réfugie dans cette cathédrale de Paris où, lors de la mort de Sigebert, Brunehaut avait cherché un asile; elle écrit à Gontran, elle cherche à l'animer contre Childebert; elle lui révèle le traité secret fait contre lui entre Chilpéric et le gouvernement d'Austrasie. Gontran arrive le premier dans Paris; sa politique ne lui permet pas de consentir à un trop grand agrandissement du royaume d'Austrasie. Childebert se présente sous les murs de la ville; Gontran lui en fait refuser les portes. Childebert, renonçant à toute alliance avec la parricide Frédégonde, demande qu'on la lui livre; il veut venger la mort et de son père Sigebert, et de son oncle Chilpéric. Gontran renvoie le jugement du crime à l'assemblée de la nation; il fait proclamer Clotaire II roi de Soissons ou de Neustrie, et pour forcer l'armée de Childebert à s'éloigner de Paris, il veut qu'on s'empare de la Touraine et du Poitou, qui dépendent de l'Austrasie.

L'artificieuse Frédégonde était parvenue à persuader à Gontran qu'elle était innocente du meurtre de son mari; et, par un nouveau forfait bien digne de son âme atroce, elle imagina de faire retomber l'assassinat sur un ancien chambellan de Chilpéric, qu'elle avait toujours détesté, et qu'à force de calomnies et de machinations elle trouva le moyen de faire périr, ainsi que les officiers du palais qui avaient paru l'abandonner après la mort de Chilpéric. Tant de crimes lassèrent les Français.

Dès 581, une conspiration avait été ourdie entre ce Boson, que nous avons vu quitter l'asile de Saint-Martin

de Tours avec Mérovée, le malheureux fils de Chilpéric, Mummol, général du roi de Soissons ou de Neustrie, et Didier, gouverneur de Marseille. Enhardis par la faiblesse de Gontran, la jeunesse de Childebert, et l'exécration publique dont Chilpéric était l'objet, ils avaient résolu d'élever un nouveau roi sur le pavois des Français. Ils avaient jeté les yeux sur Gondebaud ou Gombaud Ballomer, qui se disait fils de Clotaire Ier, et par conséquent frère de Chilpéric et de Gontran, mais que les rois, fils de Clotaire, n'avaient pas voulu reconnaître. Les prétentions de ce Gondebaud l'avaient fait arrêter en Austrasie, sous le gouvernement de Sigebert. Il s'était échappé, avait erré déguisé dans le royaume de Bourgogne, avait ensuite parcouru l'Italie, l'Allemagne, et était parvenu jusques à Constantinople. C'était dans cette capitale de l'empire d'Orient que Boson était allé proposer à Gondebaud de se mettre à la tête des conjurés; Gondebaud avait accepté, et était débarqué à Marseille; mais Boson, par une indigne et impolitique trahison, lui ayant arraché tout l'or et tout l'argent qu'il avait pu se procurer, ayant enlevé Théodore, archevêque ou évêque de Marseille, qui avait accueilli Gondebaud, et l'ayant conduit à Childebert, le prétendu fils de Clotaire avait été obligé de se retirer dans une île voisine des côtes de Provence, et d'y attendre les événements.

Gontran informé, en 583, des crimes de Boson, l'avait fait arrêter. Boson avait tout nié, et ayant par une lâche perfidie tout rejeté sur Mummol, qui avait passé au service de Bourgogne, et commandait dans Avignon, il avait promis de le livrer à Gontran; Mummol, bien loin de se laisser attirer hors d'Avignon, avait failli faire Boson son prisonnier; la conspiration favorable à Gondebaud avait été déjouée, ou du moins suspendue.

Lorsqu'après la mort de Chilpéric Gondebaud vit la France entière dans le désordre, Frédégonde régnant

dans la Neustrie en tyran barbare, sous le nom de Clotaire II, encore au berceau; Brunehaut dirigeant le sceptre de Childebert II, qui n'avait que quinze ans; Gontran embarrassé dans les rets de la politique de Brunehaut et de Frédégonde, redoutant les projets ambitieux de Brunehaut, effrayé des crimes de Frédégonde, tenant d'une main faible les rênes d'Orléans et de Bourgogne; et les hommes puissants des trois royaumes prêts à prendre les armes pour celui dont la cause favoriserait le plus leurs intérêts, il crut voir arriver le moment de faire valoir ses prétentions. Un parti l'éleva sur le pavois à Brive, en 565.

Childebert, ou plutôt Brunehaut, bien loin de se réunir à Gontran pour combattre Gondebaud, et détruire dès sa naissance un pouvoir qui pouvait devenir dangereux, approuva son entreprise, reconnut ses droits, et mit à sa disposition une armée commandée par ce Mummol, qui avait, dans le temps, conspiré avec Boson en faveur de ce même Gondebaud, et résisté ensuite dans Avignon au pouvoir de Gontran.

Gondebaud, à la tête de cette armée, s'empara de plusieurs villes dépendantes du royaume de Paris, de Soissons ou de Neustrie; il prit Angoulême, Périgueux, Cahors, Bordeaux, Toulouse; et, fier de ses succès, il envoya à Gontran des hérauts pour le sommer de lui livrer toutes les places qui avaient appartenu à Chilpéric, et, suivant l'usage des Français à cette époque, il donna à ces envoyés des baguettes bénies qui devaient rendre leurs personnes inviolables. Les hérauts de Gondebaud ayant eu l'imprudence de quitter leurs baguettes protectrices, Gontran les fit arrêter; et la violence des tortures leur fit déclarer que les intrigues de Boson avaient produit l'entreprise de Gondebaud, et que plusieurs grands d'Austrasie la secondaient par leurs efforts ou par leurs vœux.

Cette déclaration inspire de nouvelles craintes à Gon-

tran, et lui fait prendre un nouveau parti (585). Il écrit à son neveu Childebert qu'il est indispensable qu'il ait avec lui une nouvelle entrevue. Le roi d'Austrasie arrive. Gontran met sa lance dans ses mains, l'adopte de nouveau, le déclare de nouveau son successeur. — « Ce fer » que je vous donne, lui dit-il, est le signe de la cession » que je vous fais de tout mon royaume. Allez; prenez » possession de toutes les villes qui reconnaissent mon » autorité; je ne veux point d'autre héritier que vous. » — Il le conduit ensuite dans l'intérieur de son palais, lui donne en secret les avis qu'il croit les plus salutaires, lui fait connaître le caractère de ses conseillers, des grands de sa cour, de ceux qui exercent les emplois les plus importants, lui indique le degré de confiance qu'il doit leur accorder, ne se sépare de lui qu'après lui avoir rendu les trésors de Sigebert, ne le quitte qu'en lui donnant et en recevant de ce jeune prince les témoignages d'une tendre affection.

Gondebaud, en apprenant l'entrevue de Gontran et de Childebert, ne voit que trop promptement combien la ruine de ses affaires est prochaine. Le gouvernement d'Austrasie non seulement cesse de le favoriser, mais lui devient contraire; il se voit bientôt abandonné de la plupart des Austrasiens qui l'avaient suivi, et de Didier qui lui avait livré Toulouse. N'ayant plus avec lui que Mummol, quelques autres chefs, et quelques troupes, il passe la Garonne, et va se renfermer dans Comminges, où l'assiége l'armée de Gontran, commandée par Leudegisile. La plupart des chefs qui l'avaient suivi ayant fait leur accommodement avec ce général, il est forcé de se rendre; on part pour le conduire à Gontran; mais à peine est-il hors des murs de Comminges, que Boson, voulant cacher ses perfidies par une nouvelle noirceur, le tue d'un coup de pierre. Ce Boson, si remuant, si dangereux, si prompt à violer sa foi, si couvert de crimes, et pour-

suivi par l'implacable Frédégonde, osa cependant, en 587, implorer de nouveau l'intercession de saint Airy, évêque de Verdun, parrain ou père spirituel du jeune roi Childebert. Cet évêque eut pitié de Boson, alla trouver le roi d'Austrasie, lui demanda la grâce du coupable : le roi consentit à le voir. Boson fut amené devant Childebert; il était sans armes; ceux qui le conduisaient le tenaient par la manche. L'évêque le présenta : Boson se jeta aux pieds du roi, avoua ses crimes, en implora le pardon. Le roi ordonna que l'évêque le gardât jusques au moment où il devrait paraître devant le roi Gontran.

Peu de temps après, Gontran, Childebert et Brunehaut se virent à Andlau, dans le territoire de Langres. Magneric, archevêque de Trèves avait accompagné le roi d'Austrasie; Boson y était venu. Magneric devait intercéder en sa faveur, à la place de saint Airy, de Verdun. Il fut résolu cependant, par les deux rois, que Boson serait mis à mort.

A peine Boson est-il informé de cette résolution, qu'il se précipite dans la chambre où était Magneric. — « Je » suis perdu, lui dit-il : vous seul pouvez me sauver; si » vous me refusez, vous périrez ici avec moi. — Lais- » sez-moi, lui répond l'archevêque, aller vers Childe- » bert; je le prierai d'avoir pitié de vous. — Non; en- » voyez au roi quelques-uns de vos clercs. » — On va de la part de Magneric auprès du roi d'Austrasie. Gontran s'écrie : « Qu'on mette le feu à la maison où Boson est » auprès de l'archevêque; et si Magneric ne veut pas en » sortir, qu'ils soient brûlés tous deux. » — Les clercs de l'archevêque de Trèves l'arrachent de la maison que l'incendie dévore. Boson, pressé par les flammes, s'élance en dehors; on le frappe d'un coup de lance; il veut tirer son épée, mais il est à l'instant percé de tant de lances et de dards, que son cadavre, hérissé de ces javelots, reste debout et ne peut tomber par terre. Tel fut

le châtiment de ses trahisons, telles étaient les mœurs de ce siècle.

La jeunesse du roi d'Austrasie, et l'enfance du fils de Frédégonde, faisaient regarder Gontran comme le véritable chef de la monarchie française. Childebert avait pour lui la déférence d'un fils pour son père, et d'un héritier présomptif pour son roi. Gontran, satisfait de la conduite du roi d'Austrasie, crut se voir renaître dans la personne de l'enfant que Childebert, déjà âgé de dix-huit ans, eut en 588, et qui fut nommé Théodebert. La naissance de ce jeune prince lui causa une si grande joie, que dès qu'il en reçut la nouvelle, il envoya à Childebert les plus riches présents.

Brunehaut profita de cet heureux événement pour faire proposer à Gontran de terminer un traité d'une grande importance pour l'Austrasie, et dont les bases avaient été concertées à Andlau, l'année précédente, lorsque les deux rois et la reine Brunehaut s'y étaient réunis. Saint Grégoire, évêque de Tours, celui qui nous a laissé l'histoire du sixième siècle, et un autre évêque nommé Félix, étaient allés à la cour d'Austrasie. Brunehaut et son fils les chargèrent de porter à Gontran le projet de ce traité; il tendait à assurer de plus en plus à Childebert la succession de Gontran, et à terminer tous les différents que la mort de Chilpéric avait pu faire naître entre les deux monarques. Le roi de Bourgogne s'empressa de le signer.

L'évêque Félix entama alors une autre négociation.

Les Lombards, ces Scythes ou Germains qui, après avoir habité pendant long-temps sur les bords de l'Elbe, étaient venus pour ainsi dire remplacer les Goths dans la Pannonie, avaient voulu aussi les remplacer dans la possession de l'Italie. L'histoire de leur invasion et de leurs conquêtes dans cette malheureuse Italie, où la trahison les appela et leur donna tant de force, va bientôt nous

présenter un des plus grands événements de notre troisième époque.

L'empire d'Orient luttait contre ces Barbares.

En 585 Maurice, qui régnait à Constantinople, avait recherché contre les Lombards l'alliance du roi d'Austrasie, qui, étendant sa puissance sur plusieurs contrées de la Souabe ou des pays voisins, pouvait prendre à revers les troupes lombardes, et arrêter les progrès de leurs hordes. Childebert, ou plutôt son conseil, avait reçu une somme d'argent considérable de l'empereur Maurice, et promis d'envoyer en Italie un secours redoutable. Le jeune roi s'était même avancé à la tête de son armée jusques aux Alpes, lorsque les Lombards lui offrirent tant d'argent qu'il revint sur ses pas. Maurice s'en plaignit; mais que pouvaient avoir à craindre la France et l'Austrasie de l'empereur d'Orient?

Peu de temps après, Childebert avait reçu une ambassade solennelle d'Autharis, roi des Lombards, conclu la paix avec ce prince, et lui avait même promis de lui donner en mariage sa sœur Clodosvinde; mais Brunehaut, qui avait d'autres vues pour sa fille, avait trouvé le moyen de faire rompre ce traité, et proposé le mariage de la sœur de Childebert avec Recarède, roi des Visigoths dans la péninsule espagnole. L'amour qu'elle avait conservé pour son pays, et sa politique qui la portait à se lier avec l'Espagne, lui faisaient désirer vivement cette union de Clodosvinde avec Recarède. Childebert avait fait dire à l'empereur Maurice qu'il allait agir avec vigueur contre les Lombards.

L'évêque Félix tâcha d'engager Gontran à réunir une partie de ses troupes à celles que Childebert devait envoyer en Italie, et à trouver bon que sa nièce Clodosvinde épousât le roi des Visigoths (588). Gontran ne voulut pas se joindre à Childebert pour faire la guerre aux Lombards; il donna pour raison ou pour prétexte la

crainte de voir ses soldats périr par la peste qui ravageait l'Italie; mais il ajouta que quoique le mariage de sa nièce avec Recarède ne lui convînt pas beaucoup, il s'en rapporterait à ce sujet à la décision de Childebert.

Quelque étroites que fussent les liaisons du royaume de Bourgogne avec celui d'Austrasie, quelque dévouement que Childebert témoignât à son père adoptif, quelque peu redoutable que parût être le gouvernement de Soissons ou de Neustrie, dont le roi n'avait que quatre ans, Gontran conservait au fond de son âme une inquiétude terrible. La tendance des peuples au mécontentement, celle des grands à la révolte, la férocité de tous, et principalement l'horrible et sanguinaire perfidie de Frédégonde, le remplissaient d'effroi. Une sorte de rêverie sinistre dominait quelquefois ses esprits : il croyait voir tomber de nouveau autour de lui toutes les victimes immolées par le fer ou par le poison de la veuve du roi de Neustrie; il lui semblait distinguer dans les ténèbres les ombres sanglantes de ses frères, Sigebert et Chilpéric, qui lui montraient le poignard parricide dont Frédégonde avait percé leurs flancs. Souvent il croyait voir dans les inconnus qui se présentaient à lui des satellites envoyés par celle qui s'était permis tous les crimes. La sainteté des autels, la célébration des mystères, la présence des objets les plus sacrés de la vénération des peuples, ne pouvaient pas toujours calmer le trouble qui l'agitait; et dans un de ces moments d'égarement et de terreur, on le vit, pendant une messe solennelle, et au moment le plus imposant de l'auguste cérémonie, se lever, se tourner vers les assistants, oublier la dignité de son rang, et s'écrier : — « Je vous conjure, au nom de » Dieu, de ne pas m'assassiner comme mes frères. Laissez-moi trois ou quatre ans de vie pour que je puisse » élever mes deux neveux, et qu'au moins un de mes » pupilles soit capable de gouverner la France. »

Combien ce trait peint et le temps et le roi!

Tourmenté par ses craintes presque perpétuelles, il lui fut facile de se déterminer à éloigner des affaires cette Frédégonde qu'il redoutait. Il usa des droits que lui donnait sa qualité d'oncle et de tuteur de Clotaire II, et ordonna qu'elle fût reléguée dans un château situé au confluent de la Seine et de l'Eure. Le désœuvrement de Frédégonde dans cette espèce de prison, et le voisinage de Rouen, la firent penser à Prétextat, évêque ou archevêque de cette ville. Sa haine contre lui se réveilla; elle médita un nouveau crime (589).

C'était Prétextat qui avait marié avec Brunehaut, qu'elle détestait, Mérovée, le fils de son mari Chilpéric. Il avait été exilé suivant certains écrivains, et déposé selon d'autres; mais depuis la mort de Chilpéric, Gontran, comme gouvernant la Neustrie au nom de son neveu Clotaire II, l'avait rétabli sur son siége. Elle trouva le moyen de gagner deux assassins qui le poignardèrent au pied de l'autel de son église; et comme, malgré les blessures qu'il venait de recevoir, son agonie fut longue, on l'a accusée d'avoir poussé son inutile et barbare hypocrisie jusqu'à lui offrir ses propres chirurgiens pour le panser. Cette perfide cruauté aurait été digne de celle qui livrait souvent aux tortures et au supplice les complices de ses crimes et les exécuteurs de ses complots, dans la folle espérance de ne pas paraître avoir commandé ou partagé leurs forfaits.

Childebert, avait fait marcher une armée contre les Lombards; mais une bataille sanglante perdue par les Français, les maladies et le défaut de subsistance, avaient rendu cette expédition aussi vaine que funeste.

Autharis, ce roi des Lombards dont nous avons déjà parlé, craignit cependant d'être moins heureux lorsque Childebert tenterait de nouveau contre lui les hasards de la guerre. Il redouta l'ardeur d'un jeune prince déjà roi

d'Austrasie et héritier de la Bourgogne. Il envoya vers Garibalde, duc de la Bavière, qui relevait du royaume d'Austrasie, pour l'engager à secouer le joug des Français, à se jeter sur les contrées austrasiennes, à contracter avec lui une alliance étroite et durable, et à lui donner en mariage Théodelinde sa fille.

Garibalde se laissa séduire; il consentit à tout ce que demandait Autharis; mais l'actif et vaillant Childebert entra brusquement en Bavière à la tête d'une armée, la ravagea, et fut sur le point d'enlever Théodelinde, qui s'enfuit en Italie avec son frère, et y épousa le roi des Lombards.

Childebert, ne craignant plus de diversion de la part des Bavarois, faisait de grands préparatifs pour porter de nouveau la guerre au-delà des Alpes et y effacer la honte de la défaite des Français. Une grande conspiration faillit rendre vains tous ces préparatifs. Nous avons déjà vu Ursion armé avec Berthefrède contre Lupus, duc ou gouverneur de Champagne, traiter avec insolence la reine Brunehaut et jeter le trouble dans l'Austrasie. Ces mêmes Ursion et Berthefrède, dont il était si difficile de contenir l'ambition inquiète, se soulevèrent de nouveau contre leur roi (590). Ils ravagèrent la Champagne et les pays voisins; ils engagèrent dans leur parti le duc Ranchingue, un des hommes les plus puissants de la Neustrie; et leur résolution était non seulement de faire assassiner Childebert, mais encore de se défaire de Gontran, de faire déclarer les deux enfants de Childebert, l'un roi d'Austrasie, et l'autre roi de Bourgogne, et de donner la régence de Bourgogne à Ursion et à Berthefrède, et celle d'Austrasie au duc Ranchingue.

Childebert ne connaissait encore que le ravage de la Champagne; mais Gontran, qu'on venait d'informer de tout le complot des conjurés, l'appela auprès de lui, et lui apprit tout ce qu'on lui avait découvert.

Childebert revient à Metz, et mande Ranchingue. Le duc ignorait que sa complicité avec les révoltés fût connue du roi d'Austrasie; il se présente au roi qui l'entretient de plusieurs affaires; mais comme il sort de la chambre royale, les gardes le renversent, le massacrent, jettent son corps par la fenêtre : et ce qui prouve que Childebert, vraisemblablement au nom de Gontran son père adoptif, exerçait une sorte de tutelle dans le royaume de Neustrie, il envoie à Soissons fouiller dans la maison du duc. L'on y trouve une somme énorme d'or et d'argent, qu'on suppose destinée à favoriser les projets des révoltés. On voit ici la barbarie du siècle, et l'ignorance de la véritable nature de la justice publique : faire punir par une trahison et un assassinat, un crime que Ranchingue n'aurait dû expier qu'après avoir été accusé, entendu et jugé solennellement.

Pendant que ce duc subissait la peine de sa criminelle entreprise, Ursion et Berthefrède, qui ignoraient son sort et qui attendaient à chaque instant la nouvelle de la mort de Childebert, s'avançaient vers Metz avec un corps de troupes. Le bruit se répand bientôt autour d'eux que Ranchingue a péri par les mains des gardes du roi d'Austrasie. Ils se hâtent d'appeler à eux tous les hommes armés dont ils peuvent disposer, se retirent dans une forte position auprès du château ou du village de Vaivre et des terres du duc Ursion, et se préparent à s'y défendre. Les troupes de Gontran et de Childebert les y suivent; Brunehaut aurait voulu sauver Berthefrède, dont elle avait tenu une des filles sur les fonts baptismaux; elle disait qu'il n'avait été entraîné que par les mauvais conseils d'Ursion : elle veut l'engager à se séparer de son complice; mais il répond qu'il ne le quittera qu'à la mort.

Childebert se met à la tête de l'armée; les deux chefs révoltés, leurs femmes, leurs enfants et les plus coura-

geux de leurs amis, se renferment dans une église. Un des généraux du roi, Godegisile, gendre du duc Lupus, ordonne qu'on mette le feu à l'édifice. Ursion sort l'épée à la main, fait périr sous ses coups plusieurs soldats du roi; mais blessé à la cuisse, il tombe et expire, comme Boson quelque temps auparavant, sous les lances des guerriers austrasiens.

Godegisile s'écrie qu'on épargne Berthefrède. On pénètre dans l'église; on ne redoute pas de violer cet asile; on veut piller les trésors d'Ursion qu'on y suppose; et pendant le tumulte, Berthefrède, qu'on ne reconnaît pas, s'échappe, monte à cheval, et va se cacher à Verdun dans l'oratoire de la maison épiscopale de saint Airy.

Childebert, qui ne sait de quel côté Berthefrède s'est sauvé, ordonne sous peine de mort à Godegisile de le lui amener. Godegisile découvre son asile, entoure de soldats la maison épiscopale, veut en arracher celui qu'il cherche; l'évêque s'y oppose, mais les soldats montent sur le toit de l'oratoire, le découvrent, et écrasent Berthefrède sous un monceau de tuiles. Saint Airy se récrie contre la profanation de son oratoire. Childebert tâche de le consoler par de grands présents; mais il fait poursuivre les complices d'Ursion. La voix publique accusait Giles, évêque ou archevêque de Reims; Childebert le fait arrêter et juger par un concile, qui, d'après les ordres du roi, se réunit à Metz au mois de novembre 590. Giles est convaincu de trahison; il avoue son crime; les évêques le déposent, conformément aux canons de l'église chrétienne; ils se jettent ensuite aux pieds du roi, et lui demandent la vie de l'archevêque: Childebert la leur accorde. Giles est relégué à Strasbourg et ses biens sont confisqués.

Peu de temps auparavant, une armée nombreuse du roi d'Austrasie avait traversé les Alpes rhétiques ou des Grisons, et passé en Italie contre les Lombards. Les his-

toriens se sont plaints de ce que cette armée était si peu disciplinée, que la ville de Metz et les autres villes d'Austrasie souffrirent de leur férocité autant que de celle d'une armée ennemie. Audoualde, un des généraux de Childebert, s'avança jusques à Milan, et Cedin, autre général français, prit plusieurs places dans le Trentin. Les Lombards, pressés par les Austrasiens et par les troupes de l'empereur Maurice, paraissaient près de succomber; mais une chaleur excessive et la nature des aliments occasionèrent dans l'armée française une dyssenterie funeste. Cette cruelle maladie emporta un si grand nombre de Français, que l'armée de Childebert fut obligée de repasser en France avec les prisonniers et le butin qu'elle avait faits.

L'exarque de Ravenne, qui commandait en Italie l'armée impériale, se plaignit vivement d'un retour qu'il regardait comme funeste aux intérêts de Maurice. Il prétendit que les généraux français n'avaient refusé de faire le siége de Pavie, où le roi des Lombards s'était renfermé, que parce qu'ils avaient traité en secret avec ce prince. Childebert parut partager le mécontentement du lieutenant de Maurice; il disgracia quelques-uns de ses généraux. Mais les ambassadeurs d'Autharis étant arrivés auprès du roi d'Austrasie, et Gontran ayant intercédé pour eux, ils obtinrent la paix en se soumettant à payer à Childebert un tribut annuel de douze mille sous d'or, qu'ils rachetèrent en 617 pour une somme de trente-six mille.

Le jeune roi de Neustrie, fils de Chilpéric et de Frédégonde, avait déjà sept ans. La haine qu'on portait à Frédégonde, et le peu de soin qu'elle avait eu de cacher ses vices, avaient répandu des soupçons sur la légitimité de cet enfant. Frédégonde, d'autant plus intéressée à les dissiper que Gontran avait paru les partager, crut devoir invoquer le témoignage de trois évêques et de cent té-

moins, qui attestèrent avec serment que son fils était né *sous la couverture du mariage*. Il n'avait pas encore été baptisé, et Frédégonde, qui ne négligeait plus aucune occasion de se ménager la protection de Gontran, engagea le roi de Bourgogne à être le parrain de celui de Neustrie (591). Gontran vint à Ruelle près de Paris; le baptême se fit à Nanterre; le jeune prince y reçut solennellement le nom de Clotaire; Gontran le combla de bénédictions et de présents. Childebert fut inquiet de ces marques d'affection; il crut devoir rappeler à Gontran ses promesses; Gontran dissipa ses craintes.

Deux ans après (593) mourut le roi de Bourgogne. Les crimes de Frédégonde, de Chilpéric, et de tant d'autres princes de ces temps malheureux, firent donner à Gontran le nom de *bon*. Peut-être aurait-il mérité ce titre, le plus touchant de ceux qui peuvent honorer un roi, s'il était venu à une époque moins barbare; mais il n'avait ni assez de génie, ni assez de talent, ni assez de force dans le caractère, pour s'élever au-dessus de son siècle. Il fut soumis à l'influence de l'esprit de férocité qui régnait alors; il se laissa subjuguer par des passions violentes; il fut très-souvent asservi à de mauvais ministres; il ne sut pas réprimer sa colère, qui plus d'une fois lui dicta des arrêts cruels : il fit périr deux médecins qui n'avaient pu sauver une de ses femmes.

Il avait fait des largesses à des couvents ou à des églises; quelques couvents l'inscrivirent dans le catalogue des saints bienfaiteurs.

Le roi d'Austrasie, désigné depuis long-temps successeur de Gontran, monta sur le trône d'Orléans et de Bourgogne. Les trois royaumes furent réunis sous sa lance royale. Childebert, à la tête de l'état le plus puissant de l'Europe, animé par sa mère la reine Brunehaut, et par le souvenir de l'assassinat de Sigebert son père, ne pouvant redouter un roi encore enfant, crut pouvoir se

livrer à tout son ressentiment contre Frédégonde. Il assembla une grande armée, qui entra dans le Soissonnais et le ravagea.

Frédégonde voit le danger dont elle est menacée. Elle convoque tous les grands du royaume de Clotaire; elle réunit toutes ses forces : elle en donne le commandement au trop fameux Landry, qu'elle avait eu l'impudeur de nommer duc. Elle en passe elle-même la revue à Brenne; elle conduit son fils dans tous les rangs; elle fait distribuer de l'argent aux soldats; elle les harangue, les encourage, les anime.

Craignant la grande supériorité de l'armée de Childebert, elle a recours à une ruse. Elle ordonne que chaque cavalier porte une branche d'arbre, et qu'on attache une sonnette au cou de chaque cheval. Elle s'avance pendant la nuit jusques auprès des Austrasiens, qui étaient campés sur la petite rivière de Delette, à quelques lieues de Soissons; elle place son infanterie derrière sa cavalerie. Dès le commencement du jour, les gardes avancées d'Austrasie voient de loin, avec surprise, cette espèce de bois qu'ils n'avaient pas remarqué la veille; ils n'aperçoivent pas d'ennemi; ils croient entendre les sonnettes des chevaux de leur armée paissant le long du bois qui les avait étonnés; ils ne donnent pas de signal d'alarme; les Austrasiens restent dans la sécurité; la plupart sont encore endormis. Tout d'un coup, et avant que l'illusion se dissipe, les troupes de Frédégonde sonnent de la trompe, et se précipitent sur celles de Childebert. Frédégonde est à leur tête, portant son fils sur son cheval. Les Neustriens font un grand carnage des Austrasiens surpris, et que ne commande pas leur roi, resté à Metz. Les généraux de Childebert prennent la fuite; les Austrasiens qui peuvent échapper au fer des Neustriens se dispersent; Frédégonde les poursuit, entre dans la Champagne, s'avance jusqu'à Reims, met

tout à feu et à sang, et ramène à Soissons son armée victorieuse et chargée de butin.

Ainsi finit cette guerre civile de Français contre Français, où tant de sang coula, et tant de feux furent allumés par des mains fratricides; guerre impie qui n'aurait pas désolé la France, si l'ignorance des droits des peuples et des véritables intérêts des nations et des rois n'avait, à cette époque, consacré le malheureux partage des monarchies.

Childebert vécut encore deux ou trois ans, pendant lesquels il ne paraît pas qu'il ait pensé à réparer la défaite de son armée.

Il mourut en 596.

Théodebert, l'aîné de ses fils, fut couronné roi d'Austrasie; et Thierry, le plus jeune, eut le royaume d'Orléans et de Bourgogne, c'est-à-dire les états de Gontran, auxquels on ajouta, on ne sait pourquoi, l'Alsace, le Sundgau, le Turgau, et une partie de la Champagne. Il ne manquait à toutes les causes qui s'opposaient à l'organisation d'un bon gouvernement, que cette distribution de territoires sans aucun rapport avec les limites naturelles, dont peut-être on n'avait aucune idée, et ces morcellements si variables des différents bassins que présentent la France et l'Allemagne.

La capitale de Théodebert fut la ville de Metz, et Orléans celle des états du roi Thierry. Brunehaut se chargea de la tutelle de Théodebert, qui n'avait que dix ou onze ans; elle confia le soin de la personne et des affaires de Thierry à Siagre, évêque d'Autun, et à Garnier, qui avait le titre de *maire* ou de premier fonctionnaire du palais : mais Siagre et Garnier étaient sous sa dépendance, et elle gouvernait l'Austrasie et la Bourgogne sous le nom de ses deux petits-fils.

Frédégonde était régente de Neustrie. Ces deux femmes tenaient les rênes de la monarchie française : elles

étaient ennemies irréconciliables l'une de l'autre. Toutes les deux avaient de l'ambition, de l'audace, une tête forte. Mais Frédégonde avait franchi toutes les barrières du crime : elle avait immolé Sigebert et Chilpéric; elle avait dû redouter la puissance, l'activité et les projets de Childebert. Ce roi d'Austrasie était mort subitement, à peine âgé de vingt-cinq ans; une mort aussi prompte avait frappé sa jeune femme quelques heures avant ou après celle de Childebert. On crut que le poison avait terminé leurs jours : on accusa Frédégonde. Les ennemis de Brunehaut voulurent détourner les soupçons sur cette reine impatiente de commander, et qui ne pouvait retrouver que pendant la minorité de ses petits-fils, l'autorité que Childebert lui avait enlevée.

Quoi qu'il en soit de l'accusation portée contre Frédégonde, elle se hâta de profiter de la mort de Childebert (596).

Elle rassembla ses guerriers, s'empara de Paris, et, sans déclaration de guerre, se jeta sur les terres des rois Théodebert et Thierry. Brunehaut fit marcher ses troupes contre celles de Neustrie. Une bataille fut livrée près de la Meuse : la victoire resta à l'armée du jeune Clotaire II, ou plutôt de Frédégonde; mais il paraît que des pillages plus ou moins destructeurs, et la prise de quelques places, furent les seules suites de ce succès.

Peu de temps après, la mort de Frédégonde délivra la France d'un monstre (597). Celle qui avait assassiné son mari, son beau-frère, et tant d'autres victimes, mourut dans son lit; mais la voix terrible du remords, qui, à sa dernière heure, dut lui annoncer l'exécration de la postérité, suffirait pour justifier la justice éternelle.

Elle fut enterrée dans l'église de Saint-Vincent, ou plutôt de Saint-Germain-des-Prés, à côté de Chilpéric. Le même tombeau renferma l'assassin et la victime. Sur la pierre qui recouvrait Frédégonde, on voyait encore,

en 1789, des espèces de fleurs de lis ou de fers de lance, et la figure de cette reine, exécutée en mosaïque quatre ou cinq ans après sa mort : ouvrage curieux pour l'histoire des arts en France à la fin du sixième siècle.

Cependant trois enfants, dont Clotaire II, le plus âgé, n'avait guère que treize ou quatorze ans, portaient les couronnes de France. Ici commence cette autorité des *maires du palais*, qui devait lutter avec tant de force contre celle des rois et finir par l'anéantir. Tout conspirait pour la rendre dangereuse et bientôt absolue. Les grands officiers du palais du roi devinrent insensiblement soumis à leur influence, et même à leurs décisions. Le comte du palais, ou le comte palatin, qui rendait la justice dans le palais du roi, et avait sous ses ordres le grand panetier, le grand échanson, le grand queux, et plusieurs autres officiers; le comte de l'étable, *comes stabuli* (*connétable*), dont l'inspection s'étendait sur tous les officiers qui surveillaient les nombreuses écuries royales, ainsi que sur le rois d'armes, les poursuivants d'armes; et les hérauts, le référendaire, qui gardait l'anneau ou le cachet du roi, scellait les chartes, et veillait à la conservation des actes et des archives; et le chambrier, qui présidait à tout ce qui concernait le service personnel du prince, et recevait les revenus que transmettaient dans les coffres du roi les régisseurs ou receveurs des terres, fermes ou métairies royales, se trouvèrent les subordonnés du maire. Véritable premier ministre, tuteur presque de droi tdes rois mineurs, commandant les armées, disposant des places et des revenus, il fut souvent nommé par les assemblées nationales, et alors presque entièrement indépendant de la volonté du roi, qui ne pouvait ou n'osait lui ôter la place éminente qu'il ne lui avait pas donnée. Ce fut particulièrement sous les trois rois mineurs de Paris ou de Neustrie, d'Austrasie et de Bourgogne, que

la puissance des maires fut souvent si prépondérante, tantôt soutenue par les grands qui voulaient prévenir le despotisme royal, tantôt agrandie ou maintenue par les conseils du roi, qui cherchaient à réprimer les entreprises ambitieuses des grands.

Landry était maire du palais de Neustrie après la mort de Frédégonde.

Brunehaut, délivrée par cette mort de l'ennemie la plus acharnée et la plus redoutable, ne pensa qu'à rétablir la paix et affermir son autorité dans les royaumes d'Austrasie et de Bourgogne.

Les Abaves, après la mort de Childebert, avaient fait des courses dans les contrées austrasiennes ou françaises situées à l'orient du Rhin. Brunehaut fit la paix avec eux. Elle confirma celle que son fils Childebert avait faite quelques années auparavant avec les Lombards. Elle voulut terminer sans le secours des armes les difficultés qui existaient entre l'empire de Constantinople et le royaume de Bourgogne, à l'occasion de quelques places possédées par les Français, dans le pays de Suse, dans le val d'Aoste, et dans le Trentin; et elle pria le pape saint Grégoire, ou Grégoire-le-Grand, d'interposer ses bons offices à ce sujet.

C'est ce même saint Grégoire qui avait écrit à Childebert, le fils de Brunehaut, cette lettre tant citée, que l'éloquence de Bossuet aurait seule rendue fameuse, et dans laquelle ce pontife de Rome dit que la couronne de France est autant au-dessus des autres couronnes royales, que les rois sont élevés au-dessus des autres hommes. Et en effet, dès cette époque de la fin du sixième siècle, la monarchie française s'étendait depuis les Pyrénées et l'Océan jusques au Danube, et même, à certains égards, jusques à l'Elbe; et, au-delà des Alpes, les places du pays de Suse, du val d'Aoste et du Trentin lui livraient les portes de l'Italie.

Cependant la paix que Brunehaut avait établie dans les royaumes de ses petits-fils dure bien peu de temps. L'ambition des grands d'Austrasie se réveille avec une nouvelle fureur; ils prétendent que Brunehaut souille le trône par ses dérèglements; ils l'accusent d'avoir fait périr, sous les plus faux prétextes, des hommes riches dont elle avait confisqué les biens, pour les donner aux objets de ses passions honteuses et désordonnées : elle favorisait, disaient-ils, toutes les débauches de son fils Théodebert, pour exercer sur lui une plus grande et plus longue influence. Ils parviennent à la rendre odieuse; leurs complots réussissent; et, ne se contentant pas d'arracher la régence à Brunehaut, ils lui inspirent une telle crainte, qu'elle se croit obligée de s'éloigner secrètement de la cour d'Austrasie.

Elle s'échappe seule et déguisée: elle erre sans asile. A chaque instant environnée de nouveaux dangers, redoutant tout de ses puissants ennemis, elle parvient incertaine sur les bords de l'Aube. Elle ne sait où trouver un refuge, lorsqu'un des seigneurs d'Austrasie, parent de la famille de Clovis, et qui n'avait partagé ni la révolte ni les sentiments des autres grands du royaume, arrive jusqu'à elle. Il se nommait Didier : il s'était déguisé en pauvre, pour la sûreté de la reine. Ils se concertent: et tous les deux, cachés sous les haillons de la misère, se rendent sans être découverts dans le royaume de Bourgogne, où Thierry et son conseil reçoivent Brunehaut avec respect. Bientôt après, Thierry, ou plutôt Brunehaut, fait avoir l'évêché d'Auxerre à Didier.

Le jeune roi a pour Brunehaut la même déférence qu'avait eue son frère; et si Théodebert fait un mariage qui déplaît à la veuve de Sigebert, si, dans sa correspondance avec la nouvelle reine d'Austrasie, elle montre une hauteur difficile à satisfaire, il paraît que bientôt

elle ne fut pas sans influence à la cour d'Austrasie et auprès de son petit-fils Théodebert.

(600) On a cru que c'était par ses avis que les rois de Bourgogne et d'Austrasie se réunirent, en 600, pour faire la guerre à Clotaire II, roi de Paris et de Neustrie, cousin de leur père, et qui voulait retenir les places situées sur la Seine, dont Frédégonde sa mère s'était mise en possession après la victoire remportée près de la Meuse. Ils marchèrent contre lui avec une nombreuse armée : Clotaire vint au-devant d'eux. Ces trois rois, dont Clotaire, le plus âgé, n'avait que seize ans ou environ, se rencontrèrent au village d'Ormeille, auprès de la petite rivière d'Ouaine, qui se jette dans la Loire au-dessus de Moret. Clotaire, entièrement défait, obligé de fuir et de se retirer à Melun, et de là à Paris, obtint la paix, en cédant au roi de Bourgogne tout ce qu'il possédait entre la Seine, la Loire, les frontières de la Bretagne et l'Océan, et au roi d'Austrasie une grande partie des contrées renfermées entre la Seine, la mer et l'Oise, et qui composaient le duché de Dentelin.

Voilà de grandes cessions, et par conséquent un nouveau partage de la France, déterminés par la force des armes, et sans qu'à cette époque, où les passions tenaient si souvent lieu de raison, et la violence de droits, les grands des trois royaumes, si jaloux de leur pouvoir, si remuants, si portés à secouer ou à usurper l'autorité royale, aient réclamé contre une disposition si importante, et adoptée sans le consentement des assemblées de la nation, et même sans leur propre assentiment.

On a écrit que, pendant cette guerre, les rois d'Austrasie et de Bourgogne prirent un fils de Clotaire, un enfant qui n'avait encore que six mois, et qu'ils le firent massacrer. De quelque côté qu'on détourne les yeux à cette malheureuse époque, on ne voit que des crimes ;

la civilisation, et par conséquent les lumières et les vertus, étaient presque évanouies.

En 602, les deux rois Théodebert et Thierry combattirent à la tête de l'armée d'Austrasie et de Bourgogne, qui franchit les Pyrénées, et alla dans la péninsule espagnole attaquer les Gascons. L'ardeur de ces princes, encore si jeunes, fut secondée par des généraux plus expérimentés qu'eux; les Gascons furent battus, promirent un tribut, et les princes leur donnèrent un duc nommé Génialis.

S'il faut en croire un grand nombre d'historiens, c'est après leur retour que l'ambition de Brunehaut, son caractère inquiet, son besoin de dominer, sa soif du pouvoir, commencèrent à se manifester par de terribles symptômes. Elle devint profondément coupable; on dirait que le funeste génie qui avait inspiré Frédégonde avait saisi une nouvelle proie, et s'était emparé de Brunehaut.

(605) Elle ne peut pardonner à Théodebert de ne l'avoir pas défendue, d'avoir souffert, sans la venger, l'affront qu'elle avait reçu en Austrasie; elle veut armer Thierry contre lui, et, pour l'y déterminer, elle invente une affreuse calomnie.

Elle persuade à Thierry que Théodebert n'est pas son frère, qu'il n'est pas fils de Childebert, que ce n'est qu'un enfant supposé, que le royaume d'Austrasie ne lui appartient pas, que Thierry en est le roi légitime. Thierry, qui n'avait pas encore dix-huit ans, cède facilement aux insinuations de son habile grand'mère: le désir de réunir les deux plus belles couronnes de l'empire français le séduit; il ne croit plus Théodebert son frère; il déclare la guerre à celui qu'il regarde comme un usurpateur d'un trône de son père.

Il avait nommé Protade maire du palais de Bourgogne. Ce ministre était un Romain qui avait gouverné

les contrées situées des deux côtés du Jura ; créature de Brunehaut et entièrement dévoué à sa protectrice, il n'avait pas peu servi au succès du complot de la reine. Les grands le haïssaient, d'autant plus qu'il avait tâché de diminuer leur pouvoir, et qu'il en avait dépouillé plusieurs des biens qu'ils possédaient. La guerre qu'on venait de déclarer est regardée comme son ouvrage ; ils la blâment avec plus de force.

Les armées de Bourgogne et d'Austrasie s'avancent l'une contre l'autre ; elles se rencontrent à *Carisiacum*, aujourd'hui *Kiersy*, sur les bords de l'Oise. Les principaux chefs conjurent Thierry de préférer la paix à la guerre ; Protade seul veut qu'on donne la bataille. L'armée de Thierry, excitée par ses généraux, se soulève ; elle entoure la tente royale, où Protade jouait avec le premier médecin du roi, nommé Pierre. Les soldats demandent la tête de Protade ; le roi veut se montrer aux mutins, les seigneurs qui l'environnent l'en empêchent. Il charge Ancelin, un des grands de sa cour, de parler en son nom aux guerriers ; mais Ancelin partageait les sentiments de l'armée ; le favori lui était odieux. Le roi lui avait prescrit d'ordonner aux soldats de se retirer ; Ancelin leur dit au contraire que le roi a commandé que Protade soit mis à mort ; ils se précipitent dans la tente : Protade est mis en pièces ; et Thierry, obligé de déférer à l'avis des grands, fait la paix avec son frère.

(610) Quelques années s'étaient écoulées, lorsque Théodebert résolut de recouvrer l'Alsace, le Sundgau et le Turgau, que Childebert, son père, avait détachés du royaume d'Austrasie pour les donner à Thierry. Il s'empara de l'Alsace en 610, sans aucune déclaration de guerre. Le roi de Bourgogne demanda du secours à Clotaire II, roi de Paris, de Neustrie et de Soissons ; mais saint Colomban, qui avait quitté la cour de Thierry pour éviter les persécutions de Brunehaut, et s'était

réfugié à celle de Clotaire, engagea le roi de Neustrie à garder la neutralité.

Les deux frères consentirent à négocier. Il fut même décidé qu'ils auraient une entrevue l'un avec l'autre à Seltz sur le Rhin. Thierry s'y rendit avec dix mille cavaliers ; mais Théodebert y étant venu avec une armée beaucoup plus considérable, entoura Thierry, et le contraignit à le laisser en possession des pays dont il s'était emparé.

(612) Thierry, cependant, ne crut pas devoir observer une convention que la violence avait dictée. S'étant assuré de la neutralité de Clotaire, en promettant de lui rendre le duché de Dentelin, lorsqu'il serait vainqueur de Théodebert, il rassembla son armée à Langres, dès le mois de mai 612, et s'avança jusqu'à Toul, où il trouva le roi d'Austrasie. La bataille fut sanglante, et Théodebert défait. Ce prince se réfugia à Metz, et ensuite à Cologne. Thierry le poursuivit. Théodebert rassembla une nouvelle armée, composée d'Allemands, de Thuringiens et de Saxons; il vint à Tolbiac, dans le même champ de bataille où son trisaïeul Clovis avait vaincu, à la tête des Français, ces mêmes Allemands qui combattaient aujourd'hui pour Théodebert contre les Français de Bourgogne.

Thierry traverse la grande forêt des Ardennes, et arrive à Tolbiac. Le combat est un des plus sanglants que les Français aient livrés. On a rapporté de ce combat, comme de quelques autres où le fer avait moissonné un grand nombre de victimes, qu'après la bataille on voyait des cadavres soutenus debout par les tas de corps morts qui les environnaient. Tous avaient combattu avec acharnement; mais les Allemands ne peuvent venger la défaite qu'ils avaient éprouvée sous Clovis : les Français sont une seconde fois leurs vainqueurs à Tolbiac. Théodebert s'enfuit vers Cologne; Thierry le

poursuit. Le roi d'Austrasie s'empresse de passer le Rhin; Thierry le suit en Souabe. Un de ses officiers, nommé Berthaire, atteint Théodebert, le dépouille des marques de la royauté et le conduit à Thierry. Le roi de Bourgogne fait présent à Berthaire du cheval et de l'équipage du roi qu'il vient d'arrêter dans sa fuite, et ordonne que ce malheureux prince soit conduit prisonnier à Châlons-sur-Saône. On lui amène son neveu, le jeune Mérovée, encore enfant et revêtu des habits blancs qu'on lui avait donnés pour son baptême, et un autre prince d'un âge encore plus tendre. Digne de la race dont le sang coule dans ses veines, il ordonne impitoyablement qu'on poignarde le second, et qu'on écrase contre une pierre la tête de l'autre faible et innocente créature. Il n'a que vingt-trois ans, et la férocité de son siècle est déjà dans son cœur. Brunehaut, fidèle à son ressentiment contre Théodebert, fait couper les cheveux à ce prince infortuné, lui ôte par cette dégradation tout espoir de remonter sur le trône, et parvient enfin en 613, suivant quelques historiens, à l'horrible succès d'obtenir d'un de ses petits-fils qu'on donne la mort à l'autre.

(613) Thierry réunit définitivement la couronne d'Austrasie à celle de Bourgogne.

Clotaire s'était emparé du duché de Dentelin, que Thierry lui avait promis comme le prix de sa neutralité. Cette occupation déplut à Thierry. Devenu plus puissant, il ne voulut plus tenir la promesse qu'il avait faite à Clotaire, et l'envoya sommer d'abandonner le duché qu'il avait occupé. Clotaire résolut de se défendre. Mais on a écrit qu'une querelle violente eût lieu entre Thierry et son impérieuse grand'mère. Il lui reprocha, a-t-on ajouté, de l'avoir entraîné, par ses insinuations perfides, à donner la mort à son frère et à ses neveux. Dans un transport de colère, il tira l'épée contre son

aïeule, et allait, par ce parricide, montrer son repentir des crimes qu'elle lui avait fait commettre, lorsque les spectateurs de cette scène terrible arrêtèrent son bras, et se jetèrent entre Brunehaut et son petit-fils. Peu de jours après cet événement, et les ennemis de Brunehaut n'ont pas manqué de le remarquer, Thierry fut attaqué à Metz d'une dyssenterie qui l'emporta en peu de jours, et Clotaire fut délivré de son redoutable adversaire.

Thierry laissa quatre enfants très-jeunes, au nom desquels Brunehaut, leur bisaïeule et leur tutrice, commença de gouverner les royaumes de Bourgogne, d'Orléans et d'Austrasie. Mais quoique Clotaire II ne fût roi que de Neustrie, il conçut l'espérance d'écarter du trône les petits-fils de son cousin Childebert, et de régner seul sur toute la France, comme Clovis son bisaïeul, et comme son aïeul Clotaire Ier. Il avait dans les deux royaumes d'Austrasie et de Bourgogne des partisans nombreux et puissants; les enfants de Thierry n'avaient pu exciter aucun vif intérêt; ils ne pouvaient, avant beaucoup d'années, être en état de commander à une nation belliqueuse; Brunehaut était détestée de la plupart des grands, même de Bourgogne et du royaume d'Orléans; et l'armée de Clotaire était redoutable.

Il se décida, en conséquence, à attaquer les états de Thierry, et commença par l'Austrasie, où Arnou et Pepin, qui exerçaient une grande influence dans ce royaume, devaient favoriser ses projets. Pepin et Arnou le firent recevoir en effet dans plusieurs villes austrasiennes; il s'avança jusqu'à Andernach sur le Rhin, entre Bonn et Coblentz, et il y entra sans résistance. Brunehaut, prévenue par la marche de Clotaire, étonnée de ses succès, effrayée de la rapidité de sa marche, chercha à l'arrêter par des négociations, le pressa par des envoyés de retirer ses troupes des états qu'il avait envahis, et

qui n'appartenaient qu'aux enfants de Thierry; alla de Metz à Worms, et envoya au-delà du Rhin, et jusques en Thuringe, Alboin et Garnier ou Warnachaire, avec Sigebert, l'aîné de ses arrière-petits-enfants, pour le faire reconnaître par les provinces austrasiennes de l'Allemagne, et le ramener ensuite à la tête d'une armée. Clotaire répondit qu'il s'en rapporterait à ce que déciderait, au sujet de ses prétentions, l'assemblée nationale des Français.

Mais, sur ces entrefaites, Brunehaut apprend que Warnachaire est gagné par Clotaire; elle écrit secrètement à Alboin que Warnachaire n'est qu'un traître entièrement dévoué aux ennemis des enfants de Thierry, et qu'il faut s'en défaire. Alboin lit les tablettes enduites de cire que Brunehaut lui fait parvenir, les brise et en jette les morceaux. Ces fragments sont trouvés par un serviteur de Warnachaire, qui les rassemble et les porte à son maître. Warnachaire, informé du péril qu'il court, résout plus que jamais de sacrifier à Clotaire les enfants de Thierry; il dissimule avec soin; il prend les précautions nécessaires pour qu'Alboin ne puisse pas exécuter les ordres de Brunehaut, et que cependant on ne soupçonne pas la conservation des tablettes et la découverte du secret de la reine. Il revient de Thuringe avec Alboin, avec Sigebert, l'aîné des fils de Thierry, et le secours que la reine avait demandé; il continue de cacher sa perfidie, et la reine ne croit pas pouvoir se dispenser de le conduire en Bourgogne, où elle veut faire reconnaître ses arrière-petits-fils par les grands du royaume.

Ces grands, les évêques, les barons, les vassaux, les leudes, ne peuvent cependant supporter le gouvernement de Brunehaut, qu'ils haïssent. Ils résolvent secrètement de reconnaître Clotaire II pour leur roi. Lors donc que l'armée du jeune Sigebert se fut avancée jusque dans les

plaines de Châlons-sur-Marne, et que Clotaire, qui avait, avec lui plusieurs seigneurs austrasiens, eut passé l'Aisne pour la combattre, les généraux de Bourgogne font sonner la retraite, et les troupes de Sigebert, auxquelles leurs chefs avaient inspiré leur mécontentement, tournent le dos, se débandent et se dispersent. Clotaire, fidèle à la convention qu'il avait faite avec les grands et les principaux leudes et vassaux de Bourgogne, ne poursuit pas vivement ces troupes qui se retirent en désordre; il se contente de les suivre lentement et de loin. Il donne le temps à l'armée bourguignonne de se dissiper tout-à-fait; et lorsqu'il est sûr de ne pas trouver le plus faible obstacle, il s'empare des principales contrées des états sur lesquels Thierry avait régné, s'approche de la Saône, prend Sigebert et deux de ses frères, sauve Mérovée, le plus jeune de ces trois princes, et dont il avait été le parrain, le fait conduire secrètement dans la Neustrie, où ce Mérovée vécut assez long-temps dans un état privé; fait mettre à mort Sigebert et son autre frère, et ne craignant rien du quatrième fils de Thierry, qui avait disparu, et dont en effet le sort resta toujours inconnu, il règne seul sur toute la monarchie française.

Le nom de roi des Français, titre que prenaient les rois de Paris, de Soissons, d'Orléans, d'Austrasie et de Bourgogne, ainsi que le prouvent les chartes de ces princes, n'est plus porté que par Clotaire, et sa puissance s'étend depuis les bords de l'Elbe jusques au-delà des Pyrénées, puisque les Gascons, qui habitaient au midi de ces hautes montagnes, étaient ses tributaires.

Il n'avait pas craint de cimenter ce grand pouvoir par le sang de deux fils de Thierry; mais il va montrer d'une manière plus éclatante encore combien on avait eu tort de suspecter la légitimité de sa naissance, et combien il est le digne fils de Chilpéric et de Frédégonde.

Brunehaut s'était sauvée dans la ville d'Orbe, entre le

mont Jura et le lac de Genève. Clotaire avait hérité de toute la haine de sa mère contre cette reine. On l'arrache de son asile, on la conduit devant Clotaire; on la fait paraître au milieu de plusieurs grands du royaume. Violant la majesté du trône, dégradant la dignité de juge suprême, profanant la justice, il accuse lui-même une reine, veuve de son oncle, fille, mère, aïeule, bisaïeule de rois. Il ne respecte ni ses cheveux blanchis par l'âge, ni la couronne qui orne encore son front; il l'outrage. Il ne se contente pas de répéter les bruits semés par les ennemis de cette princesse trahie et abandonnée; il ne lui reproche pas seulement la mort de Théodebert, celle de deux enfants de ce prince, et celle de Thierry; mais, par une audace inconcevable et une sorte de délire, il ose rappeler les crimes de Frédégonde et en charger Brunehaut : il veut faire croire que c'est la reine d'Austrasie qui a immolé Sigebert, Chilpéric et les deux Mérovée. Il fait plus : il l'accuse d'avoir fait périr les deux fils de Thierry, dont le sang découle encore de ce bras homicide qui menace sa captive.

A la suite de cette scène que l'on a peine à croire, il la livre aux bourreaux, qui la tourmentent pendant trois jours. On la fait monter sur un chameau, on la conduit au milieu du camp, on l'abandonne à toutes les insultes, et on finit par l'attacher à la queue d'un cheval indompté, qui la traîne, l'écrase, et la met en pièces. Détournons les yeux de cette horrible tragédie; et, obligés plus que jamais de conserver l'impartialité de l'histoire, n'oublions pas que saint Grégoire-le-Grand a loué cette reine infortunée; qu'elle fonda en France tant d'hôpitaux, d'établissements consacrés au rachat des captifs, d'édifices utiles, de grands monuments, que l'historien Aimoin s'étonnait qu'une seule reine eût pu faire tant et de si grandes choses; que plusieurs contrées présentent encore de magnifiques restes de ces routes

qu'elle fit construire ou rétablir, et dont les ruines imposantes s'appellent *Chaussées de Brunehaut*; et rappelons surtout que ceux de ses contemporains qui ont voulu flétrir sa mémoire étaient dévoués à ses barbares vainqueurs, que la terreur inspirée par un tyran féroce retenait ceux qui auraient désiré de la justifier, et que plusieurs siècles devaient s'écouler encore avant que la puissance irrésistible de l'imprimerie assurât des vengeurs à l'innocence persécutée.

(613) A peine Clotaire II fut-il roi de toute la France, qu'il voulut témoigner sa reconnaissance à ce Warnachaire qui avait trahi pour lui Thierry et Brunehaut; il le déclara maire perpétuel du palais de Bourgogne. Il ne vit point quel coup il portait à l'autorité royale. Combien peu il restait à faire aux maires du palais pour usurper tout le pouvoir des rois, et les renverser ensuite du trône!

Clotaire nomma Radon maire du palais d'Austrasie, et Gondeland maire du palais de Neustrie.

En 622, il confia à son fils aîné Dagobert le gouvernement du royaume d'Austrasie, et par conséquent de toutes les contrées transrhénanes soumises à son sceptre. Il sépara cependant de ce royaume la forêt des Ardennes, les montagnes des Vosges, l'Auvergne, le Poitou et la Touraine; et comme Dagobert était fort jeune, il lui donna pour ministres Pepin, maire du palais, et saint Arnould, évêque de Metz.

Ce saint Arnould, fils d'un grand seigneur d'Austrasie, s'était distingué par sa valeur à la tête des armées, et par son habileté dans l'administration des domaines royaux de plusieurs provinces. Il était marié et avait deux enfants, lorsque le clergé et le peuple de Metz le demandèrent pour évêque à Clotaire II. Sa femme prit le voile de religieuse dans la ville de Trèves. Nous devons faire observer que son second fils, Ansigise, fut père de Pepin d'Héristal, bisaïeul de Charlemagne.

Nous venons, en rapportant cette espèce d'association de Dagobert au trône, de commencer le récit d'événements qui appartiennent à la quatrième époque; mais nous croyons devoir continuer cette sorte de courte anticipation, pour ne pas morceler un ensemble de faits que leur nature ne permet pas de diviser.

En 625, Clotaire marie son fils Dagobert avec une sœur de Sichilde, sa troisième femme. La cérémonie eut lieu à Clichy, ou à Reuilly, près Paris, et le roi voulut qu'on y déployât une grande pompe. Mais très-peu de jours après son mariage, Dagobert demanda à son père les places et les provinces que Clotaire avait démembrées du royaume d'Austrasie: le roi, offensé des prétentions du jeune prince, s'empressa de les rejeter. Dagobert supporta avec impatience le refus de Clotaire. Un différent très-grave allait s'élever entre les deux rois, lorsque les plus sages des leudes et vassaux tâchèrent de l'arranger. Ils obtinrent de Clotaire et de Dagobert que les deux rois nommassent pour arbitres de leur différent douze des principaux seigneurs, parmi lesquels on compta le saint évêque Arnould, et d'après l'avis desquels Clotaire accordant à son fils les Ardennes et les Vosges, Dagobert cessa de gouverner des contrées de la Neustrie qui avaient été comprises dans le royaume d'Austrasie.

Vers le même temps, Clotaire tint une assemblée particulière qu'il ne faut pas confondre avec les véritables assemblées nationales des Français, dont nous avons parlé, et à laquelle il convoqua trente-trois évêques, trente-quatre ducs et soixante-douze comtes. Si l'on en excepte les évêques, elle ne fut composée que des délégués royaux dépendants de la volonté du monarque, puisque les comtes et les ducs, c'est-à-dire les gouverneurs des districts et des provinces, n'avaient pas encore usurpé l'hérédité, et venaient à peine d'obtenir d'être inamovibles. Cette réunion formait un conseil respectable du roi;

mais non pas une assemblée représentative de la nation; aussi n'accorda-t-elle son assentiment à aucune loi nouvelle; elle donna seulement l'autorité de la doctrine des évêques et de l'expérience de quelques laïques au recueil que Clotaire y fit faire de lois allemandes déjà existantes, qui y furent écrites et rassemblées dans un code particulier.

Le trait suivant, en contribuant à jeter quelque jour sur les mœurs du septième siècle, donne une idée de la nature du pouvoir que Clotaire avait abandonné à son fils.

Un des courtisans de Dagobert, nommé Crodoalde, avait encouru l'indignation du roi; son conseil, et particulièrement l'évêque Arnould et le maire du palais Pepin, furent d'avis qu'il méritait la mort : il s'enfuit vers Clotaire, qui demanda sa grâce à Dagobert; et le roi d'Austrasie l'accorda, à condition qu'il réparerait le mal qu'il avait fait. Crodoalde revint à la cour du prince, qui lui fit couper la tête par un de ses gardes, au moment où, sans méfiance, il sortait de la chambre du roi.

Rapportons encore un de ces traits qui peignent ce siècle barbare.

Warnachaire, maire du palais de Bourgogne, était mort. Godin, son fils, épousa sa belle-mère, la veuve de Warnachaire, nommée Bertanne, malgré les lois canoniques de l'église qui le lui défendaient, et qui avaient alors la même force que les lois civiles. Clotaire, irrité de ce mariage, ordonna au duc Arnebert, beau-frère de Godin, de le tuer. Godin se sauva dans le royaume d'Austrasie, et chercha un asile dans l'église de Saint-Èvre, près de Toul. Dagobert demanda plusieurs fois la grâce de Godin; Clotaire ne voulut l'accorder qu'à condition que le fils de Warnachaire se séparerait de sa femme. Godin répudia sa belle-mère, et revint en Bourgogne. Mais Bertanne, indignée contre celui qui

venait de la renvoyer, et n'écoutant plus que la vengeance, alla dire à Clotaire que Godin avait résolu de le tuer. Clotaire ordonna qu'on le conduisît à Saint-Denys, près de Paris, et à Saint-Médard de Soissons : on le fit jurer sur les reliques de ces évêques qu'il serait toujours fidèle au roi; et cependant, dès qu'on put le séparer d'une partie de ceux qui lui étaient dévoués, les officiers du roi l'attirèrent dans une maison de campagne, auprès de Chartres, et le tuèrent avec ceux qui l'avaient accompagné.

Un an après le mariage de Dagobert, Bertoald, chef et, suivant plusieurs auteurs, duc héréditaire des Saxons, crut les circonstances favorables pour se soustraire à l'obligation de payer un tribut annuel au royaume d'Austrasie. Il envoya au roi Clotaire des ambassadeurs qui lui déclarèrent la guerre et lui dirent avec insolence, de la part de leur duc, que Bertoald ne croyait pas que le roi des Français osât s'avancer contre lui. Clotaire ne peut supporter qu'on le brave avec tant de fierté : peu accoutumé à réprimer sa colère, il ordonne qu'on mette à mort les envoyés; et voici ce que dom Calmet rapporte à ce sujet, d'après les annales de l'ordre de Saint-Benoît. Saint Faron, évêque de Meaux, et quelques autres conseillers de Clotaire, tâchent de calmer son courroux, et l'engagent à renvoyer au moins jusques au lendemain l'exécution d'un ordre qu'ils lui représentent comme très-contraire au droit des nations. Pendant la nuit, saint Faron va trouver les envoyés, leur apprend le danger qui les menace, leur parle de la religion chrétienne, les exhorte, les touche, les instruit et les baptise. Clotaire appelle le lendemain ses conseillers auprès de lui. Saint Faron lui annonce le grand changement qui, de Saxons et d'ennemis, a rendu les ambassadeurs des chrétiens et des frères; le roi s'apaise et les renvoie comblés de présents.

Il rassemble cependant son armée, et Dagobert qui se trouve à la tête d'une troupe assez considérable, passe le Rhin sans attendre son père, et marche à l'ennemi : il l'attaque, mais il ne put résister à leur grand nombre. Un coup de sabre fracasse son casque au milieu de la mêlée, et abat une partie de ses cheveux. Forcé de se retirer derrière le Weser, il envoie son écuyer à son père pour presser son arrivée. L'écuyer rencontre Clotaire auprès des Ardennes, lui expose à quelle extrémité Dagobert est réduit, lui montre les cheveux du jeune prince coupés par le fer ennemi. Le roi décampe sans attendre le jour et s'avance à grandes journées. Il trouve les Austrasiens et les Saxons postés sur le bord du Weser, et séparés uniquement par le fleuve. A son approche les soldats de Dagobert poussent des cris de joie, qui retentissent jusques dans les rangs des Saxons. Bertoald ne veut pas croire à l'arrivée de Clotaire, dont on avait annoncé la mort; il s'avance jusqu'au bord du fleuve; Clotaire se montre sur l'autre rive, ôte son casque; Bertoald le reconnaît et l'insulte : Clotaire furieux s'élance à cheval dans le Weser, le passe suivi de son fils, des plus braves de ses officiers, et bientôt des deux armées françaises, poursuit le duc saxon, l'atteint, le renverse, lui coupe la tête, l'élève au haut d'une pique, continue le combat, remporte une victoire complète, mais ternit sa gloire, et laisse un horrible exemple, en ordonnant qu'on massacre tous les Saxons dont la taille serait moins courte que son épée.

Quelques mois après il mourut (628). Il fut enterré dans l'église de Saint-Germain-des-Prés, auprès de Bertrude, une de ses femmes, de Chilpéric son père, et de sa mère Frédégonde; et tel était encore le degré de férocité empreint dans le caractère des Français malgré le temps qui s'était écoulé depuis qu'ils avaient abandonné les forêts de la Germanie, que le nom de grand

fut profané, et qu'on le donna à celui qui avait immolé les enfants de Thierry, Brunehaut, et tant de milliers de victimes saxonnes. Il avait fondé un grand nombre de monastères, ou d'autres établissements ecclésiastiques. On croyait à cette époque que les plus grands crimes pouvaient être rachetés par de pieuses libéralités.

Combien cette malheureuse race de Clovis a fourni d'exemples terribles de tous les effets funestes que peut produire le défaut presque total de lumières et de civilisation! Dix-huit princes avaient régné sur les Français depuis Clovis; et malgré le grand pouvoir dont jouissaient encore, dans plusieurs circonstances, les assemblées de la nation, malgré les sentiments généreux que peut inspirer le courage, malgré les craintes religieuses que donnait le christianisme, malgré les efforts d'un grand nombre d'évêques vertueux, presque tous ces rois, leurs enfants, ou leurs femmes, avaient péri par le fer ou le poison, et des mains royales avaient porté les coups, ou préparé le fatal breuvage.

Pendant que ces scènes tragiques se succèdent en France, on aime à voir dans la Grande-Bretagne les anciens habitants de ce royaume envahi par les Saxons, défendre avec des succès divers, mais toujours avec un noble courage et une admirable constance, leur indépendance, et les asiles qu'ils avaient trouvés dans le pays de Galles. Leurs efforts furent contrariés par les résultats funestes de la haine inspirée par leur roi Carétius; mais Caddwan qu'ils élurent après un interrègne ou un gouvernement républicain de plus de vingt années, leur procura une paix glorieuse, et qui dura vingt-deux ans.

Dès 562, Éthelbert était monté sur le trône de Kent, l'un des sept qu'avaient fondés ces Saxons, contre lesquels les Bretons disputaient avec gloire le reste de leur ancien territoire. Les divisions qui survinrent parmi

ces mêmes Saxons, et la jalousie de leurs sept rois les uns contre les autres, ne contribuèrent pas peu au salut des Bretons du pays de Galles.

Éthelbert vainquit et rendit tributaires presque tous les autres rois de sa nation; mais craignant de ne pouvoir pas défendre seul sa nouvelle puissance, il rechercha l'appui du roi de Paris, Charibert Ier, qui lui accorda, ainsi que nous l'avons vu, sa fille Berthe en mariage (597). Éthelbert avait conservé l'ancienne religion des Germains; mais il promit à Charibert que Berthe aurait le libre exercice de la religion chrétienne.

Elle mena en effet avec elle un prélat nommé Luidhard, vénéré pour ses vertus, et qui célébra les offices de la religion de Berthe dans une église bâtie par les Romains, auprès de Cantorbéry, et dédiée à saint Martin.

Et quelle devait être encore la barbarie de ces Saxons que gouvernait Éthelbert, puisque les anciennes chroniques ont vanté, non seulement la beauté, les vertus et la piété de Berthe, mais encore la civilité et la politesse française, dont elle était un modèle!

Un an avant le mariage d'Éthelbert, le pape saint Grégoire avait envoyé dans la Grande-Bretagne Augustin, prieur d'un monastère de l'ordre de Saint-Benoît. Ce religieux, à qui Brunehant avait associé plusieurs prêtres français, alla auprès d'Éthelbert, et ses exhortations achevèrent sans peine l'ouvrage de la beauté et de l'éloquence de Berthe. Le roi de Kent reçut le baptême avec plusieurs de ses sujets. Il donna à Augustin, pour sa résidence, la ville de Cantorbéry, dont ce moine fut le premier archevêque, et où il transporta la primatie de l'église anglicane, que les chrétiens bretons avaient établie à Londres.

Ne trouvant pas dans ces anciens Bretons la même docilité que dans les Saxons qu'il venait d'admettre dans

l'église, il ne voulut pas être ordonné par leurs évêques, et repassa en France, pour se faire sacrer par l'archevêque d'Arles, que le pape avait autorisé à ce sujet. Revenu en Angleterre, il convoqua un synode national, auquel assistèrent plusieurs évêques bretons; mais on a prétendu qu'irrité du refus que firent ces évêques et leurs fidèles, de renoncer à leur ancienne liturgie pour adopter celle de Rome, à l'exemple des églises saxonnes nouvellement établies, il les menaça de l'inimitié des chrétiens plus dociles, leur déclara de leur part une sorte de guerre, employa contre eux l'autorité et les armes des rois saxons, et, ce qu'on lit avec effroi dans plusieurs historiens anglais, et qu'on voudrait ne rapporter qu'à une prévention injuste, c'est que, par une suite de ces persécutions rendues atroces par le caractère demi-sauvage des Saxons, douze cents moines bretons furent massacrés.

Éthelbert, qu'Augustin avait baptisé, fit élever plusieurs églises, ainsi que d'autres rois saxons ses tributaires, et qui avaient comme lui embrassé la religion chrétienne; et pour donner plus de solidité aux donations qu'il fit en faveur de ces églises, il désira de les voir confirmer par une assemblée nationale qu'il convoqua, et que l'on peut regarder comme l'un des premiers parlements d'Angleterre. On traita dans cette assemblée, non seulement des chartes que le roi Éthelbert avait accordées à différentes églises, mais de plusieurs objets relatifs au gouvernement. On y fit des lois pour réprimer les perturbateurs du repos public, et pour maintenir la tranquillité des familles; et le savant historien anglais Bède, né dans le septième siècle, ajoute qu'Éthelbert fit faire un recueil de toutes celles qui étaient en vigueur.

L'Écosse ne présente aucun événement remarquable pendant notre troisième époque.

(586) En Irlande, on voit des Norwégiens ou des Danois arriver en assez grand nombre pour la conquérir. Leur chef meurt; son frère Turghésius règne en tyran sous le nom de roi d'Hibernie; il traite en esclaves les seigneurs Irlandais, dont plusieurs portaient le titre de rois. Il enlève la fille de l'un d'eux, nommé Meath. Le père, indigné et dissimulant sa fureur, lui envoie douze jeunes gens déguisés en femmes. Turghésius, trompé par leur beauté, ordonne qu'on les introduise dans sa chambre; ils tirent les poignards cachés sous leurs robes, et le massacrent. On publie la mort du barbare étranger. Les seigneurs irlandais se réunissent à Meath; on tombe sur les Danois, qui n'ont plus de chef et ne peuvent pas concerter leur défense; on les taille en pièces, ou on les contraint de repasser la mer, et l'Irlande recouvre son indépendance : mais que les mœurs y étaient encore sauvages et féroces!

Il n'en était pas de même de la péninsule espagnole : des climats bien différents, les grandes chaleurs de leurs vallées et de leurs vastes plaines, la température froide des sommets de leurs longues chaînes de montagnes très-élevées, la différente direction des bassins, les contrastes subits et fréquents de l'ardeur du soleil avec la fraîcheur des vents descendus de ces hautes montagnes, l'extrême fertilité de plusieurs provinces, la nature de leurs productions, l'antique richesse que plusieurs pays de cette belle péninsule avaient due à l'abondance de leurs mines, les anciens rapports de l'Espagne avec les Phéniciens et les Carthaginois, les monuments que les Romains y avaient élevés, les nombreuses communications qu'elle avait encore avec le nord de l'Afrique, la Grèce, les bords de la Mer Noire, Constantinople et l'Italie, tout y avait introduit ou maintenu des mœurs bien différentes, et bien moins éloignées de la civilisation qui avait régné en Europe.

Athanagilde avait cessé de vivre en 567; le trône des Visigoths était vacant depuis plusieurs mois; il semblait qu'on regardait comme une profanation d'élever quelqu'un à la place qu'Athanagilde avait remplie. Cependant les troupes de l'empereur d'Orient faisaient des descentes fréquentes sur les côtes des Visigoths, et les grands profitaient de l'interrègne pour accabler leurs inférieurs de vexations. Le peuple murmurait; on craignit une insurrection : on résolut d'élire un nouveau roi.

L'assemblée qui se réunit à ce sujet choisit Liuva, ou Linva, ou Liuba, duc ou gouverneur de la partie des Gaules méridionales qui relevait alors du royaume des Visigoths. Sa valeur, sa prudence, son désintéressement, son amour pour sa patrie, son zèle pour le bien public, réunirent sans peine les suffrages de l'assemblée. Il fut proclamé à Narbonne en 567. Mais croyant sa présence nécessaire dans la Gaule narbonnaise ou visigothe, et ne voulant pas gouverner de trop loin les provinces espagnoles menacées d'ennemis puissants, il demanda qu'on lui associât son frère, Léovigilde ou Leuvigilde, dont on connaissait le courage et l'habileté. Il lui laissa le gouvernement des contrées visigothes de la péninsule, et il continua de résider dans la Gaule narbonnaise, dont ses vertus firent le bonheur jusques à sa mort, arrivée en 572.

Léovigilde avait épousé Théodosie, fille d'un gouverneur de Carthagène, et peut-être petite-fille de Theudis, roi des Visigoths, mort en 548. Il en avait eu deux fils, Hermenigilde et Recarède. Elle était morte lorsqu'il monta sur le trône; il épousa Gosvinde, veuve d'Athanagilde, et ce mariage ne contribua pas peu à dissiper les factions et à ramener le calme dans le royaume.

Tranquille sur l'intérieur de ses états, il résolut d'enlever à l'empire d'Orient Médina Sidonia, voisine de Cadix.

Cette place se défendit avec vigueur. Introduit dans ses murs par un traître, il montra ce caractère de férocité barbare que le sixième siècle ne vit que trop souvent uni aux talents de grand général; il fit massacrer la garnison et les habitants. Il attaqua ensuite Cordoue, dont il s'empara malgré la valeureuse résistance qui lui fut opposée. La terreur de son nom ou la force des armes firent tomber en son pouvoir les autres places du bassin du Guadalquivir, et l'Andalousie fut sa conquête.

Son frère Linva étant mort, il parvint à obtenir qu'on lui associât et qu'on déclarât ses successeurs ses deux enfants, Hermenigilde et Recarède.

Bientôt après il partit pour de nouvelles victoires. Il s'empara de la Biscaye, dont les peuples belliqueux furent obligés de reconnaître son empire (572). Mir ou Mirus, fils de Théodomir, régnait alors sur les Suèves, et comptait parmi ses états la Galice et les Asturies, dont les montagnes, si propres à servir d'asile, avaient été le refuge de Suèves et de Vandales. Lors de l'invasion des Visigoths, il avait secouru ses voisins, les habitants de la Biscaye. Léovigilde allait l'en faire repentir, lorsque les soumissions de Mir l'apaisèrent. Il tourna ses armes victorieuses vers une autre extrémité de l'Espagne, il marcha contre la Murcie. Les Murciens ne purent résister à ses armes, et il rentra victorieux dans ses anciens états, auxquels il venait d'ajouter de si importantes provinces.

Peu de temps après ces conquêtes, il demanda et obtint pour son fils Hermenigilde la princesse Ingonde, fille de Brunehaut et de Sigebert, roi d'Austrasie, et par conséquent petite-fille de Gosvinde, cette veuve d'Athanagilde, qu'il avait épousée depuis son avénement au trône. Cette union fut très-agréable aux Visigoths d'Espagne, auxquels était toujours chère la mémoire d'Athanagilde, grand-père maternel de la jeune princesse française.

Mais bientôt des scènes horribles vont ensanglanter la

péninsule espagnole. A la barbarie d'un siècle d'ignorance se joint une cruelle intolérance: le fanatisme religieux va secouer ses torches, irriter le caractère déjà trop féroce de Léovigilde, et armer sa main d'un fer parricide.

Ingonde avait été élevée dans la foi de Nicée à la cour de Sigebert son père. Le roi des Visigoths et ses enfants étaient ariens. Ingonde, jeune, belle, chérie de son époux, n'eut pas de peine à lui faire partager ses sentiments, ses principes, et sa foi religieuse. Hermenigilde embrassa le catholicisme. Léovigilde, ardent défenseur des opinions des ariens, s'indigne du changement de son fils; et, toujours violent dans ses résolutions, veut le contraindre par la force des armes à renoncer aux dogmes de Nicée, et lui déclare la guerre. Comment le jeune prince pourrait-il résister à son père irrité? Il suit le conseil de son frère Recarède; il vient se jeter aux pieds de Léovigilde; il implore sa clémence. Le roi n'est pour lui qu'un vainqueur barbare et un père dénaturé. On dépouille le malheureux prince de ses ornements royaux, on le sépare de celle qui lui est si chère, on le conduit prisonnier à Tolède.

Hermenigilde reste, malgré ses fers, inébranlable dans la foi d'Ingonde. Le roi accuse les catholiques de ce qu'il appelle l'obstination de son fils, fait tomber sur eux le poids de sa colère, et donne dans tous ses états le signal de la persécution.

Pendant qu'il répand ainsi le sang de ses sujets, les Vascons ou Gascons, qui habitaient dans la Navarre, dans les territoires de Guipuscoa et de Sacca, et dans quelques autres contrées voisines, prennent les armes pour recouvrer leur ancienne indépendance. Léovigilde tombe sur eux, les bat, les réduit, et, pour éterniser la mémoire de leur défaite, il bâtit, dans l'Alva, une ville à laquelle il donne le nom de *Victoire*.

Mais leur courage généreux ne peut plier sous le joug de leur cruel vainqueur; ils abandonnent en très-grand nombre leur malheureuse patrie, franchissent les Pyrénées, et vont s'emparer de cette partie de l'Aquitaine à laquelle on a donné le nom de *Vasconia, Vascogne*, ou *Gascogne*.

Hermenigilde cependant parvient à tromper la vigilance de ses gardes; il s'échappe, rassemble quelques amis et plusieurs mécontents, prend les armes, implore le secours de Mir ou Mirus, roi des Suèves, et croit pouvoir se dérober ainsi au courroux de son père.

La péninsule tremblait au nom de Léovigilde. Non seulement Mirus n'ose point envoyer à Hermenigilde le secours qu'il lui avait promis, mais la crainte du terrible ressentiment du roi des Visigoths le force à réunir une partie de ses troupes à celles de Léovigilde, qui vont combattre le jeune prince.

Hermenigilde s'était retiré dans l'Andalousie, une des provinces nouvellement conquises, et moins façonnée au joug du roi que les anciens états de son père. Il s'y était renfermé dans Séville. Léovigilde se hâte d'investir la place. Les habitants se défendent avec une constance héroïque contre celui dont la victoire devait être si redoutable. Le siége est long; la famine commence à régner dans la ville; on en fait sortir tous ceux que leur âge ou leur sexe rendent inutiles à la défense. Léovigilde les fait massacrer impitoyablement. La ville, réduite à la dernière extrémité, est près de se rendre ou d'être emportée de vive force. Hermenigilde en sort secrètement, et va se réfugier dans Cordoue, dans cette même Andalousie, où il espère trouver plus de défenseurs. Cordoue, en effet, veut résister et sauver Hermenigilde; mais le roi s'en empare, fait charger son fils de chaînes, et l'envoie prisonnier d'abord à Séville, et ensuite à Tarragone.

Pendant le siége de Séville, les plaintes d'Hermenigilde étaient parvenues jusques à l'empereur de Constantinople. Le lieutenant de l'empereur qui commandait dans les contrées espagnoles encore soumises à l'empire d'Orient, reçoit l'ordre d'attaquer Léovigilde. Mais les efforts des Impériaux n'ont aucun succès durable contre le roi. Il fait ramener son fils à Séville, lui envoie un évêque arien pour tâcher de l'engager à renoncer au symbole de Nicée; et son fils refusant de changer de foi, on lui donne la mort.

Il semble que Léovigilde veut faire oublier le meurtre de son fils par une nouvelle conquête; il attaque les Suèves. Ils étaient gouvernés par Andéca, qui venait de chasser du trône Éboric, fils de Mirus. Léovigilde remporte sur Andéca une victoire éclatante à Braga, en 585 ou 586, met fin au royaume des Suèves, et réunit leurs provinces à celles des Visigoths.

Cependant les églises fidèles au concile de Nicée regardent Hermenigilde comme un martyr de leur foi : on l'inscrit au rang des saints, et les Français veulent venger le meurtre du gendre d'un de leurs rois. Ils se jettent sur la Gaule visigothe : Recarède qui y commande se défend avec valeur; il parvient à les repousser; et Léovigilde, satisfait de son fils, s'empresse de le marier.

Bientôt après il mourut. Il avait fait réunir et examiner avec soin les différentes lois promulguées dans son pays : les unes avaient été abolies, d'autres modifiées; on en avait ajouté de nouvelles. La législation était améliorée; il avait maintenu la tranquillité dans ses états; son royaume s'était accru de plusieurs grandes provinces; ses victoires avaient retenti jusques au fond de l'Europe; aucun ennemi n'avait résisté à ses armes : mais son caractère était barbare. On a écrit cependant que, lorsqu'il fut près du terme de sa vie, l'image de la mort qui allait l'atteindre affaiblit cette férocité, qu'il eut horreur de

ses cruautés, qu'il détesta ses crimes, et qu'il abjura l'arianisme, qui les lui avait inspirés.

Recarède, désigné et reconnu depuis long-temps comme successeur de son père, monta sur le trône des Visigoths. Que de révoltes et de conspirations vont signaler son règne! Quels torrents de sang vont faire couler l'intérêt, l'ambition, l'hypocrisie, le fanatisme! Combien de fois, au milieu des ténèbres de l'ignorance, des mains sacriléges profaneront les étendards sacrés de la religion! De quelle sagesse, de quelle fermeté, de quel courage, de quelle bonté prudente aura besoin le nouveau roi!

A peine Recarède, aussi modéré que juste, avait-il terminé un traité de paix avec Childebert, roi d'Austrasie, et frère de sa belle-sœur Ingonde, qu'un ancien capitaine des gardes de Léovigilde conspire contre lui. Il se nommait Sisbert : c'était lui qui avait exécuté l'ordre inhumain de Léovigilde, et donné la mort à Herménigilde, dans la prison de ce malheureux prince. La conjuration allait éclater, lorsqu'elle fut découverte et punie.

Presque dans le même temps, Gontran, roi d'Orléans et de Bourgogne, attaque les provinces de la Gaule méridionale occupées encore par les Visigoths. Les troupes de Gontran, commandées par les généraux Didier et Austrovalde, ont de grands succès; mais Didier est battu près de Carcassonne, et Austrovalde éprouve une défaite complète.

Ici commence un nouvel ordre de choses, et toutes les fureurs d'une ambition sacrilége et d'un zèle impie vont se développer.

Recarède, vainqueur des Bourguignons, croit pouvoir proposer à sa nation un grand changement dans sa croyance religieuse. Attaché depuis long-temps, mais en secret, aux dogmes de Nicée, il se flatte d'être arrivé au moment le plus favorable pour faire connaître aux

Visigoths les principes de sa foi, et les engager à les adopter avec lui. Cédant, malgré ses grandes qualités, à l'esprit de son siècle, il va au-delà des devoirs que la royauté lui impose : ses vertus mêmes l'égarent. Il convoque les grands et les évêques de son royaume, et leur propose de renoncer à l'arianisme. Les grands et les évêques s'indignent intérieurement de la proposition imprévue de Recarède; mais chacun d'eux ignore le secret de ses collègues; le caractère, la puissance, la renommée du roi, leur en imposent; ils dissimulent, applaudissent au discours de Recarède, et paraissent favorables au changement qu'on leur demande.

A peine cependant l'assemblée est-elle dissoute, qu'Antalacus, l'un des plus fanatiques des évêques, se ligue avec deux comtes ariens, Granista et Vildigerne, souffle partout avec eux le feu de la discorde, arme les ariens, fond sur les catholiques, en fait massacrer un grand nombre, et immole surtout les prêtres attachés au concile de Nicée qui tombent entre ses mains. Les troupes du roi accourent, dispersent les rebelles, apaisent les désordres. Antalacus meurt de désespoir de ne pouvoir pas assouvir sa rage. Mais Sunna, ancien métropolitain de Mérida, capitale de la Lusitanie, trame un nouveau complot dans lequel il engage les comtes Seggon et Witeric. Sunna devait demander une entrevue à Mausone, son successeur, et à Claude, gouverneur de la province; pendant la conférence, Witeric poignarderait le gouverneur et Mausone; et Seggon, à la tête d'un grand nombre d'ariens, ferait main basse sur les catholiques et s'emparerait de la ville. La conférence a lieu, Witeric se place entre l'archevêque et le gouverneur qui doivent tomber sous ses coups; mais, au moment de les frapper, un trouble secret le saisit, son crime l'effraie, sa main se glace pour ainsi dire, il ne peut saisir le poignard, et le fanatisme voit échapper sa proie.

Une conjuration bien plus redoutable succède à celle de Sunna : elle est dirigée par l'évêque Ubila. A sa tête est la reine Gosvinde, la veuve d'Athanagilde, la veuve de Léovigilde, la belle-mère de Recarède; et comme la vie du roi paraît le plus grand obstacle au triomphe de l'arianisme, sa mort est jurée par les conspirateurs. Quelques conjurés cependant sont peu discrets, leurs secrets transpirent, on arrête les auteurs du complot : Ubila est banni du royaume, la reine Gosvinde va être jugée; mais elle prévient l'arrêt qui la menace, et se donne la mort.

Recarède, fatigué de tant de soulèvements et d'horreurs, a recours à un moyen bien faible pour arrêter les effets de l'arianisme et prévenir de nouveaux crimes : il fait rassembler tous les livres favorables aux opinions des ariens, et ordonne qu'on les brûle.

Il négocie en vain avec Gontran pour le maintien de la paix. Le roi de Bourgogne envoie une armée nombreuse dans les contrées de la Gaule méridionale sujettes aux Visigoths. Recarède met à la tête des troupes qu'il oppose à l'armée française ce Claude, gouverneur de la Lusitanie, que des conjurés devaient immoler dans Mérida. Claude remporte une éclatante victoire sur l'armée des Bourguignons.

Recarède croit de nouveau pouvoir profiter de l'influence que donnent d'importants succès pour achever d'exécuter le grand projet dont il ne cesse de s'occuper : il convoque un concile à Tolède. Mais cinq métropolitains et plus de soixante évêques reconnaissent en vain le symbole de Nicée et le déclarent celui de la nation, les actes de ce concile sont repoussés par un grand nombre de Visigoths fidèles à l'arianisme. Argimond, l'un des principaux officiers de la maison du roi, se met à la tête des mécontents, il trame une affreuse conspiration contre le roi et sa famille. Heureusement pour Recarède, le

nombre des conjurés est si grand que le secret ne peut être gardé. Argimond et ses principaux adhérents sont punis du dernier supplice. Combien moins de crimes auraient ensanglanté la péninsule si les rigueurs et les persécutions des catholiques, trop peu réprimées par Recarède, n'avaient pas donné une nouvelle force aux passions des ariens et trop provoqué leur ressentiment!

Recarède, devenu veuf, avait épousé une sœur de la femme de son frère infortuné, Clodosinde, fille de Brunehaut et de Sigebert, roi d'Austrasie, et, par conséquent, petite-fille d'Athanagilde, ce prince si chéri des Visigoths.

Une nouvelle guerre le menace; mais ce ne sont plus de sanglantes discordes excitées par le fanatisme. Les Impériaux réclament plusieurs contrées d'Espagne. Recarède veut observer avec exactitude les traités de ses prédécesseurs; il veut suivre particulièrement celui qu'Athanagilde avait fait avec l'empereur Justinien. Mais ce qui est remarquable, et montre jusqu'où allaient les funestes conséquences de l'ignorance du sixième siècle, c'est que Recarède est obligé d'avoir recours au pape saint Grégoire pour connaître ce traité, conservé dans les archives de Rome, dont le pontife était apparemment intervenu dans cette convention.

Malgré les dispositions de ce traité, les Impériaux font plusieurs incursions dans les états de Recarède, qui se contente de les repousser et de les maintenir dans leurs limites.

Il voit aussi la paix qu'il avait tant désirée troublée par une invasion soudaine des Gascons, qui, franchissant les Pyrénées, voulaient s'emparer des contrées qu'ils avaient occupées dans la péninsule. Son armée les oblige à repasser les monts, et à retourner dans l'Aquitaine.

Débarrassé des soucis de la guerre, il se livre avec constance au travail, pour tâcher de corriger les lois de

son pays, qui, par leur sévérité, entretenaient la férocité de la nation; et c'est au milieu de ces soins, si dignes d'un roi, que ce prince, si aimé de tant de Visigoths, si détesté de tant d'autres, et qui dans un siècle moins fanatique et plus éclairé aurait été chéri de tous, trouve la fin d'une vie souvent glorieuse, et trop souvent infortunée.

Liuba ou Liuva II, son fils, lui succéda en 601.

On a écrit qu'il n'était que fils naturel de Recarède, mais que les grands du royaume, pleins d'affection et de respect pour ses vertus, l'élevèrent sur le trône, au lieu d'y porter les enfants légitimes de Recarède, qui d'ailleurs étaient encore très-jeunes. La sagesse, la bonté et le courage de Liuba II le rendaient digne en effet de succéder à son père; et tout annonçait qu'il marcherait sur les traces de Recarède, lorsque ce Witeric qui avait conspiré contre son père, qui avait dû immoler le gouverneur de la Lusitanie et l'archevêque de Mérida, et à qui Recarède avait pardonné, conçut un nouveau crime, et résolut d'ôter le trône et la vie à son souverain, et au fils de son bienfaiteur. Il ne persuada que trop facilement au jeune et confiant Liuba de déclarer la guerre aux Impériaux, et de lui confier la conduite de cette expédition; et à peine est-il à la tête de l'armée, qu'il la séduit, corrompt ses principaux officiers, flatte leur ambition, conspire avec eux, se met à leur tête, marche contre le roi, se saisit de sa personne, n'a pas horreur de lui couper la main droite, le fait périr dans les supplices, et usurpe un trône où le maintient la terreur qu'il inspire.

Cependant ses forfaits se multiplient; ils deviennent intolérables. Une conjuration l'avait fait roi, une conjuration le précipite du trône qu'il avait ensanglanté. Les conjurés le massacrent.

(610) Les suffrages des Visigoths se réunirent sur Gondemar ou Gundemar. Après avoir rétabli la bonne intel-

ligence entre les Français et lui, il porta ses armes contre les Gascons, qui avaient recommencé leurs attaques, et les força à se retirer de nouveau dans l'Aquitaine. Attaqué par les Impériaux, il pénétra dans leur camp retranché, en tua plusieurs, et contraignit les autres à fuir dans le plus grand désordre.

(612) Vainqueur de ses ennemis, il convoqua pour la seconde fois un concile, dont il approuva et signa les règlements. Tout promettait le règne le plus heureux, lorsqu'en 612, deux ans ou à peu près après son avénement, une maladie enleva ce roi à l'Espagne.

Sisebut ou Sisbut lui succéda; il régna jusques en 621. Ses vertus et ses talents inspirèrent aux Visigoths une grande vénération, et ce qui est bien plus encore, une affection très-vive. Ces qualités éminentes ont porté la postérité à voir d'un œil moins sévère les ordonnances tyranniques par lesquelles, entraîné par un faux zèle trop commun dans le siècle où il vivait, il commanda, sous peine de mort, aux juifs de recevoir le baptême.

Les Impériaux possédaient encore sur les côtes de la Méditerranée, Malaga, Abdère, Urci, et toutes les autres places voisines de la mer, jusques à Gibraltar, au-delà duquel ils occupaient le pays des Algarves. Sisebut voulut les en chasser; il se mit à la tête d'une armée considérable, gagna deux batailles contre le patrice Césaire, lieutenant ou vice-roi de l'empereur Héraclius, et ajouta une grande gloire à celle de ses deux victoires, par la manière dont il traita les prisonniers. Césaire, désespérant de le vaincre, lui demanda la paix, lui adressa un envoyé, lui fit présenter un arc magnifique. Sisebut accepta les conditions du traité, qu'Héraclius ratifia, et d'après une lettre de ce patrice Césaire, conservée dans la bibliothéque de l'église de Tolède, d'après l'historien don Jean de Ferréros, il paraît qu'une de ces conditions (616) fut que l'empire d'Orient abandonnerait aux

Visigoths tout le pays dont il était en possession sur les côtes de la Méditerranée, et qu'il ne conserverait que la province des Algarves.

Mais voici une expédition et une conquête non moins mémorables.

Sisebut arma une flotte qui porta le ravage sur les côtes de la Mauritanie, d'où sortaient un grand nombre de pirates pour aller infester les rivages espagnols. Il fit faire une descente dans la Mauritanie Tingitane, où ses troupes s'emparèrent de Tanger et de Ceuta, et où il s'établit une province visigothe, gouvernée par un comte. C'était pour la première fois que les Visigoths, à l'exemple des Vandales qu'ils avaient suivis et vaincus dans la péninsule espagnole, portèrent leurs étendards au-delà des colonnes d'Hercule, et sur les rives septentrionales de l'Afrique.

Lorsqu'une mort inattendue frappa Sisebut en 621, les Visigoths crurent ne pouvoir mieux faire que d'élire à sa place son fils Recarède II, malgré sa très-grande jeunesse; mais à peine trois mois s'étaient-ils écoulés que ce jeune roi emporta dans le tombeau toutes les espérances que les grandes qualités de son père avaient inspirées à la nation.

La reconnaissance publique conféra la couronne à Suinthila, qui avait rendu de grands services au royaume, et que plusieurs historiens ont regardé comme un des fils de Recarède Ier, et de la reine Bada, sa première épouse.

Il gouvernait l'Espagne avec sagesse, lorsque les Gascons se jetèrent sur les provinces septentrionales des Visigoths, et y portèrent le ravage. Suinthila arrêta ce torrent dans sa course dévastatrice, et enveloppa les Gascons de manière qu'ils furent obligés d'avoir recours à sa clémence. Le roi ne consentit à leur retraite qu'en leur faisant rendre tous les objets dont ils s'étaient em-

parés, et en les contraignant à construire, avec ses troupes, une ville placée près de leurs frontières, et destinée à préserver le royaume de nouvelles incursions.

Cependant les descendants des soldats romains commandés par Libérius, qu'Athanagilde avait eu l'imprudence d'appeler à son secours, et d'attirer dans la péninsule, occupaient encore, sous la domination de l'empire d'Orient, une partie de l'Espagne voisine du cap Saint-Vincent. Suinthila résolut d'en délivrer la péninsule. Le patrice qui gouvernait cette petite province romaine ne put opposer qu'une faible armée à celle des Visigoths; et les embarras de la cour de Constantinople ne lui permettaient guère de penser à secourir avec succès une contrée située au fond de l'Espagne. Suinthila aurait pu exterminer les étrangers qu'il voulait éloigner de la péninsule; mais d'autant plus généreux qu'il se crut plus puissant, il offrit un traité que le patrice accepta avec empressement, et par lequel le roi devait dédommager les Romains du territoire qu'ils abandonneraient.

Toute la péninsule obéit pour la première fois au roi des Visigoths.

Après avoir pacifié et augmenté le royaume avec tant de gloire, il obtint facilement des Visigoths reconnaissants l'association de son fils Ricimer au trône dont il s'était montré si digne. Mais, étrange et déplorable effet d'une grande prospérité qui aveugle l'esprit et pervertit le cœur avec d'autant plus de facilité que l'ignorance et la barbarie règnent avec plus de force! la fortune et la puissance corrompirent et dégradèrent Suinthila: de grand roi, il devint un tyran odieux. N'anticipons pas cependant sur ce qui n'appartient qu'à notre quatrième époque.

Pendant que tous les événements que nous venons de raconter se succédaient en France, en Allemagne, en

Angleterre, en Écosse, en Irlande, et dans la péninsule espagnole, Justin II avait succédé à Justinien son oncle, ou son beau-père, ou le père de sa mère. Il commença son règne par un crime épouvantable: il fit étrangler dans son palais son plus proche parent qui avait des droits à l'empire, se fit apporter sa tête, et s'avilit par l'affreux plaisir de la fouler aux pieds. L'horreur qu'il inspira put seule le sauver du mépris.

Incapable de gouverner, il abandonna toute l'autorité impériale à sa femme Sophie. L'impératrice fit une paix glorieuse avec les Perses; elle rétablit l'honneur de l'empire; elle fit abolir le honteux tribut que Constantinople leur payait.

Narsès, cet eunuque persan qui s'était illustré sous Justinien, gouvernait avec gloire l'Italie, et la défendait avec habileté. Mais quel exemple terrible des effets funestes de l'envie, lorsque ceux qui sont appelés à régir les nations se laissent séduire par ses insinuations perfides! Les victoires de Narsès sur les Goths d'Italie, ses conquêtes, sa renommée et ses richesses l'avaient rendu l'objet d'une jalousie acharnée. Il paraît que d'ailleurs il était peu aimé des Romains, qui se voyaient avec peine soumis à un eunuque et à un étranger. On ne parvint que trop aisément à le rendre suspect à l'impératrice Sophie, et à le perdre dans son esprit. Elle crut trop légèrement pouvoir abattre d'un seul mot un homme tel que Narsès, elle le rappela; elle envoya Longin, qu'elle nomma exarque, pour commander à sa place: elle frappa un coup hardi, et que la politique aussi bien que la justice lui interdisaient. Mais elle fit une bien plus grande faute: elle oublia combien les paroles solennelles des rois sont avidement recueillies; elle blessa l'amour-propre de Narsès, elle irrita son juste orgueil. Quelque grands que fussent les talents de Narsès, il était bien loin de la vertu de Bélisaire. Sophie ne vit pas

qu'elle allait ébranler son trône en offensant Narsès; elle ne sentit pas combien elle compromettait sa propre dignité par une plaisanterie outrageante; et cédant à une sorte de déraison inconcevable, et que l'empire ne devait que trop expier, elle lui écrivit: « Narsès, hâtez votre » retour; les femmes vous attendent dans le gynecée » pour filer avec vous; venez leur distribuer de la laine, » c'est l'emploi d'un eunuque. »

Narsès indigné lui répond: « Je vais vous ourdir une » trame que vous ne démêlerez de votre vie. »

A l'instant il se retire vers Naples; la fureur le transporte; la vengeance est son seul besoin; il jure la perte de celle qui l'a mortellement offensé. Il abjure tous ses devoirs; il a recours à ces Lombards, dont plusieurs troupes ont combattu sous ses ordres et vaincu sous ses drapeaux; son courroux va les chercher jusque dans la Pannonie; il les appelle: « Quittez, leur écrit-il, vos » malheureuses campagnes; venez partager avec moi » les délices de la belle et fertile Italie. » Alboin, qui régnait alors sur ce peuple guerrier, et dont le courage était avide de conquêtes, répond avec transport à l'appel de Narsès; et les Lombards, conduits pour ainsi dire par le vainqueur des Goths, se mettent en marche pour aller s'emparer des contrées qui bordent l'Adriatique et qu'arrose le Pô.

Le savant Anastase, bibliothécaire de l'église romaine, a écrit que Narsès s'était repenti de son crime; que son devoir l'avait emporté sur son ressentiment; que le pape Jean III était accouru à Naples, qu'il avait achevé de calmer l'affreux désir de vengeance qui avait entraîné Narsès; qu'il l'avait ramené à Rome; qu'il avait répondu de sa fidélité à la cour de Constantinople; que l'impératrice avait pardonné aisément à ce grand général la faute qu'elle n'avait que trop provoquée; que Narsès avait vécu tranquille en Italie, et que son corps, porté

à Constantinople, y avait été enterré avec beaucoup de pompe.

Quoi qu'il en soit, le coup funeste avait été porté, et les regrets de Narsès n'arrêtèrent pas les Lombards.

Alboin, qui les commandait, était depuis long-temps fameux par son courage; il paraît que c'est sous le commandement d'Audwin ou Audouin, son père, que les Lombards étaient venus des environs de l'Elbe remplacer les Ostrogoths sur les bords du Danube. Plus puissants que beaucoup d'autres peuples de la Germanie, ils s'étaient fait craindre et rechercher par les empereurs. Justinien leur avait abandonné la Pannonie, dans l'espérance qu'ils arrêteraient les autres Barbares et garantiraient de leurs incursions l'Italie et la Thrace; il avait cru même devoir les secourir contre les Gépides, et à leur tour les Lombards l'avaient secouru contre les Goths.

Dans une des dernières guerres des Lombards contre les Gépides, Alboin, encore très-jeune, se distingue par des traits de la bravoure la plus éclatante sous les yeux du roi son père. Au milieu d'un combat qui devait être décisif il reconnaît Turismond, fils de Turisende roi des Gépides; il s'élance, l'attaque, le renverse et lui donne la mort. Les Gépides, consternés de la perte de leur prince, veulent en vain prendre la fuite, ils ne peuvent échapper au fer des Lombards.

Les principaux guerriers demandent au roi une grande récompense pour le jeune vainqueur; ils pressent Audwin de l'admettre à sa table : « Un ancien usage s'y op-
» pose, répond Audwin; ne savez-vous pas qu'aucun
» fils de roi ne peut s'asseoir à la table de son père qu'a-
» près avoir été armé par un roi étranger? »

Alboin conçoit une idée hardie : il veut recevoir ses armes du roi même dont il a triomphé du fils. Ne prenant avec lui que quarante jeunes gens d'une grande va-

leur, il va chez le roi des Gépides. Turisende ne violera pas les lois sacrées de l'hospitalité, il saura surmonter sa douleur paternelle. Il l'accueille avec bonté, l'admet à sa table, lui donne à sa droite la place qu'occupait son fils; mais ne pouvant plus cacher son trouble ni retenir ses larmes: « La place où vous êtes, dit-il à Alboin en » laissant échapper un profond soupir, était celle de » mon fils. » Alboin est ému. Cunimond, autre fils du roi des Gépides, ne peut plus retenir sa bouillante colère; il se lève, insulte les Lombards, montre avec une dérision amère leurs chaussures blanches, les compare avec mépris à *des juments noires aux pieds blancs*. « Tu sais » trop, lui répond fièrement un Lombard, quelle est la » vigueur de ces juments aux pieds blancs. Va voir sur » le champ de bataille les os de ton frère, épars comme » ceux d'un vil troupeau au milieu des prairies. » La fureur anime les Gépides, ils veulent courir aux armes; les Lombards portent la main sur leurs épées; le roi se précipite au milieu d'eux. « Je ne souffrirai pas, s'écrie- » t-il, qu'on opprime des étrangers dans ma maison; » cette victoire serait exécrable devant Dieu et devant » les hommes. » Le respect qu'il inspire apaise le tumulte; il témoigne de nouveaux égards à Alboin, lui donne des armes qui ont appartenu à son fils, au vaillant Turismond, le renvoie avec une escorte, et Alboin, assis à la table du roi son père, raconte la manière dont Turisende l'a reçu. On croit retrouver sur les bords du Danube les héros qu'Homère a célébrés.

Alboin, cependant, était monté sur le trône, et Cunimond avait succédé à Turisende. Le roi des Gépides ne respire que vengeance contre le meurtrier de son frère et les anciens ennemis de son peuple; il attaque les Lombards. Les Gépides, malgré leur courage, éprouvent la défaite la plus complète. Alboin tue de sa main le roi Cunimond, lui coupe la tête; et, suivant un usage

barbare des Scythes, des Scandinaves et des Germains, que l'on a retrouvé parmi les sauvages de l'Amérique septentrionale, il fait faire un vase du crâne de l'ennemi dont il a tranché les jours. Il était veuf alors de Clodesinde, petite-fille de Clovis et fille de Clotaire Ier; il épouse la jeune et belle Rosemonde, la fille de Cunimond.

(568) Deux ou trois ans s'étaient écoulés depuis la victoire qu'il avait remportée sur les Gépides, lorsque Alboin partit de la Pannonie, d'après l'invitation de Narsès, pour aller conquérir l'Italie.

Il était suivi non seulement de son armée, mais des vieillards, des femmes, des enfants, et de près de vingt mille Saxons. La nation se transportait tout entière vers la nouvelle patrie où elle était appelée. Ils admirèrent du haut des Alpes ces contrées qui allaient devenir leur partage, et se hâtant de descendre de ces hauteurs vers des contrées plus heureuses, ils parcoururent en vainqueurs la Vénétie, le Milanais et la Ligurie septentrionale, à laquelle ils devaient donner leur nom.

Les généraux de l'empereur Justin marquent par leurs défaites la route triomphale du victorieux Alboin. Il assiége Pavie, la prend, et supérieur à lui-même, signale par sa clémence son entrée dans cette grande ville.

Traversant les Apennins et pénétrant dans la Toscane, il porte l'épouvante d'un côté jusques aux murs de Rome, et de l'autre jusques à ceux de Ravenne.

Des Sarmates, des Allemands, des Noriques ou Bavarois, et même des Bulgares, attirés par ses succès, viennent chaque jour grossir son armée.

Juste et généreux autant qu'un Barbare pouvait l'être, il arrêta le cours des violences que la guerre n'a que trop souvent favorisées, fit respecter les temples et les ministres des autels, et ne négligea rien pour adoucir le joug

de l'obéissance et se faire aimer des peuples qu'il soumettait à sa domination.

Mais son règne fut court, le crime en abrégea la durée. Que l'on frémisse en voyant jusques où peuvent aller la scélératesse et la férocité chez un peuple barbare, et que l'on ne cesse de bénir et de favoriser le progrès des lumières et de la civilisation!

La force avait uni Rosemonde à Alboin; la gloire du conquérant n'avait pu cacher aux yeux de Rosemonde le meurtrier de son père : elle le haïssait; mais un ordre atroce d'Alboin la rendit furieuse. Assis à côté d'elle dans un festin qu'il donnait à Vérone, il eut la cruauté de se faire apporter cette coupe qu'il avait fait faire du crâne de Cunimond, de forcer Rosemonde de s'en servir, et d'ajouter : « Buvez gaîment avec votre » père. » Rosemonde ne put supporter cette horrible tyrannie. Ses passions étaient violentes; les mœurs des Gépides et des Lombards ne pouvaient mettre aucun frein à son caractère impétueux; la vengeance s'alluma dans son âme; elle s'abandonna au crime; rien ne fut sacré pour elle : elle devint une autre Frédégonde.

Elle séduit un officier du roi, nommé Helvige; elle lui inspire par sa beauté un amour ardent; elle lui fait partager sa haine et son désir de vengeance; elle veut armer son bras : mais Helvige se méfie de sa force, il redoute celle d'Alboin. Ils conviennent de découvrir leur projet à un de ces hommes que la nature doue d'une vigueur prodigieuse et d'une audace extraordinaire : il se nommait Pérédée : il a horreur du parricide; il refuse de le commettre.

La reine cependant ne se rebute pas. Elle apprend qu'une de ses femmes entretient avec Pérédée un commerce coupable, et qu'elle le reçoit tous les soirs dans son lit. Formant tout de suite un projet infernal, elle prend la place de sa suivante, trompe Pérédée à la faveur

de l'obscurité, et lui découvrant ensuite son erreur : « Reconnais Rosemonde, lui dit-elle, et vois quel est » ton sort : choisis de mourir de la main du tyran ou » de l'immoler. Tu l'as outragé, ta perte est certaine si » tu ne le préviens. »

Pérédée effrayé consent à se charger du crime. Rosemonde, pendant le sommeil d'Alboin, attache fortement l'épée du roi au chevet de son lit; elle introduit les deux conjurés. Alboin se réveille, voit les assassins, saisit son épée, sent qu'elle résiste, comprend qu'il est trahi, se défend pendant quelques moments avec un escabeau, mais bientôt succombe sous les coups des meurtriers.

Helvige épouse Rosemonde. Il veut jouir du fruit de son forfait; il tâche de s'emparer du trône; mais l'indignation des Lombards le repousse et le menace. Obligé de fuir, il va à Ravenne, avec Rosemonde et Pérédée, demander un asile à l'exarque Longin. Ils avaient avec eux les précieux trésors d'Alboin. Longin, indigne du nom qu'il porte, et qu'avaient illustré les lumières, les vertus et le dévouement du fameux ministre de Zénobie, ne peut résister au désir de devenir possesseur de tant de richesses; il ose proposer à celle qui a assassiné son mari et son roi de se défaire d'Helvige et de l'épouser. L'envie de sortir de l'état de fugitive et de suppliante où elle se voit réduite excite une nouvelle tempête dans l'âme de Rosemonde. Helvige n'est plus pour elle qu'un obstacle à ses nouveaux désirs. Elle lui présente, au moment où il sort du bain, un breuvage empoisonné; Helvige reconnaît les premiers effets du poison mortel, lève le fer sur Rosemonde, la force à boire le reste de la coupe, venge Alboin, et délivre la terre de cette furie.

On s'est plu à raconter que Pérédée ayant été envoyé par Longin à Constantinople, avait, dans un spectacle public, renversé et mis en pièces un énorme lion; que

sa force et son audace le faisant redouter, on lui creva les yeux; qu'il demanda de révéler à l'empereur un secret important; qu'on lui envoya deux officiers en qui l'empereur avait une grande confiance, et que, tirant à leur approche deux poignards de dessous sa robe, il les avait immolés.

Quoi qu'il en soit de ces particularités peu importantes pour l'histoire, Cléphis ou Cleph succéda à Alboin, en 572. Il fut dur et cruel; on trancha ses jours.

Son fils Autharis, étant très-jeune lors de l'assassinat de son père en 573, trente régents, qu'on a nommés ducs, s'emparèrent de l'autorité et l'exercèrent pendant dix ans.

Ce fut en 583 qu'Autharis commença de régner.

Que ce prince fut différent de son père! et comme, après tant de tableaux horribles, on aime à contempler sa gloire et ses vertus!

Valeureux guerrier, habile militaire, bon, juste, et faisant briller au milieu des ténèbres de son siècle plusieurs traits de cet héroïsme chevaleresque et de cette galanterie aimable qui devaient illustrer des époques moins éloignées de nous; il aima ses sujets, ne pensa qu'à leur bonheur, et en fut bientôt adoré.

Son premier soin, en prenant les rênes du gouvernement, fut de leur donner la paix et la sécurité dont ils avaient été privés depuis si long-temps. Sous son règne, ont dit les historiens, la force n'avait osé opprimer, la faiblesse avait horreur de trahir, le brigandage n'exerçait plus ses violences, le voyageur ne craignait plus le poignard des assassins, le citoyen paisible ne redoutait plus d'outrage, et son gouvernement offrait en tout le modèle d'une administration aussi douce que sage.

Le royaume des Lombards présentait, pour le bonheur de l'humanité, le spectacle que l'empire venait de donner.

Dans la même année où Autharis avait commencé de régner, l'empereur Tibère II avait été enlevé aux peuples de l'empire. Thrace de nation, Tibère avait reçu de la nature les talents, la noblesse des traits, les agréments de la figure, la bonté, la sensibilité de l'âme, et la vertu inébranlable.

Élevé dès son enfance près de l'empereur Justin, porté successivement aux divers grades de la milice, parvenu par son mérite à la place de général de la garde impériale, chargé du commandement des armées, et vainqueur des ennemis de l'empire, il avait obtenu non seulement la gloire mais encore l'estime. Battu en 573, malgré son courage et son habileté, par les Huns ou Avares, dont l'air féroce et les cris barbares mirent en fuite les soldats trop jeunes et trop inexpérimentés qui composaient les légions romaines, il avait réparé ce désastre par ses négociations.

Dès 574, l'impératrice Sophie, prévoyant la fin prochaine de Justin, dont les forces s'affaiblissaient, et dont le peu de raison s'altérait chaque jour davantage, ne voulant pas abandonner la suprême puissance, désirant que le successeur de son mari partageât avec elle un trône sur lequel elle l'aurait fait monter, et se croyant presque assurée de ne pas déplaire à Tibère, aux agréments et aux grandes qualités duquel elle n'était pas d'ailleurs insensible, l'avait fait associer par Justin à l'empire, qu'il savait si bien défendre. Il avait envoyé contre Chosroès, roi de Perse, deux généraux dignes de sa confiance : Justinien, petit-neveu du prédécesseur de Justin, et Maurice, qui devait un jour succéder à Tibère. Pendant que ces deux chefs justifiaient son choix par d'heureux succès, bon, juste, simple dans ses manières, ennemi de tout luxe inutile, il avait fait jouir les habitants de l'empire de toutes les douceurs de la paix.

Successeur, en 578, de Justin, qui venait de mourir,

il s'était rendu au cirque, où un peuple immense était rassemblé. Il y était monté sur le trône de l'Orient, revêtu de la pourpre et le front ceint du diadème. Le peuple n'avait cessé de s'écrier : « Vive l'empereur! Que » nous voyions l'impératrice. » Une femme, nommée Anastasie, accompagnée de deux jeunes filles, tendre fruit d'un mariage secret avec Tibère, s'était avancée vers le trône; il les avait pressées dans ses bras, et après avoir couronné Anastasie, il l'avait présentée au peuple surpris, enchanté, et qui faisait retentir le cirque de ses acclamations.

Il avait tout fait pour calmer le courroux de Sophie, que ses espérances trompées avaient rendue furieuse; il avait fait bâtir pour elle un palais magnifique; il avait voulu qu'elle fût toujours environnée de toute la pompe de la dignité impériale : mais, implacable dans son ressentiment, elle avait soulevé contre Tibère tous ceux qui n'avaient vu son élévation qu'avec envie. Le complot qu'elle forma pour placer la couronne impériale sur la tête du général Justinien avait été découvert. Tibère, disant que des ennemis connus n'étaient plus à craindre, avait laissé aux coupables le temps de se sauver; il s'était contenté d'entourer Sophie d'officiers dont il était sûr.

Justinien, qui vénérait Tibère, et que l'éclat de la couronne n'avait séduit qu'un moment, était venu, pénétré du plus vif repentir, se jeter aux pieds de l'empereur. Fondant en larmes, embrassant ses genoux, et pouvant à peine s'exprimer : « Sous un autre empereur, s'était-il » écrié, j'aurais reçu la mort. Je n'espérerais pas de grâce » sous le plus clément des princes. J'ai mérité au moins » de perdre mes biens; les voilà, je les dépose à vos » pieds. » Tibère l'avait relevé et pressé contre son sein; il lui avait rendu les trésors qu'il avait fait apporter; il lui avait dit avec le ton du sentiment le plus noble et le

plus généreux : « La dépouille d'un ami pourrait-elle me » consoler de la perte de son amitié ? »

(580, 581, 582) Quelques années après, le général Maurice ayant gagné deux grandes batailles contre le roi de Perse Hormisdas, Tibère désirant d'assurer la félicité de l'empire, et sentant qu'il était près de la fin de sa carrière, avait nommé César et proclamé empereur ce même Maurice, à qui il venait de donner la main de Constantine, sa fille aînée. Trop affaibli par la maladie dont il allait mourir, il n'avait pu que faire lire le discours touchant par lequel il faisait ses adieux aux Romains consternés. Ils avaient entendu avec l'émotion la plus vive ses derniers vœux pour leur bonheur, et la mort, qui avait tranché sa vie le lendemain de ce jour où sa main défaillante avait revêtu Maurice des ornements impériaux, avait plongé dans le deuil tous les habitants de l'empire.

C'est contre ce Maurice qu'Autharis devait diriger ses efforts pour accroître ou conserver ses conquêtes.

L'empereur d'Orient était parvenu à déterminer les Français d'Austrasie à attaquer les Lombards. Nous avons vu comment Autharis avait détourné cet orage.

Quelque temps après, un duc de l'armée des Lombards, nommé Droctulphe, abandonna les drapeaux d'Autharis, et alla joindre ceux de l'empereur. Né d'une famille suève, il était tombé dès son enfance entre les mains des Lombards; il avait obtenu parmi eux les premiers honneurs; mais le souvenir de son ancienne captivité humiliant son orgueil, il était secrètement leur ennemi. L'argent des Impériaux acheva de le rendre traître; il s'empara au nom de Maurice, de Bersello, ville située sur le Pô. Autharis attaqua la place qu'il venait de lui enlever, la reprit, et le força à se réfugier dans Ravenne. Ce Droctulphe combattit long-temps contre la nation à laquelle il devait tant de bienfaits. Les habitants

de Ravenne lui élevèrent après sa mort un tombeau, dans une de leurs églises; ils crurent honorer sa mémoire en le louant, dans l'épitaphe qu'ils lui consacrèrent, d'avoir porté les armes contre sa propre nation; ils éternisèrent sa honte.

Ingonde, sœur de Childebert, roi des Français, fille de Sigebert et de Brunehaut, et veuve d'Herménigilde, dit le Saint, le trop malheureux frère de Recarède, roi des Visigoths d'Espagne, revenait dans la France, sa patrie. Tombée en la puissance de l'empereur Maurice, elle ne recouvra sa liberté que lorsque son frère Childebert eut promis à l'empereur d'attaquer les Lombards. Childebert tint parole; mais la division se mit entre les Français proprement dits et les Allemands qui composaient son armée, et cette armée se dispersa.

Bientôt après, Autharis soumit l'Istrie. Il assiégea un ancien lieutenant de Narsès dans une île du lac de Côme, le contraignit à abandonner l'île, et s'empara de toutes les richesses que les villes voisines y avaient déposées comme dans un abri sûr.

Il fit ensuite une trêve de trois ans avec le patrice Smaragde, qui avait été nommé, à la place de Longin, exarque de Ravenne; et ce fut alors que, désirant de s'assurer au moins de la neutralité de Childebert, il lui fit demander en mariage, ainsi que nous l'avons dit, Clodesinde, sa sœur.

Brunehaut, mère de Clodesinde, lui ayant fait refuser la main de cette princesse, que Childebert avait d'abord consenti à lui accorder, et qu'elle voulait marier à Recarède, le roi d'Austrasie renouvela avec l'empereur Maurice l'alliance qu'il avait rompue.

Une grande armée française marche en Italie, ainsi que nous l'avons déjà vu. Autharis remporte sur les Austrasiens une victoire éclatante; Childebert se hâte de réparer la grande perte qu'il vient d'éprouver; de nou-

veaux corps de troupes s'avancent vers le Trentin, vers Vérone, vers Plaisance. Maurice assure qu'il va joindre Childebert; Autharis renferme ses guerriers dans les places fortes, et observe avec habileté les mouvements des ennemis. La chaleur du climat devient insupportable pour les Français, accoutumés à la froide humidité d'un pays qui renfermait tant de bois, de rivières et de marais; une dyssenterie cruelle se déclara parmi eux; les subsistances manquent, la famine ajoute ses horreurs à celles de la contagion; Maurice ne paraît point; l'armée française renonce à son entreprise et repasse les monts.

Autharis, ayant perdu l'espérance de devenir le beau-frère de Childebert, envoya une ambassade solennelle à Garibalde, duc ou roi des Bajoariens, ou Bavarois, et lui fit demander, ainsi que nous l'avons dit, la main de sa fille, la belle, spirituelle et vertueuse Theudelinde; Garibalde s'empressa d'y consentir. Mais voici qui peint et les mœurs du temps et le caractère du roi des Lombards.

A la tête de l'ambassade est un vieillard vénérable; le second ambassadeur est un jeune homme d'une grande taille, d'une belle figure, et dont la tête est ornée d'une longue chevelure blonde.

Après le discours du vieillard, le jeune homme s'adressa au duc : « Le roi Autharis, lui dit-il, est impa» tient de connaître la princesse; il m'a chargé de lui » faire savoir si sa beauté égale celle que la renommée » lui donne. » Garibalde fait appeler sa fille. A peine a-t-elle paru, que le jeune ambassadeur s'écrie : « Oui, » elle est digne de régner sur les Lombards! Permettez » que dès ce moment nous la reconnaissions pour notre » reine, et que nous recevions la coupe de sa main pour » gage de son union avec notre roi. » Garibalde ne s'y oppose point. Theudelinde présente d'abord la coupe au vieillard, elle la donne ensuite au jeune envoyé, qui la

lui rend, prend la main de Theudelinde sans qu'on puisse apercevoir ce mouvement, et porte à ses lèvres sa propre main qui a touché celle de la princesse. Theudelinde rougit, et dès qu'elle est seule avec sa nourrice, elle lui confie ce qui vient de se passer. « Nul autre que » le roi des Lombards, lui répond la confidente, dont » la qualité d'ancienne nourrice de la princesse rappelle » les temps héroïques de la Grèce, n'eût osé toucher » votre main. Tout annonce d'ailleurs dans ce prétendu » ambassadeur un roi tel qu'Autharis, digne d'amour » et d'admiration. » Les envoyés retournent en Italie; des Bavarois les accompagnent jusques à la frontière. Avant de se séparer d'eux, le jeune ambassadeur se dresse sur ses étriers, lance contre un arbre une hache qu'il tenait à la main; la hache reste enfoncée dans le tronc : « C'est ainsi, dit-il, qu'Autharis lance ses traits. » Les Bavarois reconnaissent le roi des Lombards, le saluent par leurs acclamations, et s'en retournent vers le duc, enchantés de l'adresse et de la force d'Autharis.

Le roi avait cependant, avant l'ambassade, engagé Garibalde à se soustraire à la domination des Français. Childebert prévient le duc, ravage la Bavière, ainsi que nous l'avons rapporté; et ce n'est qu'avec peine que Theudelinde échappe aux différents partis des Français, et vient, conduite par son frère Gundoald, dans le royaume d'Autharis. Le roi s'avance au-devant de son épouse, qui reconnaît avec plaisir dans ce prince le jeune envoyé à qui elle a donné la coupe.

Peu de temps après son mariage, la mort enléva Autharis aux Lombards (591), dont il ne fit le bonheur que pendant six années, et qui se plurent à rappeler si souvent sa bonté et sa gloire.

Agilolf, ou Agilulfe, duc de Turin, succéda à ce grand prince. Il paraît qu'il épousa Theudelinde, la veuve d'Autharis. Les grandes qualités de cette reine l'ont ren-

due célèbre, et ne contribuèrent pas peu aux succès d'Agilulfe, qui étendit les bornes du royaume des Lombards. Ce peuple aurait porté sa domination bien plus loin et avec bien plus de rapidité, sans l'alliance de l'empire d'Orient avec les rois français, et particulièrement avec ceux de Metz, ou d'Austrasie. C'est cette alliance qui maintint particulièrement contre les armes des Lombards l'exarchat de Ravenne, cette résidence du lieutenant de l'empereur de Constantinople.

Au reste voici quelle était la division politique de l'Italie à peu près vers le temps du règne d'Agilulfe.

Aquilée était toujours la capitale du territoire qu'on a nommé vénitien, et qui s'étendait depuis la Pannonie jusques aux rives de l'Adda; mais c'était à Frioul que résidait le prince ou duc lombard qui gouvernait cette contrée.

Les Lagunes de Venise continuaient de se peupler.

Le pays nommé aujourd'hui Lombardie n'avait pas encore reçu ce nom; il portait celui de Ligurie et de Ligurie transapennine. Les deux Rhéties la séparaient de la Souabe et du pays des Allemands.

Les Alpes qui s'étendent de l'embouchure du Var jusques à Savone avaient le nom d'Alpes cottiennes.

Les Apennins appartenaient à une province particulière située entre la Thuscie et la province Émilienne. La Thuscie comprenait Rome. La province Émilienne renfermait Plaisance, Parme, Imola, Bologne. Le duc lombard qui gouvernait l'Ombrie résidait à Spolette. La fertile Campanie s'étendait depuis Rome jusqu'à la Calabre. Capoue, Bénévent, Salerne, étaient les chefs-lieux de territoires où commandaient des ducs lombards. Autharis avait pénétré en Lucanie; il était allé jusques au détroit de Messine; il y avait enfoncé sa lance dans le sable du rivage; il y avait planté le signe de sa puissance.

Les Barbares conservaient aux provinces captives ces noms qui, rappelant la gloire de Rome, étaient des trophées de la leur.

Les contrées qui obéissaient encore aux empereurs d'Orient étaient baignées par la Mer Adriatique, que traversaient facilement les secours que pouvait envoyer le gouvernement de Constantinople. La Pouille et une partie de la Calabre composaient ces contrées, dont le commandant portait le nom grec de strategos (stratègue, chef de l'armée, *dux*, duc). On lui donnait aussi le nom de *Katapan*.

Les limites qui séparaient les terres de l'empire de celles du duché lombard de Bénévent avaient été placées dans l'ancien pays des Samnites; le sort des armes les déplaçait souvent, et les hasards de la guerre rendaient aussi le Pisentin et la province Valérienne tantôt lombards et tantôt impériaux.

La province Flaminienne avait pour capitale Ravenne, le séjour de l'exarque, ou du prince qui représentait l'empereur.

L'Italie, dont les champs, fertilisés par les produits de tant de laves volcaniques accumulées successivement sur la plus grande partie de sa surface, avaient été si souvent cultivés par des mains victorieuses, avait perdu son agriculture, ses arts et une grande partie de ses monuments avec sa gloire, ses lumières et son indépendance. Que n'avait pas détruit la hache des Huns, des Vandales, des Goths et des Hérules!

Rome existait encore; elle montrait encore ses augustes ruines; mais le génie avait perdu son empire, on n'était plus digne d'admirer ces immenses débris, ces restes imposants, ces mausolées de la grandeur de la ville des villes. Les papes y avaient toujours leur chaire pontificale; elle était le centre des affaires religieuses du monde chrétien : mais le gouvernement n'y résidait

plus; on n'obéissait plus à des ordres émanés de Rome. Le lieutenant de l'empereur était à Ravenne, et les rois des Lombards séjournaient à Pavie; ils y habitaient le palais que Théodoric, roi des Goths, y avait fait élever.

Les Lombards avaient planté leurs lances sur le sommet du Saint-Gothard; ils avaient pénétré dans la vallée Léventine. Le mont Saint-Bernard, bien loin de les arrêter, leur avait servi de chemin pour arriver jusques au lac Léman, ou de Genève. Ils communiquaient avec la Rhétie par le mont Splugen. Le savant historien Müller a pensé que le fameux pont appelé pont du Diable, et suspendu au-dessus de la vallée étroite mais profonde de l'Aar, pourrait être leur ouvrage. Le plus difficile en effet, dans la construction de ce pont placé si haut au-dessus du torrent, était d'établir une espèce d'échafaud ou de pont provisoire sur lequel les ouvriers pussent se tenir, placer leurs matériaux, et trouver les points d'appui nécessaires; et à cette époque des arbres immenses, qui, employés séparément, ou attachés fortement ensemble, pouvaient être renversés au-dessus du torrent, atteindre d'une rive à l'autre, et donner des moyens multipliés de communication et de travail, croissaient en grand nombre sur les montagnes escarpées qu'on voulait réunir.

Les Lombards, d'ailleurs, ne manquaient ni de force, ni d'adresse, ni d'audace, ni de constance, ni de grandeur dans les idées. Beaucoup moins destructeurs que les autres Barbares, ils entreprirent des travaux très-nombreux et très-variés, pour fertiliser les sols stériles, pour transformer les campagnes ruinées en champs productifs, pour faire croître les pâturages abondants dans ces endroits témoins de tant de ravages, dans ces champs de bataille fameux et si multipliés en Italie. Ils firent refleurir l'agriculture; et ce qui prouve le degré de prospérité qu'ils avaient rendu à ce premier des arts,

c'est que les rois lombards n'avaient d'autres revenus particuliers que les produits de leurs domaines, cédés en grande partie par les grands du royaume au grand roi Autharis. Ils se transportaient souvent de l'un de ces établissements dans un autre; et, par la simplicité de leur manière de vivre, ils y rappelaient les dictateurs et les consuls de Rome dirigeant eux-mêmes leurs charrues illustrées par tant de lauriers.

A l'imitation des anciens guerriers de Rome, les hommes libres, les hommes armés des Lombards, labouraient eux-mêmes leurs terres, avec leurs vassaux ou *aldions*; pourquoi sommes-nous obligés d'ajouter, avec leurs esclaves et leurs affranchis? Que les grands progrès de la civilisation étaient encore éloignés!

C'étaient ces mêmes hommes libres qui, réunis en assemblée générale, adoptaient les lois que le roi présentait à leur sanction, après les avoir discutées avec ses conseillers ou les grands du royaume.

Tout le territoire lombard était divisé en petits arrondissements ou cantons, dont le juge était nommé *sculdais* ou *avoyer*, et dont le chef s'appelait *Herimann* ou *anmann*. Plusieurs anmanns avaient à leur tête un comte, et plusieurs comtes un duc.

Le roi, chef suprême des ducs et des guerriers, ou plutôt de la nation, était élu ou confirmé par l'assemblée qui la représentait. Souvent l'élection du roi occasionait de funestes querelles ; souvent des hommes ambitieux ou adroits achetaient ou captaient les suffrages des électeurs ; d'autres fois le pouvoir suprême était confié à celui qui, par sa popularité, sa justice, son héroïsme, avait mérité l'estime de la nation.

Maurice, cependant, avait envoyé son frère contre les Perses, qui ne cessaient de faire des incursions dans les provinces de l'empire. Chosroès II, ce roi persan fameux par ses conquêtes, plus fameux par ses crimes,

avait fait mourir d'une manière cruelle son propre père Hormisdas III, que des révoltés avaient chargé de fers. Les Persans indignés avaient obligé le parricide à prendre la fuite. Il avait cherché un asile dans une ville romaine. Maurice crut de sa politique de l'accueillir, de le défendre, de le replacer sur le trône. Les Persans, vaincus par Maurice et gouvernés par Chosroès, qui pouvait craindre d'avoir encore besoin du bras qui l'avait relevé, ne portèrent plus le ravage dans les états de Maurice ; et, vers le nord, le succès de ses armes maintint les Huns proprement dits dans les contrées qu'ils habitaient depuis long-temps.

Les Abaves, ces tribus de Huns toujours prêtes à se jeter sur la Thrace et la Grèce, ou sur l'Italie et les Lombards, continuèrent leurs ravages. L'empereur eut la faiblesse de leur promettre une somme assez forte, et dont le paiement devait être renouvelé chaque année, s'ils respectaient les frontières de l'empire. Devenus plus fiers, plus confiants et plus avides, ils violent leur foi, et se livrent plus que jamais à tout leur brigandage. Maurice, contraint de les repousser par la force, leur livre différents combats, leur tue près de cinquante mille hommes, et leur fait plus de seize mille prisonniers. Ils consentent à se retirer dans leurs bois, au milieu de leurs terres marécageuses, et à renvoyer les Romains qu'ils avaient pris, si on leur rend leurs guerriers. Maurice délivre les captifs ; mais lorsque ces prisonniers sont rentrés dans leur camp, le roi des Abaves, infidèle de nouveau à sa parole, exige plusieurs oboles pour chacun des Romains qui sont en sa puissance. Maurice refuse, et invoque la foi jurée. Le roi fait massacrer tous les prisonniers romains.

A peine la nouvelle de ce grand attentat parvient-elle à Constantinople, que le peuple, blessé depuis longtemps de la trop grande parcimonie de Maurice, se sou-

lève contre lui, l'appelle cruel, avare, tyran. En vain l'empereur témoigne ses regrets, en vain fait-il implorer dans les temples la clémence céleste, l'armée partage le ressentiment du peuple : elle oublie la gloire militaire de Maurice, elle ne se souvient que du défaut de solde qu'elle a souvent éprouvé.

Phocas, né en Cappadoce d'une famille obscure, et qui, après être parvenu du grade de simple soldat à un rang élevé, avait plusieurs fois excité des séditions parmi les militaires, est proclamé empereur par les légions, qui le conduisent à Constantinople.

Maurice, abandonné de tous, tombe entre les mains de Phocas, qui le traite avec la barbarie la plus horrible. Il voit en frémissant le bourreau prêt à trancher les jours de cinq de ses enfants : il s'écrie : « Vous êtes juste, » Seigneur, et vos jugements sont équitables. » La nourrice du moins âgé des enfants de Maurice livre son propre fils, pour sauver le jeune prince qui est encore au berceau : « Je n'accepterai pas ce sacrifice, dit-il d'une » voix à demi étouffée par la douleur la plus affreuse » et en découvrant ce terrible échange, je ne laisserai » pas périr un enfant étranger pour soustraire le mien » au redoutable arrêt qui le condamne. » Le sang de ses enfants rejaillit jusqu'à lui ; et, retrouvant le courage qu'il avait montré au milieu des batailles, il présente sa tête à la hache fatale. On la plante sur un pieu, au milieu de celles de ses fils ; on l'expose aux regards de la multitude et aux insultes de ces soldats qu'il avait conduits à la victoire.

Théodore, l'aîné de ses enfants, vivait encore ; il s'était retiré dans une église ; on l'arrache du sanctuaire, on le traîne au supplice.

Quelques années s'écoulent ; et cependant l'impératrice Constantine, la fille du bon Tibère, et les trois filles qu'elle avait eues de Maurice, ont la tête tranchée

à Chalcédoine. Le règne de Phocas n'est plus qu'une suite de cruautés, de massacres, de conjurations étouffées dans le sang et renaissantes de tous côtés.

Chosroès, apprenant son crime et son usurpation, veut venger Maurice, à qui il doit le trône, affaiblir les Impériaux, et étendre sa puissance. Il ravage les provinces orientales de l'empire, s'empare de la Palestine, de la Phénicie, de l'Arménie, de la Cappadoce. Phocas, féroce, sanguinaire, impitoyable, mais livré à tous les vices et devenu aussi lâche que cruel, tremble dans Constantinople : il redoute et le glaive de Chosroès et le poignard des conjurés. En vain avait-il, dès le commencement de sa tyrannie, cherché à complaire au pape saint Grégoire ; en vain, pour se faire des partisans en Italie et intéresser à sa destinée le pape Boniface III, le déclare-t-il évêque œcuménique ou universel, et lui donne-t-il la suprématie sur le patriarche de Constantinople ; en vain donne-t-il le Panthéon, bâti par Agrippa, au pape Boniface IV, qui le convertit en église : la terreur venge Maurice ; Phocas va voir briser son trône ensanglanté.

Le génie du grand Corneille a immortalisé la chute de ce tyran, par une tragédie dont le quatrième acte sera à jamais l'objet de l'admiration universelle. Ce grand homme a usé de son droit : il a créé de sublimes combinaisons. Mais voici ce que l'histoire est obligée de raconter.

L'empire entier se soulève contre son oppresseur; Crispe, son gendre, conspire même contre lui. On appelle des rivages africains Héraclius, fils, non pas de Maurice, comme Corneille l'a supposé, mais d'un habile général, exarque d'Afrique. Héraclius arrive à la tête d'une flotte : il attaque les vaisseaux de Phocas; Crispe passe de son côté; il se présente vainqueur devant Constantinople. Photin, dont Phocas avait déshonoré la

femme, se saisit de l'usurpateur. On dépouille Phocas de la pourpre, on lie ses mains, on le traîne au rivage, on le conduit à Héraclius. Le sénat et le peuple confirment le choix de l'armée. Phocas entend les cris de joie qui proclament Héraclius : il est condamné à perdre la vie. « Croyais-tu, lui dit le nouvel empereur, n'avoir reçu » le pouvoir suprême que pour faire le malheur de » l'empire ? » « Gouverne mieux, » lui répond Phocas ; et sa mort expie ses forfaits.

Sergius, patriarche de Constantinople, plaça le diadème sur le front d'Héraclius ; mais à peine ce prince avait-il pris les rênes de l'empire, qu'il marcha pour s'opposer à Chosroès II, qui ne cessait de ravager l'Asie Mineure et de s'avancer vers Constantinople. Il tâcha de l'arrêter par des négociations ; il lui fit dire que Phocas avait cessé de régner et de vivre, que Maurice était vengé, qu'il ne devait plus exister de guerre entre la Perse et l'empire. Le monarque persan poursuivit ses conquêtes (615). Jérusalem fut prise et saccagée ; les prêtres furent massacrés dans les temples, les chrétiens réduits en esclavage et vendus aux Juifs. Parcourant comme un torrent les contrées arrosées par la Méditerranée, Chosroès s'empara de l'Égypte, de la Libye et de Carthage. Il enlevait successivement à l'empire ses fertiles provinces. Héraclius obtenait souvent des succès ; mais son ennemi, prompt à réparer ses pertes, se montrait plus redoutable après ses défaites que les Impériaux après leurs victoires.

L'empereur demanda de nouveau la paix : on la lui refusa. Chosroès, qui voulait détruire l'empire, affectait de dire qu'il n'accorderait la paix aux Romains que lorsqu'ils auraient renoncé au christianisme, et embrassé la croyance des Perses. Cette guerre terrible, qui avait lieu depuis plusieurs années, allait devenir une guerre de religion ; et Chosroès, quelque peu religieux qu'il

fût, allait peut-être entreprendre ce que Mahomet devait bientôt exécuter, lorsque Héraclius, redoublant d'efforts et ranimant le courage de ses troupes, livra une nouvelle bataille, battit Chosroès, et l'obligea à prendre la fuite.

La honte de la défaite aveugla le roi persan. Il aurait pu tenter de nouveau le sort des armes: il tomba dans le découragement; tous ses projets s'évanouirent; il se regarda comme proscrit par la fortune; il ne voulut plus garder une puissance dont il se crut indigne par son malheur. Il abdiqua; il donna sa couronne au plus jeune de ses deux fils: mais l'aîné, nommé Siroès, se révolta contre son père.

Si nous écrivions l'histoire de l'Asie, nous serions forcés de montrer ce Siroès donnant des fers à son père, et plus féroce, plus horriblement dénaturé que le parricide Chosroès, se dévouant à l'exécration du genre humain, en ajoutant au plus grand crime l'insulte et la cruelle ironie, en enfermant son père dans le souterrain où le roi renfermait ses trésors, en lui reprochant son avarice, en lui faisant servir l'or et l'argent que Chosroès avait amassés, en le privant de toute nourriture, et en lui faisant subir la plus lente et la plus terrible agonie. Mais détournons les yeux de ce spectacle, hâtons-nous de dire que cette catastrophe sauva l'empire.

Siroès, pour s'affermir sur le trône, s'empressa de faire la paix avec Héraclius, qui retourna à Constantinople, vainqueur et pacificateur. L'empereur y rentra, précédé de la croix de celui dont le Persan avait voulu l'obliger à abandonner la loi divine. Chosroès l'avait prise dans Jérusalem, et Siroès la lui avait rendue. Ce triomphe fut célébré par une fête solennelle, que les églises grecque et romaine renouvellent chaque année.

Nous verrons dans la quatrième époque la suite du

règne d'Héraclius. Quel grand événement doit marquer les dernières années de ce prince! Quelle nation nouvelle doit paraître sur la scène du monde, balancer les destins de l'Europe, ou plutôt ceux de la civilisation, et ne voir sa puissance arrêtée que par le courage des Français!

Ces mêmes Français, cependant, comme presque tous les autres Barbares sortis des forêts de l'antique Germanie, et devenus sédentaires, étaient poussés par plusieurs sentiments secrets, par des affections vives, et principalement par leur ancien amour de l'indépendance, vers un ordre de choses propre, à leur insu, à suspendre la décadence de la civilisation européenne, et même à faire faire quelques progrès à cette civilisation déjà si affaiblie.

Clotaire II convoqua à Paris une assemblée nationale de tout l'empire français, à laquelle les évêques furent appelés, et de laquelle il émana des lois ou règlements bien remarquables.

Ces règlements parurent spécialement dirigés vers l'accroissement du pouvoir des seigneurs ou des évêques, vers la diminution de l'autorité royale, et vers le maintien, au moins apparent, de la liberté de la nation. Les donations faites par les prédécesseurs de Clotaire II furent confirmées; les vassaux qui avaient perdu leurs biens pendant les dernières guerres devaient en être remis en possession; les seigneurs séculiers et ecclésiastiques devenaient presque indépendants du roi; les affranchis furent mis sous la protection spéciale des évêques; un prélat ne pouvait être dépouillé de sa dignité que pour avoir violé les lois du royaume ou celles de l'église. On renouvela le statut qui prescrivait qu'à la mort d'un évêque le métropolitain convoquerait ceux de sa province; que le clergé et le peuple procèderaient à l'élection du nouveau prélat; que les élections ne seraient

valables qu'autant qu'elles seraient entièrement libres, et qu'on attendrait l'ordre ou la confirmation du roi pour ordonner le nouvel élu. Les hommes libres ne pouvaient être jugés que par leurs pairs, et d'après des lois auxquelles les juges eux-mêmes devaient être soumis; les emplois judiciaires ne pouvaient être confiés qu'à ceux qui étaient nés dans le pays et en connaissaient les coutumes.

On voit dans les conséquences de ces lois les funestes résultats de l'existence de la servitude. On remarque dans ces actes l'empreinte de l'esprit du temps; mais on y trouve également des éléments dignes de la sagesse et de la prévoyance des siècles les plus éclairés.

Les églises des provinces germaniques soumises aux rois français, avaient eu leurs pasteurs dispersés et leurs évêchés détruits pendant les différentes invasions des Barbares. Les premiers successeurs de Clovis avaient introduit ou rétabli le christianisme dans ces mêmes provinces, mais ils n'y avaient pas élevé de nouveaux siéges permanents. Les affaires religieuses des chrétiens avaient été uniquement gouvernées par des évêques *régionnaires*, qui transportaient leur chaire pontificale dans les divers endroits où leur ministère était nécessaire; mais insensiblement ces prélats eurent des siéges fixes. Ce changement dans l'organisation du clergé, dont les membres, dans ces temps d'ignorance, étaient presque les seuls qui cultivassent les lettres, autant qu'elles pouvaient alors être cultivées, a dû être remarqué; d'ailleurs, les règlements ecclésiastiques et les arrangements civils étaient alors presque toujours associés et confondus dans les mêmes actes émanés de réunions des évêques et des hommes libres, qui étaient considérées comme des assemblées nationales aussi bien que comme des conciles, et promulguaient de véritables lois civiles, de même que des canons religieux.

Le nouvel arrangement ecclésiastique eut lieu vers la fin de la seconde époque, ou pendant le cours de la troisième, et c'est dans cet intervalle qu'on voit paraître les évêques de Lorch, et ensuite de Passau dans la Norique ou Bavière, d'Ausbourg, de Vindisch ou de Constance, de Coire, de Trente et de Sabiona, dont la chaire fut portée à Brixen.

Les lois fondamentales qui régissaient l'Angleterre, ne différaient pas alors, autant qu'on a paru le croire, de celles que suivaient les Français, les Visigoths, les Lombards et les autres nations venues de la Germanie ou des pays septentrionaux plus éloignés de l'Europe méridionale. Les mêmes habitudes, les mêmes besoins, le même amour de la liberté les avaient dictées.

L'Angleterre était partagée en comtés (*county*), et les comtés étaient divisés en *centaines* (*hundred*). Les habitants de chaque centaine ou canton choisissaient eux-mêmes leur chef, qui obéissait à celui du comté, lequel était sous les ordres du roi.

Deux fois par an, au moins, le roi convoquait un conseil national, composé des évêques, des comtes et des *sages* (*Wites*), pris vraisemblablement parmi ceux que leur prudence, leurs lumières, leur expérience, leurs services, leur influence, leur pouvoir ou leur fortune rendaient le plus recommandables. Le roi ne pouvait promulguer aucune loi nouvelle sans l'avis ou l'approbation de ce conseil.

La mémoire des jugements rendus dans ces commencements de la monarchie anglaise était conservée avec soin; et on les a depuis long-temps considérés comme la base de ces lois ou règlements que les Anglais ont appelés *communs laws*, et pour lesquels ils ont tant de respect.

Nous tâcherons de présenter aux époques convenables les modifications successives et importantes apportées à ces lois par le génie, la raison, la prévoyance, la justice,

l'indépendance, la ruse, la force ou la violence, ainsi que nous devons offrir les modifications analogues et les grandes vicissitudes subies par les constitutions ou lois générales des autres nations de l'Europe.

Mais une remarque bien digne d'attention, c'est que ces lois constitutionnelles qui déterminent la marche générale des affaires, qui fixent les limites des différents pouvoirs, et qui, par leur nature, devraient être les plus durables, ayant été plus souvent attaquées par les passions les plus puissantes, ont été altérées, oubliées ou détruites bien plus souvent que les lois civiles proprement dites, que nous voyons, comme les lois romaines, par exemple, traverser les siècles, et régir les contrées les plus différentes les unes des autres, sous l'autorité des gouvernements les plus opposés.

Pendant cette troisième époque, dont nous terminons l'histoire, et lorsque l'ignorance couvrait l'Europe de ses nuages épais et amoncelés, quelques lumières brillaient encore dans cette nuit obscure à Constantinople et à Ravenne, que gouvernait l'exarque ou le représentant de l'empereur d'Orient. Les lettres, les arts, et ce qu'on appelait alors les sciences, y avaient un asile, et c'était vers ce sanctuaire que se dirigeaient, pour ainsi dire, les vœux de ceux qui, sur quelques points de l'Europe, et particulièrement dans quelques cloîtres où la paix était moins troublée, se distinguaient par des travaux qui ont mérité la reconnaissance de la postérité. On a compté parmi ces hommes privilégiés, indépendamment de ceux dont nous avons eu occasion de parler, Jean, patriarche de Constantinople, et saint Isidore, évêque de Séville, qui fut regardé pendant tant d'années comme l'oracle des Espagnes.

FIN DU TOME PREMIER.



